





LA
LOGIQUE,
OU
SYSTEME
DE
REFLEXIONS,

Qui peuvent contribuer à la netteté & à l'étendue de nos Connoissances.

PAR MR. DE CROUSAZ,

Membre des Académies Royales des Sciences de PARIS *&* *de* BOURDEAUX.

QUATRIEME EDITION,

Revue, considerablement augmentée, & divisée en SIX VOLUMES.

Vicit Amor Patriæ,
Atque ei cessit Gloriæ ambitiosa cupido.

TOME TROISIEME.

A LAUSANNE & à GENEVE,

Chez MARC-MICH. BOUSQUET & Comp.

MDCCXLI.



LA LOGIQUE

PREMIERE PARTIE.

SECONDE SECTION.

De la varieté des idées qui se tire de leurs Objets.

❁❁❁❁❁❁❁❁❁❁❁❁❁❁❁

CHAPITRE PREMIER

Des differens Objets de nos idées con sidérés en eux mêmes.



VANT que de proposer des Régles à suivre, pour parvenir p us aisément à la connoissance des objets, il importoit de préparer nos

facultés à cette étude, en leur présentant des secours pour se corriger de leurs defauts ; soit de ceux avec lesquels on est né, soit de ceux que les exemples & les mauvaises habitudes peuvent y avoir ajoutés. Il faut rétablir la santé d'un corps si elle est derangée, & l'affermir, si elle est chancellante, pour la mettre en état de réussir dans ses exercices. Il faut de même travailler prémiérement sur les facultés, & dès qu'elles seront heureusement disposées, elles pourront avec succés s'appliquer à découvrir les différens objets, dont il leur importe de se procurer une exacte connoissance.

Nos Idées doivent varier suivant la différence des choses que nous souhaitons de connoitre, & l'on ne se *méprend* que parce qu'on applique des idées à des objets auxquels elles ne conviennent pas. Il faut donc que la Logique nous fournisse des secours pour rendre plus aisément nos idées conformes à leurs objets. Il y a des maximes qui réglent cette application.

Quand je considére avec attention un morceau de cire, je vois que

cette

cette cire, cette maſſe, cette *portion d'étenduë* eſt une réalité, & je m'apperçois auſſi que ſa *Figure*, ſa rondeur, par exemple eſt quelque choſe de *réel*; mais entre ces deux réalités je découvre une très grande différence; la Cire a une *exiſtence* qui lui eſt *propre*, elle exiſte *ſeparément*, elle à ſon *exiſtence à part*. Son exiſtence n'eſt *point la même* que celle des corps qui l'environnent, c'eſt l'exiſtence de cette Cire, & *non* d'aucune autre choſe que ce ſoit. Je ne ſaurois en dire autant de ſa *rondeur*, car elle *n'a point une exiſtence à part* de celle de la Cire, dont elle eſt, pour ce moment, la figure: cette rondeur, c'eſt la cire même, terminée d'une certaine façon, c'eſt l'état de la cire; & l'état d'une choſe, c'eſt la choſe même exiſtant d'une certaine maniére.

Cet exemple nous apprend à diſtinguer deux idées, qui répondent à deux ſortes d'Etres. Ceux qui ont *leur exiſtence propre*, ceux qui exiſtent à part, ceux dont *l'exiſtence n'eſt point l'exiſtence d'une autre choſe*, s'appellent des *ſubſtances*; & l'on donne le nom de *Modes* à ces réali-

tés qui n'ont point leur exiſtence à part, mais dont l'exiſtence eſt la même, que celle de la réalité dont ils ſont les Modes.

Entre les Etres, ou entre ce qui exiſte, chacun a ſon exiſtence à part; l'exiſtence de l'un n'eſt pas l'exiſtence de l'autre : Et, ſi l'on ſuppoſe deux Etres tout à fait ſemblables, nonobſtant cette reſſemblance, chacun d'eux aura ſon exiſtence à part; l'exiſtence de l'un, toute ſemblable qu'elle ſoit à l'exiſtence de l'autre, ne ſera pas cette exiſtence.

Ce que je viens de dire, n'eſt pas moins vrai des modifications que des ſubſtances. En un ſens, l'exiſtence d'une modification, n'eſt point une exiſtence ſéparée de celle de la ſubſtance, dont elle eſt un état, une maniére d'Etre. Mais toutes ſemblables que fuſſent deux rondeurs, une de ces rondeurs ne ſeroit pas l'autre. La même idée qui feroit connoitre l'une, ſerviroit auſſi à faire connoitre l'autre : mais en même tems qu'on feroit cette double application, on ſentiroit qu'on la fait à deux rondeurs, & que

que l'exiſtence de l'une n'eſt pas celle de l'autre. Telle eſt l'idée qu'on exprime par le terme d'Individu. L'idée d'une exiſtence tellement déterminée, qu'elle ne peut s'appliquer qu'à un ſeul ſujet, s'appelle l'idée d'un Individu.

Il m'eſt tombé, cette année ſeulement, entre les mains, une Logique du Fameux *Melanchton*, où j'ai trouvé une Définition de la *ſubſtance* à peu-près comme la mienne.

Subſtantia eſt Ens quod revera proprium eſſe habet, nec eſt in alio, ut habens eſſe à ſubjecto.

La ſubſtance eſt un Etre qui réellement a ſon exiſtence en propre; qui n'eſt point dans un autre, comme tenant ſon Exiſtence de ce ſujet.

Il eſt vrai que, dans la ſuite, il ſuppoſe cette *ſubſtance*, qu'il a bien définie, enveloppée de ſes accidens, qui ſe préſentent ſeuls aux ſens & ne leur laiſſent point appercevoir la ſubſtance.

Les qualités ſenſibles, chaud, froid, coloré, Lumineux, &c. Plus encore les *Qualités occultes*, Sympathie, Antipathie, vertu nu-

tritive , purgative &c. donnoient lieu à cette prévention, & on avoit beau ſe rechercher, on ne pouvoit venir à bout de ſe former l'idée d'un ſujet, dont de telles qualités (deſquelles on ne connoiſſoit que les Noms) fuſſent les états. Ajoutés qu'entre les *attributs*, dont on ſuppoſoit la ſubſtance corporelle envelopée, on comptoit l'étenduë pour un des premiers. Et le moyen de ſe figurer une *ſubſtance* qui ne fût pas l'étenduë elle même, mais dont l'étenduë fut un état, & par conſéquent qui exiſtât d'une maniére étenduë. C'étoit là des aſſemblages de ſuppoſitions contradictoires, & par conſéquent des énigmes impenétrables.

La définition de Mr. Sgraveſande *Quæ in ſe habent omnia, quæ ad exiſtentiam neceſſaria ſunt*, revient encore à celle que j'ai donnée ; *ce qui exiſte*, ſoit qu'il tienne de lui même, ſoit qu'il ait reçû d'ailleurs, *tout ce qui eſt néceſſaire pour exiſter, s'appelle ſubſtance.* Il eſt des réalités à qui il faut que quelque choſe ſe joigne, pour qu'elles exiſtent. *Intr. à la Ph. art.* 14. 15.

Cha-

Chaque ſubſtance eſt dans un certain état, & par conſéquent a ſes Modes, & exiſte d'une certaine maniére. Otez une ſubſtance, tous ſes Modes s'évanouiſſent, car ils n'ont point d'exiſtence qui leur ſoit propre. Dès qu'une choſe ceſſe d'exiſter, il ne reſte aucun de ſes états puiſque ces états étoient cette choſe même. Mais la deſtruction du Mode n'entraine point la ceſſation de la ſubſtance, puis qu'elle a ſon exiſtence propre & que ſon exiſtence n'eſt point celle du Mode; quoi qu'elle change d'état, elle garde ſon éxiſtence, elle ſubſiſte toûjours & demeure toûjours ſubſtance. Si la Cire eſt anéantie, ſes figures & ſes couleurs le ſont, en même tems; mais changés ſa figure tant qu'il vous plaira, changés ſes couleurs, elle ne laiſſera pas de ſubſiſter toûjours Cire, ou toûjours étenduë.

Quoique les idées de *Subſtance* & de *Mode* ſoient des plus ſimples, je ne laiſſe pas d'inſiſter ſur leur explication, je l'étens, & pour faire naître ces idées, je me ſers d'expreſſions Sinonimes, j'emploie un grand nombre de tours qui revien-

nent à un, & qui aboutiſſent tous au même ſens. Ces ſortes de repe-titions ne ſont pas toûjours inutiles, & elles ne doivent point paſſer pour de vaines redites, lors qu'elles ſe trouvent néceſſaires, pour tenir l'attention fixée ſur un même ſujet. On eſt particuliérement obligé d'en uſer ainſi, quand il s'agit d'idées ſimples, & qu'on veut les faire concevoir bien nettement; car, par cela même qu'elles ſont ſimples, on les néglige preſque toûjours, on ne fait que les entrevoir; au lieu d'y appuyer, on les paſſe légèrement, & ſouvent on leur aſſocie ce qui ne leur convient pas; de-ſorte qu'on les conçoit ou trop foiblement, ou trop confuſément, & quelque fois l'un & l'autre tout enſemble.

Les hommes ne ſont rien moins qu'accoutumés à faire attention aux idées ſimples; quand on les y invite on les ſurprend, ils ſe les imaginent plus difficiles à former qu'elles ne ſont, c'eſt d'une vuë *intuïtive*, c'eſt d'un coup d'œil qu'on les apperçoit. Tout ce qu'il y a à faire, c'eſt de placer celui qu'on en veut inſtruire

dans un point de vuë , où il donnera ce coup d'œil ; c'eſt pour cela que je me ſuis donné le ſoin de réitérer le même avis ſous diverſes formes.

On ſe méprendroit ſi on accuſoit la Définition, que je viens de donner, de n'être que *négative. Avoir ſon exiſtence en propre* , n'eſt point une Négation. L'exiſtence d'une ſubſtance , c'eſt ſon exiſtence même, c'eſt elle même. Dès-là qu'elle exiſte , elle eſt ſubſtance , & parce qu'elle eſt ſubſtance , elle exiſte. Pour faire mieux ſentir cet avantage qui lui eſt eſſentiel , qui conſtitue ſa Nature , qui la conſtitue elle même , j'ai ajouté que le *Mode* n'a point cet avantage ; & pour cet effet , il m'a bien fallu uſer d'une expreſſion négative , car il falloit dire ce que le Mode n'eſt pas, & non ſeulement ce qu'il eſt. Ce ſeroit encore uſer d'équivoque en accuſant ma définition de n'être que *relative* , comme ſi je me bornois à la définir à la manière d'un *Mode* , par ſa manière même d'exiſter. La Subſtance exiſte d'une manière qui eſt ſon exiſtence propre. Le

Mode eſt une maniere d'être de la Subſtance. La dernière de ces définitions eſt propre & *litterale*, l'autre eſt *figurée* & *empruntée* de celle du Mode. Quelle eſt la manière d'exiſter de la ſubſtance ? C'eſt la ſubſtance même ; exiſtance conſtante, & qui ne peut ceſſer d'être. Qu'eſt ce que le Mode ou ſon exiſtence ? C'eſt la ſubſtance variant ſes Etats. Un état s'évanouït, un autre lui ſuccede. Mais l'étenduë ſe ſoutient, ſon exiſtence perſevére ſans échec.

Je ne me ſuis pas ſervi de la définition de l'Ecole, que la ſubſtance eſt, *ce qui ſubſiſte par ſoi même :* Elle renferme une équivoque incommode, car *ſubſiſter par ſoi même*, ou c'eſt *avoir ſon exiſtenee à part*, ce qui revient à nôtre idée ; ou c'eſt *exiſter independamment* & ne devoir ſon exiſtence à aucune autre choſe, ce qui eſt faux de toutes les ſubſtances créées, & donne lieu à des queſtions métaphyſiques, ſur la dépendance des Créatures, trop embaraſſées, pour en faire dépendre l'intelligence d'une notion des plus ſimples.

Quand

Quand *Spinosa* définit le mot de ſubſtance en diſant, *Une ſubſtance eſt ce qui eſt en ſoi, & ſe conçoit par lui même, ou ce dont l'idée n'a pas beſoin de l'idée d'une autre choſe, par le moien de laquelle, elle ſoit formée. Id quod in ſe eſt, & per ſe concipitur, id eſt, cujus conceptus non indiget conceptu alterius rei, à quo formari debet* : Cette définition eſt obſcure, louche, & très éloignée de la clarté néceſſaire à une Définition, dont on veut ſe ſervir comme d'un principe pour démontrer des propoſitions importantes.

Si par-là il entend une choſe, de laquelle une autre n'eſt pas le ſujet & le ſoutien, une choſe qui n'eſt pas la maniére d'être d'une autre, & qui peut être conçuë exiſtante ſans une autre, dont elle ſoit un état, une maniére d'être; cette définition eſt vraie, & quoi qu'obſcurément propoſée, elle a un ſens intelligible. Mais, ſi par-là, il prétend qu'une choſe, pour mériter le nom de Subſtance, ne doit ſon exiſtence qu'à elle même, ne doit avoir été produite par aucune

autre, cette Définition eſt très fauſſe, & ne peut être admiſe, à moins qu'on ne convienne, qu'il n'y a qu'une ſeule ſubſtance. C'eſt la concluſion qu'en prétend tirer *Spinoſa*, mais ce Principe lui même ſuppoſe déja cette concluſion. C'eſt donc ce qu'on appelle *Petition de Principe*, c'eſt ſuppoſer hardiment ce qui eſt en Queſtion.

Incongruité du mot d'accident.

On a auſſi donné le nom *d'Accident* à ce que nous appellons *Mode*, mais cette expreſſion ne me paroit point juſte ; Elle donne lieu de penſer que les accidents ſurviennent à la Subſtance, y tombent & s'y portent, & on les a affectivement repréſentés dans l'Ecòle, comme de certaines réalités différentes de la Subſtance, mais en même tems ſi imparfaites, ſi peu réelles, que, pour ſubſiſter il faut qu'elles ſoyent aidées d'ailleurs, & qu'elles ſoient ſoutenues par un ſujet qui les reçoive. Mais ce ſont là des mots qui ne font rien penſer de clair ; tout ce qui a ſon exiſtence propre, eſt par cela même déterminé à ſubſiſter, & quoiqu'un Etre ſoit uni à d'autres, cette liaiſon & cette proximi-

ximité n'empêche point que chacune des parties, ainſi aſſociées, n'ait ſon exiſtence propre, ſon exiſtence à part, & par conſéquent ſéparément de celle de ſa voiſine. Parler d'une réalité ſi foible, que, s'il ne ſe trouve un ſujet qui la ſoutienne, elle tombera dans le néant, c'eſt ne ſçavoir ce que l'on dit. Ces termes ſont métaphoriques, & ſignifient qu'une réalité qui a *ſon éxiſtence propre* s'anéantira, ſi elle n'eſt jointe à une autre : Ce qui eſt viſiblement faux, car par cela même qu'elle eſt réalité, elle eſt déja déterminée à perſéverer dans ſon exiſtence.

Cette ſuppoſition qu'il y a des Etres d'une réalité ſi foible, que, d'eux mêmes, ils vont ſe reduire à rien, dès qu'ils ne tireront pas, de quelques autres, la force de ſe conſerver ; cette ſuppoſition tire toute ſa vraiſemblance des préjugés, & de l'habitude qu'on s'eſt faite de décider de la réalité des choſes, ſur le rapport des ſens. Ce qui s'échape à nos yeux paſſe pour s'évanoüir dans le néant, & n'eſt plus compté au nombre des Etres, par ceux

dont

dont l'Intelligence ne s'étend pas plus loin que les yeux. Mais la Raiſon nous doit déſabuſer. Une ſurface très mince, une pellicule très déliée, ſi elle ne rencontre pas un corps, ſur lequel elle ſe repoſe, ſe diſſipera à la vérité, mais ſes parties ſe ſépareront ſans s'anéantir.

Ceux qui les prémiers ſe ſont aviſés de regarder les *Accidents* comme une eſpèce d'Etres réels, qui ont beſoin de quelque choſe, à quoi ils ſoient attachés, ont eté contraints d'inventer le nom de *Subſtance* pour ſervir de ſoûtien aux Accidents.

Cette fauſſe idée, qu'on s'étoit faite de la ſubſtance & de ſes Accidents, comme de deux ſortes d'entités réellement diſtinctes, avoit donné lieu à cette impertinente queſtion, ſi la matiére agiſſoit par ſes Accidens, ou ſi les Accidens agiſſoient par la matiére. Quel champ n'ouvroit pas à la chicane une queſtion qui n'a point de ſens ? C'eſt la ſubſtance qui produit ſes effets.

On ne ſauroit ſe repréſenter une Subſtance qu'en quelque état ; Mais dans quelque état qu'on ſe la repréſente, ſon idée, entant que ſubſtance, demeure la même.

Le *Mode* n'étant au fond que la substance même, dont il est le Mode, dans un certain état, & n'ayant point d'autre existence ; dès que je suppose la substance détruite, dès que je l'ôte & l'écarte, je ne sçaurois conserver l'idée du Mode. Pourrois-je, par exemple, nier l'étenduë, & concevoir que la figure ou le mouvement restent ? De plus, le Mode n'étant que la substance dans un certain état, l'idée de la substance doit servir à rendre plus nette & plus complette l'idée du Mode, qui la détermine. Quand je me représente un corps particulier, un morceau de plomb, par exemple, quarré, & en mouvement, j'ai des idées plus nettes & plus complettes, que si je parlois du mouvement & de la figure en general. Caractère du Mode.

Ces Principes sont d'une évidence incontestable, & nous font dabord comprendre que l'Ame est une substance distincte du Corps, puisque la *Pensée* n'est point un Mode de l'Etenduë & de la substance corporelle ; car quand je douterois de l'éxistence de tous les Corps, & quand

quand même je la nierois, les idées de ma penſée, & de toutes mes maniéres de penſer n'en recevroient aucun obſcurciſſement. L'idée du Corps, loin de les rendre plus nettes, y répand la confuſion. Un Corps penſant eſt une chimére : une figure & un mouvement qui apperçoit, eſt une extravagance ; & jamais je ne conçois mieux la Penſée que quand je ne penſe point au Corps. Puis que l'on admet de l'étenduë ſans penſée, pourquoi refuſera-t-on d'admettre de la penſée ſans étenduë ? L'idée ds l'une n'eſt point l'idée de l'autre, elles n'ont rien de commun, elles ne s'éclairciſſent point reciproquement.

L. P. B. M. E. VI. Avec tous nos efforts, nous ne pouvons jamais nous perſuader, qu'un grain de ſable, une goute d'eau, ou rien de matériel puiſſe jamais devenir ce que nous appellons ſentiment de nôtre volonté, ou penſée de nôtre intelligence.

Que diroit on de l'extravagance d'un homme qui eſtimeroit qu'un caillou peut apprendre l'Arithmétique ? Il eſt auſſi peu en mon pou-

voir

voir d'aſſembler les idées de l'étenduë, & de la penſée en général, de me repréſenter l'une comme l'état de l'autre, que de me figurer dans un caillou la connoiſſance de l'Arithmétique. Les idées du caillou & de l'Arithmétique, les idées de l'étenduë & de la penſée ſe donnent également l'excluſion. C'eſt de nos idées que ſe tire nôtre certitude; Dès que nous ne pourrons plus compter ſur elles, nous ne ſerons aſſurés de quoi que ce ſoit. Ce n'eſt pas ſeulement, pour n'avoir vû aucun corps ſans quantité, que nous la comptons pour eſſentielle aux corps; c'eſt parce que ces idées ſont inſéparables, & que l'une renferme l'autre néceſſairement.

Toute qualité qui ne réſide pas dans les parties d'une certaine Subſtance, qui n'eſt pas une de leurs maniéres d'être, ou qui ne reſulte pas de leur aſſemblage, appartient à une autre Subſtance. Mes maniéres de penſer, mes raiſonnemens, les différentes idées qui m'ocupent ſucceſſivement n'étant pas des états d'un morceau d'étenduë, il faut néceſſairement qu'elles

les ſoient des états d'une Subſtance différente de l'étenduë.

Le Mouvement ne peut non plus être une penſée, que le Bleu & le Rouge une ſaveur acre ou douce. A des idées toutes différentes répondent des objets différens. Nous ſommes néceſſités à le penſer ainſi.

Puiſque la connexion qui eſt entre nôtre ame & nôtre corps, ne rend pas le corps ſpirituel, pourquoi cette connexion rendroit-elle nôtre ame corporelle? Il y a deux ſortes de propoſitions qu'on eſt dans l'impoſſibilité de prouver, ou celles qui ſont tellement fauſſes, qu'elles ne peuvent être prouvées par aucune raiſon; ou celles qui ſont tellement évidentes, qu'elles ne peuvent être prouvées par une plus grande évidence, & c'eſt dans ce dernier ordre qu'il faut mettre la certitude, qu'un paſſage d'un lieu à un autre n'eſt point une penſée.

Oſera-t-on aſſigner à des Atomes un choc qui ſoit une penſée, & de ſe heurter d'une façon d'où réſultent les idées générales d'Etre, de Subſtance, de Corps, de Figure &c. ſans faire naître celle des individus renfermés ſous ces Noms généraux,

qui

qui devroient toûjours ſe préſenter les prémiers.

IV. Les remarques précédentes établiſſent le fondement de la diviſion de Subſtances en *Penſantes* & *Etenduës*. On diviſe encore la Subſtance en *Finie* & *Infinie*. Le Fini ſe conçoit aiſément, mais il eſt plus difficile de penſer à l'Infini.

Diviſion des Subſtances.

Quand on parle du Fini, on ſe repréſente un Etre à qui l'on donne des bornes, & dont la réalité ne va qu'à un certain degré. Mais quand on parle de l'*Infini*, on penſe prémiérement à la réalité : cette idée eſt poſitive ; on entend très-bien ce que ce terme ſignifie, & enſuite l'on s'abſtient d'aſſigner aucunes bornes à cette réalité, à laquelle on a penſé. Ce dernier acte eſt négatif : de ſorte que l'idée de l'Infini, c'eſt l'idée de la réalité même, l'idée de l'Etre abſolu, c'eſt-à-dire, l'idée de l'*Etre*, à laquelle on s'abſtient de joindre l'idée d'aucune borne. Non ſeulement, on s'abſtient de lui aſſigner des bornes, on comprend encore que dès qu'on ſe hazarderoit de lui en aſſigner, on tomberoit en contradiction.

Une

Une idée peut être vraie & juste, sans nous faire connoitre toute l'étenduë de son objet ; il suffit qu'elle nous le fasse nettement distinguer de tout autre : ce à quoi nôtre Esprit parvient est toûjours fini, si nous le comprenons. Le *fini* est déterminé : l'*infini* ç'est autre chose que ce qui est déterminé. Une idée à laquelle on conçoit qu'on peut toûjours ajoûter, n'est point l'*Idée de l'Infini* ; c'est l'idée d'un *Etre fini* qui peut toûjours croitre. L'*Etre Infini* digne de ce Nom, est un Etre tel qu'il implique contradiction que quelque chose digne de lui, quelque réalité qui lui convienne, ne soit pas en lui.

Quand je parle ainsi, je ne prononce pas des mots sans idées, j'entends ce que je dis, quoique je ne représente pas tout ce que l'infini me renferme. C'est ainsi que sans me représenter toutes les parties d'un corps, je conçois qu'on ne peut, sans tomber en contradiction, dire qu'un corps est composé de parties indivisibles & sans Etenduë.

Jl implique contradiction, qu'il n'y ait pas un prémier Etre, une cause suprême ; il implique contradiction

ction que cet Etre soit borné ; car tout ce qui est borné d'une certaine maniè-re, & tout ce qui est borné d'une certaine façon, doit avoir une cause qui l'ait borné de cette façon plûtôt que d'une autre.

Cette idée est bien différente de l'*idée vague* de l'*Etre*, qui convient également à toutes les créatures, & s'applique indifféremment à châque Etre en particulier, de même que l'idée générale du Triangle s'applique à chaque Triangle. Au lieu que l'idée de l'Etre sans bornes, l'idée de la *Réalité simple & absolue* est très déterminée dans son application, & *ne peut convenir qu'à un seul*. Dès que je pose un Etre sans bornes, je pose un Etre, duquel je ne puis nier aucune réalité, sans me contredire : car après avoir dit qu'il est la réalité même, si je concevois une réalité qui ne lui appartint pas, je nierois que la réalité même fût toute la réalité ; après avoir posé qu'elle est sans bornes, je la bornerois, en disant qu'elle ne va pas jusqu'à cette réalité que j'en nie.

On ne peut pas dire qu'il implique contradiction, qu'il n'y ait

pas

pas plusieurs Infinis. Certainement un Etre infini peut exister seul ; si donc il y avoit plusieurs Infinis, ils seroient des Etres contingens, par conséquent ils n'existeroient pas nécessairemenr : ils ne seroient pas infiniment parfaits ; & tout ce qui peut exister & n'exister pas ; dès qu'il existe, il est l'effet de quelque cause qui l'a déterminé à être plûtôt qu'à n'être pas.

J'exclus bien de l'Etre parfait les réalités imparfaites, les réalités nécessairement accompagnées de non-réalité, comme la Matiére, qui ne se sent point, qui se casse, qui reçoit mille impressions du dehors, qui est assujettie à ce qui l'environne, & dépendante de mille causes extérieures. L'être parfait est tellement réalité, qu'en aucun sens on ne peut lui attribuer quelque defaut & quelque non-réalité ; mais je n'en separe aucune réalité parfaite. Voilà pourquoi il est contradictoire de supposer deux Etres absolument parfaits, dont l'un ne posséderoit quoique ce soit, qui ne se trouvât aussi dans l'autre. Car si la réalité de l'un n'étoit point sans celle de l'au-

l'autre, ils ne feroient qu'un feul Etre. Si chacun avoit la fienne à part, mais femblable à celle de l'autre, il ne feroit pas vrai que ces réalités fuffent fans bornes : l'efprit humain les conçoit grandes, & les appelle infinies, cela eft bientôt prononcé ; mais s'il y penfoit bien, il verroit qu'il fe contredit. Qui dit Infini, fe forme l'idée de l'Etre & s'abftient d'en nier, non feulement quelque réalité, mais abfolument aucune réalité parfaite ; & néanmoins dans ce cas, comme le prémier ne feroit pas le fecond, il faudroit dire que la réalité du prémier n'eft pas celle du fecond : le prémier fentiroit fa fcience, mais il ne fentiroit pas celle de l'autre, & plus il y auroit de réalité dans l'un, plus on en nieroit de l'autre. Un fentiment d'une force égale à celle de ces deux enfemble, feroit le double plus vif & plus fatisfaifant, il le feroit même infiniment plus, car il le feroit d'un degré infini plus que l'un des deux.

Je n'accuferai point *Spinofa* de trop dire, quand il avance que l'Etre abfolument infini renferme une infi-

infinité d'attributs ; pourvû que tout ce qu'il se permet de lui attribuer soit infini aussi absolument, & non fini ou imparfait à quelques égards. Qu'on suppose, tant qu'on voudra l'étenduë corporelle infinie, un tel infini ne doit point étre compté entre les attributs de Dieu, le vrai infini : car l'étenduë destituée qu'elle est de connoissance & de volonté, autant qu'elle s'étend, autant s'étend son imperfection. Toute réalité, toute perfection, véritablement telle, & absoluë, sans être accompagnée d'aucune non-réalité, se trouve dans le vrai infini : car si elle étoit ailleurs, si elle étoit hors de lui, elle ne seroit pas en lui, & cette réalité infinie, cette perfection sans bornes lui manqueroit, & par conséquent il ne seroit pas l'infini qui renferme tout ce qui n'a point d'imperfection, il ne seroit pas le parfait sans bornes.

De l'Exist. de D. & de ses Attr.

Monsieur DE CAMBRAY „ Si „ l'on pouvoit concevoir divers gen- „ re d'infinis, il seroit vrai de dire „ que l'Etre infiniment parfait en „ tout genre, seroit infiniment plus „ grand que ces infinis là, car ou-

„ tre

„ tre qu'il égaleroit chacun d'eux
„ en tout genre , & qu'il ſurpaſſe-
„ roit chacun d'eux , en les égalant
„ tous enſemble , de plus il auroit
„ une ſimplicité ſuprème , qui le
„ rendroit infiniment plus parfait que
„ cette collection de prétendus infi-
„ nis.

Le même Mr. de Cambray , dans ſon excellent Traité de l'éxiſtence de Dieu & de ſes attributs s'énonce ainſi , p. 117.

Rien n'eſt ſi négatif qu'une borne , la négation redoublée vaut une affirmation , d'où il s'enſuit que la négation abſoluë de toute négation , eſt l'expreſſion la plus poſitive qu'on puiſſe concevoir & la Suprème affirmation. Donc le terme d'infini eſt infiniment affirmatif par ſa ſignification , quoiqu'il paroiſſe negatif dans le tour grammatical en niant toutes bornes, ce que je conçois eſt ſi préſent & ſi poſitif , qu'il eſt impoſſible de me faire jamais prendre aucune autre choſe pour celle là.

Pag. 239. Chaque Atome a ſon exiſtence indépendante des autres , & d'eux tous vous ne pouvés faire un Etre qui ſoit un d'une unité réelle.

(Une infinité d'imperfections, ne fait point, par ſon infinité, une infinie perfection).

P. 266. Il eſt l'Etre infini par *Intenſion*, comme dit l'Ecole, & non point par *Collection*.

Quand je dis de l'Etre infini qu'il eſt l'*Etre par excellence*, j'ai tout dit. Le mot d'Infini que j'ai ajoûté eſt un terme preſque ſuperflu.

Tout ce qu'il y a d'Etre, de vérité, & de bonté, dans chacune des eſſences poſſibles, découle de lui & elles ne ſont poſſibles, qu'autant que leur degré d'Etre eſt contenu éminemment en Dieu.

Tout ce qu'il y a de réel & de poſitif dans la penſée & l'étenduë découle de la plenitude de ſon Etre.

P. 276. Deux Infinis parfaitement égaux, n'ont rien qui les diſtingue, & je n'ai d'aucun d'eux une idée diſtincte ; Cent millions d'infinis ne peuvent jamais ſurpaſſer un ſeul infini. L'Idée véritable de cet Infini exclud tout nombre d'infinis, & & l'Infinité même d'Infinis.

P. 279. L'Idée de l'Infini eſt celle de l'Etre le plus être qu'on puiſſe déſigner, cette idée épuiſe d'abord tout

tout l'Etre & ne laiſſe rien pour la multiplication.

P. 307 Tout le Poſitif de l'étenduë ſe trouve en Dieu, ſans qu'il ſoit ni figuré, ni diviſible: ni pénétrable, ni palpable; ce ſont là des imperfections de l'Etenduë. Son immenſité exclut toute meſure d'étenduë.

L'eſprit humain n'eſt pas capable de ſe repréſenter réünies toutes les perfections de Dieu; mais il ſent bien qu'il n'y en a aucune qui exclue les autres: la Révélation nous conduit là & autoriſe nôtre Raiſon à cet égard de même qu'à pluſieurs autres.

Quand JESUS-CHRIST dit, que le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob, n'eſt pas un Dieu, dont la bénéficence ne s'étende point au de là de cette vie, mais ſe termine par nôtre mort; il n'établit pas ſimplement l'attente d'un heureux avenir: mais puiſqu'il raiſonne contre les Saducéens, il poſe en fait, que la Raiſon humaine ſuffit pour nous inſtruire de cette Vérité, ſi nous voulons nous rendre attentifs à ſes lumiéres. L'Idée de la récompenſe eſt

une Idée annexée à celle de Dieu. On peut penſer à une de ſes perfections ſans arrêter ſon attention ſur une autre; mais on ne peut en nier aucune, ſans tomber en contradiction.

Qui eſt-ce qui pourra ſe perſuader que Dieu faſſe monter Moïſe ſur la hauteur de *Nebo*, pour lui faire ouvrir ſes yeux pour la derniere fois, les promener ſur un Païs, non ſeulement qu'il ne reverra jamais, & jouïr de ſa vüe pour la derniére fois? mais ce qui eſt infiniment plus affreux à penſer, jouir de la préſence de Dieu pour la derniére fois, & ſe ſéparer pour toûjours d'un objet ſi aimable & ſi adorable. Qui eſt-ce qui ne frémiroit, ſi on lui ordonnoit de ſe repréſenter l'Etre Suprême, diſant: *C'en eſt fait, tu ne penſeras plus à moi, rentre dans le néant d'où je t'ai tiré.* Des Contraſtes de cette nature reveillent nôtre ſenſibilité pour la bonté de Dieu, & un abandon de cette nature, paroît la plus inſoutenable de toutes les contradictions.

Spinoſa donne cette Définition d'un *Etre fini. C'eſt celui*, dit-il, *qui eſt terminé par un autre de même nature, ou qui le peut être.* Ces dernies mots ſont

ſont inutiles ; car pour pouvoir être déterminé par un autre, il faut déja être fini. Mais quoi ? Un corps de la groſſeur d'un pié cube n'eſt-il fini que parce que d'autres l'environnent & lui empêchent de s'étendre ? & une manière de penſer n'eſt elle finie, que parce qu'une autre la termine ? Un homme qui veut bâtir un Syſtème à ſon gré, avance des définitions, qui ne paroiſſent pas de conſéquence, on les lui admet, & il en abuſe.

Quoi qu'il y ait une diſtance infinie entre la réalité & les perfections de l'Etre infini, & les réalités & les perfections du fini, il ne s'enſuit pas qu'il n'y ait aucun rapport de l'un à l'autre.

L'Etre Infini eſt-il ſans connoiſſances ? Ne connoit-il pas nos penſées ? Ne connoit-il pas ce que nos idées claires & diſtinctes nous repréſentent ?

Ne ſommes nous que des riens, des apparences d'Etres ? Nôtre exiſtence n'eſt-elle pas réelle ?

Les Géomètres ſont parvenus à démontrer la diviſibilité de la matiére à l'Infini.

La premiére diviſion d'une maſſe en deux parties égales, la diminue de moitié, & cette diviſion, réïterée une infinité de fois, ameneroit à une partie infiniment petite, qui étant matière, ſeroit elle-même encore diviſible : tant il eſt vrai que l'Infini ne laiſſe pas d'avoir du rapport avec le fini.

V. La Groſſeur, la Figure, le Repos, le Mouvement & la Situation, ſont les Modes du Corps, dont nous avons des idées nettes, & c'eſt à la Phyſique à chercher ſi tous les autres s'y rapportent. L'ame eſt ou ſimplement *appercevante*, ou de plus encore *acquieſçante* & *voulante* : Ses *perceptions* ſont ou *ſenſations* ou *idées*. Quand elle *acquieſce* à la comparaiſon de ſes idées, elle *juge* : quand elle *acquieſce* à la comparaiſon de ſes jugemens : elle *raiſonne*, ou conclut, quand elle veut ſe procurer quelque bien, elle éprouve des *inclinations* ou des *paſſions*, ſuivant la véhémence de ſes *volontés*.

Ce que c'eſt qu'Idée.

VI. On eſt fort en peine de ſavoir ce que c'eſt qu'*Idée*, on a fait là deſſus diverſes hypothèſes, & les défenſeurs de chacune de ces hypothèſes

thèses battent réciproquement en ruine les défenseurs des autres, sans établir leur propre sentiment. Peut être sont-ils tous dans la même erreur. Ils supposent que les idées sont de certains objets intérieurs, différents de la pensée, & à la contemplation desquels la pensée s'applique immédiatement. Ne leur seroit il point arrivé de juger de l'Entendement, sur le pied des Sens, & de s'imaginer que comme, quand nous voyons, il y a toûjours un objet de nôtre vuë, qui est différent de la perception qui nous le représente & nous le fait connoitre, l'Entendement de même a ses yeux & ses objets? Au lieu qu'il est plus simple de concevoir, que les pensées naissent les unes des autres, que la pensée se varie & passe successivement par divers états, & que suivant la varieté de ses états & de ses maniéres d'être ou de penser, (car à l'égard de la pensée, penser & être c'est la même chose) elle parvient à la connoissance tantôt d'une chose & tantôt d'une autre. Elle se sent elle-même, elle est à elle même son objet immédiat, & en se sentant ainsi, elle se représente en même

tems des choſes différentes de ſoi.

Quand on ſuppoſeroit à l'Entendement des objets intérieurs, & je ne ſais quels Tableaux Spirituels que l'on appelleroit *Idées* d'un Arbre, par exemple, ou d'un Cercle &c. Il faudroit toûjours 1 que ce Tableau excitât la penſée, & alors cette penſée 2 Se ſentiroit, & par là ſeroit à elle-même ſon objet immédiat. 3. Par ce ſentiment de ſoi même, elle ſauroit à quoi elle penſe, & connoitroit ce prétendu Tableau intérieur, ou cette idée de l'arbre; & enfin par le moyen de cet Arbre intelligible, elle connoitroit l'Arbre corporel & extérieur.

Mais pourquoi tant de circuits? N'eſt-il pas plus naturel, de même que plus court, de concevoir que la penſée ſe ſent, & que par ce ſentiment de ſa maniére de penſer, elle s'apprend à elle-même ce que c'eſt qu'un Arbre, qu'un Cercle, & ainſi des autres objets?

La Nature des idées & leur cauſe ou efficiente, ou exemplaire, eſt ſi ſublime & ſi abſtraite, que s'il n'eſt pas permis à l'eſprit humain d'y trouver une entiere certitude, ce ſera

pour lui une aſſés grande gloire d'avoir pû parvenir à des doutes fondés & raiſonnés.

C'eſt tout ce qu'on peut dire, ce me ſemble, en faveur de l'hypothèſe du P. M. car dans le fonds, on eſt auſſi embaraſſé, comment on voit Dieu, & les objets en Dieu, qu'à concevoir comment nous voyons tous les autres objets. Cette derniére remarque eſt du P. B.

Il ne ſe peut rien de plus ténébreux, de plus chimérique, & de plus hardi, que ce que Spinoſa oſe avancer ſur les Idées. *L. II. p. XI. Ce qui conſtitue prémierement & principalement*, dit-il, *l'actuel de l'Eſprit humain, n'eſt autre que l'idée d'une choſe ſinguliére exiſtante actuellement.* Il paroit par l'explication qu'il tâche de donner à ce tas d'obſcurités, que cet objet ſingulier, dont l'idée conſtitue l'Etre de l'Eſprit humain, eſt un objet fini. A-t-il donc l'idée de Dieu, qu'il appelle l'Etre Infini, dont la ſubſtance eſt infinie, ſelon lui, & les Attributs infinis? s'il ne l'a pas, pourquoi en fait-il le ſujet & la baze de ſon Livre?

Mais juſques à quel point ne compte-t'il

te-t-il pas ſur la docilité des Lecteurs, quand il ajoûte, *que l'Eſprit humain eſt une partie de l'Entendement infini de Dieu, & que quand nous diſons que nous concevons ceci ou cela, c'eſt comme ſi nous diſions, que l'Entendement Divin, non entant qu'infini, mais entant que conſtituant l'eſſence de l'Eſprit humain, a cette idée ou celle-là.*

Voilà donc l'Infinité de Dieu un compoſé de vertus finies, une qui conçoit, unequi penſe juſte, d'autres qui penſent tout à rebours.

Il veut que cet objet, dont l'idée conſtitue l'eſſence de l'ame, ſoit le corps humain. Mais la connoiſſance que nous en avons n'eſt elle pas très bornée, & nôtre ame ne s'éleve t-elle pas à des idées? Toutes nos penſées ſont elles des idées? N'avons nous pas des ſentiments, n'avons nous pas des volontés?

Il prétend enſuite Pr. XXI. *que l'idée eſt unie à l'Eſprit & au corps.* Mais quand un Eſprit penſe, ſon idée, c'eſt lui même; mais le Corps en demeure toujours très différent.

Nous

Nous naiſſons avec des diſpoſitions à voir intérieurement ſucceder idée à idée, &, à proportion que nous ſommes attentifs, nous nous appercevons qu'une ſeconde eſt enfermée dans une premiére, une troiſiéme dans une ſeconde. Ces diſpoſitions à ſentir des idées, ainſi liées, ſe ſucceder l'une à l'autre, ne ſe trouvent pas dans tous les hommes, dans le même dégré de perfection; mais ils naiſſent avec le pouvoir de ſe perfectionner à cet égard comme à pluſieurs autres.

Ces Diſpoſitions ſont même égales dans tous les hommes, dans un ſens; parce qu'il n'y en a aucun qui ſoit diſpoſé à voir effectivement renfermée dans une idée tout le contraire de ce qu'un autre y voit.

Il n'arrivera, par Exemple, à aucun homme de voir l'idée de quatre, ou de huit, renfermée dans celle de deux fois trois. On fait des ſuppoſitions différentes, mais l'on ne voit pas tout le contraire de l'autre.

L'union de l'ame avec le corps n'en change pas la nature, elle aſſujettit ſeulement les actes de l'ame

à de certaines dépendances. Dieu, p. ex., a trouvé à propos que des impreſſions faites ſur les ſens, fuſſent les premiéres cauſes, qui fourniſſent à l'ame des occaſions de ſe ſentir capable de perception & enſuite de reflexion.

Des Idées innées.

VII. Il reſteroit à montrer comment les penſées naiſſent les unes des autres, mais ce n'eſt pas une diſcution de Logique, & nous en avons parlé ailleurs. J'ajouterai ſeulement ici que, dans cette ſuppoſition, la célébre controverſe des *Idées innées*, devient plus facile à terminer. Nous ne naiſſons point avec un très grand nombre de penſées, car nous n'avons jamais qu'une penſée à la fois, à la vérité tantôt plus ſimple, tantôt plus compoſée; Et il y a bien de l'apparence que, dans le premier âge, nous ne paſſions pas fort rapidement de l'une à l'autre, que nos penſées étoient peu compoſées, qu'elles rouloient à peu près toutes ſur des ſenſations, qu'elles n'étoient preſque rien d'autre. Mais j'eſtime auſſi qu'on pourroit fort bien démontrer, que les hommes naiſſent avec des diſpoſitions à entrer dans

des

des penſées uniformes , à ſe repréſenter les mêmes objets de la même manière , & que toute la varieté qu'on remarque entr'eux , à cet égard , ſe reduit au plus ou moins de vivacité , au plus ou moins d'attention , & procède le plus ſouvent de l'éducation qui a éxcité & affermi, ou émouſſé & alteré les diſpoſitions naturelles. Nous naiſſons, p. ex. , dans des diſpoſitions à nous ſentir & à connoître quelque choſe , à prendre plaiſir dans ces ſentiments & dans ces connoiſſances , à deſirer la continuation & l'accroiſſement de ce plaiſir , & par conſéquent à déſirer des ſentiments plus délicieux , & des connoiſſances plus étenduës ; Nous avons des diſpoſitions à paſſer de là à l'idée d'une Intelligence qui connoit tout. Il eſt également naturel de s'élever , par la méme route , à l'idée d'une Intelligence qui peut tout , & qui eſt ſouverainement & invariablement heureuſe , en un mot , à l'idée de l'Etre parfait. Les uns y viennent plus vite & les autres plus tard , ſuivant que leur Eſprit s'eſt plus où moins éxercé à la reflexion , ou s'eſt plus ou moins abruti

abruti dans les ſenſations corporelles ; Et cette idée eſt plus ou moins pure & dégagée d'erreur , ou plus ou moins obſcurcie par des mêlanges , ſuivant que les préjugés de l'éducation y ajoutent ou en ôtent.

Les Règles du vrai & celles du juſte , c'eſt-à-dire , les maximes qu'on doit ſuivre pour éviter l'erreur & s'avancer en connoiſſances , celles qu'il eſt néceſſaire d'obſerver pour être vertueux , ne ſont pas gravées dans un coin de nôtre cerveau , ou dans une partie de nôtre entendement ou de ce qui y tient lieu de partie , pour les y lire comme on lit un affiche qui contient les ordonnances de l'état ; mais nôtre conſtitution eſt telle que ſi nous voulons faire un bon uſage de nos facultés , elles nous conduiront ſurement à ces heureuſes découvertes.

Je ſuppoſe un homme qui ſe demande , (& chacun peut s'interroger ainſi ;) Je vois que les hommes penſent differemment ſur un même ſujet : Je les vois aſſujettis à des manières & à des coutumes très éloignées

gnées l'une de l'autre & ſouvent très oppoſées. Le vrai & le juſte ſe trouvent-ils également dans des déciſions & des manières ſi contraires? Sans me prévenir en faveur de mes idées, ni condamner celles des autres, par cela ſeul qu'elles ne ſont pas les miennes, je me veux donner tout entier à chercher & à éxaminer ce que je dois croire & ce que je dois faire. Pour réuſſir dans cette recherche & dans cet éxamen je ne veux écouter ni mes interets, ni mes ſens, ni mes paſſions, ni l'autorité de ceux qui m'environnent; Je ſuis reſolu de refuſer mon attention à tout qu'à des idées bien claires, & à une évidence à laquelle je ne puiſſe pas réſiſter & à laquelle je ſuis convaincu que j'aurois tort de reſiſter, quand même je le pourrois. Ce qu'on appelle *notions communes*, *Theoretiques*, & *Pratiques*, ne ſçauroient manquer de s'offrir ou bientôt ou ſucceſſivement à un Eſprit ſi bien diſpoſé. Leur naiſſance eſt l'effet naturel des facultés que nous avons reçuës & de ce qu'il y a de droit dans nôtre nature; car le pouvoir exceſſif des

des ſens & des Paſſions, qui ne ſuivent point de règle, & en qui on ne trouve rien de conſtant que leur inconſtance, ſont des dépravations. L'expérience, ſi nous voulons la conſulter, nous prouvera aiſément qu'il eſt de nôtre interet de leur commander & de les moderer. *Les Loix naturelles*, le droit Naturel, ſont des expreſſions, dont ces idées claires & évidentes apprennent à demêler aiſément le vrai & le légitime ſens, d'avec les ſignifications trompeuſes & forcées, que de certains eſprits gatés leur donnent, pour bâtir, ſur ces faux Principes, un ſyſtéme de commande, d'interêt ou de fantaiſie.

tributs. Je ne connois aucune ſubſtance aſſés ſimple pour ne renfermer qu'une ſeule réalité. L'aſſemblage de pluſieurs réalités eſt regardé comme une ſeule choſe & reçoit un nom unique; *Groſſeur*, *figure*, *mobilité*, *longueur*, *largeur*, *profondeur*, &c. ſont des réalités, à l'aſſemblage deſquelles, on donne le nom de *Corps*, & leſquelles s'appellent *Attributs*; Expreſſion qui n'eſt point commode, car elle paroit inſinuer, qu'il y a un ſujet, auquel

auquel ces Attributs conviennent ; dans lequel ils ſont placés, & qui eſt différent d'eux tous. Ce qu'on attribue au Corps, ſi on veut parler exactement, doit être différent du Corps, ou de la ſubſtance du Corps, à qui on l'attribue ; cette ſubſtance doit pouvoir exiſter dépouillée de cette réalité qu'on lui attribuë.

Mais il ſe peut, qu'en cela, on ne ſe trompe pas moins, que ſi après avoir nommé l'Ame & le Corps les *Attributs de l'Homme ; Trois Lignes & l'Eſpace* qu'elles renferment, les *Attributs* du Triangle ; l'on cherchoit avec inquiétude, quel eſt *le ſujet commun*, qui reçoit les deux Attributs de l'Ame & du Corps, & quelle eſt cette *Figure* différente de l'Eſpace & des Trois Lignes qui le ferment, & de laquelle cet eſpace & ces lignes fuſſent les Attributs.

Les endroits, ſans leſquels un tel Etre ne ſeroit pas appellé un tel Etre, portent le Nom d'*Eſſence*, & ceux ſans leſquels il ſeroit encore dit un tel Etre, s'appellent *Modes*. Un amas d'Attributs forment l'eſſence, telle que nous nous nous la repréſentons ; mais réellement elle en peut renfermer d'autres

tres que nous ne connoiſſons pas, MAIS CEUX-CI NE DOIVENT POINT ETRE INCOMPATIBLES AVEC CEUX LA.

L'eſſence c'eſt la choſe même telle que Dieu l'a faite ; & on ne peut pas ſoupçonner que Dieu l'a faite la même, ſans y mettre les mêmes qualités eſſentielles.

Proprieté & *Eſſence* ſont telles que l'on conclud également de l'une à l'autre ; *Modification*, ajoute à l'Eſſence ; l'alternative de deux Modifications eſt quelquefois eſſentielle, p. ex., Repos & Mouvement. Le terme de Qualité, marque quelquefois un Attribut eſſentiel. Il ne faut pas chercher une parfaite exactitude dans le langage des hommes.

On donne auſſi à l'*eſſence* le Nom de *Nature* & la Nature d'une choſe, eſt la choſe même. Un *ſujet* & ſa *Nature* ne ſont pas deux. La Nature d'une choſe ne peut donc ceſſer ſans que cette choſe ceſſe d'être ; car la Nature d'un ſujet n'eſt pas une de ſes maniéres d'être. Il faut pourtant bien diſtinguer entre la Nature d'une choſe & ſes *effets naturels*, car toute production eſt rélative. Le feu ne ceſſe pas d'être feu, quoi qu'il n'enflamme pas une

une matière incombuſtible. Un corps ne ceſſe pas d'être peſant, quoiqu'il ne s'enfonce pas dans l'eau, lors qu'il eſt ſoutenu par quelque cauſe viſible ou inviſible. Un homme en ſanté ne s'apperçoit pas de ſa peſanteur, mais le cheval qui le porte la ſent.

Dans le grand nombre de réalités qui compoſent une choſe, celle qui eſt ſuppoſée par toutes les autres, qui en eſt la baſe, & le fondement s'appelle *Eſſence*; car c'eſt ce qu'une choſe eſt prémiérement & principalement. Celles qui ſont inſéparablement attachées à cette prémiére, s'appellent *proprietés eſſentielles*, ou ſimplement *proprietés*, & celles qui s'y trouvent quelquefois, & quelquefois auſſi ne s'y trouvent pas, ſe nomment *proprietés accidentelles*, ou *accidents*. Etre fermé de trois lignes, c'eſt *l'Eſſence du Triangle*, & l'union de l'Ame & du Corps fait l'Eſſence de l'homme. Que deux côtés du Triangle pris enſemble, ſurpaſſent toûjours le troiſiéme, c'eſt une proprieté eſſentielle, comme c'en eſt une à l'homme, d'avoir des ſentimens; & que le Triangle ſoit rouge

ou noir, que l'homme ſoit triſte ou content, certainement perſuadé, ou en doute, c'eſt un accident.

Je trouve dans le mot *d'Eſſence* également appliqué à ce qu'il y a de principal dans chaque objet extérieur, le fondement du reſte qui s'y trouve, & à l'idée de cette modification fondamentale un éclairciſſement à la définition des *Eſſences* données, par les Metaphyſiciens du plus haut rang : *l'Eſſence eſt le prémier concept des choſes, conſtitutif & Quidditatif.* Sans ceſſe on entend parler d'Eſſences, & on entend dire que de la connoiſſance de l'Eſſentiel depend celle du reſte : des là rien ne paroit plus important que de connoître les Eſſences des choſes, & la raiſon ordonne de commencer par ſe former une juſte idée de ce mot. C'eſt un *Concept*, dit-on. Quoi donc ? l'Eſſence de chaque choſe n'exiſte-t-elle pas hors de ma penſée ? les choſes ne ſont-elles principalement, que mes manières de penſer ? Voici, ce me ſemble, le developpement de cette obſcurité. *l'Eſſence & l'idée de l'Eſſence* ſont des termes, dont l'équivoque eſt preſ-

quc

que autoriſée par l'uſage, du moins par celui de l'Ecole ; & ce concept eſt *conſtitutif*, non qu'il conſtitue la choſe, mais on l'appelle ainſi, parce qu'il en fait connoître la conſtitution, & on l'appelle auſſi *Quidditatif* parce que à la queſtion, *quid eſt ?* par où l'on demande, ce qu'eſt une choſe, rien n'eſt plus ſatisfaiſant qu'une déclaration de ce qu'elle eſt principalement.

Faute d'avoir exactement démêlé les différentes ſignifications *d'Eſſence*, on eſt tombé dans des mépriſes qui peuvent être de conſéquence ; l'Eternité des Eſſences, le Thréſor, le Magaſin, le Reſervoir des Eſſences, ou des Poſſibles, en eſt un exemple.

De toute Eternité Dieu connoit ſa puiſſance : il a donc les Idées de tout ce qu'il peut faire : on a donc donné à ſes Idées le nom d'Eſſence. Les Etres repréſentés par ſes Idées ont reçu le nom d'Eſſence quand on les a conſidérés comme n'étant pas encore : mais ces Etres n'avoient aucune ſorte d'Exiſtence avant leur Création ; rien n'exiſtoit que Dieu & ſes Idées ; c'eſt dans

Dieu

Dieu, c'eſt dans ſes Idées, qu'il faut chercher l'origine des Poſſibles. Dieu n'a qu'à vouloir pour faire naître ce qu'il veut, ce dont il ordonne l'exiſtance ; & par là il eſt viſible que ſa puiſſance ne s'étend jamais à ce qu'il ne lui conviendroit pas de vouloir : il implique contradiction qu'il lui convienne d'ordonner l'exiſtence des vices ni des Intelligences ſçélerates ; mais Dieu ne fait rien d'indigne de lui & de ſes perfections, quand il ordonne l'exiſtence des Intelligences véritablement actives & libres, en pouvoir de choiſir ſagement & auſſi de ne choiſir pas à propos, & dans ce dernier cas elles ſont ſeules les cauſes de leurs mauvais choix.

Entre les Attributs du Corps on compte *Etenduë*, *Impénétrabilité*, *Mobilité*, *Diviſibilité* ; Tout cela c'eſt le corps même. Ce qui paroit prémier, ce qui paroit ſuppoſé par les autres, s'appelle *Eſſence* ; & ce qui en eſt une ſuitte néceſſaire : mais une ſuite reçoit le Nom de *proprieté* ; ce qui n'en eſt pas une ſuite néceſſaire, on l'appelle Accident.

Si

Si l'on en croit *Spinosa*, le mot d'Attribut signifie, ce que *l'Entendement conçoit d'une Substance, comme lui étant essentiel.* Mais ne suis-je pas convaincu que j'attribuë à un bloc de cire, d'être terminé en rondeur ? cependant cette manière d'être terminé, ne lui est pas essentielle. C'est une suite nécessaire de la nature étenduë de ce bloc, d'être terminé : mais ce n'est pas une suite nécessaire de l'être en *rondeur*, non plus qu'en *Pyramide.* Mais Spinosa avoit besoin de cette définition pour aller à son but, & il compte que son Lecteur ne la trouvera pas assés de conséquence pour l'examiner de près.

Ce qui est essentiel à une substance est, cette substance même, car l'Essence d'une chose c'est la chose même. Que seroit une chose si elle est differente de son Essence ? seroit elle rien ou quelque chose : mais ce quelque chose qu'elle seroit, se trouveroit précisément son Essence. Si vous dites *qu'être fermé de trois lignes* est un Attribut du Triangle, il faudra concevoir que c'est le Tri-

angle

angle même ; car que ſeroit le Triangle, ſans ces trois lignes qui le ferment?

Le Triangle eſt un Etre multiple & ſuivant les égards ſous leſquels on le conſidére, il reçoit divers Noms. Ce que ces noms ſignifient, s'appelle ſes Attributs. Mais ces Attributs ſont toûjours *lui même.* On ne pourroit les ſéparer ſans que le Triangle ceſſat d'être Triangle : on ne connoit pas tout ce qu'il eſt, mais ce qu'on connoit lui être eſſentiel, c'eſt le Triangle même. Il eſt trois lignes fermant un eſpace. Il eſt trois lignes dont deux ſont toûjours plus grandes que la Troiſiéme. Il eſt trois lignes formant trois Angles. Il eſt trois Angles égaux à deux droits.

Il ne peut être Triangle, ſans être tout cela. Mais il peut être Triangle, quand même les lignes qui le ferment, ne ſont ni rouges ni bleues. Quand ces lignes ſont vertes, ou l'eſpace qu'elles renferment eſt de couleur verte, le Triangle eſt vert ; cette Verdeur eſt un de ſes Attributs. En ce, cas c'eſt lui-même ; mais cet Attribut eſt Accidentel, il ſeroit également Triangle couvert d'une autre cou-

couleur, il peut paroitre aux yeux ſous cette forme, il peut auſſi paroitre ſous une autre.

On voit, par ce que je viens d'établir, que ce prétendu Axiome, *on vient à connoitre une Subſtance par le moyen de ſes Attributs*, ſe réduit à ceci : plus on connoit une choſe, mieux on la connoit, ou, plus on approche de connoitre ce qu'elle eſt, plus on avance dans ſa connoiſſance, & plus l'idée, que l'on s'en forme, devient complette & repréſente plus exactement ſon objet ; car tout ce qu'elle en annonce, c'eſt lui-même, à moins qu'il ne s'y mèle du faux parmi le vrai.

On ne penſe pas à ce qu'on fait, quand on diſtingue une Subſtance d'avec ſes Attributs eſſentiels ; car alors que lui reſte-t-il dépouillée ainſi de ce qu'elle eſt ? Il n'y a point d'idée plus abſtraite, plus éloignée de repréſenter un objet tel qu'il eſt, que celle d'une Subſtance dépouillée de ſes Attributs eſſentiels ; ce n'eſt plus qu'une idée très-vague appliquable à quantité d'objets déterminés, mais à laquelle à moins qu'on n'y ajoûte d'autres idées, il eſt im-

possible qu'au dehors de nous, il existe aucun objet qui y réponde précisément, & ne renferme que ce que cette idée représente. Ecouteroit-on un homme qui diroit: Il y a dans l'Univers un Animal, qui ne renferme que ce que l'idée vague d'Animal représente, un Etre aussi peu déterminé que cette idée vague, une figure qui n'est aucune des Figures qu'on peut se représenter, un Nombre qui n'est aucun assemblage déterminé d'Unités. Bâtir un Systême sur de tels principes, les poser pour prémier fondement d'une Théologie, ou d'une Philosophie, c'est bien peu respecter l'évidence, c'est bien peu redouter l'obscurité & ses suites. Le moins qu'on puisse faire, après un pas si hardi, c'est de s'allarmer des conséquences qui en naissent, à proportion qu'elles s'éloignent de ce dont le reste des hommes convient comme établi, par le sens commun.

Mr. Baile, Réponse aux Questions d'un Provincial; *Tom. IV. Ch. XV. pag.* 223.

Comment la matiere déviendra-t-elle étendüe, par une étendue dont elle

elle eſt diſtincte réellement ? Il n'y a pas moins de difficulté qu'à faire qu'une ame devienne formellement penſante par la penſée d'un autre Ame. La penſée d'une ame, eſt une manière d'être de cette ame, & ne peut être par conſéquent une entité diſtincte réellement de cette Ame. Or la penſée d'une ame eſt réellement diſtincte d'une autre ame, elle ne peut donc être la penſée de cette autre ame. Or par la même raiſon une étenduë diſtincte réellement de la matière, ne ſera jamais une manière d'être de la matière ; elle ne pourra donc jamais la rendre étenduë.

Au reſte ſans avoir une *Idée complette* d'une choſe, on peut la connoitre aſſés pour la diſtinguer de toute autre. Plus un ſujet eſt déterminé, plus tout ce qu'il renferme lui eſt eſſentiel pour ſe trouver tel qu'il eſt.

Ce n'eſt pas dans les Noms ſeuls d'*Accident* & d'*Attribut*, que le langage des hommes n'eſt pas aſſés juſte, il répand, par ſon peu d'exactitude, une confuſion presque univerſelle ſur le Chapitre des Objets. On parle de ce qui n'eſt pas, dans le même ſtile,

que de ce qui est, & cela engage encore ceux qui ne sont pas sur leurs gardes, à des efforts ridicules pour se représenter le Néant comme une espèce d'Etre. On parle quelquefois de ce qui ne peut être; par exemple, d'une pensée corporelle, ou d'un corps qui pense, d'un corps unique en plusieurs lieux, d'un Etre parfait, très bon, très sage, très saint, qui donne aux hommes des Loix, afin qu'elles servent à l'exécution du dessein éternel qu'il avoit de les damner, & en vuë duquel il leur a aussi donné l'existence. Alors on ne forme pas un assemblage d'idées, puisque cet assemblage est impossible; mais d'abord l'on conçoit des idées séparément, & ensuite sans le concevoir, on les suppose liées & on en lie les Noms; c'est ce que l'on fait toutes les fois qu'on se trompe, en comptant pour possible ce qui ne l'est pas.

Mais quand on regarde l'impossible comme impossible, & que l'on dit, par exemple, *une Montée sans descente, un Vallon sans éminence à côté, est une chose impossible*, on ne parle point exactement. Vous diriés

que

que l'on a une idée de l'impoſſibilité, une idée de ce qui ne peut être, laquelle on compare avec celle d'un Vallon ſans Montagnes. Or l'on n'a point & l'on ne peut point avoir ces idées là. On parleroit plus juſte, ſi l'on diſoit : Celui qui veut ſéparer l'idée des Montagnes de l'idée d'un Vallon, veut ſéparer ce qui eſt inſéparable; ou, le Vallon ne peut être conçu ſans les Montagnes : qui ôte l'une de ces idées ôte l'autre.

Il n'eſt pas inutile de remarquer qu'on ne doit pas confondre *Impoſſibilité abſoluë*, avec *Impoſſibilité par ſuppoſition.* Abſolument, il implique contradiction, qu'un Triangle n'ait pas ſes 3. angles égaux à deux droits.

Mais quand je dis, ſi on poſe un bloc ſolide de métal ſur la ſurface horizontale d'une eau, il eſt impoſſible que le bloc ne s'y enfonce, à moins qu'il ne ſoit ſoûtenu par quelque cauſe qui l'empêche de deſcendre; cette Impoſſibilité ſuppoſe l'aſſemblage de toutes ces circonſtances; car un Cilindre de Cuivre d'un pouce de hauteur, ne s'enfonce pas dans

l'eau, s'il eſt contenu au bas d'un Tuyau enfoncé de 9. pouces dans l'eau.

Quand le diſcours roule ſur ce qui peut exiſter, mais qui n'eſt pas, & même ne ſera point, & que l'on dit, par exemple, une Montagne d'or, un homme haut de deux mille toiſes peut exiſter; ſi on demande d'où vient qu'on attribuë le pouvoir d'exiſter à cette Montagne, ou à cet homme, s'ils ſont un pur néant: Car pourquoi attribuer quelque choſe au rien? On demande après cela ce que cet homme & cette Montagne ſont de plus que le Néant? Toutes ces queſtions ſont fondées ſur une improprieté de langage; il auroit fallu dire; *j'ai l'idée d'un tel Homme & d'une telle Montagne, & un Etre exiſte aſſés puiſſant pour produire, dès qu'il lui plaira, des objets qui répondent à ces idées.* Toute la réalité que ce langage ſuppoſe, ſe trouve partie dans ma penſée, & partie dans une puiſſance qui exiſte en effet.

Enfin quand on dit d'une choſe qui n'eſt pas, qu'*elle ſera*, comme *des*

fleurs

fleurs naitront au primtems prochain; on parle encore d'un néant, auquel on ſemble attribuer une eſpèce d'exiſtence, mais cela ſignifie, que *des Cauſes exiſtent actuellement; qu'elles ſont déterminées à continuer, & que de cette détermination & de ſes effets il en naitra un, répondant à nos idées.*

Ceſſer de voir, ceſſer de vivre, ce ſont des Négations. Les termes d'*Aveuglement*, de *Mort*, ſont grammaticalement, auſſi poſitifs qu'aucun autre, leur ſignification néanmoins eſt tout à fait négative; mais par reſpect pour les termes, ceux qui ſont accoutumés à ſe payer de mots, appellent l'*Ignorance*, *l'Aveuglement*, *la Mort*, *des* ETRES PRIVATIFS. Ce jargon Métaphyſique affermit les jeunes Ecoliers, dans l'habitude fatale, de ſe paier de mots, à quoi ils n'ont déja que trop de diſpoſition. Si la Mort, n'eſt qu'une ſimple privation, d'où vient qu'elle produit des effets ſi réels; les fraieurs dont on eſt troublé à ſon approche? Ces troubles, ces frayeurs ſont les effets de l'amour de la vie, & de la penſée très réelle qu'on touche à ſes derniers momens.

Quand *Socrate* repréſentoit à *Alcibiade*, combien il lui manquoit de choſes pour être véritablemnt digne d'eſtime, les gémiſſemens & les pleurs de ce jeune Athénien étoient l'effet de ſon ardeur pour la réputation, & de la honte, bien méritée, d'en être ſi loin.

On ne ſauroit trop s'accoutumer à des idées juſtes & préciſes ; il faut éviter tout ce qui en écarte, ne fut ce que tant ſoit peu.

On voit des gens qui ſe plaignent qu'après tous les efforts imaginables, pour concevoir le néant, ils n'en peuvent venir à bout. Qu'eſt-ce qui a précedé la Création du Monde, qu'eſt-ce qui en tenoit la place ? Rien. Mais le moyen de ſe repréſenter ce Rien ? Il eſt plus aiſé de ſe figurer une Matiere éternelle. Ces gens-là font des efforts là où il n'en faudroit point faire, & voilà juſtement ce qui les embarraſſe ; ils veulent former quelque idée qui leur repréſente le rien, mais comme chaque idée eſt réelle, ce qu'elle leur repréſente eſt auſſi réel. Quand nous parlons du néant, afin que nos penſées ſe diſpoſent conformé-

mément à nôtre langage & qu'elles y répondent, il faut *s'abſtenir de ſe repréſenter quoi que ce ſoit.* Avant la Création, Dieu exiſtoit, mais qu'eſt-ce qui exiſtoit, qu'eſt-ce qui tenoit la place du Monde ? Rien ; point de place ; la place a été faite avec l'Univers qui eſt ſa propre place, car il eſt en ſoi-même & non hors de ſoi-même. Il n'y avoit donc rien : mais comment le concevoir ? Il ne faut rien concevoir. Qui dit rien, déclare par ſon langage qu'il éloigne toute réalité ; il faut donc que la penſée, pour répondre à ce langage, écarte toute idée, & ne porte ſon attention ſur quoi que ce ſoit de repréſentatif. A la verité on ne s'abſtient pas de toute penſée, on penſe toûjours ; mais dans ces cas-là *penſer* c'eſt *ſe ſentir* ſimplement ſoi-même, c'eſt ſentir qu'on s'abſtient de ſe former des repréſentations.

Termes Négatifs.

X. Au mot de *rien* répond donc dans l'Ame non pas une idée, mais une négation & une abſence d'idée, & voilà pourquoi les termes qui déſignent ce qui n'eſt pas, qui déſi-

gnent la non-réalité, devroient tous être *négatifs*.

Au lieu de cela la plûpart ſont *poſitifs*, comme reciproquement on en emploie de *négatifs*, pour marquer des réalités. On en voit des exemples manifeſtes dans les expreſſions (a) de *mortel* & d'*immortel*, de *fini* & d'*infini*, de *corruptible* & *d'incorruptible*, & dans un très-grand nombre d'autres rencontres & qui diſpoſent inſenſiblement à concevoir très-mal & le poſitif & le négatif. Quand on dit que Dieu ne peut pas faire des choſes contradictoires, il ſemble que l'on veut par cette phraſe négative, renfermer la puiſſance de Dieu dans de certaines bornes; cependant c'eſt tout le contraire : l'on ſoûtient par là que ſa perfection eſt véritablement infinie, & infiniment éloignée de toute ombre de défaut; car ne pouvoir ſe contredire, c'eſt être parfaitement d'accord avec ſoi-même; comme ne pou-

(a) Quoi qu'un Etre infini ſoit être réel, que je prononce très éloigné d'être infini, tout réel qu'il ſoit ſon *nom* de fini, grammaticalement poſitif, exprime un Etre très inferieur en réalité à l'Infini dont le nom eſt grammaticalement négatif.

pouvoir ſe tromper, c'eſt être parfaitement attentif; ne pouvoir mourir, c'eſt exiſter néceſſairement.

Au contraire la puiſſance d'errer, la puiſſance de pécher, ſont des négations exprimées par des termes poſitifs. Faute d'y prendre garde, on s'embarraſſe dans des difficultés affreuſes ſur la Création & ſur la Providence; on demande quelle *part Dieu* Très-Saint a aux erreurs & *aux vices*? Il n'en a point, & avoir fait l'homme capable d'errer & de pécher, c'eſt ne lui avoir pas donné des lumières au deſſus de toute inadvertance, ni une fermeté au deſſus de tout relâchement. Tout ce que l'homme a reçu de ſon Créateur eſt réel & bon, attention, fermeté, &c. Il auroit pu les donner dans un plus grand degré, il ne l'a pas fait, c'eſt pure négation; Il n'y étoit pas obligé; Les degrés étoient ſuffiſans, ſi l'homme avoit voulu s'en bien ſervir; Il ne l'a pas voulu, c'eſt ſa faute; elle ne peut point être imputée à Dieu, qui lui avoit donné la force de vouloir. Il faut donc bien prendre garde de ne ſe

laiſſer pas ſéduire par des expreſſions trompeuſes.

Je trouve beaucoup de vraiſemblance dans la conjecture que *cette confuſion*, qui règne dans les termes poſitifs & négatifs, *s'eſt introduite* parce qu'après avoir d'abord donné des noms à tout ce qui nous étoit familier, au corruptible, au mortel, au matériel; quand, dans la ſuite, mais beaucoup plus tard, on eſt venu à connoître qu'il y avoit des objets tout oppoſés, au lieu d'inventer de nouveaux noms pour ces nouvelles idées, on s'eſt contenté de ceux qui étoient déja en uſage, en y joignant ſimplement une négation pour marque de différence. C'eſt par ce principe que la Subſtance qui penſe eſt appellée immaterielle, nom négatif, ce qui diſpoſe à croire que la Penſée eſt moins réelle que l'Etenduë.

Les hommes ne ſe ſont d'abord occupés que d'un petit nombre de choſes; Ils n'ont penſé qu'au néceſſaire, & le ſoin de ſe le procurer a rempli tout leur tems. L'abondance étant venue peu à peu, ceux qui ſe trouvérent en état de paſſer leurs jours

jours en repos, laissérent promener leurs Sens sur un plus grand nombre d'objets, leur Imagination s'excita, la réflexion se joignit à la vue, ils formérent des idées nouvelles, mais ils n'inventérent pas, pour chaque idée nouvelle, un mot nouveau; leur Imagination se fatiguoit moins, & ils chargeoient moins leur mémoire, en se bornant aux termes auxquels ils étoient déja accoûtumés, & en empruntant les noms des choses, qui en avoient déja, pour les donner à celles qui n'en avoient pas encore, mais qui leur ressembloient un peu. On voit cela dans la Langue Hébraïque, qui, sans contredit, est une des plus anciennes, plus que dans aucune autre. A peine y trouve-t-on un mot qui n'ait trois ou quatre significations. Un même mot, par exemple, signifie, *Instruire*, *corriger*, *châtier*, *lier*. De l'instruction à la correction il y a du rapport; souvent pour corriger on châtie, la lumiére & la crainte des châtimens font l'effet des liens, quand elles empêchent qu'on ne s'abandonne à ses prémiers desirs. Les ouvrages de la

Nature

Nature ont été connus avant ceux de l'Art, voilà pourquoi on a donné à ceux-ci les noms de ceux-là; On dit le pié d'un Lit, d'une Table, d'un Mur, comme le pié d'un Arbre & d'un Animal; tout ce qui sert à soûtenir a reçu un même nom, parce qu'il a le même usage.

Mots qui ne signifient rien.

XI. Il y a des mots auxquels il ne se trouve point d'objet qui réponde; en supposant néanmoins qu'ils signifient quelque chose, ils jettent dans mille erreurs. On jouë, par exemple, & parce que l'on ne veut pas avouer les fautes qu'on a faites, ou qu'on ne se souvient pas des inadvertances où l'on est tombé, ou enfin parce que l'on n'a pas d'idée de tous les mouvemens, par lesquels l'agitation de la main, & la situation de la table ont fait passer les cartes ou les dez; au lieu de rapporter sa perte à l'une de ces trois causes, (les seules que l'on peut raisonnablement supposer) ou à toutes trois ensemble, on les met à part, on en écarte son attention, & on leur substitue une imaginaire que l'on appelle *hazard*. C'est une cause chimérique que

que l'on tire du rang des néceſſaires, ſans la placer néanmoins au nombre de celles qui agiſſent avec connoiſſance & choix. On ne ſait ce que c'eſt, cependant on s'en rend le nom familier, à force de le répéter; & du jeu on l'aplique enſuite à d'autres cas, où il ne convient pas mieux. Quelques-uns en font un objet tout particulier de la Divine Providence & lui attachent un caractère vénérable; d'autres au contraire s'en ſervent pour combattre cette Providence, ils ſubſtituent le Hazard à ſa place; & accoûtumés à en faire l'azyle de leur ignorance, ils lui attribuent la diſpoſition de l'Univers.

Brochures ſur la fortune.

Embaraſſés à rendre raiſon des événenemens, les hommes ſe ſont laiſſés aller à croire qu'une Fortune préſidoit aux actions de la vie indépendamment de l'ordre établi dans la Nature par la Providence; Les Payens donnoient ce nom à un Etre qui ſelon eux ſubſiſtoit, mais ſans étendre juſques là le ſens de ce terme, on lui attribue tout ce que la foi-

foibleſſe de nos lumiéres, ne nous permet pas de voir, ou dont nôtre mémoire ne conſerve pas le ſouvenir; ſouvent nôtre maniére d'agir décide de nos ſuccés ou en bien ou en mal, ou ces ſuccés reſultent de diverſes Combinaiſons dont les unes échappent à nos recherches & les autres à nôtre mémoire. L'auteur de la Nature à donné aux hommes la liberté, dont ils font différens uſages & différens abus, mais ces uſages & ces abus c'eſt eux qui les font, quelque fois avec attention & quelque fois ſans attention. *Bonheur*, & *Malheur* ſont donc des Noms de l'état où on ſe trouve, & non pas des cauſes de cet état. Un homme qui ſe trouve mal'heureux cherche à ſe conſoler, en ſe procurant la ſatisfaction d'ètre plaint; mais pour ſe la procurer, il cache aux autres & ſe cache à lui même les motifs qui l'ont ſéduit, & l'imprudence des démarches qui l'ont amené à l'ètat ou il ſe voit. Le Riche ambitieux & malin qui étale aux yeux des autres, pour exciter leur envie avec leur admiration,

trou-

trouveroit bien à rabatre, ſi on lui rappelloit toutes les indécences & les indignités, par où il eſt monté à ce point de Fortune.

L'obſcurité du mot de *Fortune*, terme mal défini, mal déterminé, donne lieu aux applications du monde les plus équivoques; tantot on la juſtifie comme une *Cauſe ſage & juſte*, qui ne fait rien que ce qu'elle a droit de faire, & tantôt on en parle comme d'une *puiſſance bizarre*, qui aime à ſe jouër de l'ordre, & mépriſer l'équité. *Sénéque*, dans la même page en fait l'apologie & en parle avec reſpect comme de la Providence Divine, après l'avoir regardée un peu auparavant comme une puiſſance odieuſe, qu'il eſt permis de braver, & à laquelle il eſt beau d'inſulter pour ſe conſoler des maux qu'elle fait. *Nous avons tort*, dit-il, *de ne ſavoir plus de gré à la Fortune de tous les biens que nous en avons reçu, dès qu'elle en retire quelcun; car enfin elle n'ôte que ce qu'elle a donné, & ce tort, ſi c'en eſt un, doit être déja effacé par un grand nombre de graces & le ſera encore par de nouvel-*

nouvelles. Mais il venoit de dire un peu auparavant. *Que personne ne s'étonne de sa cruauté & de son injustice, on y doit être accoutumé. Auroit elle quelque égard à ce qui se doit, & en useroit-elle avec quelque modération avec le commun des hommes, elle, dont l'implacable dureté ne respecte pas le sang des Dieux & porte la mort dans leur lit sacré? Que toutes les bouches s'unissent pour lui en faire des reproches, elle ira toûjours son train, elle se mettra au dessus de toutes les priéres, & se roidira contre toutes les plaintes.*

On se permet tout contre la Fortune, parce qu'on ne se dit point nettement ce que signifie ce terme: Ce langage obscur accoutume néanmoins insensiblement à penser mal de la conduite de l'Univers, & à critiquer celui qui le gouverne.

Quoi que le langage des Payens sur la Fortune renfermat des contradictions, ce terme ne laissoit pas d'avoir dans leur bouche plus de sens que dans la nôtre, lors que ce nom sert à désigner une Cause qui n'est ni intelligente ni nécessaire. A un

Etre

Etre dont on ne reconnoit pas l'existence, on ne laiſſe pas d'attribuer toute la foibleſſe de nos lumiéres, où la précipitation de nôtre jugement, nous empèche de voir la cauſe. Bornons ce terme à exprimer les effets agréables que nous éprouvons, & ne l'étendons pas à leurs cauſes; Ces cauſes ſe trouvent dans la ſituation & les circonſtances où l'on ſe trouve, & dans les partis qu'on a pris & le choix qu'on a fait ſoi-même, ſans y être déterminé par des lumiéres ſures.

XII. Il y a des mots qui à la vérité ne ſont pas deſtitués de ſens, mais qui expriment ſimplement des idées, ſans qu'il y ait hors de nous des objets qui répondent à ces termes vagues; Tels ſont les Noms de *Subſtance*, de *Figure*, de *Nombre* &c. car il n'y a aucune figure qui ſoit la figure en général, ni aucun nombre qui ne ſoit celui-ci ou celui-là déterminément. Cependant on ſe trompe quelquefois & l'on ſuppoſe l'exiſtence de certains objets, que l'on ne connoit point, & qui doivent répondre à ces noms. C'eſt ain-

Idées vagues.

ainſi, qu'après avoir défini le Corps une Subſtance étenduë, & l'Ame une Subſtance qui penſe, on eſt fort en peine de trouver quelle eſt cette Subſtance, dont l'étenduë ſoit un *Attribut*, & quelle eſt celle dont la penſée ſoit un Mode. Au lieu qu'on penſeroit plus nettement, ſi l'on conſideroit qu'il y a en nous *penſée* & *étenduë*, que l'idée vague de la Subſtance convient à l'une & à l'autre; & comme on dit du *Triangle* qu'il eſt une Figure, l'on dit auſſi que la *Penſée* & l'*Etenduë* ſont elles mêmes des *Subſtances*, par là même qu'on leur applique à l'une & à l'autre l'idée générale de Subſtance.

C'eſt pour avoir conſidéré ce terme, qui dans ſon *acception* générale n'eſt le nom que d'une *idée vague aplicable* à pluſieurs ſujets; c'eſt, dis-je, pour l'avoir conſidéré comme le nom d'un objet ſingulier & réellement exiſtant hors de nous, que Spinoſa a conclu qu'il n'y avoit qu'une Subſtance, & c'eſt ſur une erreur ſi groſſière que tout ſon Syſtème eſt bâti. Nous n'avons, dit-il, qu'une ſeule idée de la Subſtance,

car

car on n'en peut faire qu'une ſeule définition ; donc il n'y a qu'une ſeule Subſtance, qu'il lui plait d'appeller Dieu ; & pour ce qui eſt de nous & des autres choſes que le vulgaire appelle *Créatures* ; nous ſommes ou la ſubſtance Divine, ou des Attributs & des Modes de la ſubſtance Divine. Aſſurément il faut avoir un grand panchant à l'Athéïſme, pour ſe rendre à un ſi chétif ſophiſme ; j'aimerois autant qu'on me dit, il n'y a qu'une définition de la figure, qu'une définition du nombre ; Donc un *Triangle* & un *Cercle* ; Donc 22. & 24. ne ſont pas des figures, ni des nombres particuliers, ce ne ſont que des Modes de la ſeule figure, & du ſeul nombre qu'il y ait au monde. Si en conſultant mes idées déterminées, & en me ſervant pour les exprimer, de mots qui ſoient des noms d'objets exiſtans hors de moi, je dis, *j'ai les idées de pluſieurs Subſtances, je les définis diverſement, l'Eau, par exemple, le bois, la pierre, le Soleil, &c. Donc il y a pluſieurs Subſtances, ſans quoi mes idées & mes définitions ſeroient fauſſes* ; je renverſe

Spino.

Spinoſa en l'imitant, & je raiſonne plus juſte que lui, parce que je décide de ce qui eſt hors de moi, non par des idées vagues, mais par des déterminées, & par là plus propres à me repréſenter les objets, qui exiſtent actuellement tels que je les conçois.

Les Termes *vagues* ne ſont pas *trompeurs* pendant qu'on les conſidère comme des noms d'idées vagues, mais ils le *deviennent* dès qu'on les applique à des objets déterminés, & que l'on s'imagine de connoître déterminément ce à quoi l'on a ſimplement impoſé un nom vague. Ça été l'illuſion perpetuelle des Scholaſtiques. On ſait bien qu'aucun effet ne paroit ſans qu'une cauſe le produiſe : Ils avoient donc, comme tous les hommes, une idée générale de cauſe, & à cette idée générale, ils donnoient ſeulement divers noms ſuivant les occaſions. Le feu ſe fait ſentir plus chaudement l'Hiver que l'Eté, c'eſt *Antiperiſtaſe*. Une pierre tombe dès que la main ceſſe de la ſoutenir, c'eſt par une *Qualité Centripete* de la

la terre. On n'a point de peine à élever un ſçeau qui eſt encor dans le puits, c'eſt qu'il eſt dans ſon *Element*. Un Aimant paroit en attirer un autre, c'eſt *Sympathie* : le Pole oppoſé le fait fuïr, c'eſt *Antipatie*. Ils faiſoient comme les Enfans, qui, après avoir demandé d'un objet inconnu, qu'eſt celà ? Dès qu'on leur en a dit le nom, ſont contens & ne cherchent rien de plus ; leur curioſité ne va pas plus loin ; il leur importe d'en ſavoir le nom pour en parler aux autres, ou pour le demander, quand ils le ſouhaitteront, & c'eſt ainſi que dès le prémier âge on s'acoutume à ſe payer de mots, ſans penſer à ce qu'ils ſignifient.

XIII. Il y a des cas ſur leſquels on ne ſçauroit penſer juſte, ſi on fait plus d'attention à ce qui eſt qu'à ce qui n'eſt pas ; Il eſt cependant difficile de penſer autant à ce qu'on n'apperçoit pas, qu'à ce dont on eſt frappé ; Et voila pourquoi on ſe trompe ſouvent ſur des Queſtions, qui demandent un partage d'attention ſi égal entre des objets ſi inégaux.

Parallèle de ce qui eſt avec ce qui n'eſt pas.

gaux. Peu de gens ſont capables de ſentir la vérité de ce que diſoit Fabius, *ſe in tempore & ſine ignominia ſervaſſe exercitum, quàm multa millia hoſtium perdidiſſe, ducere majorem gloriam eſſe.* Qu'il trouvoit beaucoup plus de gloire à conſerver à propos & ſans lacheté ſon armée qu'à faire périr pluſieurs milliers de ſes ennemis. Une victoire frappe davantage l'imagination, qu'une Campagne ménagée avec habileté, contre un ennemi puiſſant, & on ne balance pas à la préférer. Ceux qui ont le foible de donner dans des prédictions, qui comptent ſur les préſages des Aſtres ou des Songes, ſe chargent avec plaiſir la mémoire d'un petit nombre d'évènemens, qui ont répondu à des prédictions ſans fondement, & ils ne tiennent aucun regître d'une infinité de prédictions fauſſes, & de Songes qui n'ont abouti à quoi que ce ſoit. Celui qui entretiendroit une compagnie de Songes de cette dernière eſpèce, paſſeroit pour un homme qui rève en veillant; mais faites un récit d'un Songe embelli de jour à autre, par le plaiſir même qu'on trouve à le

repéter;

repèter ; Au récit du Songe, ajoutés, d'un air d'admiration, celui des ſuites, qui l'ont vérifié, les plus raiſonnables vous donneront leur attention & ſeront preſque ébranlés ; mais de quelle force eſt une preuve tirée d'un évènement, qui eſt combatu par mille autres ?

L'inquiétude de l'homme lui a fait ſouhaiter ardemment de connoitre l'avenir ; ce deſir ardent a donné du poids aux plus legères vraiſemblances. On ne s'eſt point ſervi de ſa raiſon, dans la crainte de ſe déſabuſer. Un tems étoit, qu'on ouvroit au hazard Homère & Virgile, & on les ouvroit tant de fois, qu'à la fin on y liſoit quelque choſe qui donnoit lieu à imaginer les préſages qu'on ſouhaitoit. On s'en tenoit à la derniére ouverture du Livre, qui avoit préſenté un rapport & une apparence de prédiction, on comptoit pour rien toutes les autres. A Homère & à Virgile on a fait ſuccéder l'Ecriture Sainte, & cet abus a même paſſé pour un reſpectueux uſage.

Noms de Subſtance & de Mode ſe confondent quelques fois.

XIV. Nous avons établi dès le commencement de ce Chapitre qu'il y a des *Choſes* ; & que ces choſes ſont dans

dans un certain *état*. Tout terme *ſignificatif*, & qui ſignifie plus qu'une *ſimple idée vague*, marque donc une *choſe*, ou cette choſe dans ſon *état*, ou l'état de cette choſe. Dans une langue parfaitement exacte, chaque eſpèce d'objets auroit auſſi une eſpèce de noms, qui lui ſeroit propre, & par laquelle on ſeroit d'abord averti de quelle ſorte d'Etres on parle; mais on a tout confondu pour s'être trop empreſſé à donner des noms à ce qu'on ne connoiſſoit pas. Il eſt vrai que les choſes ſont déſignées par des noms *Subſtantifs*, un Homme, un Cheval, un Arbre. Les choſes modifiées, c'eſt-à-dire, conſidérées dans leurs états, ſont exprimées par des noms *adjectifs*, blanc, ſage, ſavant, vigoureux, haut, peſant; & enfin pour marquer l'état en lui-même, & ſous une idée ſéparée, on a *déduit*, des noms adjectifs, certains mots, que l'on appelle *abſtraits*, & qui ſont des *ſubſtantifs dérivés d'adjectifs*, blancheur, ſcience, ſageſſe, hauteur, &c. Mais cela n'étant pas univerſel, donne d'autant plus de lieu aux mépriſes, qu'il eſt plus fréquent, parce que

l'on

l'on s'aviſe moins de prendre garde aux exceptions. On dit qu'un Homme eſt habillé : l'habit pourtant n'eſt pas un Mode, mais une ſubſtance. Il eſt vrai que cet Exemple ne jette pas dans la mépriſe, elle ſeroit trop groſſière : mais quand on dit, que l'Homme eſt penſant, & que le corps eſt étendu ; on prend occaſion de ce langage de regarder la penſée comme un accident de l'homme, & l'Etendue comme un Mode du Corps, au lieu que c'eſt le corps même. C'eſt ainſi qu'après avoir appellé *matière*, ce en quoi tous les corps ſe reſſemblent, & *Forme* ce en quoi ils diffèrent ; on s'eſt imaginé deux Principes, & deux Subſtances, qui s'uniſſent pour compoſer le corps : l'une eſt la même par tout, elle n'eſt, ſelon eux, *ni ceci*, *ni cela* ; elle n'a ni groſſeur, ni petiteſſe, ni qualité occulte, ni qualité manifeſte ; ils ne ſavent ce que c'eſt. La *Forme* eſt encore plus inconcevable. C'eſt une ſubſtance inconnuë, qui n'exiſte point avant ſa génération, & qui pourtant n'eſt point créée ; qui n'eſt point connuë par elle même & qui ne ſe ma-

nifeſte que par les qualités dont elle eſt revêtue. On ſe fatigue inutilement pour ſe former l'idée d'une Chimère, à laquelle on impoſe un nom.

Si l'on dit que dans les Plantes il y a un Principe qui les fait germer, croitre, fructifier & ſe multiplier ; ce langage ſignifie, pourvû qu'on n'attache à ces termes que des idées vagues : mais dès qu'on détermine en quoi conſiſte ce Principe, & qu'on le diſtingue de la plante même, on court riſque de former des ſuppoſitions, & des idées auxquelles aucun objet ne réponde, exiſtant hors de nôtre penſée. Il en ſera comme des termes de *Animalité*, *Humanité* &c. auxquels des Anciens Scholaſtiques ont prétendu, que des objets répondoient exiſtans hors de la penſée. Aujourd'hui il eſt encore des Univerſités, où des Profeſſeurs ſont établis pour ſoutenir ces hypothèſes. On y entend donc de long diſcours & de longues diſputes ſur des *Riens*, habillés de mots.

On confond les rélations avec les Modes.

XV. Quelquefois on parle d'un Mode comme d'une Subſtance, à laquelle on attribue d'autres Modes : ainſi

ainſi l'on dit, qu'une blancheur eſt vive : Cette expreſſion en marque le degré. On dit, qu'une couleur eſt rude ; ce terme en marque l'effet : car l'inexactitude du langage confond encore les Rélations avec les Modes. Quand on dit que l'Exercice eſt ſain, on paroit indiquer la ſanté comme un Mode de l'exercice, qui en ſeroit la ſubſtance : l'*Exercice* ſeroit la *choſe*, & la *ſanté* ſon *état* ; au lieu que l'exercice eſt un état de l'homme, un Mode actif duquel la ſanté, autre mode, eſt l'effet. Mais cet exemple offre au moins une rélation réelle ; il y a de la liaiſon entre l'état d'exercice & l'état de ſanté ; au lieu que quelquefois on propoſe comme des Modes, de certaines rélations ſi extérieures qu'elles ne changent en quoi que ce ſoit le ſujet auquel on les attribue, & ne le modifient point. Etre loüé, être célèbre, riche, tout cela nous laiſſe tels que nous étions ; autant qu'être prémier & ſecond, ſi, ſans ſortir de nôtre place, une perſonne ſe mettoit ſucceſſivement à nôtre gauche, puis à nôtre droite. Pendant

que je dors, un homme me fait ſon héritier, ce nouveau rapport me rend il différent de ce que j'étois? Non ſans doute, & je me léve tel que je me ſuis couché. Certainement, en lui-même, il ne me change en rien. Je puis être aſſés fou pour me rendre plus vain de cette acquiſition, ou aſſés ſage pour me procurer des douceurs ſolides, par l'uſage que j'en ferai; mais ce ſont là des effets, dont je ſerai la cauſe, & cet héritage l'occaſion; il ne conſiſte pas dans ces effets, il n'eſt point un mode de mon ame, ni de mon corps. La vanité aveugle de l'homme, toûjours prête à ſe prévaloir des plus légers prétextes, fait qu'il ſe conſidére comme étant uni à ſes biens & à ſes titres, il s'approprie cet extérieur, tout autant que ſes qualités les plus réelles. Etre riche, être ſage, ſont des expreſſions ſemblables: vous diriés que ce qu'elles marquent eſt également intérieur; on compte ſur l'un comme ſur l'autre. Cette conformité de noms entretient dans l'erreur le vulgaire, qui va rarement au de là des mots, &

qui

qui d'ailleurs eſt bien éloigné de regarder les richeſſes dont il eſt ébloui, comme quelque choſe de moins attaché aux riches, que la Sageſſe ne l'eſt au Sage. Mais quiconque penſe au deſſus du vulgaire, met une grande différence entre ce qui lui appartient, & ce qui n'eſt pas entierement en ſa puiſſance; on a beau lui dire que ſes richeſſes ſont à lui, qu'elles l'élèvent au deſſus des autres hommes, il n'en croit rien: *Illas circumfuſas ſibi multum diuque miratus, quod ad ſe venerint, & ridet, ſuaſque audit magis eſſe quam ſentit.* C'eſt au vulgaire à n'eſtimer les hommes, que par ce qui les environne, & qui eſt tout différent d'eux: vous avés beau être élevé au prémier rang, ſi vous êtes ſans mérite, je vous regarde comme un nain, que l'on a porté ſur une Montagne; vôtre élévation ne ſert qu'à me faire mieux ſentir vôtre petiteſſe. Il y a un très grand nombre de mots qui n'ont de ſens déterminé, qu'en vertu de leur relation avec des idées, ſouvent arbitraires, & quelquefois fortuites, dit le P. Buffier.

On ſe fait une idée de Félicité qui renferme du vrai, & de l'erreur parmi ce vrai ; on la fait dépendre, des plaiſirs, du repos, de la fortune, ſuivant que l'on eſt voluptueux, indolent, ou ambitieux. On donne le nom d'heureux à celui qui approche de cet état, & le nom de malheureux à celui qui en vit éloigné. Il en eſt de même de quantité d'autres noms, *ſavant*, *ignorant*, *facile*, *difficile* &c.

Mais cette erreur a beau être des plus groſſiéres, elle ne laiſſe pas d'être des plus ordinaires. La plûpart des hommes jugent toûjours d'eux par des rélations extérieures, comme ſi elles étoient des attributs réels & intérieurs. Tel ſe croit un grand homme, parce qu'il ſe voit dans un grand rang ; & cependant rien n'eſt plus mépriſable que ſon génie, ſi ce n'eſt ſon cœur. Tel ſe croit un grand Saint, parce qu'il ſe voit dans un emploi, qui demande beaucoup de ſainteté : ſi après s'être examiné il ne ſe trouve recommandable, & il ne ſe voit au deſſus des autres, que par des certaines connoiſſances,

vraies

vraies ou prétendues, & par ſon zèle à faite recevoir aux autres ce qu'il croit vrai, il fera conſiſter dans des Théories l'eſſentiel de la Religion, c'eſt là ſon fort.

Non ſeulement on regarde comme des maniéres d'ètre, qui modifient un ſujet, de ſimples Relations qui ne le varient point, le laiſſent tout tel qu'il eſt, & peuvent finir, ſans qu'il ceſſe d'ètre tout ce qu'il étoit, enfin qui peuvent revenir ſans rétablir aucune qualité en lui: Mais de plus, on regarde comme des *qualités* parfaites, complettes, *achevées*, abſolues, de *ſimples com-commencemens*, des progrès imparfaits. Et toutes ces mépriſes viennent d'une même ſource. On s'attache aux mots: les Richeſſes & la Sciences ſont des termes du même genre; on prend occaſion de là, de regarder les choſes qu'elles ſignifient, comme étant auſſi d'une même claſſe. La Science eſt une qualité réelle, qui modifie celui en qui elle ſe trouve; une perfection, qui l'éleve au deſſus de l'ignorant. Les richeſſes de même ſont comptées pour un mérite. On appelle ſavant, celui qui ſait quelque

chose, aussi bien que celui qui sait tout ce qu'il doit savoir ; le terme est donc équivoque : mais on ne fait pas d'attention à cette équivoque. Quand un homme se voit une fois honoré de ce titre, il ne peut souffrir qu'on le soupçonne d'ignorer quoi que ce soit. Il en est des titres de savant, d'honnête homme, de sobre, de vaillant, comme de ceux de riche, de puissant, de grand Seigneur ; on l'est par rapport aux uns, & on ne l'est pas par rapport aux autres ; suivant le siècle ou suivant la nation ou vous aurés vécus, sur une quantité de terres & d'argent, & sur le même degré de lumiére & de probité, on vous donnera, ou on vous refusera les titres de riches, de savant & de vertueux. Si les langues avoient été faites par des Philosophes, il seroit sans doute beaucoup plus aisé de les apprendre. Ils auroient établi par tout une uniformité,& des rapports qui auroient conduit l'esprit surement, & infailliblement ; & la maniére dont un mot auroit été formé, auroit emporté sa signification, en vertu de certains principes, qui avoient dabord été

posés

posés. Les Peuples grossiers, prémiers Auteurs des Langues, sont naturellement tombés dans cette idée à l'égard de certaines terminaisons; ou désinences, qui ont toutes quelque proprieté & quelque vertu commune entr'elles; mais cet avantage ignoré de ceux qui l'avoient entre les mains, n'a pas été poussé assés loin.

Les Stoïciens s'éblouïssoient par un grossier sophisme, en suposant absolu le sens d'un mot, dont la signification étoit toute rélative, & rouloit sur le plus & le moins. On est heureux d'être sage; donc le Sage est très heureux: s'il est très heureux, rien ne peut manquer à sa félicité, elle ne sauroit croitre, *quis beato beatior*. De nos jours on a demandé s'il y avoit un homme qui pût s'assurer de voir les Corps dans leur Grandeur absolue, comme s'il pouvoit y avoir une grandeur absoluë, & si les noms de grand & de petit, n'étoient pas des noms nécessairement rélatifs.

Magnitudo non habet certum modum: comparatio illam aut tollit aut deprimit.

La Grandeur n'a point de formes fixes ; les comparaiſons l'étendent ou la diminuent. *Sen. Ep.* XLIII.

L'Abſolu ſe confond aiſément avec le Rélatif, & le langage des hommes donne ſi ſouvent lieu à cette confuſion, qu'il arrive quelquefois aux plus clairs-voyans de s'y méprendre. *Peut-on s'aſſurer de voir juſte, ou peut-on s'aſſurer combien on eſt près, ou loin de voir les Corps tels qu'ils ſont, & dans leur véritable grandeur.* On ſuppoſe une grandeur abſoluë, & ce mot n'eſt que rélatif. *Socrate* cherchoit l'abſolu dans des idées abſtraites. Mais l'idée abſtraite d'un Nombre, n'eſt elle pas l'idée de la moitié de l'un, & du double d'un autre. L'idée de l'*Unité* n'eſt ni petite ni grande, mais tout ce à quoi on l'applique eſt petit ou grand, & par conſéquent petit & grand tout enſemble. Il en eſt ainſi de lidée abſtraite de *ſubſtance*, & de l'idée abſtraite de *modification*. Ces idées ne ſont ni grandes ni petites, mais elles s'appliquent également à ce qui eſt petit, & à ce qui eſt grand. Il n'y a que l'Etre véritablement Infini, qui ſoit abſolument *Un*. Rien n'eſt

n'eſt égal à lui, rien ne peut lui être parfaitement ſemblable, & tout le reſte de ce qui exiſte eſt petit en comparaiſon de lui. Lui ſeul eſt abſolument grand.

Il eſt de même un grand nombre de mots, qui paſſent communément pour abſolus, & qui pourtant ne ſont que rélatifs : tels ſont les Noms qui expriment nos ſenſations, *blanc*, *doux*, *agréable* &c. Les Noms encore de *blâme* & de *Louange*, *Judicieux*, *Ignorant*, *Eloquent*. Ces termes abſolus *grammaticalement*, ſont *comparatifs* dans leur véritable ſens; on les applique à un ſujet, ou on les lui refuſe, ſuivant le rapport qu'ils ont à une idée, qui ſert comde meſure; & cette idée ſouvent on la forme arbitrairement, & même fortuitement.

Comme le terme de *riche* eſt rélatif, celui de *pauvre* l'eſt encore d'avantage. On eſt pauvre, ſuivant qu'on eſt plus ou moins éloigné du néceſſaire pour vivre, du néceſſaire pour vivre commodément, du néceſſaire pour ſoûtenir de certaines dépenſes convenables au rang où

l'on

l'on ſe trouve ſuivant des uſages établis dans le Monde. On eſt encore pauvre, à proportion qu'on ſe permet des deſirs à remplir. On donne auſſi le Nom de pauvre à un petit génie, & cela a bien des degrés, & ſe rapporte encor au rang & à la Profeſſion, ſuivant qu'on a plus ou moins de talens pour la remplir.

CHAPITRE II.

Des rapports que les Objets ont avec nous.

Fréquence des Comparaiſons.

I. IL n'y a rien que l'Eſprit humain faſſe ſi ſouvent que des Comparaiſons. Il compare les Subſtances avec les Modes ; il compare les Subſtances entr'elles, & les Modes entr'eux ; il s'applique à démêler ce qu'ils ont de commun, d'avec ce qu'ils ont de différent, ce qu'ils ont de liaiſon, d'avec ce qu'ils ont de contrarieté ; il examine les dépendances où ils ſont les uns des autres ; il étudie leurs forces, & il détermine

ne leur pouvoir. Il eſt important d'établir des règles qui dirigent ſes penſées, & qui aſſurent ſes démarches dans ces différentes comparaiſons; car elles peuvent ſervir à perfectionner nos idées, en les rendant plus exactes, & elles peuvent auſſi les embrouiller, en nous amuſant à de trop legéres différences, ou à de trop minces reſſemblances.

Rapports des objets avec nous, déja traités, en bonne partie.

II. Mais avant que d'entrer dans le détail des rapports que l'on decouvre, quand on compare les objets entr'eux, il eſt à propos de ſe rendre attentif ſur les rapports qu'ils ont avec nous.

Il eſt vrai que ce ſujet à déja trouvé ſa place dans les Chapitres précédens. Le Tempérammment, les Habitudes, les Inclinations & les Paſſions, donnent ſur nous aux Objets des Forces, qu'ils n'auroient point par eux-mêmes, s'ils n'étoient aidés de ces diſpoſitions. Les objets plaiſent ou ennuient, attachent l'attention, ou font qu'elle ſe relâche, ſuivant qu'on eſt prévenu par ces principes. De ſorte que celui qui eſt en garde contre ſon tempérammment & ſes habitudes,

bitudes, & qui ſait règler ſes inclinations, ne ſe laiſſera pas impoſer par les rapports des objets avec ces diſpoſitions, ni par la force qu'ils en peuvent tirer. Et ainſi nous avons déja établi des principes, qui peuvent nous règler & nous garantir de mépriſe dans les différentes rélations des objets avec nous.

Force de la nouveauté, & de l'antiquité.

III. Il y en a pourtant quelques unes, qui méritent encore une attention particulière, auxquelles nous avons réſervé ce Chapitre.

Les vérités réelles, ou prétendues, que l'on préſente à l'Eſprit pour en faire l'objet de ſon attention, ſont ou *nouvellement* découvertes, ou connues *depuis longtems*. Ces deux rélations ont chacune leur force, & non ſeulement les uns n'ont du goût que pour l'*Antiquité*, tandis que les autres ne ſe ſentent d'inclinations que pour la *Nouveauté*; mais entre ces deux grandes extrémités les hommes ſe partagent en mille manières, tantôt l'antiquité plaît, tantôt la nouveauté charme, avec des inégalités & des bizarreries, dont je n'entreprendrai pas le dénombrement.

I V. En général, les Objets nouveaux donnent de la ſurpriſe, s'attirent l'attention, excitent la Curioſité, font naître l'admiration, & en un mot frappent plus vivement, & par-là plaiſent d'avantage. Il ne faut pas s'en étonner; nous en avons rendu les raiſons ci-devant; il n'y à rien en cela que de très naturel; ces ſentimens ſont inconnus, il n'y qu'à en prévenir l'abus.

D'où vient que la nouveauté plait.

Les ſecrets une fois connus ſont regardés comme des riens, & cependant, à nôtre honte, des riens ſont capables de nous arrêter longtems, quoique, quelque fois, il nous importe de les connoitre, & ſouvent ils ne nous arrètent que parce que nous n'avons pas le courage de chercher à les découvrir, Mr. *De Reaumur* de qui eſt cette remarque, apprend par quels eſſais, & par quelles routes il s'eſt aſſuré de blanchir les feuilles de fer (1725) Rouſſir le ſuif & le bruler eſt la ſeule préparation qu'il lui faut, pour le mettre en état de donner au fer de la diſpoſition à s'étamer, & cette préparation réuſſit d'autant mieux,

qu'on

qu'on a enlevé au suif plus de parties d'eau, que les se s y dominent d'avantage, & que le sel Ammoniac est propre à faciliter l'opération. Il ajoute à cette occasion, *plus les procedés sont simples, & plus ils sont commodes pour la pratique, & souvent ils n'en sont que plus singuliers en Physique. Il est, par éxemple, fréquent qu'une petite circonstance suffise pour produire des effets très differents.*

L'Homme étant né sur la terre pour y jouïr d'un grand nombre de douceurs, & pour y appercevoir une varieté inombrable d'objets, il ne faut pas s'étonner s'il prend plaisir de passer de l'un à l'autre. On peut dire qu'il est fait pour cela en partie, quoique ce ne soit pas là toute sa destination.

D'Ailleurs, en allant de connoissance en connoissance, & pour cet effet, de nouveauté en nouveauté, il sent sa force, il a le plaisir de s'enrichir soi même, & ces sentiments sont trop agréables, pour ne répandre pas leur douceur sur les objets qui les font naître. Par là il arrive insensiblement que la vanité relève le prix

&

& les agréments de la nouveauté ; Ce qui eſt nouveau flattant l'ambition & ſéduiſant l'amour propre, une propoſition nouvelle eſt reçuë avec empreſſement. Par là le gout ſe gâte peu à peu, car en acquieſçant de cette manière à la nouveauté, on lui rend un hommage qui n'eſt dû qu'à l'évidence ; on la ſubſtituë à la lumière, elle dévient le caractère de la vérité. Il eſt venu dans l'Eſprit quelques nouvelles penſées, que ce ſoient conjectures ou démonſtrations, certitude ou probabilité, qu'importe ? elles ſont nouvelles, il faut les faire valoir, on s'y rend ſans héſiter, on les embraſſe avec empreſſement.

La vanité & l'humeur chagrine, ſont les deux grands principes de l'Eſprit de contradiction, & cet Eſprit fait encor qu'on aime la nouveauté à l'excès, & qu'on la cherche avec fureur. On ſe repait du plaiſir de ſe préferer à tous les autres, on goûte la ſatisfaction de combattre tout ce qui eſt reçû & de répandre chés les autres l'embaras & l'inquiétude, on rit en ſecret de

leurs

leurs troubles, & l'on s'applaudit de les avoir causés.

On voit des gens qui, dans l'impatience de briller par le nouveau & l'extraordinaire, négligent de bien apprendre les Principes les plus communs, pour se hâter de mettre au jour quelques *Paradoxes* : & tel qui ne sçait pas seulement parler correctement latin, s'émancipe à décider, par le stile des ouvrages, s'ils sont effectivement de l'Auteur, dont ils portent le nom.

Les Brouillons & les Factieux entrent nécessairement dans le gout de la nouveauté, & les nouvelles opinions doivent leur plaire, aussi bien que les nouvelles maximes, & les nouveaux établissements. Une habitude mène à l'autre. Un Esprit inquiet contrequarre tout, il contredit à tout, & à la place de ce que l'on combat, il faut bien établir quelque chose.

Il arrive souvent aux hommes dans le *chagrin* de n'avoir pas réüssi, dans un certain genre de vie, de le condamner absolument, & d'en embrasser un tout nouveau. Cela leur paroit plus aisé que de se

cor-

corriger des fautes, qui leur ont empèché de réussir dans le premier ; On aime à rejetter ses mauvais succés sur autrui ; Il est consolant de s'en prendre aux circonstances, par lesquelles on s'est trouvé eng gé dans un certain parti ; mais on souffre trop quand on n'a que soi même à accuser, & qu'on se reproche de n'avoir pas sçû bien user de ce qu'on avoit en son pouvoir.

C'est par là qu'un homme, qui n'a pas pû s'avancer dans les Lettres, à cause de sa paresse, au lieu de s'en corriger & de la changer en diligence, n'accusant que son mal'heur, và chercher dans les armes une meilleure fortune ; Et que le soldat, qui a ruïné la sienne, par ses dissipations & par ses débauches, détestant le métier de la guerre, bien plus que ses propres excés, embrasse la vie monachale.

C'est par un Méchanisme tout pareil, que des gens qui ont veçû dans le vice, au lieu de reconnoitre que c'est faute d'attention sur les maximes, dans lesquelles on les a élevés, & qu'on leur a prèchées des l'Enfance,

ravis

ravis de penſer qu'ils ne ſe ſont égarés que faute d'inſtruction, & n'ont manqué la bonne route, que pour ne l'avoir pas connuë, condamnent ſans peine leur Religion, & donnent de tout leur cœur dans les Nouveautés du prémier *Viſionnaire*, qui ſait ſe prévaloir de leur diſpoſition.

La nature nous diſpoſe donc d'elle-mème à l'amour de la nouveauté; la legèreté du cœur humain fortifie enſuite cette pente, & la porte toûjours trop loin. Quand un homme ne ſait pas ſe fixer, & ne peut arrêter ſon attention ſur quoi que ce ſoit, c'eſt une néceſſité qu'il paſſe ſans ceſſe d'amuſement en amuſement, & coure par conſéquent toûjours à ce qui eſt nouveau. A ces deux Principes d'empreſſement pour la nouveauté, ſe joignent l'eſprit de vanité & de contradiction, l'eſprit de Faction & de remuëment, & enfin l'Eſprit de *Superſtition*, qui, dans de certains cas, s'accommode de la nouveauté & y trouve ſon compte.

Ceux qui ſe trouvent ſoumis par une longue habitude, au pouvoir & aux fauſſes lueurs de la nouveauté,

té, *ſont à plaindre*. Il ne leur eſt pas facile de ſe guérir; car les Objets nouveaux tirent leur force de la ſurpriſe, & la Raiſon n'a jamais moins de pouvoir que dans la ſurpriſe. Il faudroit faire éviter aux Enfans tous les Exemples & les diſcours propres à faire naitre une habitude, qui, nous rendant le jouet continuel de l'erreur, nous met hors d'état de goûter aucune ſatisfaction ſolide & continuée.

L'Eſprit de nouveauté eſt allé de nos jours à rappeller, Ame ſenſitive, Ame Végétative : Les Intelligences mêmes qui préſident aux mouvements Céleſtes, & qu'on croioit proſcrites à jamais. Ces ſuppoſitions ont encor plus pour elles l'agrément de la nouveauté, que le poids de l'Antiquité. Par ce Principe on revient auſſi au matérialiſme.

La légereté empêche qu'on ne ſente le prix des choſes & qu'on ne s'y arrête. On n'en eſtime aucune longtems, on en veut toûjours de nouvelles, & à la fin on s'ennuye de la vie même, & après

avoir tout goûté, elle dévient insupportable.

Quand on sçait un peu prendre sur soi, & qu'on ne s'intéresse que médiocrement au bon sens d'autrui, on se donne la comédie en voyant dans le monde le dernier venu débusquer celui qui l'a précedé, & le moins nouveau faire place à celui qui l'est davantage.

C'est une excellente acquisition, l'aimable personne! Rien n'est plus poli, il sait tout à fait bien vivre; Il a beaucoup d'esprit; il est du plus agréable commerce du monde : Ce sont là tout autant d'expressions que la Nouveauté arrache, & une infinité de gens en s'exprimant ainsi, ne font que l'éloge d'un inconnu.

Certainement on doit tenir un grand compte aux personnes, sur qui la nouveauté a tant de pouvoir, lors qu'elles continuent à nous estimer.

Il y a ordinairement quelque erreur d'imagination à faire plus de cas de ce qui est rare, non que les Animaux rares soient plus merveilleux, mais simplement, parce qu'en ce genre, ce que nous n'avons pas encore vû,

vû, peut nous donner de grandes lumières. Tel Animal qui nous eſt inconnu juſques ici, nous dévelopera quelque myſtère, qui étoit caché dans les Animaux communs.

Le plaiſir de faire de nouvelles découvertes, la gloire qui en revient à leurs Auteurs, a contribué à enrichir les Sciences. Mais elle peut auſſi en retarder les progrès, & s'oppoſer à leur perfection. Un Ouvrage a paru, il a ſon mérite, il renferme beaucoup de vrai & beaucoup de beau; mais il n'eſt pas égal par tout, on pourroit le perfectionner, avec des talens même inférieurs à ceux de ſon Auteur. On aime mieux donner un Ouvrage de ſa façon, & par cet Ouvrage on fait au Public un préſent d'une utilité très inférieure, à celle qu'on pourroit lui procurer par quelques additions au premier, ou de plus par quelques corrections.

Comme ceux d'entre les gens de Lettres qui ont de l'activité, & qui ſe ſont fait de bonne heure, une habitude de méditer beaucoup, inventent ſouvent; ils accordent aiſément aux autres, ce qu'ils ſe per- Pourquoi on s'entéte de l'Antiquité.

 mettent

mettent à eux-mêmes ; accoutumés à découvrir, ils s'accoutument à aimer les nouvelles découvertes, & elles leur plaisent, lors même qu'ils n'en sont pas les Auteurs. Mais les Esprits lents, incapables de rien produire, ou du moins de produire qu'après de pénibles efforts, & ceux qui n'étudient & ne sont savans que de Mémoire, se sentent de la répugnance pour la nouveauté. Il leur est facheux, de se voir toûjours imposer de nouvelles tâches, & d'ètre toûjours obligés d'étudier de nouvelles Propositions ; ils n'aiment pas qu'on redouble leur peine ; ils ne regardent point avec plaisir, dans les autres, des avantages dont ils sont tout à fait dépourvus ; ils voudroient une fois n'avoir plus de Maitres, & pouvoir dire qu'ils les ont tous égalés, qu'ils savent tout, & qu'on ne peut plus leur apprendre quoi que ce soit.

Où en seroient les Sciences, si on avoit constamment respecté cette dangereuse maxime ? Heureusement il s'est trouvé des génies qui ont voulu aller toûjours plus loin, & qui en ont été capables.

Mr.

Mr. *de Leibnitz* eſt regardé comme un des inventeurs du calcul de l'Infini. Mais, il ſemble, dit M *de Fontenelle*, qu'il ait été effrayé lui-même de ces infinimens petits, pris en rigueur Géométrique, & qu'il ſe ſoit rabatu à en faire ſimplement des Incomparables. Mais, ajoûte-t-il, ceux-là même, qui l'ont pris de lui, ne l'ont pas pris avec cet adouciſſement qui gâteroit tout. Un Architecte, ajoûte-t-il, a fait un bâtiment ſi hardi, qu'il n'oſe lui-même y loger, & il ſe trouve des gens qui ſe fient plus que lui à ſa ſolidité, qui y logent ſans crainte, & de plus ſans accident. Peut-être l'adouciſſement n'étoit-il qu'une condeſcendance, pour ceux dont l'Imagination ſe ſeroit révoltée : mais quand il ſeroit poſſible qu'il n'eut pas pris le meilleur parti, bien déterminément, il auroit eu des Lecteurs qui éclairés par des lumières qu'ils auroient tirées de lui, les auroient préférées à ſon autorité.

Il eſt mortifiant pour ceux qui ne ſavent rien que ce qu'un Maître leur a appris, d'en voir chaque jour naitre de nouveaux. Patience pour

ceux qui ſont en poſſeſſion de l'être de tout le monde, à qui tant d'autres ſe ſont déja ſoûmis, & qu'ils ont trouvé établis en naiſſant. Ils ſe ſont chargés d'un Syſtème, il leur en a coûté, c'eſt une choſe faite; mais voici de nouveaux venus, qui veulent qu'on recommence. Pour ſavoir s'ils ont raiſon, il faudroit examiner; c'eſt une route à laquelle on n'eſt point fait; le plus court, c'eſt de les condanner ſans les entendre, & les rejetter avec indignation. Quand on ne ſait que répèter, on envie aiſément aux autres le plaiſir d'inventer.

On chicane quelquefois ceux qui ont *alle*gué quelque choſe de nouveau, & on leur en diſpute la gloire, mais on a tort.

Mr. *Villemot* a démontré la règle de Kepler *ſur les propoſitions des tems que les Planétes employent à faire leurs circulations autour du Soleil*: la gloire qui lui en appartient, n'en eſt pas moindre: parce que les ſources de ſa démonſtration étoient pour ainſi dire publiques, elles ne laiſſoient pas d'être, en même tems, cachées pour tous les autres. Hiſt. de l'Ac. 1707.

Lors

Lorſque la lenteur & l'incapacité de produire ſoi même quelque choſe ſe trouvent ſoutenues par une opiniatreté d'habitude, ou de tempéramment, l'averſion pour la nouveauté croit, & l'attachement pour l'antiquité s'affermit. La Vanité qui ſe méle de tout, ne manque pas de ſe mettre ici de la partie, & trouve moyen de s'intéreſſer pour l'antiquité, comme elle fait quelquefois pour la nouveauté. Les Nouveautés deviennent particulièrement inſuportables, lorſque ceux qui les propoſent ſont inférieurs en naiſſance, en âge, en dignités. Quoi! un Docteur en poſſeſſion d'étre écouté, applaudi comme un oracle, qui a vieilli à inſtruire les autres & à recevoir leurs hommages, s'abaiſſeroit à prendre des leçons d'un Ecolier? Quiconque eſt aſſés préſomptueux pour lui en offrir, eſt à ſes yeux un extravagant digne d'étre puni plutôt que d'étre écouté. S'il faut tout apprendre pourvû que ce ſoit des Anciens, à la bonne heure, on eſt tous diſciples des mémes Précepteurs; Mais ſi les

Modernes ſont capables d'inventer quelque choſe de bon, il faut ſe réſoudre à compter, parmi ſes Maîtres, ſes Contemporains. L'envie s'attache moins à ceux avec qui on n'a rien à partager, & la malignité humaine s'empreſſe à élever les morts, afin d'abaiſſer les vivans, dont l'éclat bleſſe la vuë de trop près.

Quand l'art des injections perfectionné par Mr. Ruiſch, ſans ride, ſans changement de tein, eut été mis au jour; il eut des Critiques, mais il ſe bornoit à leur répondre, *venés & voyés.* L'Anatomie pouvoit s'apprendre ſans dégout, & toute ſaiſon lui étoit également propre, & l'anatomie étoit parvenuë à offrir aux hommes des objets tout nouveaux, dont la vuë leur paroiſſoit interdite.

On admiroit autrefois une Végétation de Mercure, la ſeule qu'on connut qui demandoit beaucoup de tems, & ne réuſſiſoit pas facilement. On eſt préſentement venu à bout de faire végeter tous les metaux, & depuis les miroirs ardens, qui réuniſſent les rayons par refrac-

refraction, les conjectures ou fausses ou incertaines sur les métaux ont fait place à des faits certains.

L'Esprit de parti engage encore à s'en tenir à ce qui est reçû, & à rejetter tout ce qui est du parti contraire. En matière de *Religion* sur tout, la Nouveauté est très-suspecte, & l'Antiquité d'un grand poids. On sait en géneral, que la plus ancienne est la meilleure ; & cela est très vrai : car c'est la plus près de la source, la Révélation divine. Mais sans se donner le soin de remonter à cette source, on regarde comme la plus ancienne la croyance de son Grand-Père. L'Antiquité va à peine à quelques siécles ; souvent elle ne remonte qu'à quelques années : Dès là tout est Echo, & trois ou quatre personnes entrainent la foule des admirateurs.

Outre cela, on est élevé dès l'enfance à respecter les sentimens reçus, & à leur rendre une soûmission religieuse ; & quand on n'est plus enfant, on n'a pourtant pas aisément la force d'éxaminer sans pré-

jugés, les prémiers & perpetuels objets de la Vénération des jeunes & des vieux. De plus, les hommes ſont très-pareſſeux, & quand ils le ſeroient beaucoup moins, leur activité ne s'occuperoit guère ſur les objets de la Religion, ils ont trop peu de goût pour eux; ils ſe diſpenſent donc très-volontiers d'une attention pènible & mortifiante, & c'eſt très-particulièrement ſur ces matières qu'il eſt fatiguant d'examiner, & tout-à-fait commode de s'en rapporter aux autres, & de compter ſur leur habileté. Des diſpoſitions ſi génerales ont produit des effets univerſels, la Religion Payenne ne s'appuyoit ſur aucun autre fondement. Nos Ancêtres nous ont ainſi enſeigné, nos Péres étoient dans ces ſentimens, c'étoit là leur unique preuve. Les Mahometans n'examinent pas, ce ſeroit, dit-on, chez eux un péché capital. On dit que ci-devant les Moſcovites, ſur le ſujet de la Religion, s'en rapportoient aux lumières du Czar, & preſque dans chaque Egliſe on raiſonne ſur le même principe.

Les mêmes diſpoſitions, dont il tire ſa naiſſance & ſa force, ne ſont pas abſolument éteintes dans les Communions Chrêtiennes qui ſe ſont ſéparées de la Romaine. La Préſomption des Docteurs d'un côté; d'un autre l'Indolence des peuples, leur répugnance à s'inſtruire; leur pente à s'en rapporter à autrui, ſont, de tems en tems, ſur le point de faire, par-ci par-là, de petits Papes: Nous avons aſſez de peine à nous empêcher d'autoriſer, dans la pratique, ce que nous condamnons dans la ſpéculation.

St. Paul (*I. Tim. III. v. 6.*) trouve qu'il y a du danger à élever à l'Epiſcopat un Néophyte; Ce rang le pourroit enfler d'orgueil, & dès là l'engager dans l'erreur & dans l'obſtination; ſurquoi Mr. *Le Clerc* remarque, que les *Rhéteurs Néophytes placés ſur les Siéges Epiſcopaux, ſe donnoient la liberté de parler hardiment & de décider de ce qu'ils n'entendoient point, ſeulement à cauſe de la facilité qu'ils avoient à parler*: on pourroit ajoûter, & de la fauſſe honte qu'ils ſe faiſoient de paroître ignorer

quelque choſe, dans un rang dont ils aimoient trop l'autorité.

Souvent ceux qui ont le moins étudié & le moins examiné, ſont précisément ceux qui s'attribuent l'autorité & le droit de règler les études, & la croyance des autres, parce que moins ils ont cherché la Vérité, plus ils s'imaginent qu'il eſt facile de la trouver.

Un ſentiment hazardé dabord ſans preuves, très douteux dans ſon origine, ſouvent l'effet de la flatterie, ou de la malignité d'un Auteur, acquiert de l'autorité par ſa durée, & ſon Antiquité ſeule, & pour certains Auteurs en fait une démonſtration. Peu de perſonnes prennent la peine de remonter juſques à la ſource de ces anciennes Fables; on trouve plus commode de ſuivre la foule. Les Hiſtoriens Anciens, peu critiques, ſe ſont copiés ſervilement, & un Lecteur pareſſeux, un ignorant, ſe livre ſans peine à une opinion reçuë depuis pluſieurs ſiècles. Cependant ces Ecrivains, quoi que célèbres, n'ont jamais pû donner à de telles relations plus d'autorité qu'elles n'en tirent

tirent d'un ſeul original qui les a débitées le prémier, dit Mr. *de Vertot.*

Au contraire, on peut avoir un Eſprit naturellement juſte, mais par un effet de l'éducation & de l'humeur, on peut ſe trouver prévenu contre les nouveautés au point de ne s'y rendre qu'après avoir épuiſé toutes les reſſources de l'erreur oppoſée.

Les Romains avoient de la Religion, un interêt ſecret les y portoit comme le reſte des hommes, & ils auroient été bien embarraſſés, ſi on leur avoit demandé de prouver par de bonnes raiſons qu'ils faiſoient effectivement ce que tout homme eſt obligé de faire. Ils avoient vû leurs Péres attachés à de certaines cérémonies; Ils en avoient hérité les mêmes attachemens. Une nouveauté en matiére de Religion n'avoit aucun rapport avec l'unique fondement de leur piété, la *Coutume.* Leur reſpect aveuglé pour ce qu'ils trouvoient établi, leur inſpiroit auſſi une haine aveugle pour tout ce qui étoit nouveau.

Les

Les *Politiques* ſont encore fort en garde contre la Nouveauté, & cette défiance n'eſt pas ſans fondement. Il eſt certain, que la tranquilité des Etats, dépend de l'obſervation des Loix. Il n'eſt pas moins certain, que ce qui oblige le gros des peuples à s'y ſoûmettre, ce n'eſt point parce qu'ils en comprennent la ſageſſe & l'utilité, c'eſt ſurquoi la plûpart n'ont jamais reflêchi, ils en ſont même incapables. Mais dès leur enfance ils ont été accoutumés à reſpecter des établiſſemens qu'ils ont trouvés tout faits. La coutume leur tient donc lieu de lumière & leur rend tout ſacré. Touchés à quelque choſe, changés quelque point, vous les accoutumés à négliger l'objet & le fondement de leur reſpect, & comme tout ce à quoi ils ſont accoutumés leur paroit d'égale importance, tout ceſſe en même tems de leur paroitre eſſentiel, & digne de leur attachement, dès qu'ils voyent qu'on ſe permet de changer les coutumes les plus autoriſées par le tems. Ils ne regardent plus les Loix, puis qu'il eſt permis de les changer ainſi,

que

que comme des jougs dont les plus fins se servent adroitement, pour s'assujettir les moins habiles.

La Nouveauté d'un projet, qui va à faire quelque changement dans l'Etat, doit le rendre suspect aux bons Esprits à qui il se présente. Ils doivent se faire une Loi d'en éxaminer les Principes & les suites très scrupuleusement, ils ne sauroient trop s'en défier, & le degré de leur empressement doit règler celui de leur crainte de se faire illusion, & de vouloir sacrifier à une réputation ambitieuse, le repos & le bonheur de leur patrie, Heureuse la Nation dont les Maîtres se chargent de la peine, & les sujets en jouïssent, sans connoître tout ce qu'il en coute de soins & d'attention à leurs Conducteurs; à peu-près, dit Mr. de Fontenelle, comme les hommes jouïssent de la régularité des corps célestes, sans en avoir la connoissance. Et même plus l'ordre d'une police, ressemble, par son uniformité, à celui des Corps célestes, plus il est insensible, & par consé-

quent il eſt d'autant plus ignoré, qu'il eſt plus parfait. 1721.

Toutes les Nouveautés, aiſées à décrier par le ſeul nom de nouveauté, faiſoient en Ruſſie beaucoup de mécontens, & l'autorité des politiques, alors ſi légitimement employée, n'étoit qu'à peine ſuffiſante.

Les vieux Médecins accuſoient Mr. Chirac d'ignorance & de témérité; mais il ſoutint courageuſement ſa pratique, malgré les clameurs qui s'élevoient de toutes parts, & la guériſon de ſes malades le juſtifioit.

Lors qu'il jugeoit néceſſaire un de ces coups hardis, qui lui étoient particuliers, & que le malade étoit important, il ſavoit qu'il ſe rendoit reſponſable de l'événement, & que s'il étoit facheux, les cris d'une Famille puiſſante ſoulevoient auſſitôt le Public contre lui; Cependant il ne molliſſoit point, il ne préféroit point la route ordinaire, plus périlleuſe pour le malade, mais moins pour le Médecin, & il vouloit, à quelque prix que ce fut, avoir tout fait pour le mieux.

Chaque Médecin a ſon ſavoir particulier qui n'eſt que pour lui. Les Facultés de Médecine ſemblent ſe faire un plaiſir & un honneur de ne s'accorder pas. Les obſervations d'un Païs ſont ordinairement perdues pour un autre. Mr. *Chirac* penſoit à établir des correſpondances & une communication, entre les Médecins de l'Europe; mais l'Eſprit d'intérêt & de vanité, fit échouer un projet ſi nouveau, mais en même tems ſi utile. (1732)

Par un effet de cet aſſujettiſſement à ce qu'on trouve établi & qu'on reſpecte depuis longtems, on a vû des Magiſtrats éclairés & réduits à la néceſſité d'abandonner les Loix, s'y prendre avec tant d'adreſſe, que le Peuple ſentit, lors même qu'on y dérogeoit, le reſpect qu'on avoit pour elles, & s'apperçut à peine qu'on y apportoit du changement. Les Lacédémoniens, gênés par la Loi qui défendoit de faire deux fois Amiral la même perſonne, élevérent à cette Dignité un homme qui n'étoit pas en état de l'exercer, & établirent Lyſandre Sur-Intendant de la Marine,

rine. Il n'étoit pas permis à Athènes d'ôter un Tableau ou une Ordonnance publique, qui avoit été inſcrite ; l'Intérêt de l'Etat demandoit qu'on en changeat une, & Périclés s'aviſa de tourner ce Tableau au lieu de l'enlever.

Outre cela, on ſent tous les inconvéniens d'une Loi, mais on n'en aperçoit pas toûjours l'utilité ; car on eſt beaucoup plus ſenſible au mal que l'on ne l'eſt au bien, pendant qu'au contraire on prévoit aſſés les avantages d'un nouvel établiſſement, puis que ce ſont ces avantages qui en ont fait naître la penſée, mais on n'en dévine pas de même les inconvéniens, & ſouvent l'expérience en découvre, dans la ſuite, un grand nombre, qu'on n'avoit aucunement prévus.

Voila pourquoi il importe de ne rien changer dans les Etats, ſans de très grandes & très évidentes raiſons. Si la Loi eſt juſte en général, il faut lui paſſer quelques applications malheureuſes. Mais de s'oppoſer, ſous ce prétexte à toute nouveauté, de peur que ſi l'on en prend une fois le goût

goût ſur un ſujet, on ne l'étende à tous les autres, & on ne le porte enfin dans le Gouvernement; c'eſt établir la barbarie pour le fondement de la ſocieté : ſur ce pied-là on auroit raiſon de dire, que les Princes, qui ne ſe ſont pas aſſés oppoſés à l'établiſſement du Chriſtianiſme, & enſuite à celui de la Reformation, ont été mauvais Politiques. Si les Arts & les Sciences ſont la ruine des Etats, la tranquilité publique ſeroit établie ſur de plus heureux & de plus durables fondemens qu'elle ne l'eſt, ſi les hommes n'habitoient encore que des Antres, & ne ſe nouriſſoient que de gland.

Il eſt des nouveautés contre leſquelles on auroit grand tort de s'opiniatrer. On ne ſe ſert plus des mêmes Armes qu'autrefois. On n'attaque, & on ne défend plus les places comme autrefois. La maniè-re de négocier a changé. A cet égard il faut changer avec ſes voiſins.

Il eſt des changemens en mal, contre leſquels la Vertu doit s'obſtiner le

le plus qu'elle peut. Tels ſont ceux qui vont à faire règner le luxe, à épuiſer un Païs, à y faire croitre le goût des ſuperfluités, & de l'oiſiveté.

Il en eſt enfin d'indifférens : Tels les ſont les manières de s'habiller, de bâtir, & de ranger ſes maiſons. Une roideur trop ferme contre des nouveautés de cette nature, en dût-on appréhender quelques ſuites, pourroit s'oppoſer aux bons effets d'une fermeté raiſonnable & néceſſaire, en attribuant celle-ci à l'humeur, plûtôt qu'à la Raiſon, & en la faiſant regarder comme une Roideur *Phyſique*, plûtôt que comme une *Conſtance Morale*.

Il faut avoir bien peu d'eſprit & de raiſon pour prendre ombrage du goût pour la nouveauté, qu'on remarque dans ceux qui s'appliquent à perfectionner les Arts & les Sciences. Perſonne au monde ne doit être moins ſuſpect à ceux qui gouvernent, puiſque perſonne n'a autant d'intérêt qu'eux à la tranquilité publique ; c'eſt la paix & ſes heureuſes ſuites qui les font fleurir.

S'il

S'il y a quelqu'un dont on doive se défier, c'est de ceux qui affectent une plus aveugle dépendance, un dévouement plus absolu, & qui paroissent se plaire le plus dans l'esclavage. Les hommes ne se rendent point ainsi esclaves pour rien; ils ont leurs vuës; C'est de la fortune, c'est de leurs interêts qu'ils le sont véritablement; voilà leurs vrais maitres, auxquels ils sont toûjours prêts de sacrifier tous les autres.

Il est étonnant, que depuis les lunettes à mettre sur le nés jusqu'aux Telescopes, ils se soit passé 300. ans. Tout est assés lent parmi nous, (ajoute Mr. de *Fontenelle* 1708.) & peut-être sommes-nous, à l'heure qu'il est, sur le bord de quelque découverte importante, où l'on sera surpris un jour que nous ne soyons pas arrivés plûtôt.

Par goût pour la Science & par la persévérance à chercher, on est venu à découvrir la quantité des acides, contenus en divers sucs & diverses liqueurs; la quantité des Esprits inflammables; les dégrés & les Loix des dispositions, que différentes matiéres

tiéres ont a s'approcher & à se lier. (1700. 1718)

Il y a plusieurs siècles que l'on imputoit à l'obliquité des rayons du soleil, le froid de l'hiver, en comparaison de la chaleur de l'Eté. En un sens ils tombent plus obliquement en hiver; le fait est vrai. Les impressions obliques frappent avec d'autant moins de force, qu'elles sont plus obliques; cela est certain. On en demeura là, & plusieurs siècles se sont passés, sans qu'on se soit avisé d'aller plus loin. Mr. de Mairan ayant voulu passer, de ces idées vagues, à un détail plus convaincant, a dabord trouvé, qu'on étoit bien loin de compte, & du point de démêler toutes les causes de ces changemens, d'attribuer à chacun sa force, & d'établir des mesures justes de l'inégalité de l'air, quand on passe du chaud au froid, & d'en mesurer les degrés. Mr. *Amontons*, par une voye différente, étoit parvenu aux mêmes conclusions.

L'Algèbre est une maniére de calculer, qui n'a pas été connuë des An-

Anciens ; mais à quoi ne l'applique-t-on pas ſurement & utilement. En Phyſique un ſeul changement du ſigne poſitif, en ſigne négatif, changement qui n'eſt qu'un jeu de mots, met ſous vos yeux les différens cas, & chaque mouvement conduit à la découverte de nouvelles Vérités.

Le Niveau des Anciens étoit beaucoup plus imparfait que le nôtre, voila pourquoi, pour conduire leurs Aqueducs, ils étoient obligés de prendre beaucoup plus qu'il ne falloit, ſans quoi ils n'auroient pû s'aſſurer de réüſſir.

Comme l'alliance de la Géométrie & de la Phyſique fait la plus grande utilité de la Géomètrie, & toute la ſolidité de la Phyſique, Mr. *Jaques Bernoulli*, forma à Bâle des aſſemblées & une eſpèce d'Académie, où il faiſoit des expériences qui étoient ou le fondement, ou la preuve des calculs géomètriques, & il fût des prémiers à établir cette manière de philoſopher, la ſeule raiſonnable & qui cependant à tardé ſi longtems à paroitre.

VI.

Parallèle de la Nouveauté & de l'Antiquité.

VI. On voit par tout ce que nous venons de dire, que sur le sujet de la Nouveauté & de l'Antiquité, il y a du pour & du contre. La légereté d'un petit génie qui s'informe sans cesse de ce que l'on dit, & de ce que l'on fait de nouveau, qui embrasse avec avidité tout ce qu'il n'avoit pas encore ouï dire, par là même qu'il ne l'avoit pas encore ouï, cette légereré est si méprisable qu'elle prévient contre la nouveauté; on a honte de cette inclination, & l'on a raison d'être en garde contre un empressement qui fait tomber les hommes dans la puerilité.

Mais d'un côté le ridicule de ceux qui ne veulent avouer pour vrai que ce qui a déja été dit par leurs prédecesseurs; qui, se laissant imposer par le mot d'Anciens, regardent tous ceux qui sont morts avant leur naissance, du même œil que les enfans regardent les hommes faits & les vieillards; qui, enfin, dans un âge formé, se croient toûjours dans l'enfance, & se font une Loi d'en avoir la crédulité; ce ridicule, dis-

dis-je, jette derechef dans le parti de la Nouveauté, & fait regarder les Sectateurs obstinés des Anciens comme des gens qui radottent eux-mêmes.

De célébres Astronomes n'ont jamais voulu se servir des Pinules de la nouvelle invention parce que ce changement de méthode feroit soubçonner leurs prémières observations de n'avoir pas été assez exactes.

La gloire des prémiers Inventeurs ne sera jamais diminuée aux yeux des connoisseurs, par quelques nouveautés avantageuses qu'on aura ajoutées à leurs decouvertes (1718.)

Souvent sur une legère idée qui avoit été publiée, comme par hazard, ceux qui avoient une profonde connoissance de la Géometrie, & de la Méchanique, en ont profité & l'ont poussée bien loin.

Le fils d'un Ouvrier Hollandois, tenant par hazard d'une main un verre convexe, à l'usage des viellards, & de l'autre un verre concave, qui est un secours aux vuës courtes, s'aperçut qu'il voioit à tra-

travers de ces deux verres, quelques objets éloignés beaucoup plus grands & plus distinctement. Voilà l'origine des Telescopes, perfectionnés par Galilée, Kepler, Descartes &c. De nos jours on a poussé encore plus loin leurs découvertes, & leurs travaux.

La dispute s'est échaufée de nos jours sur le mérite des Modernes comparés à celui des Anciens. Elle s'est renduë celèbre par la réputation & l'habileté des tenans, elle a produit des Ouvrages pleins d'esprit & d'érudition, & je ne sai si l'on a jamais rien lû de plus ingénieux. Mais après cet aveu sincère, j'ajouterois, que la dispute a été des plus inutiles, si je n'étois persuadé, qu'il faut aux hommes bien des amusemens pour occuper leur loisir & leur activité. Il ne nous reste pas assez de Monumens pour juger avec exactitude de tout le mérite des Anciens, sur des faits bien connus & bien avérés ; & d'ailleurs, pour faire de justes comparaisons, on sait qu'il ne faut pas se jetter sur de différens sujets, & comme à

à travers du champ, mais qu'il faut comparer enſemble des choſes de même nature, *Morale* avec Morale, *Hiſtoire* avec Hiſtoire, *Poeme* avec Poeme, & non ſeulement *Phyſique* avec Phyſique en *général*, mais en détail explication d'un même *Phénomène*, telle qu'on la voit dans les Anciens, & telle qu'on la lit dans les Modernes; calculer tout & ſommer tout, & faire ſur ces ſommes totales de juſtes ſouſtractions.

On m'a aſſuré qu'entre les gens de Lettres, il s'en eſt trouvé de ſi prévenus d'admiration pour les Anciens, qu'ils ont cru de ſe diſtinguer honorablement par des compoſitions, dont les Parties ſeroient tellement enfilées l'une à l'autre, qu'on n'y verroit pas même un ſeul des Compoſitions de cette Nature indiquent des Auteurs, qui ne ſont pas Maîtres de leur Matiére, deffaut qu'on pourroit pardonner dans l'enfance des Lettres, mais qui n'eſt plus à excuſer dans la maturité de Raiſon, où l'on eſt parvenu aujourd'hui.

Mr. De *Valincourt* ne ſe laiſſa

 point

point emporter à l'exceſſive chaleur, que mirent ſes amis dans des diſputes litteraires, qui ont fait aſſés de bruit.

Il continua de vivre en amitié avec ceux qui refuſoient l'adoration aux Anciens, il négocia même des reconciliations, & donna des Exemples rares de modération & d'équité, quoi que dans une bagatelle.

Je conviendrai que les Modernes peuvent ſurpaſſer les Anciens, puiſqu'ils ſont aidés de leurs lumiéres : Montés ſur leurs épaules nous voyons plus loin qu'eux ; & c'eſt nous, dans un ſens, qui ſommes les Anciens, car le Monde étoit autrefois plus nouveau & plus jeune.

Un jour ajoûte à un autre, & par là la Science croît. On corrige ce que les Anciens ont mal établi, on profite de ce qu'ils nous ont laiſſé de bon, & on le perfectionne : les Anciens eux-mêmes en ont uſé ainſi par rapport à ceux qui les ont précedés. Mais la pareſſe nous fait perdre courage, nous nous perſuadons que les forces nous manquent, parce que nous ne voulons pas nous

en ſervir. Sommes - nous des hommes d'une autre eſpèce, & ce qui a été poſſible ne l'eſt - il plus ? Habitons - nous une autre Terre ? Sommes - nous éclairés par un autre Soleil ? Ne ſaurions - nous donner des exemples à ſuivre à ceux qui viendront après nous ? & ſommes - nous réduits à copier ceux qui nous ont précédés, & à ſuivre ſervilement leurs traces ? Je veux qu'ils nous ayent ouvert la carriére, certainement ils ne l'ont pas toute remplie, & leurs découvertes au lieu de nous décourager, nous doivent au contraire animer à en faire nous - mêmes de nouvelles.

D'un autre côté, la vie des anciens a été plus longue, ils avoient moins de préjugés à dépouiller que nous, car le tems, qui les autoriſe, les multiplie auſſi : L'Eſprit de Parti & la chaleur des factions règnoient moins de leur tems que du nôtre, où le zèle de Religion s'eſt répandu ſur toutes les ſciences humaines. Il ſe peut que leur génie, moins acablé de lectures que le nôtre, donnât plus d'effort à ſa force naturelle & eut plus de vigueur par

là même qu'il avoit une plus grande liberté ; Ils n'étoient pas distraits par la néceſſité d'apprendre mille niaiſeries, qu'il faut ſavoir, ou devenir le rebut de ceux qui ont en main les dignités & les récompenſes, ou que l'on conſulte pour les aſſigner ; & ils pouvoient utilement donner aux choſes un tems que nous perdons à apprendre des mots. Mais enfin ce ne ſont là que des poſſibilités.

Depuis la fameuſe obſervation de l'Aurore Boreale par Gaſſendi l'an 1621, en remontant à 1550, il ſe trouve que dans l'eſpace de 71. ans, il y en a eu 28 de plus que l'on n'en avoit eu, en 1050. ans : Depuis 1721. à 1716. il y en a eu onze, & enfin depuis 1716. à 1731. où elles n'ont pas fini, il y en a eu 163. Les Sciences & les Obſervateurs renaiſſent.

Il s'en faut beaucoup que l'habileté des Chinois en matiére de ſciences, n'aille auſſi loin que le bruit en avoit couru. Leur reſpect pour l'Antiquité en eſt la cauſe. Les Pendules & les Lunettes apportées de l'Europe demeurent oiſives dans leurs

leurs Obſervatoires. Il paroit en général que l'Eſprit de l'Orient eſt plus tranquile, plus pareſſeux, plus renfermé dans les beſoins eſſentiels, plus borné à ce qui ſe trouve établi, moins avide de nouveautés, que celui de l'Occident. Cela produit, & particuliérement à la Chine, un Gouvernement plus uniforme, des mœurs plus conſtantes, des Loix plus durables ; mais les ſciences demandent une activité plus inquiete, une curioſité qui ne ſe laſſe point de chercher, une ſorte d'incapacité de ſe ſatisfaire & de s'arrêter à un certain point, ſans penſer à pouſſer plus loin ſes progrès. (1732.)

Il en a été de la diſpute ſur la préférence des Anciens aux Modernes, à peu près comme de la vigne de la Fable. Ceux qui la cultivoient en y cherchant un Tréſor, qui n'y étoit point, ne laiſſerent pas de s'enrichir par les fruits que leur travail infatigable lui fit raporter. La recherche de la Pierre Philoſophale a de même enrichi la Chymie & la Médecine, d'une infinité d'heureuſes découvertes. Le procès qui

roule ſur la comparaiſon des Anciens avec les Modernes, n'eſt point encore terminé, & ſuivant les apparences, ne le ſera jamais, ou ne le ſera qu'après quelques Siécles. La Raiſon, le ſeul Tribunal Suprème que les deux Parties reconnoiſſent, chacun la fait parler différemment, & ſoutient qu'elle a décidé pour ſa Cauſe. Mais cette diſpute à produit d'excellents fruits: Les Modernes ont fait des efforts pour ſurpaſſer les Anciens, & comme le penſent quelques uns, ont profité de leurs ſecours pour aller plus loin qu'eux. Les Partiſans des Anciens ont commenté leurs préceptes, ont éclairci leurs Ouvrages, & en ont mis le beau dans tout ſon jour.

Entre les Conciliateurs des Anciens avec les Modernes on ne diſpute pas le prix à Mr. *Du Hamel*; l'Ecole eſt ménagée dans ſes Ouvrages, & l'Academie y domine. Le ſuccès de l'Ouvrage a été grand, les nouveaux Siſtèmes déguiſés en quelque ſorte, ou alliés avec les anciens, ſe ſont introduits plus facilement chés leurs Ennemis, & peut-

peut-être le vrai. a-t'il moins eu d'oppositions à essuyer, parce qu'il a eu le secours de quelques erreurs.

Cette Philosophie a été enseignée avec beaucoup de succès en Orient, des Peuples peu éclairés & conduits par le seul gout naturel, n'ont pas beaucoup hésité entre deux espèces de Philosophie, dont l'une nous a si long-tems occupés.

Les plaintes ordinaires des Viellards, qu'on est accoutumé d'écouter avec respect dès son Enfance, préviennent en faveur du tems passé. *Les choses vont de mal en pis*, c'est leur langage ordinaire. Mais de tout tems les hommes ont été hommes, & les choses sont à peu près toûjours allées du même train. Les maniéres changent un peu, le fond du cœur & de la corruption reste constamment le même.

Nous naissons dans la dépendance de ceux qui ont plus d'âge que nous. Nous avons vû dès nôtre Enfance les Vieillards en possession des prémiers rangs; Nous nous sommes faits par là une habitude de les honorer, & de nous former

ſur leurs manières ; & cette habitude s'étend à tout ce qui porte le nom d'Antiquité ; Nous reſpectons les Ouvrages des Anciens, parce que nous nous les repréſentons comme des Vieillards vénérables.

On eſt obligé aux Anciens, & par reconnoiſſance on doit profiter de leurs lumiéres : Mais on ſe doit auſſi à la Poſtérité, & pour imiter les Anciens, il faut aller plus loin qu'eux, & laiſſer à ceux qui nous ſuivront de nouveaux ſecours. Il faut mettre à intérêt les fonds que nos Péres nous ont laiſſé &, les tranſmettre multipliés à nos deſcendans.

A quoi en ſeroit on ſi nos Péres en étoient demeurés aux imparfaites connoiſſances de leurs Prédéceſſeurs ? Les Fixes ſeroient attachées à la concavité d'une voute céleſte. En s'éloignant de ce Préjugé on ne donne aucune borne à l'immenſité des Ouvrages de Dieu.

Il n'y a rien que de très vraiſemblable, & de très lié, dans le calcul qui donne au Diamètre de Sirius (Muſeau du Grand Chien) l'etendue de 10512. Diamétres de

la

la Terre. La Terre n'eſt éloignée du Soleil que de 11000. de ſes Diametres ; de ſorte que ſi le Centre de Sirius étoit placè là où eſt celui du Soleil , il s'en faudroit peu que ſa ſurface ne touchat la Terre. C'eſt depuis peu que par des méthodes ſûres & bien vérifiées, on s'eſt convaincu, qu'on avoit fait ci devant la Méditerannée trop longue de 300. lieues, & la diſtance de l'Europe à la Chine trop grande de 500. (1720.)

Ci devant on ne faiſoit attention dans les Eclipſes de Lune, qu'a l'entrée de ſon Diſque dans la penombre & puis dans l'ombre de la Terre, & à ſa ſortie : mais depuis qu'on a pû ſe rendre attentif à l'immerſion & à l'emerſion de ſes taches bien déſignées, il a été tout autrement facile, & tout autrement ſûr, de comparer les Calculs de divers obſervateurs.

La lecture des Auteurs Anciens a ſans contredit & ſes agrémens & ſes utilités, (a) car ſans comp-

(a) Rollin Tom II. pag. 402. Il eſt remarquable que les Ouvrages qui ont eu le plus de reputation parmi nous, ſont tous marqués au coin de la bonne Antiquite.

ter qu'un homme, qui aime à aprendre, ne lit aucun bon Livre ſans plaiſir & ſans fruit, il eſt agréable de s'aſſurer, par la lecture des Anciens, de l'accord qu'il y a entre la Raiſon & une eſpèce de Tradition ; il eſt agréable de remarquer qu'ils ont déja entrevu ce qu'on voit aujourd'hui plus clairement.

Quel plaiſir pour les Philoſophes modernes que de lire dans Seneque, *Faut-il s'ètonner qu'on n'ait point encor determiné le tems periodique des Cometes, qui s'offrent ſi rarement à nos yeux ? C'eſt depuis quinze cens ans ſeulement que les Grecs ſe ſont aviſés de donner des noms aux Etoiles. Un très grand nombre de Nations ne voient encor dans le Ciel que ce qu'on en connoit au prémier coup d'œuil, ils ignorent egalement les cauſes des Eclipſes & des Phaſes de la Lune, & il n'y a pas fort long-tems que nous ſommes éclaircis là deſſus. Un tems vient qu'on s'etonnera de nôtre ignorance, & que des hommes, plus attentifs & plus laborieux que nous, verront*

verront clair, dans ce qui est maintenant couvert d'epaisses ténébres.

Souvent encor le bon sens, qui suppléoit ches les Anciens au deffaut de l'Art, les a amené à des raisonnemens & à des reflexions, où l'on trouve une application frappante de quelques Maximes générales, qu'ils suivoient, sans les avoir peut-être jamais vues distinctement.

Quand on reconnoitroit que l'Eloquence n'est pas encore parvenue au point où elle a été chés les Grecs & les Romains, cet aveu ne tireroit point à conséquence pour la supériorité des Anciens par raport au génie & aux connoissances; il seroit facile de trouver la raison de cette supériorité dans de certaines circonstances qui produiroient encore aujourd'hui le même effet, si elles avoient également lieu. Chez les Grecs & chez les Romains, l'Eloquence étoit le chemin des Dignités, & ceux qui savoient le mieux parler, étoient pour l'ordinaire ceux qui avoient le plus de part au Gouvernement de l'Etat. L'Eloquence de Ciceron l'éleva à la prémiére Di-

gnité de l'Univers, quoi que ſon nom fût tout nouveau dans la République. A cette raiſon on en peut ajoûter de plus eſſentielles, & de plus intérieures à l'Eloquence même : Elle demande un ſujet important, des Auditeurs de bon goût, & un grand Auditoire : On ſe rendroit ridicule, ſi on ſe donnoit de grands mouvemens ſur un ſujet peu intéreſſant, ou ſi, ſur un ſujet même qui en ſeroit digne, on mettoit en œuvre tout ce que l'Eloquence a de fin, de grand, & d'animé, dans une Aſſemblée de douze ou de vingt perſonnes. Tout ce qui donne lieu à la plus parfaite Eloquence ſe trouve de nos jours dans le Parlement d'Angleterre, auſſi en voions-nous ſortir de tems en tems, des morceaux admirables.

La Chaire Evangélique ſemble fournir à l'Eloquence le plus magnifique Théatre, où elle ait jamais paru. Mais le moien de bien prêcher, quand on eſt obligé de monter ſi ſouvent en chaire ? Ceux qui ne ſentent pas cette vérité, certainement ne ſavent pas ce que c'eſt qu'un bon Sermon, ils n'en ont jamais

mais entendu de tel, ou s'ils en ont oui quelques-uns, on peut dire qu'ils n'étoient pas dignes de les entendre, incapables d'en goûter le mérite & d'en discerner le prix.

Outre cela on explique, ou l'on tâche d'expliquer, dans la Chaire, des matières de Théologie, & les épines dont on a hérissé ces matiéres ne sauroient convenir avec l'Eloquence. Pour être véritablment éloquent, il faut bien entendre ce qu'on dit, & souvent les matières qu'on traite, du propre aveu de ceux qui en remplissent leurs Discours, sont des matières inintelligibles. Ajoutez à cela que l'on est ordinairement gêné par de certaines méthodes, auxquelles il faut s'assujettir, si l'on veut éviter les censures, & la disgrace de ceux qui abusent de leur crédit, pour empêcher que les autres ne parviennent à les surpasser en mérite: il faut que l'esprit soit libre, & qu'il ose prendre l'essort, afin de produire quelque chose qui soit digne d'être écouté. La méthode de prêcher, telle que bien des gens la donnent, est un Art qui apprend à exposer des

matiè-

res qu'on n'entend pas, & à composer ſans peine & en fort peu de tems, & par conſéquent ſans ennui, un Diſcours qui ne laiſſera pas d'être fort long & fort ennuyeux, pour ceux à qui on le récitera. Je dirai plus; Dans le tems même que l'Eloquence étoit dans ſon plus haut point de juſteſſe, les Rhéteurs, qui faiſoient profeſſion de l'enſeigner, étoient, la plûpart, de très grands Sophiſtes. Depuis les prémiers Empereurs, le goût de juſteſſe a toûjours diminué, & l'Eloquence eſt devenue toûjours plus fauſſe: Les Péres de l'Egliſe, les plus éloquens, n'avoient pas eu d'excellens Maîtres; Quand on les lit ſans préjugé on y trouve, plus ſouvent qu'on ne voudroit, ſous de grands mots, bien du petit, des Queſtions mal poſées, des Preuves peu ſolides, des jeux de mots, des exagérations; ce ſont pourtant les Modéles qu'on recommande; on veut qu'on transforme ſon eſprit dans le leur, qu'on entre dans leur goût, qu'on les cite fréquemment, & que pour mettre plus d'uniformité dans un Diſcours, dont

dont ils rempliſſent une partie, le reſte ſoit, autant qu'il ſe pourra, du même génie, du même ſtile & du même tour.

VII. Pour ſavoir ſi les Anciens ont été auſſi heureux que leurs admirateurs le prétendent, ou ſi les Modernes ont mieux réüſſi; il faut venir au fait, il faut examiner, & de peur de ſe tromper en examinant, il faut ſe dépouiller de préoccupation. Il faut examiner une opinion reçuë, peſer un ſentiment ancien, du même eſprit que ſi on les propoſoit aujourd'hui pour la prémiére fois, conſidérer une opinion nouvelle, de la maniére qu'on auroit fait, ſi l'on avoit vécu dans le prémier âge, où tout étoit encore nouveau. Maximes.

Ce que l'on découvre aujourd'hui de vrai, mériteroit d'avoir toûjours été reconnu pour tel, & ce qui n'a pas été vrai, dès le commencement qu'on l'a propoſé, ne le reviendra jamais. La Vérité nouvelle eſt Vérité, l'Erreur ancienne eſt Erreur. Les Modernes ſont capables de voir, les Anciens ont pu ſe méprendre, & ils

ils ſe ſont effectivement trompés quelquefois. Sur de certains points nous voions plus clair qu'ils n'ont vu ; cela eſt inconteſtable. Qui a des yeux doit s'en ſervir, & celui qui s'eſt trompé ne doit plus être crû ſans preuve. Examinons donc les choſes en elles-mêmes, & fermons entiérement les yeux aux rélations d'Ancien & de Nouveau. Elles peuvent empêcher de découvrir la Vérité, & quand elles y conduiſent, ce n'eſt que par hazard. Après tout, ſi nous avons une ſi grande vénération pour les Anciens, tâchons de parvenir à les imiter, étudions leurs Ouvrages pour reſſembler un jour à leurs Auteurs ; Ils ont inventé, faiſons comme eux, inventons à nôtre tour. Un homme raiſonnable ne doit pas avoir moins d'ardeur pour la lumiére, qu'un avare en a pour les richeſſes ; Quand on les aime avec paſſion, on ne ſe contente pas de celles qu'on a hérité, on ſe fait un plaiſir, & un devoir même, d'y en ajouter chaque jour de nouvelles. C'eſt ainſi qu'il faut augmenter le fonds que nous ont laiſſé les Anciens, & en général tous ceux qui nous

nous ont précédés. Pourquoi ne pourrions-nous pas appliquer, à une infinité de ſujets, ce que l'Illuſtre Marquis de l'Hopital dit en particulier, ſur celui de la Géomètrie, pour mettre en parallèle ce que fait une admiration aveugle, avec ce que peut une noble hardieſſe (†).

Exami-

(†) Ce que nous avons des Anciens ſur „ ces matières, principalement d'Archimede, eſt aſſurément digne d'admiration. „ Mais outre qu'ils n'ont touché que fort „ peu de Courbes, qu'ils n'y ont même „ touché que legerement; ce ne ſont preſque par tout que propoſitions particuliéres & ſans ordre, qui ne font appercevoir aucune methode reguliére & ſuivie. Ce n'eſt pas cependant qu'on leur „ en puiſſe faire un reproche legitime; „ ils ont eu beſoin d'une extrême force de „ genie pour percer autant d'obſcurités, „ & pour entrer les premiers dans des „ païs entierement inconnus. S'ils n'ont „ pas été loin, du moins, quoi qu'en „ diſe Viete, ils ne ſe ſont point égarés: „ & plus les chemins qu'ils ont tenu „ étoient difficiles & épineux, plus ils „ ſont admirables de ne s'y être pas perdus. En un mot il ne paroit pas que „ les Anciens en aient pû faire d'avantage pour leur tems: Ils ont fait ce „ que nos bons Eſprits auroient fait en

„ leur

Examinons donc chaque propoſition & chaque preuve, ſans nous mettre en peine d'où elle vient. Si un examen ſévère nous convainc d'une vérité, ſaiſiſſons-là, c'eſt un bien ſur lequel nous avons droit, de quelque main qu'il ſoit ſorti. Craignons que l'Antiquité ne nous impoſe. Défions-nous de la Nouveauté; n'admettons quoi que ce ſoit, par la raiſon que les Anciens l'ont crû; Ne rejettons quoi que ce ſoit, parce qu'ils

„ leur place; & s'ils étoient à la nôtre, „ il eſt à croire qu'ils auroient les mêmes „ vûes que nous. Tout cela eſt une ſuite „ de l'égalité naturelle des Eſprits & de „ la ſucceſſion néceſſaire des découvertes.

„ Et ainſi il n'eſt pas ſurprenant que „ les Anciens n'aïent pas été plus loin; „ Mais on ne ſauroit aſſez s'étonner que „ de grands hommes, que les Modernes, en ſoient ſi long-tems demeurés „ là, & que par une admiration preſque ſuperſtieuſe pour leurs Ouvrages, „ ils ſe ſoient contentés de les lire & de „ les commenter, ſans ſe permettre „ d'autres uſages de leurs lumieres, que „ ce qu'il en falloit pour les ſuivre; ſans „ oſer commettre le crime de penſer quelquefois par eux mêmes, & de porter „ leurs

qu'ils l'ont ignoré. Quand on lit un Livre, il faut mettre à part le nom de l'Auteur, & ne juger des matiéres qu'il traite qu'en les examinant par elles-mêmes. Il faut s'imaginer que le titre en eſt perdu, ce titre n'en fait point le prix.

Ce qui eſt faux n'a jamais été vrai, le tems ne fait point changer de nature aux choſes, & aux propoſitions. *Il n'y a point de preſcription contre la Vérité.* J'en fais Juge tout le

„ leurs vûes au delà de ce que les Anciens avoient découvert; De cette manière bien des gens travailloient, ils écrivoient, les Livres ſe multiplioient & cependant rien n'avançoit, tous les travaux de pluſieurs ſiecles n'on abouti qu'à remplir le monde de reſpectueux Commentaires & de Traductions reſpectées d'Originaux ſouvent aſſez mepriſables.

„ Tel fut l'état des Mathematiques & ſur tout de la Philoſophie, juſqu'à Mr. Deſcartes. Ce grand homme, pouſſé par ſon genie & par la ſuperiorité qu'il ſe ſentoit, quitta les Anciens pour ne ſuivre que cette méme Raiſon que les Anciens avoient ſuivie; Et cette heureuſe hardieſſe, qui fut traitée de revolte, nous valut une infinité de vûes nouvelles & utiles ſur la Phyſique & ſur la Geometrie, alors on ouvrit les yeux & on s'aviſa de penſer.

le monde & les adverſaires mêmes. Mr. *Boivin* M. de l'Acad. des B. L. T. V. p. 477. les Tomes VIII. pag. 378. Il n'y a point de ſiécle plus favorable que le nôtre, tous ceux qui ont précédé, ont travaillé à nous inſtruire. L'Antiquité nous offre ſes modèles, le dernier ſiécle nous en fournit de nouveaux, dignes des Anciens. Quoique les uns & les autres ſoyent nos Maîtres, ne nous contentons pas d'être toûjours leurs Ecoliers. La carrière où ils ont couru nous eſt ouverte, nous pouvons les atteindre, & peut-être les ſurpaſſer. La grande diſtance que nous voyons entr'eux & nous, ne doit point nous effrayer; ſi nous avons plus de chemin à faire, nous avons plus de ſecours, & ce ſont nos Prédéceſſeurs qui nous les donnent.

Qu'importe qu'un grand Ouvrage ſoit de tel ou tel Auteur; Ce n'eſt pas le titre, mais c'eſt l'Ouvrage même qui doit faire décider de ſon prix.

Recherches utiles ou inutiles.

La connoiſſance des objets à l'étude deſquels nous nous appliquons, ou nous eſt utile, ou ne nous eſt d'aucnn uſage : il eſt important de mettre

mettre une très grande difference entre ces deux relations.

Nôtre vie est trop courte pour nous permettre de la perdre en inutilités, & nos facultés trop bornées pour les épuiser en *superfluités* (1716) Peut être rien n'a-il autant contribué à prévenir les gens du monde contre les Sciences que de voir ceux qui en font profession s'échauffer sur des sottises, & débiter d'un ton grave des riens & des impertinences, comme si tout ce qu'on dit avoit du sens, dès qu'on a une grande barbe, & qu'un Discours changeât de nature pour être prononcé en fronçant le sourcil.

Mettons à part le Pédantesque, & reconnoissons que ce qui est moins utile, dès qu'on le met en parallelle avec ce qui l'est d'avantage, perd une grande partie du prix qu'il tiroit de ce qu'il a d'ingénieux.

Mr. de la Hire étoit fondé à dire qu'il y a un point (ce point pourtant a quelque latitude) passé lequel les recherches ne sont que pour la curiosité. Les Vérités ingénieuses & inutiles, ressemblent à ces étoiles, qui, placées trop loin de nous

nous, ne nous donnent point de clarté.

La Science [dit le P. Buffier Prej. Vulg. pag 81.] consiste non à savoir beaucoup, mais à bien savoir ce qu'on doit savoir.

Causes de l'attachement des hommes à ce qui les passe.

IX. L'utilité & l'inutilité de nos connoissances varie dans un grand nombre de degrès. Premiérement, il est inutile de travailler à s'instruire de ce que l'on ne peut connoitre, car c'est perdre son tems que de tenter l'impossible.

Quoique cette maxime soit de la derniere évidence, il se trouve pourtant une infinité de gens qui disputent hardiment sur la Nature & sur la maniére des Perfections divines, sur la Trinité, sur les Decrets, & sur la Providence; témérité d'autant plus condamnable, que, de leur propre aveu, ces sujets - là sont incomprehensibles, & qu'en voulant les connoitre, on se hazarde à des erreurs d'une très dangereuse conséquence.

Il arrive aisément à un homme qui s'avise de méditer sur ce qui est au dessus de sa portée, de se brouiller la cervelle, & de s'imaginer

ner entendre ce qu'il n'entend point. Là-deſſus il choiſit des termes par leſquels il prétend exprimer des choſes dont il n'a aucune idée. Ce langage lui devient cher, car c'eſt l'effet de ſes méditations les plus *ſublimes*, il ſe le rend familier, & il répand ſur ce ſtile ſacré tout le reſpect qu'il ſent pour l'objet auquel il l'applique.

Un autre medite de ſon côté ſur le même ſujet, & ſe fait d'autres illuſions. Mais, ſe flattant; comme le précédent, d'entendre, il choiſit auſſi des termes pour exprimer ſes prétendues idées, il affectionne ſes termes, il les conſacre. Cette différence de langage allume bientôt la guerre entre ces deux zèlés : Ils s'accuſent réciproquement d'errer, & d'errer ſur des ſujets de la derniere conſéquence ; le moyen de ſe ſouffrir ! Cependant ils penſent de la même maniére, mais ils parlent différemment; leur cas eſt tout pareil, ni l'un ni l'autre n'a d'idées, ils n'entendent point ce qu'ils diſent, ils ſont dans l'ignorance, & non pas dans l'erreur, ou, s'ils ſe trompent, leur mépriſe conſiſte à confondre

des

des mots avec les choſes, & à prendre parti pour de vains ſons. Des queſtions qui ont fait des éclats terribles, ſi on les avoit examinées tranquillement & de près, ſe feroient réduites à demander, non s'il eſt permis de penſer, mais s'il eſt permis de parler, autrement que de certaines gens.

Les Grecs, grands parleurs, grands Diſputeurs, & naturellement Sophiſtes, ne ceſſérent d'embrouiller la Religion par des controverſes, qu'on a toujours remarqué devenir plus frivoles à meſure qu'elles ſont plus vives.

On doit donner une grande attention aux diſputes des Théologiens, mais il faut la leur cacher cette attention, autant qu'il eſt poſſible. On ne peut pas plus finir leurs affaires, en écoutant leurs ſubtilités, qu'on ne pourroit abolir les Duels, en établiſſant des Ecôles, où l'on rafineroit ſur le point d'honneur. *Conſiderations ſur les Cauſes de la Grand, & de la Decad. des Romains.*

J'ai vû des Ouvrages de dévotions (& c'eſt quelquefois l'Exorde d'un Ser-

Sermon) qui commençoient par imposer silence à la Raison, & avertissoient qu'ils alloient traiter un sujet au dessus de la portée des Lecteurs, de même qu'au dessus de l'intelligence de son Auteur. La paraphrase seroit-elle outrée, quand on la feroit en ces termes : *Je n'y entens rien, & je ne prétends pas vous le faire entendre, admirons & croyons sans idée.*

Souvent moins on entend ce qu'on dit, plus on s'obstine à le soutenir, par la honte qu'il y auroit à avouër qu'on s'est échaufé sur des mots vuides de sens. D'ailleurs on se flatte d'entendre quelque chose dans des sujets même où l'on ne voit goute, & plus les autres se plaignent de n'y rien comprendre, plus on se croit au dessus d'eux. Si les Docteurs se trompent si facilement, que doit-on attendre des Peuples ? La plûpart des hommes sont Perroquets en bien des choses, & plût à Dieu qu'ils ne le fussent pas plus sur la Religion que sur aucun autre ! Ils se soumettent religieusement aux termes consacrés par leurs Conducteurs ; & en effet le moyen qu'ils se persuadent qu'un

homme vénérable, dont ils respectent l'âge & la dignité, & dont ils estiment les lumières & la droiture, parle sans savoir ce qu'il dit, & prononce hardiment sur ce qu'il n'entend point ; moins ils le comprennent, plus ils le croyent savant ; moins ils conçoivent ce qu'il dit, plus ils se persuadent qu'il dit de belles choses. Voila ce qui, dans tous les siècles a causé parmi les Chrêtiens les plus honteuses divisions : C'est un opprobre de la nature humaine. Un profond respect, pour la Religion & pour Dieu, qui en est l'objet, devroit faire tomber un grand nombre de Questions, qui nous passent, dans lesquelles on ne voit goûte, & qu'on peut entièrement ignorer sans préjudice du salut.

Erasme dans sa Préface sur St. Hilaire, fait sur ce sujet d'excellentes réflexions, dont voici le précis : Autrefois on étoit extrèmement reservé à parler de Dieu, de sa Nature & de ses Attribus, & on s'en tenoit uniquement à ce que l'Ecriture en dit, en termes exprès. Une téméraire curiosité a, peu à peu, franchi des barrières si raisonnables, & a

fait

fait oublier, combien il étoit dangereux, de même que contraire à l'Esprit de la Religion, de se hazarder à expliquer ce qui est ineffable, & à sonder ce qui est incompréhensible. En vain Dieu a renfermé nos jours dans un espace très court, au lieu de nous mettre uniquement en peine de ce qui est nécessaire, nous nous embarrassons dans des subtilités, que l'on peut ignorer, sans aucun risque. La paix est la perfection du Christianisme. Mais sans considérer, que la multitude des articles n'est pas un moyen fort propre à la conserver; on a agité question sur question, & pour les décider, on est enfin venu à établir une autorité humaine dans l'Eglise, & à faire d'un homme une espèce de Divinité. Les richesses & l'éclat des Dignités Ecclesiastiques, sécondant les hauteurs de ceux qui en étoient en possession, l'autorité des Empereurs trop facile à les appuyer, l'Esprit de subtilité & de sophistiquerie, les ménaces & les châtimens, ont enfin amené les hommes à faire semblant de croire, ce que dans le fonds ils ne croyent point, parce qu'ils n'en ont point d'idée, &

faire profeſſion d'aimer ce qu'ils n'aiment pas, parce qu'ils ne le connoiſſent point. Telle eſt la foi d'un très grand nombre de Chrêtiens, & de ceux-là même qui devroient être les plus éclairés. Rien n'eſt plus oppoſé à la lumière de l'Evangile que les ténèbres de l'ignorance, rien n'eſt plus incompatible avec la ſincérité eſſentielle aux Chrêtiens que les voyes de contrainte: On aime pourtant ceux, qui, ſans connoiſſance de cauſe, plient aveuglèment ſous le joug de l'autorité.

Les *Gnoſtiques* avoient profité de cette foibleſſe des hommes, qui les diſpoſe à admirer de grands mots, quoi qu'ils ne ſignifient rien, ou que le ſens qu'ils renferment, quand ils en ont un, ſe réduit à des vérités que perſonne n'ignore. Ce n'eſt pas ſeulement aux autres qu'on impoſe par ce langage, on s'impoſe à ſoi-même, & un homme qui l'aime croit dire des merveilles, quand même il ne ſait ce qu'il dit.

St. *Pierre* dans ſa II. Epître Chap. II. verſ. 18. veut, qu'on ſoit en garde contre les perſonnes, qui diſent en termes magnifiques, des choſes frivo-

frivoles, qui ſous de grands mots ne diſent rien, ou peu de choſe, ou qui, ſous un langage pompeux & obſcur, cachent des erreurs quelquefois très dangereuſes, ὑπέρογκα ματαιότητος. Le prémier de ces termes marque l'enflure du Diſcours, le ſecond, l'erreur ou l'inutilité de ce qu'il renferme.

L'empreſſement à s'élever à ce qui n'eſt pas aſſés à nôtre portée, eſt condamné par St. Paul *Rom.* XII. 16. μὴ τὰ ὑψηλὰ φρονοῦντες, ἀλλὰ τοῖς ταπεινοῖς συναπαγόμενοι. Au lieu d'aſpirer aux choſes fort élevées, donnés plûtôt vôtre tems à celles qui ſont à la portée du commun des hommes.

L'Univers, dit Mr. *Leibnitz*, n'eſt que le reſultat total, la combinaiſon perpétuelle, le mêlange intime du plus grand & du meilleur, & on ne peut le connoitre qu'en connoiſſant les deux enſemble. Sur quoi, Mr. de *Fontenelle* fait cette judicieuſe remarque : *Cette idée, qui eſt certainement grande & noble, & digne de l'objet, demanderoit, dans l'application, une extrême dextérité & des ménagemens infinis, ce qui appartient à la Sa-*

gesse du Créateur, semble être encore plus au dessus de nôtre foible portée, que ce qui appartient à sa puissance.

Ces Principes si nobles & si spécieux ne sont pas aisés à appliquer, car dès qu'on est hors du nécessaire rigoureux & absolu, qui n'est pas bien commun en métaphysique, le suffisant, le convenable, un degré, ou un saut, tout cela pourroit bien être un peu arbitraire, & il faut prendre garde, que ce ne soit un peu le besoin du système qui en décide.

Mr. *Hartsoëker*, grand zèlateur du Système des *Ames-plastiques*, & pressé par les objections qu'il se fait lui même, avouë de bonne foi qu'il n'y sait point de réponse. Il semble qu'il vaudroit autant n'avoir point fait de Système, que d'être si promptement réduit à en venir là. Il ne s'agit que d'avouër son ignorance un peu plûtôt. (1725.)

Quand un homme décide ainsi sur ce qui passe nos lumières, ce seroit imiter son égarement, que de disputer sérieusement avec lui, car comment disputer sur un sujet qu'on n'entend pas? D'où tirer des raisons pour éclairer un Antagoniste obstiné?

Com-

Comment lui faire voir qu'il ſe trompe & qu'il attribue au ſujet dont il s'agit, ce qui ne lui convient pas, puiſque l'on ne connoit pas aſſés ce qu'il lui attribuë.

Plus on a de ſens, dit le *P. B. dans ſa Metaph.* plus on doit être content de ne répondre à des diſcours qui n'en ont point. Afin de les refuter clairement, il faudroit que leurs principes fuſſent eux-mèmes capables d'être éclaircis, au lieu que dans un Abîme d'idées extravagantes, la raiſon elle-même ſe brouille.

On ſe garantira d'être trompé par ces gens-là, & l'on pourra même les ramener de leurs illuſions, ſi on leur demande qu'ils s'expliquent; Car s'ils refuſent de le faire, ils dépoſent eux-mêmes contre leurs ténèbres & leur ignorance, & s'ils veulent s'y hazarder, ils ſentiront bientôt qu'ils entreprennent l'impoſſible. Pour peu qu'on les preſſe & qu'on leur demande de lumière & de netteté, ils ſe réduiront à l'incompréhenſible, ſur lequel tout le parti, que l'on peut raiſonnablement prendre, eſt celui d'un reſpectueux ſilence.

Rien n'eſt plus déraiſonnable que de s'échauffer ſur des matières que l'on n'entend pas, ſur tout quand on les pouſſe dans des détails ; des diſputes de cette nature, favoriſent le doute, & les Incrédules en profitent & viennent aiſément à ſe perſuader que nous honorons du nom de Révélation un ſyſtème d'incertitudes, au lieu qu'il n'y a d'incertitude que dans les explications téméraires qu'on lui donne.

On peut encore ſe ſervir d'une autre voye pour les ramener de leurs illuſions, ou pour ſe convaincre qu'elles ſont ſans remède ; il n'y a qu'à les écouter, & par des Queſtions qu'on leur fera, de tems en tems, comme en vuë de s'inſtruire ſoi-même, leur donner lieu d'entaſſer galimathias ſur galimathias. A force de parler ſans intelligence, *ils ne ſauroient* manquer de ſe contredire, & ces contradictions, où ils tomberont, fourniront des raiſons pour les éclairer, s'ils veulent refléchir, ou pour les abandonner à leur entêtement, s'ils refuſent d'écouter. En s'y prenant de cette manière, rien n'eſt

n'eſt plus aiſé que de faire tomber tout le ſyſtème de Spinoſa.

XI. Il y a des ſujets qui paſſent tout à fait la portée de l'eſprit humain, & il y en a qui ſont en effet au deſſus des forces de l'un, ſans être pourtant au deſſus des forces de l'autre. Combien de gens, par exemple, y a-t-il qui ne ſavent pas diſtinguer la ſubſtance qui penſe, d'avec la Subſtance étenduë? Combien s'en trouve-t-il incapables de ſuivre une démonſtration de Géomètrie un peu compoſée, & combien de médiocres Géomètres ſont arrètés tout court par des calculs d'Algèbre? Il en eſt de la pratique comme de la ſpéculation. Des éxemples extraordinaires de force, de courage, de deſintereſſement, paſſent pour des contes & pour des Chiméres chés de petits génies aſſés préſomptueux pour juger de tout par eux mèmes, & ne croire poſſible que ce dont ils ſe ſentent capables, ou dont ils ont été témoins. Pour s'épargner la mortification de ſe reconnoitre inférieurs à qui que ce ſoit, ils tâchent de ſe perſuader

Tout ce qui paroit au deſſus de nôtre portée ne l'eſt pas abſolument.

que perſonne n'a réellement ce qui leur manque.

Les petits génies prennent volontiers, pour des réveries des Savans tout ce qu'ils entendent dire, ſur les diſtances des planettes à la Terre. Tout cela eſt cependant déterminé, preſque auſſi précisément, les proportions gardées, que s'ils s'agiſſoit d'objets terreſtres & peu éloignés de nous.

Expedit nobis neminem videri bonum, quaſi aliena virtus exprobatio delictorum veſtrorum ſit. Ipſi quoque hoc facere poſſunt ſed nolunt. Sen. de Vit. Beat. Ep. CIV.

Un homme continuellement occupé du ſoin de s'enrichir. Un homme qui ne roule dans ſa tête que des projets d'ambition, & qui, vendu à des injuſtes vuës, ne s'apperçoit pas ſeulement de leur injuſtice & en a perdu juſqu'à l'idée; qui ne louë les autres, ne leur applaudit, & ne les félicite, que pour les tromper & les faire ſervir à ſes deſſeins; qui n'aime que l'intrigue & n'a de véritable plaiſir qu'à voir culbuter les autres pour tirer ſon élevation de leur chûte; Des gens

ainſi

ainsi faits ne conçoivent pas qu'on puisse être sensible à d'autres motifs, ni qu'on puisse agir par d'autres principes, que les leurs. Des idées de Vertu, de desintéressement, de générosité, leur paroissent des chimères, dont on peut utilement se servir pour imposer aux Esprits foibles qui respectent de grandes ombres. Faire l'éloge de ces motifs, les presser, les recommander, n'est pas un moyen propre à s'attirer leur confiance; Plus les Discours dont vous les entretiendrez sur ce sujet partiront du fond de vôtre cœur, & se trouveront par là plus dégagés de toute apparence de déguisement, plus ils vous croiront un parfait hypocrite; ils admireront vôtre habileté, mais ils s'en défieront à proportion qu'ils en seront frappés. Que peuvent donner ces gens-là qui dédommage du temps que l'on perd, & des risques où l'on s'expose en leur faisant la Cour?

Il y a des gens dont non seulement les vuës, mais les soupçons mêmes & les conjectures ne s'étendent pas au delà de leurs yeux & de la grossiéreté de leurs sens. Tou-

tes les merveilles de la Nature, dont ils n'ont pas fait l'expérience; Toutes les découvertes & tous les raisonnemens, dont on ne peut pas leur rendre l'intelligence palpable, passent dans leur esprit pour des illusions. Bien des gens, après s'être fait des Systêmes très-bornés, refusent de croire que l'Esprit humain puisse aller au delà. La vanité soufriroit trop s'il falloit qu'ils estimassent ce qu'ils ne possédent pas, & qu'ils n'oseroient se promettre de posséder un jour, parce que la longueur & la difficulté du travail les empêche de l'entreprendre; Ils ont plûtôt fait de mépriser que d'étudier, leur paresse & leur vanité y trouve également leur compte.

Le fameux Chancelier Bacon dit de ces gens là, qu'ils se regardent eux-mêmes comme le miroir de l'Univers, mais un miroir si exact & si parfait, que quoi que ce soit ne lui échappe. Voilà pourquoi tout ce dont ils ne trouvent pas en eux l'image, c'est-à-dire, tout ce qu'ils ne comprennent pas assez nettement, ils refusent de le compter au nombre des choses qui existent. C'est

tout

tout le contraire. Ce miroir repréſente mal.

Les plus *petits Génies* ſont ceux à qui il arrive le plus ordinairement de ſe regarder comme des modèles de perfection ; Ils croient que rien ne leur manque , parce qu'ils ont la vuë trop courte, pour voir quelque choſe au delà du peu qu'ils ont acquis. Les habitans des Iles *Marianes* ou des Larrons , les plus groſſiers des hommes, ont un ſouverain mépris pour tous les autres, & leur Nobleſſe n'a pas voulu entendre parler d'un Paradis qui leur ſeroit commun avec le vulgaire.

Un petit génie eſt bientôt rempli, tout ce qu'on veut y faire entrer de nouveau ſe répand ; Il ſuffit qu'un ſtile ſoit clair & par là tout différent d'un jargon qu'il s'eſt rendu familier, pour ſe croire en droit de l'accuſer d'obſcurité.

Le ridicule de toutes ces préventions, ſi l'on y penſe bien, ſera déja un des grands moiens de s'en garentir. Mais de plus il faut conſidérer, que l'on ſe ferme à ſoi-même l'intelligence des choſes auxquelles on croit qu'il eſt impoſſible d'arriver,

river, car on n'essaie plus d'avancer dès qu'on s'est mis en tête qu'on ne sauroit faire que des pas inutiles. Ce qui paroit d'abord incroyable, parce qu'on ne l'entend point, on peut parvenir à l'entendre & à le croire; il n'y a qu'à s'instruire par degrés, en passant peu à peu des Principes aux Conséquences & du Simple au Composé. Les forces de l'esprit croîtront avec ses lumières, & plus on aura fait usage de ses yeux, plus aussi leur pénétration s'étendra. Mais comme je viens de le dire, il faut s'instruire par *Ordre*, & c'est ce que tout le monde ne fait pas; on passe trop légèrement sur les principes, l'Impatience & la *Vanité* élévent d'abord au difficile; la Curiosité emporte au *Merveilleux*; on veut se rendre admirable aux autres & à soi-même, & c'est dans les plus sublimes connoissances qu'on espère trouver dequoi se faire honneur.

On se fait honneur, on se rend digne d'estime, quand on connoit & qu'on avouë les bornes de son Esprit, par un effet de sincérité, & qu'on ne néglige pourtant pas de les étendre.

Je

Je ne me lasserai point de répèter (dit Mr. de Reaumur Vol. II. Art. VII.) *que dans les plus petits sujets, nous devons nous attendre, qu'il restera toûjours quelque chose que nous ignorerons.* Mais cette persuasion, & cet aveu sincère ne l'a pas empèché de chercher la cause du cri des *papillons à tête de mort*, & de la découvrir dans la promptitude, avec laquelle ils approchent alternativement leurs barbes du rouleau de leur trompe.

Quand on se laisse entraîner par ces principes, l'on se trouve bientôt dans un païs inconnu ; & alors les uns desésperent d'avancer & tombent dans le Pyrrhonisme, les autres s'imaginent faire chemin, &, marchans dans les ténèbres, ils prennent des ombres pour des réalités, & des mots pompeux leur tiennent lieu de grandes idées. J'ai connu des gens qui, pour s'ètre accoutumés à substituer *l'admirable* au lumineux, & à chercher l'extraordinaire à la place de l'évidence, s'étoient si fort gâtés l'esprit, que n'aiant plus de goût pour tout ce qui se pouvoit nettement démontrer, ils ne daignoient plus

plus écouter ni croire que ce qui étoit incroiable. On aime à demeurer dans l'étonnement; si on étoit éclairé, on cesseroit d'admirer, & on sortiroit d'un état où l'on veut se plaire; On fuit donc la lumière & les éclaircissemens.

Dès qu'on en est venu là, & qu'on s'est une fois accoûtumé à négliger l'évidence, on n'a plus d'autre principe de ses sentimens que l'entêtement ou pour la coutume, ou pour la singularité; & par là également disposé à admettre une infinité de propositions où on ne voit goute, c'est par paresse ou par hazard qu'on se borne à quelques unes.

Utilités de nos connoissances.

XII. L'Homme n'étant capable que d'idées, de sentimens & de mouvemens, les fruits de ses connoissances, lesquelles consistent en idées, doivent se rapporter ou à le rendre plus sage, en règlant ses mouvemens, ou à le rendre plus heureux en l'affranchissant des sentimens, ou pénibles ou peu agréables, & l'élevant au dessus de ceux qui passent trop vite pour lui en procurer de plus doux & de plus solides.

Un

Un homme qui consent à passer sa vie dans l'ignorance deshonore sa nature ; On viole ce qu'on doit à la societé quand on néglige de se procurer des connoissances qui tourneroient à son utilité ; & l'indolence sur la Religion, & sur la Morale est un crime affreux devant Dieu ; il est pourtant vrai qu'il y a peu de choses qu'on étudie moins

On vante la Science du ˙ Monde, mais quelle est cette Science sans la connoissance l'Histoire & de la Religion ? En quoi est on savant si l'on ne s'est pas formé à raisonner juste, se lever, s'habiller, jouër, médire, &c. Appellera-t-on cela la Science du monde ? demande le judicieux Auteur des Reflex. sur les Def. d'autrui.

Quelle infamie de se borner à imposer aux autres, par une apparence de savoir, lors qu'avec une raisonnable application, & une juste défiance de soi-même, on peut se procurer des lumières sures

Quant à ceux qui étudient par vanité, c'est souvent assés qu'on ne leur fasse aucun reproche, sur l'em-

ploi

ploi de leurs tems, & prétendre qu'on leur ſache gré de ce dont on ne peut tirer aucun fruit, c'eſt trop demander.

On ne ſauroit diſconvenir de l'utilité de la Logique, qui nous aide à penſer juſte, puiſque tous nos *Maux*, les Maux au moins auxquels nous pouvons apporter du remède, viennent de nôtre ignorance & de nos mépriſes, comme de leur premiere ſource.

La Morale qui nous apprend à demêler le Juſte d'avec l'Injuſte, dans des cas embarraſſans; qui étale à nos yeux l'excellence de la Vertu; qui nous peint l'horreur du Vice, & nous fournit des ſecours & des facilités pour nous affermir dans nôtre devoir, porte, dans ſa definition, les preuves de ſon prix, & ſi quelqu'un a beſoin qu'on raiſonne beaucoup pour l'en convaincre, c'eſt un eſprit trop gâté pour être ramené par le raiſonnement.

La connoiſſance de l'Homme, déja très-digne par elle-même de nôtre attention, eſt encore le grand *fondement* de la Logique & de la Morale.

rale. C'eſt de ce principe qu'elles tirent leur force & leur perfection. Mieux nous nous connoîtrons, mieux auſſi nous ſentirons l'importance des préceptes établis pour règler nôtre eſprit & nôtre cœur, & de plus l'obſervation nous en deviendra plus aiſée.

Sans la Connoiſſance de Dieu nôtre Créateur, nous ſommes un abyme de ténébres à nous-mêmes, & tout ce que nous pouvons venir à bout de connoître ſur nos devoirs ne nous dédommage que foiblement de tant d'efforts auxquels nous ſommes obligés, & pour les connoître & pour les remplir, & de tant de diſgraces auxquelles nous ſommes en butte, lors même que nous vivons le mieux. Mais dès que Dieu ordonne la Vertu, il y a une difference infinie entre la ſuivre & la negliger.

Avec ce ſécours les difficultés ſont grandes, dit *Socrate*; *mais les recompenſes à eſperer les ſurpaſſent infiniment. Nous devons en receuillir les fruits, dans toute la durée immenſe qui doit ſuivre cette courte vie, qui,*

en

en comparaiſon n'eſt qu'un point qui s'évanouït. Un plan de félicité qui ſe borne à quelques jours peut-il mériter toute l'aplication d'un eſprit fait pour des ſiècles infinis? L. X. d. l. R.

L'Ame, continue-t-il, *au deſſus des illuſions que cauſent les objets paſſagers à ceux qui y donnent leur attention, n'aſpire plus qu'après d'autres éternels, comme elle, immuables, divins. C'eſt lors qu'elle en aura la pleine jouïſſance, qu'elle ſera parfaitement elle-même, c'eſt alors qu'il nous ſera poſſible de parler ſavamment de ſa nature, & que s'évanouïra tout ce qu'elle a d'obſcur aujourd'hui. Juſqu'alors qu'il nous ſuffiſe d'avoir connu quelques-uns de ſes principaux linéamens, au travers des voiles qui nous la cachent dans la vie préſente.*

Un homme qui fait ſes efforts pour ſe rendre ſemblable au ſouverain Etre, par une pratique conſtante de la vertu, n'a point à craindre de n'être pas, & à la mort & durant ſa vie, l'objet de ſon affection. Quelle apparence qu'il néglige celui en qui il voyoit ſon image?

Nous tenons à tant de choſes & toutes

toutes les parties de l'Univers ont tant de liaison, que nous n'aurons jamais qu'une connoissance très imparfaite de nous-même, tandis que nous ignorerons la nature & les forces des corps, dont nous sommes environnés. Cette considération suffiroit pour recommander la *Physique.* Que sera-ce si nous y joignons les grands secours que l'on en tire, pour la conservation de nôtre santé, pour la rétablir dans nos maladies, & pour apaiser nos douleurs ? Mais il y a plus, le Créateur a voulu se faire connoitre par ses Ouvrages, & chaque découverte que nous faisons dans la Nature, nous rend de plus en plus sensibles à sa Puissance, & nous fait de plus en plus admirer sa Sagesse & sa Bonté. Je ne saurois me persuader, que l'Intelligence suprème & adorable, de qui nous tenons l'existence & tout ce que nous sommes, qui a trouvé à propos de nous donner aussi de l'intelligence, nous ait fait pour nous borner, comme les animaux brutes, à voir, à ouïr, à toucher, à flairer, & à savourer ce qui se présente à nous des parties de

de l'Univers. Je ne ſaurois me perſuader, que, nous bornant à ces dehors, il nous ait voulu cacher l'intérieur, & que pour nous rendre plus ſenſibles à l'apparence, il nous ait interdit la vuë de l'artifice.

Il y a des gens Oiſifs & ſans contredit des plus inutiles à la Societé, qui courent le monde pour faire admirer une certaine adreſſe, qu'on mépriſe dès qu'on la connoit, & que la multitude ignorante paie pour avoir le plaiſir d'en être trompé. Craindre qu'on admira moins les Merveilles de l'Univers, dès qu'on ſauroit de quelle manière elles naiſſent, ce ſeroit une crainte injurieuſe & à la Sageſſe & à la bonté du Souverain Etre qui conduit l'Univers : & l'Effet & la manière de le produire, tout eſt admirable lorſque Dieu agit. Ce n'eſt pas à nôtre ignorance qu'eſt düe l'idée de ſa Grandeur, une admiration éclairée le glorifie d'une maniere plus digne de lui.

Combien de gens ſont morts, & combien de gens auroient paſſé leur vie, ſans rendre à la Providence un des tributs de l'admiration qui lui

lui eſt ſi bien düe, ſi Mr. *De Reaumur* ne nous avoit fait remarquer, que, dans ce grand nombre de chénilles un gout particulier de chacunes, auxquelles conviennent plusieurs eſpèces de Plantes, il ne s'en trouve aucune qui aiment les feuilles de ces Plantes, dont les grains nous fourniſſent nôtre aliment le plus eſſentiel, le *Pain*. Je ne veux pas parler de l'Univers, dans l'immenſité duquel mes penſées ſe perdent. La Terre ſeule & dans cette Terre, ſur quelque ſujet que je m'arrête, dès que je me livre à des détails, n'y trouve-je pas une matière inépuiſable d'admiration? Sans parler des Claſſes, des Genres & des Eſpèces; dans chaque eſpèce qu'elle varieté. Du Roitelet à l'Autriche, quelle gradation! Du papillon qui a plus de neuf pouces de vol, à ceux dont la grandeur égale à peine la tête d'une épingle, quelle diſtance! Ils vivent cependant comme les autres, ils ſont organiſez & leur ſtructure, indépendamment de leur petiteſſe, n'eſt pas moins merveilleuſe que celle des autres, elle y eſt conforme & elle en

en difére. Il y a des règles générales, il y a des exceptions, tout eſt également merveilleux. Vol. II. pag. 315. 323. 324. 349. 365. 371.

Le doux contentement que l'on goute à s'inſtruire de ces Ouvrages, & à démêler les merveilles de leur ſtructure, prouve que nous ſommes faits, au moins en partie, pour tirer de cette étude nôtre félicité.

La force encore que l'on tire de ces connoiſſances pour mépriſer les amorces des ſens, & de ſe mettre au deſſus de ces plaiſirs & de ce faſte qui ſont aux hommes de ſi fréquentes occaſions de crimes, nous doivent convaincre de l'obligation où nous ſommes de mettre à profit ces ſécours.

Un homme charmé de ces douceurs ſpirituelles n'a garde de s'abrutir dans les Voluptés du Corps. Sentant le ſolide de ſon élevation, il regarde ceux qui ſe livrent aux Dignités & aux Richeſſes, comme des gens qui s'égarent & qui courent après des ombres; Il ne leur porte

porte point envie & ne quittera point ſa route pour les aller traverſer.

Qu'on raſſemble toutes ces vérités & on demeurera convaincu que l'Univers eſt le Temple de Dieu qui la créé, que les hommes ſont les Miniſtres de ce Temple, & que c'eſt à eux une négligence honteuſe de ne s'appliquer point à en connoitre les parties & à en admirer les beautés.

Combien de merveilles expoſées aux yeux de tout le monde & auxquelles une indolence, qui tient de la ſtupidité, eſt cauſe qu'on ne fait pas attention. On en a un grand exemple dans la fécondité des Plantes. Un Orme éxaminé de près ſe trouve contenir actuellement en lui même dequoi ſe reproduire autant de fois qu'il y a d'unités dans ce Nombre 15840000000.

Si la curioſité des Phyſiciens & leur louable deſir de connoitre la Nature, ne les avoit pas engagés à perfectionner les Lunettes, nous ignorerions que le Ciel eſt peuplé d'un nombre innombrable d'étoiles,

nous ignorerions que le ciel de Saturne, embelli non ſeulement de cinq Satelliſtes, mais d'un anneau qui éclairé du Soleil, en forme d'arc lumineux, ſemble dédommager cette Planette de l'éloignement où elle eſt du Soleil.

Mr. De Maiſons dévenu Préſident, conſervoit toûjours du goût pour la Phyſique. Ceux à qui il eſt permis de n'aprendre les Sciences que pour le délaſſement, ou pour l'ornement, ne peuvent choiſir, ni des délaſſemens plus nobles, ni des ornemens qui ſiéent mieux. Il ſe fit à Maiſons un Jardin de plantes rares & un Laboratoire de Chimie, dignes, tous les deux, d'un lieu où tout ce qui n'auroit pas été magnifique auroit eu mauvaiſe grace. Dès ſa jeuneſſe, il ſe plaiſoit à faire lui-même les experiences; On eſt alors obligé, d'entrer dans des détails, & les ſuites ne peuvent être bien connues que par ceux qui y portent les mains.

L'étude de la Phyſique nous fournit donc des occupations pleines de charmes, & dignes de tout nôtre attachement, par leurs utilités & par leurs douceurs.

ceurs. Elle nous éléve à Dieu, elle nous procure des douceurs, dont le gout nous rend moins ſenſibles aux objets qui gatent le cœur de la plûpart des hommes, & qui les entrainent dans le vice. Mais non ſeulement elle nous fournit des ſecours pour nous acquitter plus aiſément de nos devoirs, elle ſert de plus à nous les faire connoître, & on peut dire qu'elle nous ouvre les véritables *ſources de la Morale.* Un homme qui ne ſe connoit point & qui ne connoit point les rélations qu'il a avec les objets qui l'environnent, peut-il ſavoir de quelle manière il doit vivre, afin de vivre conformément à ſa nature & à ſa deſtination ?

On peut en particulier attribuer à l'Etude de la Phyſique la remarque de Mr. De Fontenelle, quand il dit, ſur le ſujet de Mr. Maralde, *ſon caractère étoit celui que les ſciences donnent ordinairement à ceux qui en font leur unique occupation, du ſérieux, de la ſimplicité, de la droiture; un heureux temperamment y ajoutoit de la gayeté.*

J'avoue auſſi qu'on peut compter la Phyſique, au nombre de ces occupations qui ne ſont que vanité & rongement d'Eſprit; mais c'eſt quand on s'y applique par ambition, & qu'un déſir véhément, d'en ſavoir plus que les autres, ne permet pas de ſe donner un repos légitime, autant que néceſſaire, & porte plus à contrecarer les autres qu'à s'inſtruire ſoi-même. Mais ſi l'on eſt aſſés ſage pour s'aider les uns les autres, on avancera beaucoup plus, le champ eſt vaſte, & la ſource des plaiſirs qu'il fournit eſt inépuiſable.

Mr. De Reaumur ne veut pas qu'on regarde, & ne ragarde lui même ſes nombreuſes & exactes obſervations ſur les inſectes, que comme des places préparées aux nouvelles obſervations, qui ſe feront dans la ſuite. *Préface du II. Volume.*

Le Mémoire par exemple, imprimé en 1730. reparoit ici dans le IV. avec beaucoup d'additions, & apprend par là aux Lecteurs & aux Auteurs à ajouter à ce qu'ils ſavent déja, & à ne point s'arrêter dans le chemin des Connoiſſances,

A

A meſure, dit-il encore, qu'on accordera plus d'attention aux inſectes, on fera des obſervations qui m'ont échapé.

Un homme qui a étudié l'Optique; un homme éclairé ſur la ſtructure de l'Oreille & ſur la Théorie des Sons, eſt vivement frappé de la Sageſſe du Créateur qui, par des voies d'une ſimplicité digne de ſon infinie Intelligence, a ſû combiner une infinité de mouvemens, & faire jouer une infinité de reſſorts, pour nous faire agréablement entendre des Sons & des Symphonies; pour embellir les objets, en nous les préſentant terminés par de differentes figures & peints d'une infinie varieté de couleurs; Un homme ainſi éclairé, & ainſi pénétré d'une juſte admiration, n'a garde de donner dans les ſentimens ridicules & ſuperſtitieux des ignorans, qui s'imaginent d'honnorer leur Créateur, & de lui plaire, en refuſant de jouir des preſens de ſon infinie Sageſſe, & de ſon Infinie Bonté, car il ne faloit pas moins qu'une intelligence infinie pour réünir tant de choſes qui

doivent concourir, afin de charmer nos yeux & nos oreilles.

La connoiſſance de la Phyſique eſt un ſûr préſervatif contre la Superſtition. De quelles terreurs paniques les peuples n'ont-ils pas été ſaiſis autrefois à la vûe des Eclipſes & des Comètes ? Si on avoit été auſſi ſavant en Phyſique, il y a deux Siécles, qu'on l'eſt aujourd'hui, jamais le ſage *Melanchthon* auroit-il donné dans l'Aſtrologie Judiciaire ?

Il y a des gens qui prétendent que la ſuperſtition peut avoir ſes utilités; que de certaines erreurs, peuvent tenir un Eſprit dans la crainte, & par là l'éloigner du vice, & l'engager même à quelque vertu, & que par cette raiſon, il peut être plus à propos de la laiſſer affermir que de la combattre. Ceux qui penſent ainſi me paroiſſent avoir bien peu de reſpect pour la Vérité, & avoir ſur ſes forces une défiance qui l'outrage. Un Auteur célèbre s'eſt fait un plaiſir malin d'appuyer ce ſentiment, pour faire voir que l'ignorance & l'incertitude, qu'il travailloit à établir, n'avoit point de mauvaiſe influence ſur

les

les mœurs. Son Exemple doit servir de leçon, à toutes les personnes chargées du soin de la Religion, & les éloigner de ce langage, s'il est vrai que leur Esprit soit éclairé, & animé d'un véritable zèle. Celui qui s'est porté à la pratique de quelques devoirs, par des Principes qui n'étoient pas fondés en Vérité, a honte de sa soûmission, quand il vient à en découvrir l'erreur. L'Esprit humain outre aisément, & passe presque toûjours d'une extrêmité à une autre, & une grande partie des incrédules se portent à renoncer à la Religion, par le prétexte qu'ils saisissent, & qu'on ne leur fournit que trop, de la regarder comme un assemblage de maximes, dont on les a imbus, pour les tenir dans une dépendance, honteuse pour eux, mais utile à ceux qui s'en sont avisés: Débarrassés de ces préventions, ils goûtent un plaisir infini à se conduire à leur gré, & deviennent incorrigibles. Le reste des hommes leur paroit se partager entre l'aveuglement & l'hypocrisie, & il n'est que trop à présumer, que ceux qui

 aiment

aiment à laiſſer les autres dans l'erreur, & dans l'indolence où ils ſont pour la vérité, ne ſe permettent le droit de ſe faire à leur morale aiſée, & n'aſſujettiſſent leur Raiſon à leurs intérêts & à leurs autres panchans : Un homme prévenu que l'immobilité de la terre, eſt une des Véritez de la Religion, dès qu'il vient à s'éclairer ſur cet article, ſe trouve expoſé au danger d'entrer dans des doutes, ſur les autres articles, ſi on ne lui a pas appris, de bonne heure, à les établir ſur d'autres fondemens que les Préjugés. Le mêlange d'erreur n'eſt jamais honnorable à la Vérité, & ſuivant la diſpoſition des Eſprits, tôt ou tard il produit ſes mauvais effets. *Liſés l. M. VII. du* V. *II.*

L'amour de la Phyſique donne le courage d'examiner, & un Phyſicien ſe rend utile au Vulgaire, en le guériſſant de ſes terreurs paniques. Les chenilles ravagent les légumes : Le Peuple qui cherche toûjours à ajoûter au mal réel, ſe perſuade, que ce qui a été touché de ces Inſectes eſt venimeux & ſe trompe. *Vol. II. p.* 325. Le Phyſicien fait admirer

avec quelle ſageſſe & quelle prévoyance tout a dû être combiné, pour que ces ſortes d'inſectes nous nuiſent ſi rarement. La Providence n'a pas voulu qu'ils aimaſſent les plantes dont les grains ſont les plus eſſentiels à nôtre nourriture. Voyés auſſi le *X. M.*

Combien de ſortes de poiſſons connuës, & combien y en a-t-il que nous ne connoiſſons pas? Quelques eſpèces ſe raprochent des animaux terreſtres, & on en a fait des hommes marins, on a imaginé des Evêques, qui ne s'étoyent replongés ſous l'eau, qu'après avoir donné la bénédiction aux Matelots, auxquels ils s'étoient fait voir. Mais le Phyſicien, qui ne veut rien admirer que de vrai, examine le caractère des prétendus témoins. *Vol. II. M.* X. *de l'Hiſt. des Inſ.*

Non ſeulement la Phyſique guérit de la ſuperſtition, elle guérit encore du mal oppoſé, l'incrédulité; à meſure qu'on examine, ce qui avoit dabord paru un énigme, une inutilité, une ſingularité du hazard, rentre dans l'ordre, s'explique & s'ac-

corde avec le reste, *Vol. II. p.* 453. *de l'Hist. des Ins.* Une Coque qui saute & où l'on ne comprend rien, renferme un ver qui en sortira ailé.

Les Mathématiques sont la clef de la vraie Physique; & la vie humaine en tire mille sécours. C'est donc une nécessité de les mettre au nombre des Sciences d'usage Combien leur doit-on de sécours pour la vûë & pour l'ouïe? Les Machines, l'Architecture, la connoissance des Tems, tout cela est dû à ceux qui les ont cultivées. La Géométrie n'a presque aucune utilité, si elle n'est appliquée à la Physique, & la Physique n'a de solide qu'autant qu'elle est fondée sur la Géométrie.

Il faut que les subtiles spéculations de l'une prennent un corps, pour ainsi dire, en se liant avec les expériences de l'autre; & que les expériences, naturellement bornées à des cas particuliers, prennent par le moien de la spéculation un esprit universel, & se changent en Principes. En un mot, si toute la Nature roule dans les combinaisons innombrables des figures & des mouvemens, la Géométrie, qui seule peut calcu-

ler des mouvemens & déterminer des figures, devient indiſpenſablement néceſſaire à la Phyſique.

Il eſt vrai que dans le paſſage de la Théorie Géométrique, aux Phénomènes Phyſiques, il y a toûjours quelque déchet ſur la juſteſſe & la régularité. On l'éprouve dans la chute ordinaire des corps, dans les jets d'eau, & dans celui des bombes; mais la Géométrie va juſqu'a calculer les forces des obſtacles & des cauſes accidentelles, dès qu'on les a ſaiſies. *Voy. l'Hiſt. de* 1678.

L'Algèbre eſt ſi ſimple, qu'un Algébriſte, pourvû qu'il eût l'eſprit excellent, pourroit ſe paſſer du ſecours de tous ceux qui l'auroient précédé. Mais pour la perfection de l'Aſtronomie, il eſt néceſſaire que les Aſtronomes de tous les ſiècles ſe donnent la main.

La meſure de la Terre dans la ſpéculation, paroit d'abord très facile, il ne faut qu'avoir deux lieux qui diffèrent entr'eux, en latitude, d'un degré Céleſte. Mais pour avoir dans la dernière préciſion ces degrés Céleſtes, pour meſurer exactement ſur la Terre, la diſtance de ces lieux,

quelle attention ne faut-il pas? Quelles précautions contre des erreurs imperceptibles, qui grossissent dans la suite, par la quantité des Circonstances où elles entrent. Il y a toûjours de petites erreurs inévitables, dans les meilleurs instrumens & les opérations les plus exactes. Peut-être seroit-il à souhaiter que la Géométrie, ou pour éclairer plus parfaitement les esprits des Géomètres, ou pour s'accommoder d'avantage à la portée des autres, ne dedaignat point quelquefois de faire voir qu'elle est conforme à la vraisemblance Physique.

On n'a pas emploié autant d'années à règler les mouvemens des Planettes, nouvellement découvertes, que les Anciens ont employés de siècles à règler ceux du soleil.

En matière d'Astronomie, il faut toûjours revoir, ou pour corriger, ou pour confirmer, & ces revisions demandent une longue suite d'années, parce qu'une erreur insensible, devient sensible étant réiterée.

Tout le monde sait quelle est l'utilité des Eclipses des satellites de Jupiter; mais il n'y a que les Astro-

nomes qui ſachent quelle a été la difficulté de parvenir à en faire le calcul. Voyés en 1712. une nouvelle obſervation de Mr. de Maralde.

Sur la meſure de la Terre, on a pouſſé cette préciſion néceſſaire pour contenter un Eſprit Philoſophique, juſques à découvrir que le petit axe de la figure ovale de la Terre, n'eſt plus petit que le grand, que de 14. lieuës, différence qui n'empêche pas la Terre d'être ſenſiblement ſphérique, car elle ne va que de 3000. à 2986.

La Géométrie & la Phyſique ſe combinent, les Propoſitions Géométriques ſont plus univerſelles & plus ſures; mais des cas Phyſiques qui y paroiſſent faire quelque exception, ne ſont pourtant pas à rejetter comme faux. La Nature a ſes inégalités, & ne s'aſſujettit point à ſuivre préciſément les règles Géométriques.

Les concluſions fondées ſur des meſures actuelles, priſes avec toutes les précautions poſſibles, doivent être préférées à celles qui ſe tirent de quelques Théories ſubtiles, où il peut aiſément arriver, qu'on n'ait

pas pris garde à tout, & que l'abſtraction ait trop dominé (1732). Aujourd'hui on a ſur ce ſujet plus de lumières & de certitude que jamais.

Il ne faut rien outrer; la Géométrie a été d'un grand ſécours à la Phyſique, elle en a fait une nouvelle Science, on n'en peut pas diſconvenir. Mais il eſt important de ſe ſouvenir, que la Nature n'exécute pas réellement toutes les idées abſtraites de la Géométrie (1710) ſuivant les principes & le calcul Géométrique, une certaine poſition de l'objet en devroit rendre l'image infinie, mais comme elle devient foible & confuſe, à meſure qu'elle grandit, elle ne peut devenir infiniment grande, ſans devenir par la même infiniment foible & confuſe, & par conſéquent ſans ceſſer d'être une Image.

Que le génie le plus heureux, pour une certaine adreſſe d'exécution, pour l'invention même, ne ſe flatte pas d'être en droit d'ignorer les principes de Théorie, qui ne ſauroient que trop bien s'en venger. Mais après cela le Géométre a encore beaucoup à apprendre pour être

un.

un vrai Méchanicien, il faut que les différentes pratiques des Arts lui fourniſſent dans l'occaſion, des idées & des expédiens ; il faut que tout ce qu'il employera, dans ſes ouvrages, il en connoiſſe aſſés la nature, pour n'être pas trompé par des accidens imprévûs. Le Pére *Sébaſtien* étudioit l'Anatomie, & travailloit aſſidûment en Chimie. L'Eſprit Géométrique, dit *Socrate*, ſe fait voir par tout, & s'il manque on s'en apperçoit dabord ; c'eſt-à-dire, que la Géométrie étudiée, ſuivant une bonne Méthode, forme un goût d'évidence, d'ordre & de juſteſſe.

L'Hiſtoire nous mettant en état de voyager, ſans danger & ſans ſortir de nôtre Cabinet, non ſeulement dans les Régions les plus éloignées, mais encore dans les ſiècles qui ne ſont plus, fait ſervir à nos uſages & le paſſé & le préſent. L'expérience rend prudent, le commerce des hommes rend circonſpect, l'Hiſtoire nous tient lieu de l'un & de l'autre. Les ruſes que nous y liſons, nous apprennent à être ſur nos gardes ; les exemples de vertu & d'habileté nous préſen-

préſentent des modèles à imiter ; les exemples de vice, nous rempliſſent d'horreur, & nous avertiſſent de nous précautionner contre tout ce qui y achemine. Enfin comme les expériences ſont la baze de la Phyſique, l'Hiſtoire eſt de même le fondement de la Morale & de la Politique ; elle nous fournit des Phénomènes, qui ſervent à nous develóper le cœur de l'homme, & à manifeſter les routes par où on peut y entrer.

La Connoiſſance des Langues eſt néceſſaire pour l'intelligence de l'Hiſtoire, & en général pour çelle des Livres, ſur quelque ſujet qu'ils ſoient compoſés. On aprend les Langues pour lire les Auteurs, on lit pour s'inſtruire, on s'inſtruit pour tirer du fruit de ſes connoiſſances. On profite de l'Hiſtoire ſi on y aprend à ſe conduire, & à ſe connoître ſoi même. On profite de la Phyſique non ſeulement lors qu'on s'en fait un innocent amuſement, mais de plus lorſqu'on s'en ſert pour s'élever au Suprême Auteur de ces merveilles, & que l'on en tire, de même que des Mathématiques,

des

des ſecours pour la vie humaine, pour ſoulager nos beſoins & multiplier nos douceurs. Toute la Speculation ſe reduit donc à la pratique, & la pratique elle même doit ſe raporter à Dieu, le glorifier, nous élever & nous unir à lui.

Les Preceptes (dit Socrate L. VII. de la Rep.) *qui n'opérent pas cette élevation de nôtre ame à Dieu, mais la laiſſent fixée ſur les objets ſenſibles, ſont des préceptes deſavoués pour la vraie Philoſophie. Si un cœur droit & bon n'accompagne la fineſſe d'eſprit & la pénétration, il vaudroit mieux être un Stupide.*

Qu'elle opinion auriés vous d'un homme, qui, couché ſur le dos, s'amuſeroit à contempler pendant des nuits entières, à la lueur des lampes, un plafond bien peint.

„ Je conſens qu'un Aſtronome
„ regarde cette multitude inombra-
„ ble de Globes lumineux, que la
„ main du Créateur fait rouler ſi
„ majeſtueuſement ſur nos têtes com-
„ me tout ce que le monde ſenſible
„ offre à nos yeux de plus digne
„ d'être admiré, mais je plaindrai
„ ſon

„ ſon exceſſive ignorance , s'il va
„ juſqu'à s'imaginer que cette régu-
„ lière ſucceſſion de mouvemens ſoit
„ d'une nature inalterable & éternel-
„ le, au lieu d'élever ſes connoiſſan-
„ ces & ſes deſirs à l'archétipe par-
„ fait , à l'Intelligence ſuprême ;
„ dont la puiſſance & les perfections
„ ſont infiniment au deſſus de ce
„ que nos yeux ſont capables de
„ voir. On ne ſait rien qu'à de-
„ mi ; & il vaudroit autant ne rien
„ ſavoir , que de ne porter pas ſa
„ ſcience juſqu'à ce point. Le Tem-
„ ple des Sciences eſt profané par
„ ces demi - ſavans qui n'ont que ce
„ faux mérite en partage.

Celui qui , dans le cours de ſes études tendra à ce but , & pour y arriver ſuivra cette enchainure & cette liaiſon , ne fera point de pas qui ne ſoit utile. Mais on s'eſt prodigieuſement écarté de ce grand but & de la route qui y mène.

Mr. Carré , qui ne ſavoit pas abandonner ſes principes à moitié chemin , s'étoit fait un Syſtème qui étoit une union perpétuelle de Philoſophie & de Chriſtianiſme. La Phi-

Philoſophie, n'étoit point en lui une teinture legère, une décoration ſuperficielle, c'étoit un ſentiment profond, & une ſeconde nature, difficile à diſtinguer d'avec la première.

L'Eſprit humain, ſe laiſſant aller à ſon entêtement, ou à ſa vanité, bien ſouvent à l'un & à l'autre, a chargé les Arts & les Sciences de pitoiables & de pénibles inutilités.

La Théologie a été longtems remplie de Subtilités, fort ingénieuſes à la vérité, utiles même juſqu'à un certain point, mais aſſez ſouvent exceſſives. On alloit auſſi loin que l'on pouvoit aller par la ſeule Métaphyſique, & ſans le ſecours des faits; & cette Théologie a pû être apellée fille de l'Eſprit & de l'ignorance. Mais enfin les vuës plus ſaines & plus nettes, des deux derniers ſiécles, ont fait renaître la Poſitive: On trouve l'Hiſtoire de la Reſurrection de la Théologie dans le I. L. de Mr. B. pag. 373.

XIII. J'épouvanterois mon Lecteur ſi je lui donnois une liſte des noms barbares & affreux, que les

Logiciens

Logiciens ont imaginés pour déſigner les phantomes & les chimères, dont ils ont rempli cette Science à la place des règles qu'ils y promettoient; on y trouve *leurs Catégories*, *leurs Univerſaux*, *leur Barbara*, *leur Baroco*, *leurs Categorêmes*, *& Syncategorêmes*, *&c.*

On lit des Volumes de pareilles ſottiſes, & des Profeſſeurs ſont paiés pour en infatuer la jeuneſſe qu'on leur confie. Les Moraliſtes, abuſant de la ſubtilité de leur Eſprit, ont inventé des cas ridicules, des cas extravagans & qui n'arriveront jamais, pour avoir le plaiſir & la vaine ſatisfaction de diſcuter des queſtions extraordinaires, embaraſſantes & ſcandaleuſes. A force de vouloir rafiner ſur les motifs & faire parade d'épurer la vertu, dans quels galimatias ne ſont-ils pas tombés ſur l'amour propre? Ils ont rempli leurs Livres de Chimères, ils ont voulu ſéparer ce qui eſt inſéparable, ils ont hériſſé la route d'épines, & ont ouvert la carrière aux viſionnaires.

Et la Philoſophie auroit été trop courte, & trop ſimple pour certain

Docteurs

Docteurs, s'ils avoient entendu nettement ce qu'ils disoient. P. B. S. C. on pourroit appliquer très juste cette remarque à la Théologie Bibl. Germ. T. XXIX. pag. 110. Les Romains plus éclairés & plus Sages, comprirent que le but de la Philosophie étoit de perfectionner l'esprit, le cœur & la conduite de l'homme, & qu'elle ne lui devenoit véritablement utile, que lors qu'il s'en servoit comme d'un moien, pour le rendre bon Pere de famille bon Citoyen, bon Magistrat, en un mot, un honnête homme.

Les Moralistes, & les Logiciens encore plus, à force de s'abandonner à des inutilités, ont tellement négligé le nécessaire, qu'ils semblent quelquesfois en avoir perdu le goût. On voit, par leur patience, par leurs efforts & leurs subtilités, qu'ils auroient pû se rendre utiles. On a regret qu'ils se soient épuisés sur des riens. Pour surcroit de malheur les jeunes gens, sous le nom de Morale n'aprenant que des inutilités, viennent à perdre le goût de la vraie morale.

Mr. Collins, Rech. sur la Lib. reconnoit qu'on ne ſauroit donner une idée plus déſavantageuſe d'un livre, qu'en diſant qu'il eſt oppoſé aux Maximes de la Morale. Elles ne ſont pas moins certaines que les vérités de la Métaphyſique, & il importe plus d'en inſtruire un Lecteur, que de toutes les Spéculations des autres ſciences.

Mais plus on auroit donné d'attention & d'Art à compoſer un tel Syſtême de démonſtrations Morales, plus toutes les propoſitions en ſeroient liées, plus il y régneroit d'ordre & d'évidence, plus auſſi il ſeroit triſte, j'oſe ajouter ſcandaleux, de voir un tel Syſtême renverſé par ſes fondemens, en refuſant à l'homme une réelle liberté, vrai fondement des devoirs & de la néceſſité de s'en acquiter en même tems que de la beauté des recompenſes & de la juſtice des chatimens; tout cela tombe & s'évanouit, dès qu'on poſe que dans chaque inſtant, chacun eſt inévitablement déterminé à penſer comme il penſe & à faire ce qu'il fait.

On

On a lû autrefois, avec aplaudiſſement, des Ouvrages d'Auteurs Célèbres ſur les *Paſſions* & la *Connoiſſance* de l'homme, ſans que l'on put en tirer aucun fruit, parce qu'ils n'étoient remplis que de vaines Antithèſes, de jeu de mots pompeux, & de déclamations pueriles d'un Rhéteur qui apprend ſon jargon à ſes Ecoliers.

On ſait qu'au lieu de la connoiſſance de la Nature, ce qui portoit autrefois le nom de *Phyſique*, ne contenoit que des *vetilles*, des chicanes Métaphyſiques, des mèlanges de notions vagues, d'idées fauſſes, & de qualités ſenſibles, déguiſées ſous des noms, en partie pompeux, en partie barbares, qui n'aboutiſſoient qu'à étourdir les ignorans, & qu'enfler de vanité les ſots qui donnoient dans ces pièges.

Hiſt. de l'Acad. R. des Sc. T. I. pag. 4.

On a quitté une Phyſique ſtérile, & qui, depuis pluſieurs ſiecles, en étoit toûjours au même point; le règne des mots, & des termes a paſſé, on veut des choſes, on établit des principes que l'on entend, on

on les ſuit, & de là vient qu'on avance. L'autorité a ceſſé d'avoir plus de poids que la Raiſon, ce qui étoit reçû ſans contradiction, parce qu'il l'étoit depuis longtems, eſt préſentement examiné, & ſouvent rejetté; & comme on s'eſt aviſé de conſulter, ſur les choſes naturelles, la Nature elle-même, plûtôt que les Anciens, elle ſe laiſſe plus aiſément découvrir, & aſſez ſouvent preſſée par les nouvelles expériences, que l'on fait pour la ſonder, elle accorde la connoiſſance de quelques uns de ſes ſecrets. Mais depuis qu'on a ſubſtitué l'expérience à de ſimples conjectures, & qu'on a entrepris de vérifier tous les raiſonnemens par des faits bien établis, il n'auroit été que mieux d'y procéder avec plus d'ordre, d'avoir plus à cœur de ſe convaincre par des expériences ſimples, que de ſatisfaire ſa curioſité par de plus compoſées & de plus ſurprenantes, de penſer enfin toûjours à l'utile plûtôt qu'au merveilleux.

Quand on voudra interroger la Nature par les expériences, il la faudra l'interroger comme Mr. *Newton*

d'une maniére auſſi adroite, & auſſi preſſante. Des choſes qui ſe dérobent preſque à la recherche pour être trop deliées, il ſe fait reduire à ſouffrir le calcul, & un calcul, qui ne demande pas ſeulement le ſavoir des bons Géomètres, mais encore plus, une dexterité particuliere. L'application qu'il fait de ſa Géométrie a autant de fineſſe que ſa Géomètrie a de ſublimité (1729).

L'Air mêlé parmi l'eſprit de vin, le dilate, ce qui rend les Thermomètres équivoques. Aucun climat n'a une chaleur égale à celle de l'eau bouillante : ſi donc par ſon moyen on a dépouillé l'eſprit de vin de tout ſon air; on aura une ſeureté plus que ſuffiſante. L'expérience vérifie cette conjecture de Mr. de Réaumur : il a pouſſé cela plus loin, & a diſtingué les cas où l'air, renfermé dans un autre liquide, perd ſa compreſſibilité & ſa dilatabilité, d'avec les cas où il conſerve l'une & l'autre (1731).

D'ailleurs, ſous prétexte que l'on va à la découverte de la nature en tâtonnant, on s'eſt permit toutes ſortes de conjectures; on s'eſt cru

en devoir de debiter tout ce dont la fécondité de l'Imagination s'avise, pourvû qu'on le pût accommoder à quelques expériences. On s'est mis peu en peine de la probabilité de la conjecture en elle même, & l'on ne s'est fait aucune peine d'avancer des principes que l'on ne comprenoit pas, pourvû que l'on en put tirer des conséquences vraisemblables.

Par ce moien on se rend Auteur à peu de frais, on s'amuse agréablement, & l'on s'entretient dans un Pyrrhonisme, qui plait, parce qu'il autorise la repugnance que l'on sent pour des examens appliqués & réïterés, & qu'il favorise, à tous égards, la corruption du cœur. Enfin on se plaint qu'on a ramené tout d'autres noms dans la Physique, les idées vagues & les mots vuides de sens, qui remplissent la Physique des Anciens.

Dans les Ouvrages de M. Stenon, on void avec plaisir quel étoit le caractère d'Esprit de ce Grand homme, quelle idée il avoit de faire des découvertes en anatomie, son courage à n'y épargner aucune peine, sa prudente crainte de croire qu'il en

en eut fait trop vîte], ſa modeſtie à les propoſer.

Meſſieurs de l'Académie ne ſe laſſent point de repèter, qu'on ne ſauroit être trop en garde contre les Syſtèmes précipités, tant ils conçoivent que cette inclination eſt dangereuſe & propre à ſéduire : il faut tomber d'accord, que ces Meſſieurs l'obſervent très ſéverement par rapport à eux-mêmes, & il faut auſſi avouer, qu'ils en uſent avec plus d'indulgence par rapport aux autres.

Je continuerai à indiquer les peines ſuperflues qu'on ſe donne, & les inutilités dont on embarraſſe les Sciences. C'eſt viſiblement oublier le but de l'hiſtoire, que de faire ſon Capital de corriger quelque Lettres, de redreſſer quelques Dattes, de déterrer quelque Suïte, de mettre au jour, à force de conjectures, quelques noms ſur leſquels l'on n'a pourtant rien à dire, qui vaille la peine d'ètre lû.

Que mon Guide ſe ſouvienne où viſe ſa charge, (dit Montagne, en parlant d'un Précepteur) *& qu'il n'imprime pas tant à ſon Diſciple la datte*

de la ruine de Carthage, que les mœurs d'Annibal & de Scipion.

Une étude, qu'on estime aujourd'hui extrèmement, & qui, plus qu'aucune autre, illustre ceux qui s'y attachent, c'est l'étude des Médailles. Je n'aï garde de m'opposer aux éloges qu'on en fait, & je n'entrerai là-dessus en dispute avec qui que ce soit; je remarquerai seulement que peut-être la difficulté en releve-t-elle le prix aux yeux de bien des gens, j'entens une difficulté toute extérieure: Les Médailles coutent, & peu de savans sont en état d'en enrichir leurs Bibliothèques. Dès que les Princes ont trouvé à propos d'en faire un ornement de leur Palais; un Particulier se donne un air de grandeur par un médiocre Cabinet de Médailles. Outre cela il a fallu aux Princes des Savans pour rassembler ces Médailles, pour les ranger, & pour les leur expliquer, en leur épargnant la peine de les étudier eux-mêmes, de sorte que cette connoissance est une marque qu'on a quelque accès chés les Grands, & qu'on peut se donner pour un Savant de distinction. Une autre preuve évi-

évidente qu'une partie de leur prix ſe tire de leur rareté, c'eſt qu'on eſtime, & qu'on vend beaucoup plus quelques Médailles des plus inutiles, mais qu'on trouve difficilement, parce que le nombre en eſt fort petit. Au reſte, ſi ceux, qui prenoient ſoin autre fois de faire fraper des Médailles, étoient de même goût que ceux qui en ſont chargés aujourd'hui, les Médailles ne ſont pas moins flatteuſes que l'Hiſtoire. On en a frappé de nos jours, qui fourniront aux ſiécles ſuivans des matières de diſpute, & les Anciens non plus ne peuvent pas paſſer pour des oracles en cette matière.

Le Célèbre Mr. *Morel* eſt à écouter ſur ce point. *Les Médailles*, dit-il, *ne ſont que des monumens de la vanité des Anciens : Quand je les entendrois parfaitement, je n'en ſerois ni plus grand, ni plus honnête homme, & ſi je m'enorgueilliſſois de cette connoiſſance, on me feroit juſtice, en me comptant au nombre des gens peu ſenſés.*

Ainſi l'autorité des Médailles ne doit point nous impoſer, elles ne

ſont pas moins dépoſitaires des faits inventés par la mytologie, que des faits averés par l'Hiſtoire. Mem. de l'Acad. des B. L. Tom. VII. p. 38.

Ce n'eſt pas que cette Etude n'ait auſſi ſes utilités: les Médailles nous inſtruiſent de l'ancienne Orthographe, & nous apprennent ſur l'Hiſtoire Romaine un grand nombre de choſes, dont il ne reſte aucune trace, dans les Hiſtoriens qui ſont parvenus juſqu'à nous. Sur des dattes oppoſées dans les Manuſcrits Anciens, elles décident & découvrent quels Copiſtes ont mal écrit.

Cependant ſur l'orthographe on accuſe les Ouvriers; & les dattes n'ont pas terminé tous les doutes; on prétend qu'il y a eu des anticipations.

Pendant qu'on manquera de règles ſures, pour expliquer les Symboles des Médailles & des Inſcriptions, cette étude ſera toûjours une des plus incertaines.

Des Savans ſe ſont donnés la peine de pénètrer dans les ſiécles les plus reculés, avec tant de courage & de perſévérance, qu'ils ſont venus à bout de nous faire connoitre

les Anciens, preſque comme ſi nous les avions vûs ; non ſeulement ils nous ont informés de leurs mœurs, de leurs coutumes, & de leurs modes en général ; mais ils ſont entrés dans le détail de leurs habits, & de toutes leurs parures, de leurs coliers, de leurs bagues & de leurs agraphes, de leurs ſoulliers, de leurs clefs, de leurs ſerrures, des gonds & des verrouils de leurs portes : ſi ces Savans étoient capables de réuſſir dans de meilleures choſes, nous leur avons grande obligation de nous en avoir fait le ſacrifice, & de nous avoir mis en état d'apprendre en peu de jours, & en nous amuſant, ce qu'il leur a falu tant d'années pour déterrer ; & ſi leur génie n'étoit pas propre à éclaircir d'autres ſujets, s'ils n'étoient pas faits pour des matières de raiſonnement, on leur eſt encore plus obligé, d'avoir laiſſé à part des matières qu'ils n'auroient fait qu'embrouiller encore plus qu'elles ne ſont, deſorte qu'à quelque égard qu'on les conſidère, on doit leur rendre graces ; ſeulement ſouhaiteroit-on, par reconnoiſſance & par l'intérêt qu'on prend

prend en eux, qu'en ne donnant que pour bagatelle, ce qui n'eſt en en effet que bagatelle, ils ne ſe fiſſent pas ſoupçonner, que leur amour propre répand ſur leurs travaux, un prix qu'ils n'ont point.

Ces connoiſſances ne ſont pas à négliger, elles peuvent être d'uſage, mais il s'en faut du tout au tout, qu'elles ne préſentent ce qui eſt le plus digne d'attention, dans l'étude des Belles Lettres.

On auroit grand tort de traiter de minuties des *Antiquités Hebraïques* pouſſées même juſqu'aux plus petits détails; Elles ont certainement leur mérite, & un grand mérite, puiſqu'elles peuvent ſervir à éclaircir divers endroits de l'Ecriture Ste. Mais ſe faire une Loi de ne lire que dans des Originaux Anciens, obſcurs & très-embrouillés, ce que des hommes ſavans & laborieux ont déja extrait, & dont il ne reſte plus qu'à faire uſage; c'eſt aſſurément ſe faire un mérite de ſavoir perdre ſon temps.

Ce ſont des verités d'expérience, qu'on devient peu à peu ſemblable à ceux qu'on fréquente, & qu'on prend les caractères des Auteurs qu'on étudie avec beaucoup d'application;

Cela

Cela posé, que doit-on attendre de juste & d'heureusement exprimé d'un homme qui fait sa principale étude des *Rabbins*, Auteurs sans netteté, sans élégance, & outre cela pleins de rêveries? Je ne veux d'autre preuve de la petitesse d'esprit que l'on contracte dans cette lecture, que les citations, dont des Savans de ce genre embellissent leurs discours, leurs Lettres & leurs autres Compositions. *Un Rabbin a dit très-ingenieusement*, ou *très-prudemment*: & qu'a-t-il dit? Un proverbe des plus communs, ou une verité aussi connue que deux fois deux sont quatre. Encore si l'élégance du tour donnoit à une pensée commune, quelque air d'une Maxime singulière; mais pour l'ordinaire rien n'est plus plat & plus vulgaire, & l'admiration pour le bas & pour le grossier fait perdre le goût du délicat & du sublime, on ne le sait plus sentir.

„ Je ne voudrois pas m'amuser „ à lire beaucoup de Rabbins. Il y „ a plus à perdre qu'à gagner à „ cette Etude. Ne nous laissons pas „ tromper par la Vanité de savoir

Mr. l'Abbé Fleuri *du choix, & de la conduite des Etudes*.

„ ce que les autres ignorent, voions „ à quoi il sert éfectivement. S'il y „ avoit quelque chose d'utile dans „ les Rabins, ce seroit les faits & „ la tradition des anciennes coutu„ mes de leur Nation ; mais ils sont „ la plûpart si modernes qu'il est „ bien difficile de croire, qu'ils ay„ ent conservé ces traditions. Il „ n'y en a guére de plus ancien que „ de cinq cens ans ; ainsi, quand il „ n'y auroit que mille ans que le „ Talmud seroit écrit, il y a toû„ jours plus de cinq cens ans ; ou „ il faut que ces traditions se soient „ conservées sans écrire, ce qui n'est „ guère vrai semblable.

„ Cependant, si quelque particu„ lier avoit inclination à cette sorte „ d'étude pour s'y donner tout en„ tier. Je voudrois qu'il s'attachat „ au Talmud où l'on trouvera sans „ doute leurs traditions les plus an„ ciennes & les plus utiles pour „ connoître les mœurs des Juifs, „ principalement depuis le retour de „ la Captivité, jusques à l'en„ tière dispersion sous les Romains. „ Mais ce travail est trop pénible & „ trop ingrat pour y exciter beau-

coup

„ coup de gens. Mr. Bernard Profef-
„ feur à Oxford , dans fes favantes
„ Notes fur Jofephe , en parlant des
„ Rabins , dit, *à quorum lectione ar-*
„ *dua res eft , & rara non delirare.*
„ Il eft difficile , & fort rare qu'un
„ homme qui fe plait à les lire , fe
„ conferve le bon fens. B. Tr. T.
p. 11. XIX .p. 279.

Mr. Baratier n'a pas feulement en vuë de faire connoitre fon fils, il en allégue encore une autre plus digne d'attention , c'eft de faire connoitre la vanité de ce genre d'érudition, dont tant de Savans s'applaudiffent, jufques dans leur vielleffe, comme s'ils n'avoient rien de plus important à faire , c'eft une érudition qui ne convient qu'à un âge incapable d'occupations plus férieufes.

On a befoin de ces gens - là dans la *Republique des Lettres*, dont ils font comme *les Porte - faix.*

Loyer s'infatua tellement d'etymologies , amenées de l'hébreu , qu'il fait venir de la langue Hébraïque ou Chaldaïque , non feulement les noms de Villes de France , mais ceux des Villages d'Anjou , des hameaux, des maifons , des bordages , des piéces

de terre, des morceaux de Pré.

Il y a des choſes ſi inutiles qu'elles n'auroient aucun prix ſi elles ne coutoient pas beaucoup à découvrir, mais ce tems qu'on donne à des inutilités ne rend il point également mépriſables, & les Ouvrages & les Auteurs (1733)? Un paſſage obſcur retabli, qu'on auroit lû cent fois ſans attention & ſans fruit, s'il n'avoit jamais été alteré, enfle le cœur d'un Savant plus que ne feroit l'explication d'un des plus beaux Phénomènes de la Nature, ou l'éclairciſſement d'un point important de Morale. On s'entête davantage pour ce qui n'a de prix, que ce que l'entêtement lui en donne.

La connoiſſance des *Langues* n'eſt *eſtimable*, qu'autant qu'elle ſert à tirer des lumières & du fruit de ſes lectures. Et eſt-ce-là l'uſage qu'en font tant de gens qui paſſent leur vie à entaſſer Langue ſur Langue? C'eſt viſiblement abuſer des moyens, que d'en faire ſon but; c'eſt renverſer la deſtination naturelle des choſes. La ſotte vanité, & la baſſeſſe orgueilleuſe de cette eſpèce de Lettrés, eſt de même nature que celle des avares, qui, accumulans

cumulans ſans ceſſe ce qui n'a de prix que par ſon uſage, ne s'en ſervent pourtant jamais, la mort les ſurprend avant qu'ils ayent ſeulement penſé à jouïr & à profiter de leurs peines.

Et qu'on ne diſe pas que je leur fais tort, puis qu'en apprenant les Langues ils liſent les Auteurs; car il y de la différence entre lire & s'inſtruire. Faire de ſa tête un chaos d'opinions ſans choix & ſans examen: je n'apelle point cela *Profiter*. Accabler ſa mémoire d'un aſſemblage monſtrueux de ce que les hommes ont rêvé, & de ce qu'ils ont vû; c'eſt confondre pêle-mêle les ſonges & les réalitez: c'eſt là ce qui arrive à la plûpart de ces liſeurs impitoiables; ils ſe hâtent trop d'accumuler pour ſe donner le tems de peſer & de faire choix.

Sentir les délicateſſes & le fin des Auteurs, entrer dans leur eſprit, profiter de la netteté, de la force, & des tours de chaque Langue, pour les tranſporter dans la ſienne, & ſe former à penſer & à s'exprimer avec plus de juſteſſe & plus de beauté, c'eſt-là le profit qu'on doit tirer de

ſes

ſes lectures. Mais au lieu de cela on n'en voit que trop, qui, pour tout fruit de leurs veilles & de leurs travaux aſſidus, ne poſſédent que le pitoiable avantage de ſavoir repèter une pauvreté dans un plus grand nombre de mots, & encore toujours mal, car ils entendent un grand nombre de Langues, & n'en ſavent parler aucune; & leur Eloquence, ſi tant eſt qu'ils en acquierent quelque apparence, ſe borne à emprunter les penſées d'autrui, à les coudre, & quelquefois à hazarder les leurs, déguiſées ſous des expreſſions & des phraſes étrangéres, qui ne leur conviennent qu'imparfaitement. Vous en verrez qui pour exhorter des Ecoliers à la diligence, emprunteront de quelque Auteur les termes dont un Général s'eſt ſervi pour animer le courage de ſes Soldats. Il y en a, & cette faute eſt fort ancienne, qui affectent de parler mal, au moins ſi parler mal, c'eſt parler obſcurément. Ils ſeroient mortifiez qu'on les comprît aiſément, c'eſt faire leur éloge que de leur dire qu'on a bien de la peine à les entendre. Les phraſes pompeuſes, quoique mal placées,
les

les grans mots, quoique très-obscurs, ne laissent pas de les charmer, & leur empêchent de reconnoître l'infécondité de leur génie appesanti par des efforts continuels. S'arrêter ainsi à l'écorce, c'est confondre l'instrument avec le but.

A l'âge de douze ans Mr. de Maisons ne trouvoit plus de difficulté dans les Poëtes, & sentoit toutes les beautés des François : car à quoi sert d'entendre, avec beaucoup de peine, des Auteurs dans une langue étrangère, quand on ne sait pas juger, comme il arrive souvent, de ceux qu'on lit dans la langue que l'on parle.

La partie de l'éducation qui regarde le goût ne fût pas négligée à l'égard de Mr. de Maisons (1731).

Mr. *de Valincourt* ne brilla point dans les Classes : ce latin & ce grec qu'on y apprend n'étoient pour lui que des sons étrangers, dont il chargeoit sa mémoire, puisqu'il le falloit; mais ses humanités finies, s'étant trouvé un jour seul à la Campagne avec un Terence pour tout amusement, il le lut dabord avec assez d'indifférence, & ensuite avec

un

un goût qui lui fit bien sentir ce que c'étoit que les Belles Lettres. Il n'avoit point été piqué de cette vanité, si naturelle, de surpasser ses Compagnons d'études, sans savoir à quoi il étoit bon de les surpasser ; mais il fût touché de la valeur réelle & solide, jusques là inconnuë, de ce qu'on avoit proposé à leur émulation. Déja sa raison seule avoit droit de le remuer. Il repara avec ardeur la non-chalance du tems passé.

„ Prov. XXVI. 7. Faites clocher
„ les Jambes d'un boiteux ; Ainsi en
„ est-il d'une Sentence dans la bou-
„ che d'un fat ; *vers.* 9. C'est une
„ épine qui entre en la main d'un
„ homme yvre.

Il y a dequoi s'étonner que des Esprits si mal tournés ne laissent pas quelquesois de posséder le prémier rang dans la République des Lettres, dont ils font le deshonneur plûtôt que l'ornement ; car où est l'homme de bon sens que la peur de leur ressembler n'éloigne des études ?

Je pense que voici la raison de l'estime où ils se voyent, quoi qu'ils la mèritent si peu. La plûpart des gens ne raisonnent guère & s'avisent

encore

encore moins d'examiner les raiſonnemens des autres, pour demêler avec ſoin ce qu'ils ont de juſte, d'avec ce qui s'y trouve de defectueux, ce qu'ils expoſent avec ordre & avec netteté, d'avec ce qu'ils y mêlent d'embarraſſé & de confus. Cette diſcuſſion leur paroit ordinairement trop pénible, ſouvent même elle les paſſe. Quand, pour ſe faire aiſément comprendre, on s'énonce avec beaucoup de *netteté*, ils s'imaginent qu'ils en diroient autant, ſans beaucoup de peine; Ils jugent de la *facilité* que l'on a eu à inventer & à ranger les choſes qu'on leur enſeigne, par la facilité avec laquelle ils les conçoivent, & ils ne font pas *grand cas* de ce qu'ils trouvent ſi aiſé. Ceux qui raiſonnent peu ne laiſſent pas de ſe croire capables de bien raiſonner, dès qu'ils le voudront; mais chacun eſt convaincu qu'il ignore une Langue qu'il n'entend point, & il ſe ſent inférieur à celui qui la parle avec facilité. Chacun ſent qu'il y a de la peine à s'en inſtruire, & la plûpart jugent du prix des choſes par la peine qu'elles coutent. Le

tra-

travail, par là même qu'il ſaute aux yeux, eſt une preuve de ſavoir proportionnée à la groſſiereté des hommes. De plus, une infinité de gens n'ont guère étudié dans leur jeuneſſe que des mots, ils n'ont pas d'idée d'une autre Science, ils s'imaginent qu'on ne fait que piller les Livres, & celui qui en peut lire une plus grande diverſité, poſſéde, ſelon eux, la clef d'un plus grand nombre de tréſors.

Les *Pédans* enfin font tout ce qu'ils peuvent, pour maintenir les hommes dans ces illuſions; en quoi ils les trompent de bonne foi, car ils ſont eux-mêmes dans ces illuſions, & il y a de très-habiles gens, qui, au lieu de juger par leurs propres yeux & de faire uſage de leur pénétration naturelle & acquiſe, occupez par d'autres ſoins, s'en rapportent à ce que diſent les Pédans.

La *Langue Latine* a été pendant longtems la Langue commune, parce que c'étoit la Langue de l'Empire, & que, de la Capitale & de l'Italie, elle s'étoit répandue dans toutes les Provinces. C'étoit encore,

par

par cette même raiſon, la Langue de l'Egliſe ; les Priéres & les Sermons ſe prononçoient en Latin. Et depuis que la Langue Latine fut devenue une Langue morte, & que l'invaſion des Barbares, & le ſoulevement des Provinces eurent changé la face de l'Empire & de l'Europe, cette Langue ne laiſſa pas de demeurer la Langue de l'Egliſe & des Tribunaux. Les Prières étoient en Latin ; on ne les changea pas, parce que la néceſſité de les changer ne vint qu'imperceptiblement. Les Loix étoient en Latin, on ne les traduiſit pas : On continua d'écrire les Actes publics dans cette même Langue, & dans les Siècles barbares, parler & écrire en Latin étoit une habileté peu commune.

Quand le goût des Sciences ſe réveilla, & que l'on s'aviſa de ſortir de cette profonde ignorance, où l'on croupiſſoit depuis quelques Siècles, il n'y avoit que deux partis à prendre pour s'en tirer ; l'un, d'inventer tout de nouveau, comme on auroit été obligé de faire, ſi les hommes n'avoient jamais rien ſu ; l'autre, de

profi-

profiter des lumières des Anciens, & de déterrer ce qui avoit été écrit dans les Siècles éclairez. On s'arrêta à ce dernier : on fouilla donc dans les Bibliothèques, on ramassa des Manuscrits ; on ne se contenta pas du Latin, on étudia le Grec ; & comme l'étude des Langues étoit extrêmement difficile dans ces commencemens, où l'on manquoit de tout secours, il n'y eut que les grands Génies, animez encore par une ardente soif de connoissance, qui se trouvérent en état d'y réüssir : Dans ce tems-là, savoir les Langues n'étoit point une marque équivoque d'habileté ; Il n'y avoit qu'une passion dominante pour la lumiére & la connoissance des choses, qui pût soûtenir dans un travail, où les médiocres génies ne manquoient pas d'échouer.

Dans la suite du tems l'étude des Langues est devenue une étude des plus aisées, à peine demande-t-elle un médiocre génie : Avec un corps robuste, une mémoire passable, & un goût pour le travail, on y réüssira toujours : cependant le cas qu'on

faisoit

faiſoit d'abord de ceux qui ſavoient les Langues, a paſſé de Siècle en Siècle, & , dans le nôtre, une infinité de gens font autant de cas de cette connoiſſance, qu'on en faiſoit quand elle étoit abſolument néceſſaire,& qu'elle ſe ttouvoit toujours accompagnée de la connoiſſance des choſes. Il eſt pourtant vrai de dire, que, ſi l'on s'en tient à l'expérience, cette étude peut paſſer pour une étude *dangereuſe*; Les mots, dont un grand nombre de gens rempliſſent leur tête, y font comme un déluge, où ſe noient, pêle-mêle, la Modeſtie, la Politeſſe, le bon Goût, & ſouvent même le Sens commun.

Je connois des gens qui diſent qu'un homme a perdu la Tramontane, lors qu'étonné de ces groſſiéretés, il ne peut s'oublier juſqu'à répondre ſur ce ton. Job XV. 2. 3. *Un homme ſage proferera-t-il une Science de Vent, & ſe remplira-t-il du Vent d'Orient? diſputant avec des propos qui ne ſervent de rien, & des paroles, auxquelles il n'y a aucun profit.*

Il faut avoir du courage & preſ-
que

que de la témérité pour attaquer cette ſorte de Savants, car enfin ils ne ſont rien moins qu'endurans ; & le moyen que des études ſi pénibles & ſi ſtériles, ne leur aient pas aigri l'humeur ? Il ſuffit de les voir, pour en conclure qu'ils ont renoncé à la politeſſe, & preſque à l'humanité. Qu'eſt-ce qui les ſoûtiendroit dans des travaux ſi deſagréables, & ſi peu dignes de l'homme, que la vanité ? S'oppoſer à l'encens qu'ils cherchent, c'eſt leur arracher un prix à l'acquiſition duquel ils ſacrifient ſouvent leur devoir, leur eſprit, leur ſanté & leur vie.

Je n'ai pas inſeré beaucoup de Latin dans cette Edition ; mais je n'ai pas fait difficulté de tranſcrire ces lignes d'un célébre Profeſſeur (Chriſtian Thomaſius).

Metaphyſica eſt Regina, ſed inter illas diſciplinas, quæ circa falſa & erronea ſunt occupatæ, quæ ſatagunt circa commenta aſtutorum & otioſorum hominum, deſtinendis ingeniis inſcitiâ meliorum, aut quos dediſcere pudet quæ otiosè didiſcerant.

Jam ſuo tempore Plutarchus de Metaphyſica Ariſtotelis. Revera commentariu

tarius ille Metaphyſicus, ad docendum vel diſcendum, nihil habet compendii. *Quid putas eum dicturum fuiſſe de Metaphyſica Scholaſticorum, ad quam Metaphyſica Ariſtotelis comparata, ſe habet ad inſtar gemmæ, ad vitrum vilis prætii.*

Phyſica & jucunda & utilis doctrina eſt, omne tamen tempus pro perdito judicandum, quod in Phyſica Peripatetica tum impenditur, ita inepta, & ſtulta ibi ſunt omnia.

Parum melius de eorum Philoſophia Practica *ſentio, cujus tamen vera ſcientia homini maxime neceſſaria eſt. Quoniam enim ne quidem* prudentiam Moralem, *aut Politicam aut Oeconomicam inculcat. Num imprudentiæ nomen meretur? certè tamen habitus eſt prudentia vacuus, unde poſtea neceſſe eſt ut extra Philoſophiam hanc nobis comparemus.*

Ce à quoi on donnoit le nom de Métaphyſique étoit un repertoire d'*idées vagues*, un Arſenal, d'où, ſur toutes ſortes de ſujets, on pouvoit tirer des armes pour & contre, & dans l'étude de laquelle on ſe formoit à la fatale habitude des fauſſes ſubtilités, à embarraſſer les autres, &

& à s'embarraſſer ſoi-même. L'Evêque de Salisburi, trouve ce caractère dans un Docteur de ſon tems nommé *Gunning*. L. I

Obſervations ſur la Métaphyſique.

XIV. On diſtingue la Métaphyſique en deux parties, l'une ſpéciale, & l'autre generale : je commencerai par dire ce que je penſe ſur l'Introduction de la ſpéciale dans la Philoſophie.

On y traitte de Dieu & de l'Ame; On y prouve l'exiſtence de Dieu, & on y explique ſes attributs. On y prouve l'immatérialité, la liberté, & l'immortalité de l'ame.

Je reconnois que ce ſont là de grands objets de connoiſſances bien dignes de toute nôtre attention. Maîs ce ſont là deux grands objets, de l'explication deſquels les Théologiens ſont particulièrement chargés, & ils oublieroient ſcandaleuſement leur devoir, s'ils n'en faiſoient pas une grande partie de leurs Cours.

Cela poſé, je conſidére que le tems eſt précieux, & qu'on doit ſe faire une grande obligation de le ménager, & de le diſtribuer en telle ſorte

ſorte, que la jeuneſſe n'ait pas beſoin de s'inſtruire des mêmes vérités dans deux Auditoires différens.

Si un Profeſſeur de Philoſophie retient dans ſon Auditoire plus de trois ans ſes Diſçiples, on l'accuſe de lenteur, ou de peu de diſcipline, quelque fois des deux enſemble, & on lui reproche ſon peu d'habileté.

La Philoſophie Théoretique n'eſt pourtant pas la ſeule ſcience dont il eſt établi, que les Etudians de Philoſophie s'occuperont ; à la Phiſique, à la Logique, on veut qu'ils ſe joignent l'étude du Grec & de la Morale: par là on eſt réduit à ne leur donner que des Cours trés ſuperficiels, & encore ſans leur laiſſer le tems, ni de reflèchir ni d'examiner, ce qui eſt pourtant le principal, puiſque c'eſt par là ſeulement que l'Eſprit prend des forces, & avec les forces du goût pour la vertu, pour la vérité pure, & pour le chemin qui y conduit, c'eſt à dire, la manière de la chercher heureuſement.

Il y a plus : on convient, que ſur ces deux grands objets de la

Métaphyſique ſpéciale, nos lumières naturelles ſont trés bornées, qu'il eſt dangereux de leur donner eſſort, & que c'eſt de la Revelation que nous devons tirer des connoiſſances ſûres. Pourquoi donc ſe hazarder de paſſer chès un Profeſſeur de Théologie avec un Eſprit rempli de préjugés, pour un Siſtème dicté par une Métaphyſique téméraire. On n'a qu'à ſuivre pié à pié l'Hiſtoire Ecléſiaſtique, pour ſe convaincre à quel point la Religion a été obſcurcie par une trop hardie Métaphyſique, comme des ſavans d'une grande habileté & d'une grande ſincérité me l'ont avoué en propres termes. C'eſt dans la Metaphyſique des Eſpagnols que le Juif Spinoſa a puiſé ſon Athéiſme & la hardieſſe de propoſer, ſous le nom de Dieu, une Chimèrique ſubſtance, qui ſen eſt infiniment éloignée; & des Philoſophes de nos jours n'ont qu'un peu déguiſé ces idées, ou ce Galimathias, en vuë de ſe donner pour des Eſprits Originaux. Ce qu'il nous importe de ſavoir touchant nôtre Créateur & nôtre Ame, & ce dont il nous eſt non ſeulement permis,

permis, mais il eſt de nôtre devoir de nous inſtruire, par nos lumières naturelles, ſe trouve établi dans une Logique raiſonnable avec une grande ſimplicité, & une égale force.

Dans la Logique, on traitte expreſſément des Cauſes; & que diroit-on d'une Logique, ſi ce Chapitre y manquoit? On développe donc cette idée, on en explique la Nature & les différences, on y diſtingue les Cauſes en premières & en ſecondes, on expoſe leurs Caractères, & on en démontre la vérité. Dans cet endroit la néceſſité de reconnoitre une Cauſe Première & Eternelle s'offre ſi à propos à nôtre eſprit, que nous ne pouvons héſiter à la reconnoitre, ſans tomber en contradiction; eſt-elle auſſi bien à ſa place dans une autre partie prétendue de la Philoſophie, hériſſée de doutes & de difficultés, & certainement enveloppée de ténèbres, car rien n'eſt plus ſcabreux que les Livres des Métaphyſiciens; & une bonne Logique les rend tout à fait mépriſables.

Dans la Logique, on traite de la ſubſtance & on en établit l'idée; on y diſtingue l'idée de l'état de celle de la ſubſtance, de ce qu'on appelle *Accident*, *Mode*, *Attribut*; on éclaircit tous ces termes ; on en diſſipe l'obſcurité & l'équivoque : c'eſt par là qu'on prévient divers Galimathias, & diverſes erreurs. Il eſt du devoir eſſentiel d'un Logicien d'apprendre à raiſonner ſur ces matières, & de ne rien avancer qui ne ſoit évident & inconteſtablement démontré. Pourquoi y revenir dans la Métaphyſique, où on ne traitte ces matières importantes que pour apprendre à les chicaner, & à les embrouiller par des Diſputes.

Un devoir des plus eſſentiels d'un Logicien, c'eſt d'apprendre à ſes Diſciples la différente manière dont ils doivent règler leurs Etudes & leurs Méditations, ſuivant la différente nature des Objets dont ils cherchent à ſe procurer la connoiſſance. Voila pourquoi, on y apprend de quelle manière il convient de parler, *de ce qui eſt, & de ce qui n'eſt pas, de ce qui ſera, de ce qui peut être, de l'impoſſible.*

On

On y apprend encore à distinguer ce qui eít substance d'avec ce qui est état de substance. La substance est ou finie ou infinie : là on y dévelope, & on y établit la capacité de l'Esprit humain, à s'elever à la pensée de ce qui est infini ; on y démontre comment l'Existence de l'Etre infini n'exclut point l'existence réelle des Etres finis. Tous ces secours sont nécessaires pour former l'Esprit à penser juste ; ils sont donc du Ressort de la Logique.

On a droit de regarder la Logique comme la Médecine de l'Ame. Un Illustre Academicien, Gentilhomme Allemand, en a fait imprimer une sous ce nom. Or, dans cette science, qui a l'Ame pour objet, comme dans celle qui a pour objet le Corps, il n'est pas moins important, il est même plus nécessaire, de penser aux moiens de conserver la santé, qu'à ceux de la rétablir.

La Logique doit donc nous apprendre les moiens de mettre nos Facultés en bon état, & de les perfectionner, pour en tirer tout le

fruit & toutes les connoiſſances qu'il nous eſt permis d'en eſperer. Or comme, de l'aveu de tous les Philoſophes, nous ne connoiſſons de la Nature & du pouvoir de nos ames, que ce que l'expérience intérieure, que nous faiſons de tous ſes Actes, nous en apprend ; la Logique doit nous apprendre à connoitre nos facultés, leurs forces, & leur étendue: car, ſans cela, comment nous mettroit-elle en état de les bien diriger ? Elle doit donc nous aprendre à nous ſentir nous mêmes, à reflêchir ſur nos actes & ſur nos ſentimens, & à les ranger en bon ordre.

Un Logicien attentiſ à remplir ſes devoirs, apperçoit qu'un ſeul Etre, qu'un ſeul principe, qu'une ſeule & même ſubſtance, *voit*, *imagine*, *& penſe intellectuellement*, *veut* & ſe détermine à vouloir, éprouve des *panchans*, eſt agité par des Paſſions.

Il n'eſt donc pas néceſſaire de s'inſtruire de l'Ame & de ſes facultés, dans la Partie ſpéciale de la Métaphyſique ; la Logique nous en inſtruit ſuffiſamment, & nous ap-

prend

prend l'ufage que nous en devons faire ; elle nous découvre jufques où il nous eft permis de compter fur nos Sens ; elle nous enfeigne à tirer parti de nòtre Imagination, & à nous garantir des écarts où elle peut nous jetter ; elle nous convainc de nos idées intellectuelles, & des moiens de les étendre. Un Logicien néglige fon devoir lors qu'il omet quelqu'une de ces inftructions. Il faut qu'il nous apprenne à nous rendre attentifs, & à perfectionner nôtre pénétration naturelle, & nôtre memoire. Les préceptes qui tendent là, font femés dans la Logique de Clauberge. Ces mêmes fpéculations font la plus grande partie du fameux Ouvrage intitulé *De la Recherche de la Vérité*, & le celebre Mr. *Locke* a donné tout net à fa Logique le titre de l'*Entendement humain.*

En vain la Logique prefcriroit des Règles, & donneroit des confeils, fi les Difciples qu'elle enfeigne n'avoient pas le pouvoir d'y reflèchir, & de fe déterminer à les fuivre : elle fuppofe donc la Liberté ; & ce qu'elle fuppofe elle doit en prouver l'exiftence, la réalité & les forces.

L'important article de la Liberté eſt donc tout à fait du Reſſort de la Logique, & il lui eſt eſſentiel; d'autant plus, qu'on ne tombe dans l'erreur, qu'en abuſant de la liberté, par un acquieſcement trop précipité à des vrai-ſemblances, & que ſon véritable uſage, ſa perfection, & le but auquel elle eſt deſtinée, c'eſt de ſe rendre à l'évidence qui l'éclaire, & qui la ſaiſit, d'y fixer ſon attention, au lieu de l'en détourner par bizarrerie, ou pour ſe livrer à ſes panchans avec plus d'abandon.

Un homme qu'aucune paſſion n'agiteroit, & qui ne ſeroit point maitriſé, ni par les impreſſions des ſens, ni par les travers de l'Imagination, ni par les fougues des paſſions, quand même on ne lui auroit enſeigné aucun précepte de Logique, iroit au vrai, comme par un inſtinct naturel, & ſon ame tranquile ſe feroit une ſatisfaction, en même tems qu'un devoir, de le reſpecter, & de faire ſervir la lumière d'une prémière vérité, à s'éclairer d'une ſeconde. Voilà donc les facultés de l'ame, l'objet indiſpenſable d'une Logique,

qui

qui mérite ce nom. Les ſentir, en connoitre la destination & la ſuivre, ſont les moyens de vivre en homme raiſonnable.

Le don de la liberté, dont Dieu a fait préſent à nôtre ame, & dont la Logique doit ſe faire un point capital d'établir la vérité, & la certitude, prouve que ſa nature n'eſt point corporelle; car un corps ne ſe met jamais en action & en mouvement de lui-même, & il y eſt toujours déterminé par une cauſe extérieure.

La faculté de la Mémoire prouve encore la même choſe. La Logique dont un des devoirs eſt de nous rendre l'exercice de cette faculté &plus aiſé & plus ſur; ſi elle veut s'acquiter de ſes obligations, doit nous apprendre à diſtinguer ſur le ſujet de la Mémoire, ce qui appartient en propre & eſſentiellement à l'ame, d'avec ce qui ſe trouve dans quelque dépendance du corps.

Il y a encore un autre endroit, où cet article important de la nature de l'ame trouve ſa juſte place, & c'eſt là, où la Logique, après avoir défini les Subſtances (ce qui ſe trouve dans toutes les Logiques) les

diſtingue en deux genres, celles qui penſent & celles qui ne penſent pas, & dès là, prouve, que celle qui penſe, n'eſt point corps, & que le corps eſt incapable de penſer.

Dans ce même endroit, après avoir diſtingué l'Etre en *Subſtance*, & en *Etat* ou *manière d'Etre des Subſtances*, en établiſſant les caractères, qui diſtinguent les *ſubſtances* de leurs *Modes*, ou de *leurs manières d'Etre*, elle poſe des principes, d'où il ſuit évidemment, que la *penſée* ne peut être un *Etat*, un mode, un attribut du corps.

La Logique ſeroit trop imparfaite, & ne nous donneroit point ce qu'elle nous fait eſpérer, par ſes promeſſes, ſi après nous avoir enſeigné, de quelle manière il faut s'y prendre, pour parvenir à connoitre les choſes telles qu'elles ſont en elles-mêmes, elle ne nous apprenoit pas à nous conduire ſagement & heureuſement, pour nous inſtruire des rélations qu'elles ont entr'elles; Rélations de conformité & de différence, rélation d'unité & de multitude &c. Les termes d'*Un* & de *Tout*, ſont de termes très équivoques; dont il eſt très néceſſaire d'expliquer

pliquer les divers ſens, & en particulier, celui dans lequel l'Ame & le Corps ne font qu'un ſeul Tout.

Dieu, nôtre ſouverain Maitre, a trouvé à propos, par des raiſons que nous devons croire très dignes de ſa Sageſſe, & dont même il nous eſt permis de nous procurer la connoiſſance de quelques unes, ſa ſouveraine Sageſſe & ſa ſouveraine Liberté, ont trouvé à propos, que l'Ame, la partie de l'homme, qui ſeule eſt capable de connoiſſance, & dont la capacité s'étend à tant d'objets, ne connut pas elle-même ſa propre eſſence : il lui doit ſuffire, dans cette vie, ou de connoître, par des ſentimens intérieurs, des expériences indubitables, des raiſonnemens enfin convaincans, ſes forces, ſes devoirs, ſa diſtinction d'avec le Corps, ſon immortalité, ſa deſtination. Un Logicien ſeroit impardonnable, s'il négligeoit d'éclairer ſes Diſciples ſur tous ces points: car ſans compter que le Chapitre des Cauſe Fins ales lui en ouvre un champ ſi beau, ſi grand & ſi naturel, cet article tient tout à fait à

ce qu'il y a de plus essentiel à la Logique.

Pour arriver au vrai, & pour le chercher avec succès, il est nécessaire de posséder un fonds de *tranquilité*; c'est un des points fondamentaux de la *Logique Naturelle*. Or comment arriver à cette tranquilité, que rien ne trouble, & qui donne un accès, aisé & sûr à la vérité ? Consultons nous bien, & en nous étudiant, nous nous convaincrons, que nôtre ame ne peut être satisfaite par peu de choses ; Destinée à la possession d'un bien infini, elle s'agite en mille manières, & court après mille ombres différentes, & toutes trompeuses, jusques à ce qu'elle se sente dans la route qui conduit surement à sa destination ; dès là elle se trouve victorieuse de ses passions, maitresse de ses desirs, hors des atteintes de la vanité & de la fausse gloire, au dessus des voluptés, & des illusions des sens. La Logique nous fait comprendre de quelle manière les erreurs des hommes, leurs disputes, & les animosités qui en sont les suites, partent de l'ignorance, où ils vivent, de leur

natu-

nature, & de l'excellence de leur destination ; ignorance qui leur fait chercher leur félicité là, où elle ne se trouve point. Tout ce donc que les Métaphysiciens, dans leur partie spéciale, sément de vérité sur Dieu & sur l'ame, parmi un grand nombre d'épines, de disputes & d'hypothèses témérairement hazardées & imaginées, trouve sa juste place dans une saine Logique, qui ne mériteroit point ce nom, qui ne feroit point une science raisonnable, propre à donner des forces à la Raison, si ces articles n'y étoient pas traités, avec une évidence propre à en faire naitre d'heureux fruits.

La partie de la Métaphysique qu'on appelle générale, roule toute entière sur des idées générales, qu'ils appellent aussi *universelles*, & sous des Noms de même nature, & par là obscurs, équivoques, propres à embrouiller : on y parle de l'Etre en général ; on le distingue en des espèces vagues aussi. *Tout ce qui existe est une chose, ou l'état d'une chose* ; mais il ne leur plait pas de s'énoncer ainsi. Les Etres, disent-ils, sont ou Substances ou Accidens, &

là

là-deſſus ils font l'énumeration de ce qu'on appelle les Dix Prédicamens d'Ariſtote, *ſubſtance*, *quantité*, *qualité*, *action*, *paſſion*, *relation* &c. & ils ajoûtent, Antéprédicamens, Poſtprédicamens, les cinq Univerſaux, ou l'Arbre de Porphyre, *Genre*, *eſpèce*, *différence*, *propre*, *accident*: tous de grans mots, qui la plûpart ne couvrent que des fadaiſes, dont les perſonnes de bon goût ont honte.

C'eſt là l'Arſenal des Vétilles, des Chicanes, des mal-entendus, des conteſtations qui ne finiſſent point.

Tout ce que nous avons, dans la Théologie, de ténèbres, qui couvrent l'auguſte ſimplicité de la Religion, tire ſa ſource de cette infortunée, de cette déplorable Métaphyſique, & l'entêtement pour ces horribles inutilités, eſt allé ſi loin qu'il n'y a que quelques ſiècles, qu'un Scholaſtique Ecoſſois ſoûtenoit qu'on avoit plus d'obligation à Ariſtote, qu'aux Apôtres, puiſque, ſans le ſecours de ſa Métaphyſique, on n'entendroit pas l'Evangile.

On peut juger du grand ſens des Métaphyſiciens par ces ſublimes maximes,

ximes qui en font un des Ornemens ; *Tout ce qui eſt, eſt un, eſt vrai, eſt bon, eſt parfait.* Voilà de magnifiques affirmations ; mais on a bien de la peine à les croire.

En voici le Commentaire qui les réduit à rien : une piéce de fauſſe monnoie eſt *véritablement* une piéce de mauvais aloi. *Tout être, eſt un*, aucun Etre n'eſt double de ce qu'il eſt. Un ſcélérat ne laiſſe pas d'être un *bon* Etre, ne fut-il bon que pour le Gibet. Un *Monſtre eſt parfait*, car il eſt parfaitement ce qu'il eſt. Ces vérités ne répandent pas ſeulement un ridicule ſur les Métaphyſiciens, elles donnent lieu à des conſéquences auſſi dangereuſes que fauſſes. *Tout ce qui eſt, eſt bien*, diſent les Libertins ; par conſéquent tout ce qui nous eſt arrivé de faire, étant réel, eſt par-là même un bien ; & nous aurions grand tort de nous en inquiéter, par le moindre reproche. L'*Etre eſt un* : il n'y a donc qu'une ſeule ſubſtance, diſent les Spinoſiſtes. Le *corps n'eſt point un*, donc il n'eſt pas un Etre, ce n'eſt qu'une apparence d'Etre, diſent les imitateurs de ce célébre & déteſtable Athée.

thée. Heureusement, une saine Logique nous fournit des préservatifs, contre ces fourmillères d'erreurs. Ce stile barbare des Métaphysiciens avoit inondé la Philosophie, & des Logiciens ont entrepris d'en faire sentir le ridicule, d'en lever les équivoques, d'en débrouiller les erreurs, & d'en extraire tout ce qu'il peut renfermer d'utile.

Un Logicien doit montrer les diverses routes, qu'il faut suivre pour parvenir à connoître les objets de nos Etudes; routes différentes, suivant les différentes natures des choses, à l'étude desquelles nous nous appliquons. Il est donc du devoir d'un Logicien, de définir les Substances, & d'empêcher qu'on ne les confonde avec leurs états; il doit apprendre à distinguer les choses mêmes d'avec leurs modifications; il doit distinguer les substances en finies & infinies, en substances corporelles, & en substances qui pensent, & ouvrir les routes qui conduisent à la connoissance des une, & des autres; il doit répandre assez de lumière dans l'esprit humain, pour lui empêcher de confondre le Rélatif

avec l'Abſolu, l'Eſſence avec les Suites, & les ſuites néceſſaires, avec les accidentelles.

Non ſeulement les Subſtances ont chacune leur exiſtence à part, elles ont encore entr'elles différens Rapports, & l'attention à ces rapports nous conduit à diverſes connoiſſances Phyſiques & Morales : c'eſt ici un vaſte champ, où l'on a beſoin de règles & de précautions, pour ne point s'égarer.

Il y a des rapports de reſſemblances, en divers degrés ; des rapports d'égalité ; des rapports d'identité ; des rapports de différences & d'oppoſition. Il eſt de divers genres de rapports, de multitude, d'unité ; de diverſes eſpèces de Touts, & de Parties ; de divers genres de Cauſes, & enfin d'Effets, qui pour être toûjours cauſes & effets, ne laiſſent pas de renfermer de grandes différences. Les Métaphyſiciens ont traité de tout cela ; mais malheureuſement, à leur manière, ils ont tout embrouillé & tout parſemé d'équivoques : c'eſt ce que les Logiciens raiſonnables ont entrepris de rectifier, & en quoi ils ont

ont réuſſi, avec beaucoup plus de ſuccès que l'Ecole, qui ſe plait ſur tout dans les diſputes, ne l'auroit ſouhaité.

L'eſprit humain eſt borné, mais, nonobſtant ſes bornes, éclairé par de bons principes, & conduit par une bonne route, il ne laiſſe pas d'aller loin. Tous les objets qui exiſtent, ſont déterminément chacun ce qu'il eſt, & différens entr'eux, par plus ou moins d'endroits : les connoiſſances déterminées, ſont donc les plus ſures, & les plus parfaites, parce qu'elles ont plus de conformité avec les objets, dont chacun eſt déterminément ce qu'il eſt.

Nos prémières idées ſont dabord imparfaites ; ce qu'elles nous font connoitre, dans un objet, ſe réduit dabord à peu, & ne nous fournit pas des moyens ſurs de les diſtinguer d'avec pluſieurs autres, qui en ſont très différens. Une idée vraie, mais également applicable à pluſieurs objets, s'appel e *Univerſelle*. Elle nous apprend à en connoitre une partie, ſans nous inſtruire des autres ; ces idées là ont reçû le nom d'*abſtraites*,

parce

parce qu'elles tirent, en quelque manière, une partie d'un ſujet, d'avec les autres, qui y ſont renfermées, pour la conſidérer ſéparement, ſe la rendre plus familière, & s'en ſervir enſuite comme d'un moyen propre à paſſer à la connoiſſance des autres, par les liaiſons qu'elles ont entr'elles.

Les bornes de nôtre eſprit nous forceroient, quand même nous ne le voudrions pas, à nous contenter d'aller, par degrés, aux connoiſſances que nous nous propoſons d'acquerir; de ſorte que cette manière de s'inſtruire, par *abſtraction*, devient dans bien des cas abſolument néceſſaire: mais ſi on en tire parti, on en abuſe auſſi extrèmement: un Logicien, honnête homme, doit donner toute ſon attention à diſtinguer les uſages d'avec les abus de cette manière de penſer, ſoit en matière de Théorie, ſoit en matière de Pratique.

Je n'écris ici ſur ce ſujet qu'un abrégé des plus courts; voilà pourquoi je me contenterai d'alleguer encore un ſeul exemple. J'écris & je n'écris

n'écris pas ſur rien ; mais je fais couler ma plume ſur un ſujet qui exiſte, que j'appelle du papier : Ma plume, qui trace des caractères, exiſte auſſi. En prononçant tous ces mots, j'entens ce que je dis : j'ai donc l'idée d'une exiſtence que j'applique également & au papier, & à la plume, & à une infinité d'autres objets. Or que ſignifie ce mot d'*Exiſtence* ? C'eſt le nom d'une idée, & non pas celui d'un objet qui exiſte au dehors de moi.

Je ne tiens pas deux choſes dans ma main, ma plume & ſon exiſtence : l'exiſtence de ma plume, c'eſt ma plume même, comme l'exiſtence de mon papier, c'eſt le papier même ; mais parce que le mot d'exiſtence eſt un mot ſubſtantif, les Métaphyſiciens ſe ſont imaginés un je ne ſai quoi, qui repondoit à ce mot général, une exiſtence qui n'étoit, ni celle d'un arbre, ni celle d'un cheval, & qu'ils appelloient une exiſtence univerſelle ; ainſi en étoit-il du nombre, ils ſupoſoient l'exiſtence un nombre qui n'étoit ni 5. ni 40. ni 100. Cela alloit ſi loin, qu'à l'occa-

l'occaſion du mot *Pierre*, qui étoit un nom commun à pluſieurs hommes, ils s'imaginoient un je ne ſai quoi, qu'ils appelloient *Pétreïté*, & la deſſus ils ſe partageoient: les uns plus raiſonnables n'en faiſoient qu'un nom, & les autres plus chimériques ſoûtenoient qu'à ce mot répondoit une *réalité*. On appelle les prémiers *Nominaux*, & les autres *Réaliſtes*, & la Queſtion qui les diviſoit, s'énonçoit en ces termes élégans: *l'Univerſel eſt-il de la part de la choſe, ou de la part du Concept?* On a diſputé là-deſſus, & on s'eſt échauffé, juſqu'à ſe battre, non pas ſeulement à coups de plume, mais à coups de canifs; aujourd'hui encore il y a dans quelques Univerſités deux Profeſſeurs en Métaphyſique, dont l'un tient pour les *Nominaux*, & l'autre pour les *Réaliſtes*.

Cette habitude avec le Galimathias a ſon uſage, quand il s'éléve des différences de ſentimens: car ſi on les décide en ſtile métaphyſique, chacun tirera la déciſion de ſon côté, à la faveur de l'équivoque. Un malheur, qui paſſe tous les autres, c'eſt que le goût de la Jeuneſſe ſe

gâte:

gâte, & leur mauvais goût se répand ensuite dans les Sermons, dont les fruits sont si minces; les Auditeurs s'en plaignent, les gens de bien en sont mortifiés, & ce n'est pas sans fondement.

Mais en écrivant en François sur ce sujet, on a trop d'avantages pour se battre à armes égales, il faut que ce soit en Latin. J'ai autrefois composé un *Tentamen Metaphysicum*, c'est-à-dire, *Essai de Métaphysique*, que je pourrai bien faire réïmprimer avec quelques additions.

Il y a des sujets dont on peut raisonnablement se promettre que la connoissance sera de quelque usage, avant même que de les avoir étudiées; mais il y en a aussi de l'utilité desquels on ne sauroit juger, à moins qu'on ne les connoisse. Avant que d'avoir appris aucune règle d'Arithmétique, avant même que de savoir former aucun chiffre, on comprend que des méthodes abrègées, à l'aide desquelles on peut aisément & sans erreur faire de grands comptes, doivent être d'un grand usage; on comprend encore qu'un art, qui apprend à mesurer de grandes

des diſtances, qu'on ne voit encore que de loin, & à s'aſſurer de l'étenduë des ſurfaces quelques irréguliéres qu'elles ſoyent, mérite bien qu'on s'y applique. Mais comment donner quelque idée de l'utilité de l'Algèbre, & d'une utilité proportionnée à l'attention & au tems qu'elle demande, à ceux qui ne l'entendent point du tout ? La plûpart des commençans s'étonnent & s'éffrayent preſque d'un langage tout nouveau, dont ils ne ſauroient prévoir aucun fruit ; Ils ne ſavent ſi on leur fait étudier une Science de quelque uſage, ou ſi on ne fait que fatiguer leur attention, ſur des amuſemens auxquels la vanité donne du prix, parce que peu de gens ſont en état d'y réuſſir.

Il ſemble que Socrate (L. VII. de la Rep.) ait voulu prédire ce que nous voyons de nos jours. Les Mathématiques pures ſont difficiles, & médiocrement honnorées. Les découvertes ſont peu nombreuſes, parce qu'on ne s'anime pas à les chercher. Il faudroit d'habiles gens pour y préſider, ils ſont rares, & quand on en auroit trouvé de très capables, les

Mathé-

Mathématiciens le plus ſouvent ſont gens trop pleins d'eux-mêmes, pour ſe laiſſer conduire par autrui. Le remède ſeroit que le public s'en mêlat; ſi par les récompenſes, il excitoit l'émulation des beaux génies, on verroit bien-tôt les difficultés vaincues; car de quelques épines que ſoient environnées ces belles Sciences, & malgré le peu de cas qu'on en fait, elles ne laiſſent pas de ſe perfectionner, & de s'enrichir tous les jours, par le plaiſir qu'elles procurent à l'Eſprit de ceux qui les connoiſſent.

Dans l'ignorance où vivent les hommes d'une infinité de choſes qu'ils auroient intérêt de ſavoir, on ne peut que louër la délicateſſe de ceux, qui ſe feroient de grands reproches, s'ils donnoient quelque partie de leur tems à étudier des inutilités. Mais on n'eſt point en droit de condamner, comme des gens qui perdent un tems précieux, ceux qui l'employent dans des recherches, dont on ignore ſoi-même les uſages; & il y auroit trop de préſomption à conclure, Je ne dévine pas de quel uſage ſont de certaines Théories,

où je n'y vois goute, donc elles n'en ont point du tout ; car peut-être raisonneroit-on tout autrement, si on en avoit la connoissance.

Or que sait-on si ce qui nous paroit inutile aujourd'hui, ne nous deviendra pas utile quelque jour ? Les vérités tiennent l'une à l'autre, & font comme une grande chaine. Il seroit sur tout déraisonnable de mesurer l'inutilité d'une chose par la répugnance qu'on a pour elle. Un ridicule assés général, c'est de traiter d'inutile, ce en quoi on ne réussit pas. On peut appliquer à ceux qui pensent ainsi, la Fable du *Renard* & des *Raisins*.

Mais quand après avoir acquis de certaines connoissances, on ne comprend point à quoi elles peuvent servir ; quand plus on les pousse, moins on en voit l'usage, doit-on se permettre de les continuer ? C'est une objection qu'on m'a faite contre ce que les Mathématiciens regardent comme le plus sublime de leur Science. Pour prouver qu'on ne doit pas abandonner les spéculations subtiles, sous prétexte qu'on

n'en voit pas d'abord l'uſage, on a allegué l'exemple de la Cycloïde, qui d'abord ne préſentoit qu'une matière à éxercer l'attention & la ſagacité des Mathématiciens du prémier ordre, mais dont M. Huygens trouva enfin moien de tirer un ſecours à porter l'Horlogerie à ſa plus grande perfection. Après une aplication ſi heureuſe d'une Théorie dont on ne s'étoit occupé pendant longtems que par le plaiſir d'inventer, de ſentir ſes propres forces, & peutêtre de les étaler aux yeux des autres, on ſe crût autoriſé à s'abandonner aux Théories les plus rafinées; il n'y eut point de ſpeculation ſi éloignée de toute apparence d'uſage, dont on n'eſperât, qu'avec le tems le Genre-humain tireroit quelque parti merveilleux; On inventa Courbes ſur Courbes ſans conſiderer que, ſi même on venoit à bout, dans la ſuite du tems, de trouver dans leur nature quelque proprieté d'uſage, on n'en pourroit néanmoins tirer aucun parti, par l'impoſſibilité où l'on ſeroit de les décrire exactement, à cauſe de leur exceſſive compoſition.

Perſonne

Perſonne, dit Mr. de Fontenelle, n'avoit mieux que Mr. de Vauban rappellé du Ciel les Mathématiques, pour les occuper aux beſoins des hommes, & elles avoient pris, entre ſes mains, une utilité auſſi glorieuſe peut-être que leurs plus grande ſublimité.

L'Académie lui devoit une reconnoiſſance particulière de l'eſtime qu'il avoit toûjours euë pour elle, les avantages ſolides, que le public peut tirer de cet établiſſement, avoient touché l'endroit le plus ſenſible de ſon ame.

L'habitude d'être en garde contre les inutilités, eſt une des plus néceſſaires, & ſi l'on ſe rend attentif à ce qui ſe paſſe dans le monde, on trouvera que les hommes ſe rempliſſent l'Eſprit d'objets inutiles, pour ſe diſtraire de ceux, dont la conſideration leur ſeroit importante, mais à laquelle ils ſe refuſent, parce que leurs paſſions ne s'en accommodent pas.

Le plaiſir qu'on ſe fait de regarder, comme d'une utilité merveilleuſe pour l'Horlogerie, & enſuite pour la Navigation, une Cour-

be, qu'on avoit long-tems étudiée par le ſeul plaiſir de la connoitre, fit d'abord conclure qu'il y auroit une extrème difference entre les Horloges où on l'auroit emploiée & celles où on la négligeroit; Il a fallu du tems pour ſe détromper, & pour oſer conſulter l'Expérience là-deſſus; On a vû enfin que ſans Cycloïde on faiſoit des Pendules auſſi exactes & auſſi regulières qu'avec la Cycloïde; On n'a pas eu de peine à en comprendre la raiſon, & il a fallu ceſſer d'oppoſer cette réponſe à ceux qui ſe récrient ſur l'inutilité des Théories pénibles.

Ne pourroit-on point leur répondre, que l'Homme n'eſt pas ſeulement né pour l'action, mais qu'il eſt auſſi né pour la Contemplation Si le Genre humain avoit vécu dans l'innocence, le plaiſir d'aller de lumiere en lumiere auroit rempli la plus grande partie de ſon tems. Je veux que la Cycloïde n'ait pas l'utilité dont M. Huygens s'étoit flatté, toûjours nous offre-t-elle des Théories bien dignes d'attention, (a) ſur

(a) L'application de la Cycloide à la Pendule, avoit été fort pratiquée,

ſur de certaines proprietés du mouvement. Combien y a-t-il de gens à qui une naiſſance diſtinguée, ou de grands revenus, ſont des titres ſuffiſans pour ne s'embaraſſer de quoi que ce ſoit? Ils vivent pour eux mêmes, ils vivent pour vivre & pour paſſer agréablement leurs jours. Ils profitent du travail des autres, ſans que de leur côté ils faſſent quoique ce ſoit dont les autres puiſſent profiter; c'eſt un privilège ſur lequel on ne les inquiéte point, on les laiſſe jouir de leur molleſſe dans un parfait repos. Pourquoi refuſer le même privilège à une force ſingulière de génie & à un tour d'eſprit tout particulier? N'y-a-t-il que la naiſſance, n'y-a-t-il que les richeſſes qui mettent un homme en droit de ſe choiſir un genre de vie, où il ſe faſſe de certains plaiſirs, ſans traverſer, ni ſéconder ceux des autres?

Les Mathématiciens, qui s'abandonnent à leurs ſpéculations, peu-

du moins en apparence; Mais on commence à en reconnoitre l'inutilité. L'application d'une Epicicloide aux dents des roües, ſeroit certainement utile. Mais elle eſt negligée 17:7.

vent répondre à ceux qui les blâment, ce que *Ciceron* répondoit à ceux qui condamnoient comme excessif son attachement à la Philosophie. Il faut connoitre les choses excellentes, pour comprendre la peine qu'il y auroit à ne leur donner qu'une petite partie de son tems.

La Géometrie étant quitte, pour ainsi dire, envers la Pratique, est en droit de pousser plus loin la spéculation, & de donner quelque chose à la simple curiosité, quand l'utilité est satisfaitte.

S'il convient de préferer toujours le plus utile à ce qui l'est moins, quand on est capable de l'un & de l'autre, on ne disconviendra pas que l'analise des jeux de hazard, quoique cet ouvrage soit la preuve d'un génie trés supérieur, ne soit pourtant moins instructive & moins utile que l'Histoire de la Géometrie, entreprise par le même Auteur, mais trop tard.

Il auroit été trés agréable à l'Esprit humain, & sur tout à un Esprit Géométrique, de voir cette espèce de progression, dont les intervales sont d'abor dextrèmement grands, &

& vont ensuite naturellement en se serrant de plus en plus.

L'Histoire ancienne auroit fait voir des méthodes embarrassées, qui ont conduit les plus grands génies à ce qui n'est à présent qu'un jeu. La Moderne, qui a pour Epoque Des cartes, auroit été plus agréable & plus intéressante, mais en même tems plus dangereuse à traiter. Non seulement des particuliers, mais aussi des Nations entières ont eu des jalousies. (1719)

CICERON me fournit encore une pensée qui sert à faire l'Apologie de ce grand attachement de quelques Mathématiciens pour leur Science; attachement qui paroit excessif à bien des gens. Ce grand homme avoit donné à sa Patrie ses principaux soins & la plus grande partie de son tems, pendant que ses soins & son tems lui pouvoient être de quelque utilité: mais dès qne la raison n'y fut plus écoutée; dès que la violence eut pris sa place, & qu'on n'eut plus d'autre règle, que les fantaisies d'un injuste maître; au lieu de se laisser accabler par des regrets

inutiles, ou de paſſer le reſte de ſes jours dans une oiſiveté encore plus indigne de lui; il chercha ſa conſolation dans la Philoſophie, & s'abandonna à la cultiver.

Si l'on veut vivre en repos, ce n'eſt pas ſeulement en matière de Théologie & de Morale, qu'on ſe voit obligé de s'informer plûtôt de ce que penſent les autres, que de s'inſtruire de ce qu'il eſt raiſonnable de penſer; ce n'eſt pas ſeulement en matière de Morale & de Théologie, que, dans plus d'un Païs, on eſt preſque réduit à la néceſſité d'aller prendre toutes ſes idées dans la tête d'un ſeul homme: il ſe trouve encore dans le monde des Théologiens ſourcilleux qui étendent leur juriſdiction ſur la Logique & la Phyſique. Ce n'eſt pas ſur les règles du Bon-Sens qu'on peut ſe permettre d'examiner leurs opinions; c'eſt ſur leurs opinions au contraire qu'il faut dreſſer les règles du Raiſonnement. On s'expoſe encore à leur diſgrace dès qu'on trouve dans l'Univers quelque principe ou quelque arrangement différent, de celui qu'ils ont

ont imaginé. C'eſt dans le Labyrinthe des ſublimes Mathématiques qu'on peut trouver un azyle contre ces cruels ambitieux, qui veulent s'aſſujettir la Raiſon des autres hommes: Enfoncez-vous dans ces délicieux circuits, leur eſprit eſt trop peſant & trop pareſſeux pour vous y ſuivre; c'eſt-là qu'à l'abri de leurs perſécutions il eſt enfin permis de penſer librement, & de vivre, ſans danger, en homme raiſonnable.

Si un homme à force de raiſonnemens & d'expériences, venoit enfin à bout de rendre les terres plus fertiles, par de nouvelles manières de les cultiver, on ne l'accuſeroit pas aſſurément d'avoir perdu ſon tems dans des inutilités: Pourquoi donc faire ce reproche à un homme qui trouve moyen, par ſa manière d'étudier, de donner tous les jours à ſon Eſprit plus de pénétration, plus de force, plus d'étenduë, plus de fécondité? Eſt-ce que cette culture ne vaut pas celle de la terre? Eſt-il permis de préférer ce qui intereſſe la vie animale à ce qui ne regarde que l'Entendement? *Hiſt. de l'Ac. R. des Sciences. Tom. I. p. 9.*

Les Mathématiques n'ont pas fait moins de progrés que la Physique, celles qui lui ſont mêlées ont avancé en même tems, & les Mathématiques pures ſont aujourd'hui plus fécondes, plus univerſelles, plus ſublimes, & pour ainſi dire plus intellectuelles, qu'elles l'ont jamais été. A meſure que ces Sciences ont acquis plus d'étenduë, les méthodes ſont devenuës plus ſimples & plus faciles. Enfin les Mathématiciens n'ont pas ſeulement donné depuis quelque tems une infinité de vérités, de l'eſpèce qui leur appartient; elles ont encore produit aſſés généralement dans les Eſprits, une juſteſſe plus prétieuſe que toutes ces vérités.

A la vérité on demandera encore à ceux, dont tous les ſoins aboutiſſent à augmenter les forces & la ſagacité de leur Eſprit, quel parti ils veulent tirer de ſes forces & de cette ſagacité, qu'ils ne trouvent jamais aſſez pouſſée? s'ils répondent que leur but eſt d'acquérir des forces qui le mettent en état de s'élever à de nouvelles ſubtilités, d'où ils tireront encore de nouvelles forces,

par

par lesquelles ils démêleront des subtilités encore plus embarrassées, il se pourra que peu de gens se trouveront satisfaits de cette réponse. Mais ils fermeroient la bouche aux contredisans, & ils feroient honneur à leur étude favorite; s'ils vouloient bien faire usage de leurs forces, sur d'autres sujets, & prouver, par le succès avec lequel ils les traiteroient, que ce qu'ils alléguent en faveur de leur art chéri, ne consiste point dans de vaines excuses, par où ils imposent à eux-mêmes & tâchent d'imposer aux autres, en faisant l'Apologie d'un genre d'étude, auquel bien de gens s'imaginent que l'humeur, le hazard & la vanité, peut-être, a plus de part que la Raison.

J'ai ouï diverses personnes se plaindre, que les Mathématiciens faisoient en effet sentir un esprit de démonstion; mais que sur d'autres sujets, ils ne paroissoient pas plus scrupuleux; qu'on trouvoit en eux, comme chez les autres, un esprit d'hypothèse, & un penchant à se contenter de la vrai-semblance, sur tout si elle étoit leur ouvrage. En Physique, il leur arrive d'avancer des hypothèses, qui

répugnent même à ce que l'on connoit de la nature du corps, & de ses Attributs. Sur des suppositions ils bâtissent des calculs, dont la subtilité & l'enchainure les éblouit & éblouit leurs lecteurs; au point d'admettre des principes incroiables (du moins indémontrables,) par l'agrément qu'ils trouvent à en voir naître des conséquences. Le plaisir d'éprouver la facilité avec laquelle ils manient le calcul, les engage même à l'étendre, jusqu'à des cas qu'ils reconnoissent eux-mêmes impossibles.

Chacun d'eux, si on les en croit, fait un cas singulier de la simplicité des preuves; c'est en cela qu'ils font consister l'*élégance*. Je me persuade, disent ceux qui se plaignent de ces Savans, que quand elle se présente, ils ne s'en éloignent pas; mais ne la trouveroient ils point plus souvent, s'ils prenoient plus de soin de la chercher : convaincus de l'utilité de leur art, pour procurer à l'esprit humain ce qu'il y a de plus desirable, un fond & une habitude affermie de Justesse, il semble, qu'ils devroient donner une toute autre application à faciliter aux hommes une

étude

étude si intéressante pour eux tous, & à leur épargner les longueurs & les pénibles efforts que cette étude leur coute : & à cette occasion on fait une nouvelle remarque ; c'est que l'on confond la simplicité avec une brieveté, & encore une brieveté apparente, lors que dans une seule formule, on renferme plusieurs cas différens : ceux qui les voient ainsi rassemblés en un tel tout, n'ont de chacune de ses parties, qu'une idée confuse, à moins qu'ils ne se soient rendus chacune de ses parties & chacun de ces cas familiers, en les étudiant par ordre. Un telle simplicité est donc une véritable multiplicité de parties, réunies sous un seul assemblage artificiel.

La *Justesse* d'esprit que l'on doit puiser dans l'étude des Mathématiques, & qui est leur plus estimable effet, ne va-t-elle pas à tourner l'esprit sur ce qui est le plus utile, préférablement à ce qui l'est moins ? Cependant des pénibles inutilités ne deviennent-elles pas tous les jours plus à la mode ?

Certainement, disent ceux qui trouvent excessifs certains Eloges d'une

ne

ne Science, pour laquelle ils n'ont pas du goût; certainement le genre humain a de grandes obligations, à un des plus célèbres Mathématiciens de nos jours, de nous avoir mis de niveau & toutes les intelligences avec les bêtes brutes. Point de liberté réelle, point de vertu véritable dans un Etre plus que dans l'autre; l'idée la plus haute qu'on puiſſe ſe former de l'Etre Suprême, eſt celle d'un horloger le plus exquis, dont l'Univers eſt la grande machine, remplie d'une infinité d'autres, toutes conſtruites en telle ſorte, que le prémier branle qu'elles ont reçu au moment de leur Création, eſt inévitablement & néceſſairement ſuivi de tout ce qu'elles ſubiſſent, & qu'elles paroiſſent faire, dans l'impoſſibilité où elles ſont de s'en écarter le moins du monde.

Un Savant d'une grande réputation compte ſur l'idée que les autres ont de lui; cela eſt naturel, & comme, en matière de calcul, s'il eſt grand Mathématicien, il lui ſuffit d'avoir achevé ſon calcul, pour s'aſſurer de ſa Juſteſſe, ſans ſe donner la peine de le recommencer & de

de l'examiner ; il en uſe ainſi à l'égard des conjectures qui s'offrent à lui ; il ſe hâte de les ſaiſir pour en faire un fondement de ſyſtème ; Les conſéquences qui en naiſſent ne l'étonnent point , cet étonnement eſt le partage des petits génies , c'eſt pour eux qu'eſt faite la loi de ſe défier des prémiéres vuës.

Tout ce qui nous élève à des réflexions , qui , quoique purement ſpéculatives , ſont grandes & nobles, eſt d'une utilité qu'on peut appeller ſpirituelle & philoſophique. *Pref. de l'Hiſt. de l'Acad. des Sciences ann.* 1699.

L'eſprit Géométrique n'eſt pas ſi attaché à la Géométrie , qu'il n'en puiſſe être tiré & transporté à d'autres connoiſſances. Un Ouvrage de Morale , de Politique , de Critique , peut-être même d'Eloquence , en ſera plus beau , toutes choſes d'ailleurs égales , s'il eſt fait de main de Géomètre. *ibid.*

Le plaiſir qu'on trouve à voir la Vérité prouve qu'on eſt né pour la connoître ; mais comme on eſt né non ſeulement pour connoitre , mais pour s'avancer en connoiſſances , le plaiſir

plaiſir que donnent des vérités s'affoiblit, ſi on n'en tire pas de quoi aller plus loin ; & comme enfin on eſt né non ſeulement pour connoitre, mais pour s'inſtruire des vérités utiles, le plaiſir de connoitre, dans un homme raiſonnable, croit à proportion de l'utilité de ces connoiſſances & de l'importance de leur uſage.

Il y en a, dit un Ancien, *qui connoiſſent ſimplement pour connoitre : Il y en a qui acquierent des connoiſſances pour acquerir des honneurs ou des richeſſes, c'eſt un honteux trafic : Enfin il y en a qui ſavent pour faire paroitre leur ſavoir, c'eſt l'effet d'une grande vanité.*

Que renferme la memoire d'un Savant ? Des aſſemblages de concluſions entaſſées ſans un ſuffiſant examen. De quoi les Doctes font ils parade, & qu'enſeignent ils à la jeuneſſe, qui leur eſt confiée ? Des Etymologies ; des Dattes ; des faits qui ne nous regardent plus, & dont toute l'utilité ſe borne à montrer que nous le ſçavons ; des queſtions vaines, quelquefois encore ridicules, ſouvent dangereuſes ; une infinité

nité de ſupoſitions que la préſomption fait adopter, & preſque rien dont l'ame puiſſe ſe nourrir. Ce ſont les remarques d'un judicieux & bel eſprit de ce Siecle, Mr. *L'Abbadie* dans *l'Art de ſe connoitre.*

Il n'y a rien dont les hommes ne puiſſent abuſer, & dont même il ne leur arrive ſouvent d'abuſer, & ils ſeroient infiniment à plaindre ſi ces abus n'étoient pas l'effet de leur faute. Relevez le prix des règles qui nous apprennent à bien vivre, par deſſus les connoiſſances de pure ſpèculation ; il en eſt qui en prendront occaſion de dire, *pourquoi nous mettre en peine d'examiner avec beaucoup d'attention, de fatigue, & de riſque même de nous tromper, de quel côté ſe trouve la vérité dans des dogmes oppoſés de ſpeculatïon ? Vivons bien, &, ſans nous embaraſſer de toutes ces diſcutions, ſoyons ſceptiques, mais honnêtes gens, nous vivrons en repos & nous mériterons de vivre en ſûreté.*

Mais le plaiſir de contredire, & la fantaiſie de vous opiniatrer, & de vous aveugler, ira-t-elle juſqu'à vous empécher d'appercevoir que vous

vous ruinés les fondemens de toute cette probité dont vous faites parade & qui ſeule vous paroit digne de vôtre eſtime. Cette probité a-t-elle de règles ſures, eſt-elle fondée ſur des fantaiſies ou ſur des règles, & ces règles ſont elles reſpectables en vertu de quelque principe évident, ou ſeulement de quelque principe douteux ?

La Juſtice, une des grandes vertus, ne conſiſte-t-elle pas à rendre à chaque objet ce qui lui eſt dû ? Cette queſtion, y a-t-il un Dieu, un Etre ſouverain & Créateur de toutes choſes ? vous paroit-elle mériter vôtre attention, ou ſi vous la trouvés digne de vôtre indiférence ? Ne vous feriés vous point de reproches, ſi vous vous permettiés de vous former de l'eſprit, de l'humeur, & de la probité des hommes des idées telles qu'il plairoit à vôtre fantaiſie de les compoſer ? &, ſur le prémier Etre, vous croirés vous en droit de former des jugemens qui n'auront pour toute preuve que ce qui vous eſt le plus commode de penſer ?

Que

Que les Libertins disent ce qu'il leur plaira, on n'est sceptique que sur les sujets sur lesquels on veut bien l'être, & il en est sur lesquels on n'a garde de le vouloir. J'ai connu un Gentilhomme qui avoit été trop paresseux pour se donner la peine de s'instruire, il vivoit en partie dans l'indolence, & en partie dans le désordre. Son Ministre sans se donner des airs de le régenter, s'entretenoit familierement avec lui sur ce qui sied bien, & sur ce qui ne sied pas; & comme il avoit occasion de lui citer l'Evangile, cet indolent, qui en trouvoit les préceptes trop onereux pour s'empêcher de les croire & de s'y soumettre, alléguoit que ce livre étoit trop ancien pour s'assurer de sa vérité: sur quoi le Ministre lui repliqua, *& entre vos Papiers, ou vos Parchemins, est ce pas des plus anciens dont vous faites le plus de cas, & pourriés vous écouter sans emportement celui qui les rejetteroit comme des écrits supposés?* Ces paroles le firent penser plus sérieusement qu'il n'avoit encore pensé peut-être de sa vie.

Qu'est-ce

Qu'eſt ce qui rend bien des Gens Sceptiques ? Souvent c'eſt la fermeté avec laquelle un homme eſt aſſés hardi pour dire ; j'ai étudié autre fois, & pour tout fruit de mes travaux, j'ai conclu que tout étoit douteux, de ſorte qu'aujourd'hui j'étudie ſans me fatiguer, & je m'en fais un ſimple amuſement. Les voilà au large, ils ont diſpenſe d'examen, & ils en ont pour leurs plaiſirs ; mais avant que de ſe déterminer ainſi à croire, ils devoient au moins examiner pour la derniere fois une queſtion d'autant plus importante qu'elle decide tout à la fois de toutes les autres.

Sur le ſujet, que je viens de traiter, on peut tirere un grand fruit d'un Diſcours de Mr. Werenfels Vol. II. p. 195.

IDE'E D'UN PHILOSOPHE

Je me repréſente un Homme, qui a perfectionné ſa raiſon naturelle autant qu'on le peut ; il s'eſt accoutumé de bonne heure à faire uſage de ſon Eſprit ; il s'eſt éxercé dans les Etudes, qui ſervent à le

ren-

rendre plus attentif, plus juſte & plus penétrant. Il a appris à diſtinguer de cette maniére le vrai & le faux, le certain, & le douteux, le plus & le moins vraiſemblable. Outre cela, il a guéri ſon Eſprit de tous les préjugés de l'Enfance, & de toute prévention pour de certains Hommes, ou pour de certains Livres, de quelque réputation qu'ils puiſſent être dans le Monde; pour les Coutumes de ſon Pays, & pour une infinité de fauſſes Maximes, que les paſſions des hommes ont établies. Avec cet Eſprit il s'applique uniquement à la ſageſſe; ce qu'il ne croit pas faire en apprenant ou en ſe forgeant lui même un Syſtème de Phyloſophie, dont il s'entête, qu'il veut garantir ſans défſaut, & le ſoutenir contre tous ceux qui oſeront entrer en lice contre lui: ſachant ce qu'il faut pour ſavoir une choſe, il ne croit jamais ſavoir ce qu'il ne ſait pas. Il n'a pas non plus le goût de nos Savans, qui ne cherchent qu'à ſe diſtinguer par la multitude & par la rareté de leurs connoiſſances. Il ne croit pas qu'un homme eſt plus

ſage

ſage que ſon Voiſin, quand il fait mille choſes inutiles qui ſont inconnues à l'autre.

Il médite ſur les meilleurs Livres; il fait des Reflexions, non ſeulement ſur ce qu'il lit, mais ſur tout ce qui ſe préſente à lui. Il étudie le Monde auſſi bien que les livres, & le plus ſouvent il s'étudie lui même. Dans toutes ſes Etudes il s'applique principalement à trouver les connoiſſances qui ſont les plus néceſſaires & les plus importantes pour bien vivre; c'eſt le but qu'il a toûjours en vuë: Plus une vérité eſt utile à cette fin, plus il y trouve d'attraits; plus il s'y arrête, plus il y prend plaiſir. Il la déduit de ſes prémiers principes; il la tourne de tous côtés; il limite ſon étendue; il détermine au juſte ſa certitude, ou ſa vraiſemblance. Il ſe la rend familière; il ſe l'imprime, afin que cette vérité toûjours préſente à ſon Eſprit, règle ſa conduite.

D'une maxime générale, il tire beaucoup de particuliéres, pour les avoir toutes faites autant de fois qu'il faut pour agir ſuivant ces règles.

Ayant par ce moien enrichi ſon Eſprit de tant de ſalutaires connoiſſances, il ne borne pas là ſes Etudes, il croit que le principal eſt encore à faire.

Il voit que les hommes agiſſent rarement ſelon leurs lumiéres. La raiſon a beau les appeller, ils n'ont pas la force de la ſuivre; les paſſions & les inclinations les portent ailleurs. Il ſent ce deffaut en lui même; il penſe donc à règler ſon cœur, après avoir éclairé ſa raiſon. Il s'accoutume peu à peu à ne pas ſuivre ſes inclinations déraiſonnables; il s'exerce à modérer ſes paſſions; il reſiſte à leurs emportemens, il s'efforce a les contrarier, il dompte ſon tempéramment & le corrige par une vie réglée. Ne pouvant pas toûjours arrêter, comme il voudroit, le cours de ſon ſang & de ſes eſprits, il fuit les objets, qui peuvent produire quelque déreglement dans ſon cœur: Il ſe prive même des plaiſirs innocens pour s'accoutumer à ſe pouvoir paſſer des illégitimes. Ainſi par une longue coutume, par une vigilance continuelle, par tant d'exercices & d'efforts redou-

redoublés, il se fait une habitude de suivre sa raison préférablement à ses passions.

Le plaisir inexprimable, qu'il ressent dans son Ame après chaque victoire que la raison remporte sur ses ennemis, lui rend à la fin agréable, ce qui lui sembloit dur auparavant. L'empire de la raison ne lui paroit plus une tyrannie, les passions mêmes s'y soumettent de leur bon gré. La plus forte inclination de nôtre Homme devient enfin celle de ne se départir jamais de la raison. Les passions, qui ne sont plus ses Ennemis, marchent avec elle de compagnie.

Si cet homme aime quelque chose, c'est que la raison le trouve aimable. Il n'abhorre que ce que la raison abhorre. Tant s'en faut que les passions l'empêchent de suivre la raison, qu'au contraire elles le poussent à le faire avec plus de zèle & de plaisir. Voila enfin la vie du sage.

. § Je ne sais si jamais homme est parvenu jusques là, mais je sais bien que jamais homme n'a fait tout ce qu'il a pu pour y parvenir.

Et

Et je ſuis ſur, que ceux qui tendent à cette vie raiſonnable, pour ne pas atteindre la perfection, ne perdront pas leur tems. Je ſuis même fort trompé s'ils pourront mieux l'emploier. Ceux qui le font & qui tachent de parvenir à la felicité, par la voie que je viens de tracer, s'appliquant à cette Etude, auſſi ſerieuſement que l'importance de la choſe le demande, ce ſont ceux que j'appelle *Philoſophes*, c'eſt a dire Amateurs de *la Sageſſe*.

On pourra ſe perſuader d'avoir tiré un bon parti de ſes études à proportion qu'on reconnoitra ſon Intérieur, conforme à ce Tableau, dont les traits ſont répandus avec quelques autres dans ce Syſtéme de Logiques chacun dans la Place qui lui convient, que mon Lecteur verra avec plaiſir raſſemblés dans les pages qu'il vient lire.

CHAPITRE III.

Des Relations que les Objets ont entre eux, & premierement des Rapports de Conformité.

Naissance des relations

POUR découvrir les rélations que les Objets ont les uns avec les autres, il faut les comparer. Toute comparaison roule, pour le moins, sur deux objets; & il faut 1o. que ces objets, que l'on compare, éxistent ou puissent éxister, car l'impossible ne se conçoit pas; & si on le concevoit, il ne seroit pas impossible, il faut 2o. avoir l'idée de l'un & de l'autre, sans quoi l'esprit ne sçauroit ce qu'il fait quand il les compare; 3o. appercevoir ces deux idées d'un seul coup & de les rendre présentes en même tems.

Mr. Lock L. II. XXV.

Pour comparer deux choses, il n'est point nécessaire d'avoir une idée complette, ni de l'une ni de l'autre, il suffit d'en avoir des attributs qu'on met en parallèle.

Quand les idées que l'on compare ne sont pas des plus simples, il peut aisé-

aiſément arriver que les comparaiſons ſeront différentes, qu'on leur donnera divers noms, ou que les noms par lesquels on les exprimera ne répondront pas aux mêmes idées. Cela arrive ſurtout aux relations morales, & de là les mal-entendus & les conteſtations.

Quand on compare, par exemple, deux piéces de monoye, on les regarde l'une & l'autre d'un ſeul coup d'œil, ou l'on conſerve l'idée de la premiére qu'on a vue, & on la conſulte, dans le tems qu'on jette les yeux ſur la ſeconde; car ſi l'on n'avoit plus d'idée de cette premiére, il ne ſeroit pas poſſible de décider, ſi elle eſt égale à la ſeconde, ou ſi elle en diffère.

On a d'abord quelque peine à croire qu'on puiſſe penſer à pluſieurs choſes à la fois. Cependant rien n'eſt plus ordinaire. Celui qui penſe à un nombre, penſe à pluſieurs unités, & ſi ce nombre eſt grand, il penſe à pluſieurs dixaines. Celui qui regarde un arbre ou une maiſon, eſt frappé en même tems de l'idée de pluſieurs parties: &, ſe ſouvenir qu'on a vû l'une, dans le tems

qu'on regarde l'autre, c'eſt avoir tout à la fois l'idée de l'une & de l'autre. Mais la plûpart des gens s'imaginent qu'ils ne penſent à pluſieurs choſes que quand ils ſont des réflexions ſur différens ſujets tout à la fois : voilà pourquoi penſer à pluſieurs choſes en même tems, leur paroît un étrange paradoxe ; car c'eſt, ſelon eux, embraſſer dans un ſeul acte un grand nombre de raiſonnemens & de réflexions.

Deux idées nous peuvent être préſentes en même tems, ſans que nous les comparions : il y a donc un certain acte de l'Eſprit qui acheve la comparaiſon ; & c'eſt cet acte qui fait l'eſſence de ce qu'on appelle *Relation*, laquelle par conſéquent eſt toute chez nous, & nous appartient toute.

Au dehors de nous ſont les Objets ; au dehors de nous ſont les Attributs de ces Objets, ſur leſquels l'attention s'arrête pour en former la comparaiſon & la relation, & ces Attributs ſont en eux mêmes propres à être comparés. Mais y eut-il dans le monde mille fois plus d'Objets & d'Attributs qu'il n'y en a,

tandis qu'aucun Esprit ne les comparereoit, il n'y auroit entr'eux ni Comparaison ni Relation; car une Relation n'est autre chose que deux Attributs, ou deux Objets comparés entr'eux. Et cette comparaison, il faut nécessairement qu'un Esprit la fasse.

Nous donnons un nom à cet acte de l'Esprit qui forme les comparaisons; nous appellons *Relation* ou *Rapport* la comparaison qu'il en fait; & ce nom qui nous appartient, qui est le nom d'un de nos actes, nous le prêtons aux objets mêmes, nous leur attribuons ce qui se passe en nous, quand nous pensons à eux; & après le leur avoir prêté, nous cherchons en eux, avec bien de l'embarras & inutilement, quelque chose qui réponde à ce nom, qui ne leur convient point. C'est ce qui embrouille toute cette matiére, qui sans cela seroit des plus aisées; car il ne s'agit que de ce qui se passe en nous, & que nous pouvons très-nettement connoitre en nous sentant nous mêmes. Supposons pour un moment qu'il n'y a encore au monde qu'un seul

Cercle; il n'y a pas moyen de le comparer avec d'autres, & l'on ne peut pas dire qu'il ait quelque relation avec eux. Ce Cercle a ſa groſſeur, ſa figure, ſes proprietés: tout cela eſt réellement en lui, & lui appartient: tout cela n'eſt point comparé avec la groſſeur, la figure, & les proprietés d'un autre Cercle; mais il le peut être. Suppoſons maintenant qu'il naiſſe un ſecond Cercle à cent lieuës du premier; ſurvient-il, je vous prie, quelque choſe de nouveau à celui-ci, par la naiſſance de celui-là? groſſit-il, ou s'il diminue? ſa figure change-t'elle, ou ſi elle devient plus parfaite? acquiert-elle quelque proprieté qu'elle n'eut point? Et comme il n'y a aucun objet dans le monde qui ne puiſſe être comparé, ou dans un ſens, ou dans un autre & même en mille maniéres différentes, avec ce nouveau Cercle; dirons nous que celui qui vient de ſe former, a produit de toutes parts des réalités nouvelles, & qu'un ſeul trait de compas a rempli l'Univers de proprietés qui n'exiſtoient pas encore? Le Cercle ancien, & le Cercle nou-

veau

veau reſtent donc, l'un & l'autre, en eux-mêmes, ce qu'ils ſeroient s'ils étoient ſeuls : Si par la naiſſance de l'un il ſurvient quelque choſe de nouveau, ce n'eſt pas à celui qui l'a précedé, c'eſt à l'eſprit qui les compare, & qui penſe à eux autrement qu'il ne feroit s'il ne les comparoit point.

Si le langage des hommes étoit exact, une Relation ſeroit toûjours exprimée par un terme qui préſenteroit l'idée des choſes que l'on compare pour former cette relation, au lieu que les noms des Relations ſont ſouvent des noms abſolus, & c'eſt ce qui fait qu'on ſe trompe en ſuppoſant d'abord comme abſolu, ce qui n'eſt que relatif. Le Chaud, le Froid, le Savoureux, l'Agréable, ce ſont des noms de relations. Il n'y a aucun corps qui ſoit abſolument chaud, ou abſolument ſavoureux, odoriferant *&c.*

Une des grandes imperfections du langage ordinaire des hommes, c'eſt de confondre l'*abſolu* avec le *relatif.* Le même mot ſe prend tantôt dans l'un tantôt dans l'autre, de ces deux ſens; on le fait relatif quand il ne

faudroit pas, & absolu reciproquement. Le mot de *parfait* dans ce sens relatif, se définit par *tout à fait propre au but auquel il est destiné*, & des réalités très bornées sont des perfections dans ce sens : Les couleurs d'un oiseau, son chant &c. le rendent parfait en son espèce : des qualités toutes différentes feront la perfection d'un autre.

Dans le sens absolu, *parfait* & *infini* sont des termes Synonimes. L'Etre parfait ou infini est celui en qui se trouve toute réalité sans borne ; l'Etre de qui aucune realité accomplie n'est absente, est parfait dans le sens absolu : en lui ne se trouve aucune defectuosité, par ce qu'en lui il n'y a rien de borné.

Spinosa travaille à éteindre les idées de parfait & d'imparfait : elles ameneroient trop aisément & trop naturellement à reconnoitre des modèles d'imitation, & des règles de conduite. *Des que les Hommes*, dit-il, *se sont avisès de bâtir & en général de s'accomoder, ils se sont élevès à des idées générales : chacun a regardé les siennes comme les plus exquises, parce qu'elles s'accordent mieux avec son*

gout,

goût, & ils se sont imaginés des perfections & des imperfections absoluës, ils se sont ensuite étonnés de ne trouver point de ces perfections imaginaires dans les ouvrages de Dieu, comme si Dieu, dit-il, *qui n'a besoin de rien, se proposoit des buts, qu'il travaillat à remplir. Parfait, imparfait, ce ne sont là que des imaginations; tout est également l'effet d'une enchainure insurmontable, innalterable, infinie, éternelle de Causes & d'effets.*

Ressemblance; égalité; proportion.

II. Lorsque l'idée qu'on s'est formée d'un objet, s'applique juste à un autre; lors que pour concevoir le second, il n'y a qu'à penser comme l'on a fait pour connoitre le prémier, ces deux objets sont appellés *Semblables.* Ce nouveau nom qu'ils reçoivent, n'est pas une marque qu'il leur soit arrivé quelque chose de nouveau; il indique simplement que l'idée qui représente l'un, représente aussi l'autre. Ils ont bien l'un & l'autre ces attributs, que l'Esprit conçoit dans l'un & dans l'autre; mais l'attention que l'Esprit fait à l'unité de l'image qui les représente tous deux, cette at-

 tention,

tention, en quoi consiste la relation de ressemblance, est dans l'Esprit & non dans les Objets. Une Idée commune à deux ou plusieurs objets conduit à la ressemblance, comme la différence des idées conduit à l'Essence. P. Buffier.

Quand l'Esprit, mesurant le *Plus* & le *Moins* des Objets, trouve que la même idée qui lui découvre le plus ou le moins de l'un, c'est-à-dire, les degrés de sa Quantité, lui manifeste de même le plus ou le moins, c'est-à-dire, la quantité de l'autre; cette conformité d'idées, dont l'Esprit se sert pour les mesurer, leur attire le nom d'*Egaux*: De sorte que l'on peut dire que l'*Egalité* est une *ressemblance de Quantité*. Lors que l'Esprit, pensant à deux objets, a conçu un rapport, & que venant à penser à deux autres, pour en concevoir encore le rapport, il n'a qu'à renouveller sa premiere idée; lors, dis-je, que l'idée qui lui découvre le rapport des deux prémiers, ne lui découvre pas moins le rapport des deux seconds; lors qu'il n'a qu'à penser de la même maniére pour comparer les

les deux ſuivans, cette conformité de penſées & de relations s'appelle *Proportion.*

Ceux qui définiſſent les objets ſemblables en diſant, *qu'on ne les diſtingue que quand ils ſont tout à la fois préſents*, me paroiſſent confondre l'effet avec le principe. La reſſemblance eſt une relation, & la relation n'eſt ni une ſubſtance ni un mode qui exiſte au dehors de nous différent des choſes & de leur état: nôtre eſprit forme ce rapport, & donne le nom de ſemblable aux objets à qui la même idée peut s'appliquer indifféremment. Et par ces objets, il faut entendre non ſeulement les ſubſtances, mais leurs attributs. Que ces objets ſoient préſents à nos yeux, ou ſeulement à nôtre ſouvenir, nous démèlons également ce qu'ils ont de ſemblable d'avec ce qu'ils ont de différent.

On demande s'il ſe peut qu'il y ait dans l'Univers deux Etres parfaitement égaux? La réponſe paroit des plus aiſées: je me ſens capable d'appliquer la même idée à deux objets, ſans rien changer dans

le ſecond, de ce que je me ſuis repréſenté dans le prémier ; & il n'en faut pas d'avantage pour décider ſur la poſſibilité.

Vôtre concluſion n'eſt pas juſte, dit-on, car vous ne faites pas attention à tout ce qui doit s'unir pour donner l'exiſtence à deux choſes parfaitement égales. La puiſſance de Dieu, ajoute-t'on, peut bien s'étendre jusques là, mais ſa ſageſſe ne le lui permet pas ; car une Intelligence toute ſage n'agit jamais ſans raiſon, & dans quelque endroit de l'Univers que Dieu poſat le prémier de ces objets égaux, il n'y auroit point de raiſon pourquoi y placer celui là plûtôt que le ſecond. C'eſt là un Sophiſme : Si la place où le prémier eſt poſé, lui convient, il eſt placé comme il faut, & la raiſon approuve cette poſition ; mais s'il avoit placé le ſecond dans cet endroit là cette place lui auroit auſſi convenu, & par conſéquent ſa poſition auroit auſſi été raiſonnable.

On continue, & l'on dit : ſi on a placé avec raiſon le prémier, on a donc refuſé cette place au ſecond ſans raiſon, puis qu'il y auroit auſſi bien

bien figuré que le prémier. C'eſt là une pure chicane, & il eſt facile d'y répondre La raiſon n'aprouvoit pas qu'ils occupaſſent tous deux la même place précisément, car cela eſt impoſſible, au lieu qu'il eſt très poſſible d'aſſigner au ſecond une place où il figureroit auſſi bien que le prémier dans la ſienne. S'agit il, par exemple, d'équilibre, il n'y a qu'à les placer à égale diſtance du centre de gravité.

Un Auteur m'envoie un Exemplaire de ſon Ouvrage : Son libraire uſe de la même politeſſe ; & ces deux exemplaires ſont ſi ègalement reliés, que je n'y apperçois aucune difference ; & quand j'y en appercevrois, je ne vois aucune raiſon pourquoi je dois placer le prémier à la droite, & le ſecond à la gauche, puiſque leur égalité même m'a fait oublier de quelle main chacun d'eux m'eſt venu. A cauſe de cela, & dans la crainte de faire quelque choſe ſans aucune raiſon ſuffiſante, à cauſe de cela m'abſtiendrai-je de les ranger parmi mes livres ? Je me conduirois non ſeulement ſans raiſon, mais de plus contre la raiſon, ſi je

prenois le parti de ne leur point donner de rang parmi mes livres. Je les prens donc, & je les place à côté de ceux qui ſont de ce format, ſans m'embaraſſer de déliberer ſur la gauche. Le prémier ſe trouve dans une place raiſonnable, proportionnée à ſa matiére & à ſa forme : le ſecond de même. La Raiſon auroit condamné ma fantaiſie, ſi je les avois ecarté tous deux, & la raiſon trouve le prémier bien placé, & le ſecond de même.

Je parois traiter une queſtion des plus ſuperfluës, mais elle ceſſera de paroitre-t'elle, ſi on remonte à la ſource. Il eſt de gens qui ſe ſont mis en la tête d'ôter & à l'homme & à Dieu même la liberté de choix proprement dite : ils prétendent que Dieu a tout fait, & a été inévitablement determiné à produire tout ce qui eſt, tout ce qui a été, & tout ce qui ſera ; & les plus affectionnés à ce Syſtème vont juſques à penſer que l'Etre éternel a été, de toute éternité, inévitablement déterminé à produire l'Univers tel qu'il eſt, & chacune de ſes parties, telles qu'elles ſe trouvent. Deux cho-

ſes

ſes égales ſembleroient donner lieu à un choix. Pour éloigner cette idée, ils ſoutiennent que la ſageſſe de Dieu s'oppoſe à une telle production, & pendant que leur Entendement eſt aſſés aveugle, & leur cœur aſſés dur, pour étendre la puiſſance de Dieu à la production de toutes les horreurs, dont un homme, qui peut ſoutenir l'idée ſans frémir, mérite lui même d'être un objet d'horreur.

Une comparaiſon eſt compoſée de deux Membres : l'un renferme l'image, l'autre préſente la choſe même qu'on veut faire connoitre ſous cette image, ou à laquelle on dit que cette image reſſemble; & ce dernier eſt quelquefois ſous entendu, & on laiſſe faire à celui à qui on s'adreſſe, l'aplication du membre exprimé, à celui qui eſt ſous-entendu. 1. Cor. XIV. *Il y a peut être autant & plus de langues au monde* QUE DE NATIONS. (ce terme n'eſt pas exprimé) *car il n'y a aucune d'elles qui ſoit muette.* De même Matth. V. 14. *Vous êtes le ſel de la Terre : Vous êtes la lumiére du Monde : Une Ville aſſiſe ſur une Mon-*

Montagne ne peut-être cachée. Dans toutes ces Comparaiſons, un des membres eſt ſous entendu. Dans la ſuivante ils ſont tous deux exprimés. *On n'allume point la Chandelle pour la mettre ſous un boiſſeau, mais ſur un Chandelier.* Ainſi, que vôtre lumière luiſe devant les hommes. verſ. 15. & 16.

Math. V. 26. *Je vous dis en vérité que vous ne ſortirez pas de là, que vous n'aiés paié le dernier ſou.* Supliés pendant que vous êtes en vie, flechiſſés la colère de Dieu, & n'attendés pas que la mort vous ſurprenne. Math. VIII. 18. *Un bon arbre porte-t-il de mauvais fruit, ou un mauvais arbre en porte-t-il de bon?* l'Application n'eſt pas exprimée. Un méchant homme ne ſauroit ſe ſoutenir dans le déguiſement & un homme de bien ſe relève d'abord de ſes fautes de foibleſſe, & d'inadvertance; chacun d'eux revient à ſon naturel.

Math. VIII. 9. *Je dis à l'un, Allés, & il va; & à l'autre, Venés ici, & il vient.* Le ſecond membre ſeroit, les Anges vous obéiront pour guérir les Maladies, ou les Maladies,

dies elles mêmes, ou le Corps humain.

Dans les comparaisons, on mêle quelquefois les noms de l'image avec les expressions qui en contiennent l'application, & on les confond ensemble. Cela même fait une élégance. Marc. IV. 14-16. *Celui qui devoit semer, seme la parole; Ceux qui sont le long du chemin où la parole est semée; Ceux qui reçoivent la parole dans des lieux pierreux, sont ceux qui, aprés l'avoir ouïe, la reçoivent avec joye.*

Math. V. 25. 26. *Accordés vous au plûtôt avec vôtre adverse partie, de peur que vous ne soiés mis en prison: En vérité je vous dis que vous n'en sortirés pas que vous n'aiés paié le dernier quadrain.* Le pécheur irréconciliable, surpris par la mort, dans son impénitence, ne sortira jamais de l'Enfer.

Les comparaisons imposent.

III. Il est commode à l'Esprit humain, naturellement paresseux, de trouver, dans une idée déja toute formée & toute familiere, l'image d'un Objet nouveau; voilà pourquoi les comparaisons, qui roulent sur des

ref-

reſſemblances, lui plaiſent; & comme il les aime, par là-même qu'elles lui épargnent du travail, il ne ſe fatigue pas à les examiner, mais il ſe perſuade d'abord qu'elles ſont très-juſtes & très-exactes.

Les comparaiſons plaiſent de plus par un autre endroit, & par conſéquent impoſent encore, car nous nous rendons trop facilement à tout ce qui plait. L'Uniformité dégoute un Eſprit qui ſe plait au changement, & qui eſt avide de la diverſité: Mais auſſi la Varieté le fatigue, tandis que l'Uniformité le délaſſe; de ſorte que le cœur humain aime tout enſemble, quoi que pour deux raiſons différentes, l'Uniformité & la Diverſité; & c'eſt juſtement ce qu'il trouve dans les Comparaiſons qui lui repréſentent deux Objets ſemblables: car ces Objets ayant toûjours au moins quelque petite différence, s'ils délaſſent, par ce qu'ils renferment d'Uniforme, ils recréent en même tems, par ce qu'ils ofrent de Varieté. Quoi qu'ils ſoient différens, une ſeule idée ſuffit, à peu-près, pour les deux, & l'on paſſe, ſans de nouveaux efforts,

forts, de la connoiſſance de l'un à la connoiſſance de l'autre. Il arrive par là que les comparaiſons tirées de quelque ſujet fort éloigné plaiſent d'avantage, pourvû qu'elles ſoient juſtes: la ſurpriſe en augmente la force, parce qu'en même tems qu'elles repréſentent deux objets très différens, elles font remarquer entr'eux un raport de reſſemblance auquel on ne s'attendoit pas. Virgile dans ſes *Georgiques* tire ſes comparaiſons des ſujets les plus élevés, & dans ſon *Eneïde* il en choiſit des plus communs; car, ſuivant la matière qu'il traite, il trouve à propos d'élever, ou de délaſſer, & la varieté qu'il met en œuvre, ſert à l'une & à l'autre de ces fins. Nous aimons ce qui ſurprend, nous aimons ce qui eſt ingénieux, & il nous ſemble qu'il y a plus d'eſprit à trouver de la reſſemblance entre des ſujets fort éloignés, qu'entre ceux qui le ſont moins. Une métaphore qui préſente un raport auquel on ne s'attendoit pas, plait à proportion qu'elle ſurprend. On aime une vivacité judicieuſe, & elle plait

plait d'autant plus qu'elle eſt plus rare.

Il eſt certain que l'Analogie fait plaiſir, c'eſt un des fondements du beau. La circonference extérieure de l'Anneau de Saturne eſt élevée 18000. lieuës au deſſus de la ſurface de Saturne. (M. de l'Accad. 1714.) Par conſéquent, ſi l'Atmoſphere de Saturne renferme l'annea*, elle eſt d'une prodigieuſe hauteur, quand même l'on l'y ſupoſeroit terminée. Mais Saturne eſt 1000. fois plus gros que la Terre; & ſi nôtre Atmoſphére eſt de 18. lieues, comme on le peut croire, les Diamëtres des deux Atmoſphères ſeront proportionnés aux deux globes. (H. de l'Accad : 1715.)

Les Sattellites de Jupiter & de Saturne, qui tournent autour de leur Planette principale, engagent à regarder la lune comme une Satellite de la Terre. Le Soleil eſt plus grand que les Planettes qui tournent autour de lui. La Terre tournant autour de la Lune feroit donc un exemple unique, & qui dérangeroit cette conſtante Analogie. Cependant, quoique perſuaſive, elle n'eſt pas une démonſtration abſolue, & un

un Auteur, qui, dans un ouvrage ingénieux, a eu beſoin que la terre tournat autour de la Lune, s'eſt crû en droit de le ſupoſer, & en a même donné des preuves aſſés ſéduiſantes, qu'il auroit peut être été autreſois abſolument impoſſible de détruire, & Mr. de Mairans a eu beſoin de toute ſa Sagacité, & de toute ſa circonſpection pour lever entiérement ce doute. (1727.)

Il étoit digne de la Sageſſe de Dieu d'établir la conſtance dans les Loix de la Nature : cette conſtance étoit encore digne de ſa Bonté, le bonheur & le repos des Hommes en dépend ; ſur cette conſtance ſont fondées leur réſignation & leur confiance. En étudiant les Ouvrages du Créateur on y voit règner l'analogie : mais cette Analogie ſe ſoutient auſſi, parmi une abondance de varietés. On eſt fondé à la préſumer en matiére de Phyſique, mais ce ſeroit trop de la ſuppoſer totale. On la cherche, & on l'admire à travers les varietés qu'exigent la diverſité des Sujets. On peut dire qu'il en eſt des Loix de la Nature,

ture, comme de celles du langage; les exceptions, qui paroiſſent des écarts de la Règle, étudiées de près, y ſont ramenées, & les anomalies ſe rapprochent de la régularité.

Les Chocs des Corps s'exécutent ſuivant des loix conſtantes, fondées ſur la Nature du Corps & du mouvement. Mais ces Loix varient leurs effets, ſuivant la varieté des directions, & la varieté des maſſes; ſuivant encore que les corps ſont durs, mols, ou à reſſort, & ſuivant que le reſſort eſt parfait, s'aproche ou s'écarte de la perfection; & toutes ces varietés nombreuſes ne laiſſent pas d'avoir leurs régularités.

Il en eſt ainſi de la propagation de la lumiére. Elle ſe fait en ligne droite; c'eſt la loi générale; mais ces droites ſe rompent, par la reflexion & la refraction.

Les uns & les autres de ces détours varient ſuivant la dureté des corps, la denſité des milieux, la diſpoſitions des ſurfaces, & l'obliquité des directions. Mais toutes ces varietés ſuivent encore des Loix conſtantes.

Les

Les Similitudes trouvent donc dans nôtre ame des diſpoſitions à ſe faire agréer ; & comme il eſt difficile de refuſer ſon approbation à ce qui fait plaiſir, on ſe rend trop aiſément aux Comparaiſons. C'eſt là une ſource féconde de mépriſes : car ſe méprendre, c'eſt confondre les objets, en prendre deux pour un, juger parfaitement égaux ceux qui ne ſe reſſemblent pas, ou regarder enfin comme peu différens ceux qui ne ſe reſſemblent que trés-imparfaitement.

On confond la Brutalité avec la Valeur, la Baſſeſſe avec la Modeſtie; On confond le Libéral avec le Prodigue, & ſouvent on accuſe d'Avarice un homme raiſonnable, qui règle ſa dépenſe ſur ſes revenus, & ſur ſon devoir. Un *Prodigue*, qui répand avec profuſion ſon argent quand il s'agit de ſes plaiſirs, quoi qu'il ſoit dur envers ceux qui lui doivent, & qu'il reconnoiſſe mal les ſervices de ceux à qui il a de l'obligation, ne laiſſe pas de paſſer pour un homme liberal : Rien de plus généreux que lui dans l'eſprit de ceux qui profitent de ſes boutades

tades à dépenſer. Au contraire un homme attentif comme il le doit à ſes affaires, eſt regardé comme un avare par ceux dont cette raiſonnable attention condamne la diſſipation & la négligence. On honore un *Superſtitieux* du nom de vrai Chrétien, malgré ſes vices; & un véritable Chrétien, exact ſur le ſolide, mais peu zélé pour l'inutile, ſera bien heureux ſi on ne le met pas au rang des profanes, & ſi on ſe contente de l'accuſer de trop d'indifférence ſur la Religion. La Barbarie paſſe pour un *Zèle*, & la Modération pour une lacheté.

C'eſt par un effet de ce penchant à regarder comme tout-à-fait ſemblables les choſes dont la reſſemblance frappe, que nous jugeons ſi ſouvent des autres par nous mèmes. Les bonnes gens ſont crédules, & les hommes de mauvaiſe foi croient tout le monde trompeur. Il y a des profanes qui ne regardent les véritables Chrétiens que comme des hypocrites. Nous ſommes ſurpris de voir des gens dont le goût eſt différent du nôtre, & qui

ne ſe plaiſent pas dans ce que nous aimons : Parce que l'on voit dans les autres, deux piés, deux bras, un nez, une bouche, on leur ſupoſe un interieur tout ſemblable à celui qu'on ſe ſent. Un homme à quelques traits d'un autre qui nous a plû ou qui nous a offenſé; ſur cela il nous plait ou il nous déplait. Les Grands ſont les plus ſujets à cette illuſion, parce qu'ils ſe ſont fait une habitude, de s'en tenir à leurs prémières penſées, & de ne les point corriger; & comme la crainte d'être repris ne les oblige pas à être fort circonſpects dans leurs jugemens, ils décident ſans héſiter du mérite des gens, & ils règlent l'eſtime ou le mépris qu'ils en conçoivent ſur les prémières idées qui les ſaiſiſſent. Ceux d'entr'eux qui doivent tous leurs ſuccès, ou une grande partie de leurs ſuccès, à la diſſimulation, regardent comme de petits génies qui ne viendront jamais à bout de quoi que ce ſoit, ceux qui ne peuvent plier leur ame à des lâchetés.

C'eſt par ce principe que chacun ne ſe laſſe point à parler de

ſoi-même : car il croit les autres de ſon goût, & il compte que ce qui lui plait, ne ſauroit manquer de leur plaire. Il rencontreroit plus juſte s'il tiroit de ce même principe une conſéquence tout oppoſée, & diſoit : Les autres hommes me reſſemblent ; Or ils m'importunent, m'ennuient, dès qu'ils ne m'entretiennent que d'eux-mêmes & de leurs intêrets ; je les importune donc, & je les ennuie, lors que je ne leur parle que de moi & de ce qui a du rapport à moi. Si on ſe ſouvient de cette réflexion, on ne parlera de ſoi-même que quand on s'y trouvera obligé.

Un Débauché juge de toutes les femmes ſur le pié de celles qui ſe ſont trouvées de ſon humeur, & qu'il eſt venu à bout de corrompre. On confond l'Eſprit avec la Malice ; un Fourbe paſſera pour en avoir plus qu'un honnête-Homme : L'erreur eſt groſſière, mais elle eſt très-commune. Le peu de conſcience contribue ſouvent plus à la reputation d'habile, dans les affaires, que la pénétration & l'étendue d'eſprit. Le Vulgaire & ceux, qui, pour n'être

pas

pas du vulgaire, ne laiſſent pas d'envisager les choſes ſuperficiellement, admirent l'habileté avec laquelle un homme a ſû s'élever aux emplois & amaſſer du bien. *Il faut avoüer*, dit-on, *qu'il a de l'Eſprit.* Examinons la choſe de plus près, & nous verrons, que, ſans en avoir plus qu'il en faut pour n'être pas une bête, chacun en auroit pû faire autant. Faut-il avoir plus d'eſprit pour dire que le blanc eſt noir, que pour dire que le blanc eſt blanc ? Non ſans doute; il faut ſeulement avoir plus d'impudence : Mentir à tout moment, & tantôt exagèrer ce qu'on a vû, tantôt retrancher la moitié de ce qu'on a ouï dire, eſt-ce une preuve de génie ? Faut-il une grande pénétration pour peſer le mérite au plus offrant ? Un honnête Homme eſt ſenſible à la mortification d'être refuſé; c'eſt par cette raiſon qu'il ne ſe hazarde pas à demander, & non pas parce qu'il n'a pas aſſez d'Eſprit pour ſavoir demander : Mais un lâche ſe dit à ſoi-même, que s'il eſt refuſé, on ne lui ôtera rien de ce qu'il avoit ; l'honneur n'eſt point ce qui l'em-

barraſſe; & qu'il obtienne par mérite, ou par importunité, ou par quelque choſe de pis, c'eſt de quoi il eſt peu en peine, il a toujours obtenu. Il y a plus : non ſeulement l'un rejette les projets, que l'autre embraſſe de tout ſon cœur, ils ne lui viennent pas même dans l'eſprit ; car comme les idées ſombres ne s'élèvent pas dans un cœur où règne la joie, & que les penſées badines ne naiſſent pas dans une ame affligée, les vûës baſſes, & les voies injuſtes ne ſe préſentent pas à un cœur qui a une véritable grandeur & une vraie probité.

Le penchant à outrer les reſſemblances, eſt donc une des cauſes, qui engagent la plus grande partie des hommes à juger des autres par eux-mêmes. C'eſt un grand fondement de l'ingratitude qui règne parmi eux. Un homme, qui rapporte tout à ſoi & qui ne fait aucune démarche, qu'autant qu'il y eſt engagé par ſon plaiſir & ſon interêt propre, ſe perſuade que tout ce que les autres paroiſſent faire pour l'obliger, ils ne le font qu'en vuë de l'intérêt

qu'ils

qu'ils y ont, & du fruit qu'ils en attendent; il ſe compte diſpenſé de leur avoir aucune obligation, tout comme on n'eſt engagé à aucune reconnoiſſance pour un joueur à qui l'on a gagné ſon argent, & ſi on continuë à lui faire des civilités, & à parler de ſon malheur d'un air d'étonnement, & d'un ton mortifié, ce n'eſt que dans la crainte qu'il ne ſe rebute, & qu'il ne ſe laſſe de perdre.

Jamais on ne ſe trompe plus groſſiérement ſur la fineſſe & ſur l'habileté, que quand on fait l'honneur d'en attribuer à un homme en place, qui trompe ſes inférieurs par de belles paroles. Rien n'eſt plus aiſé, ni plus lâche; C'eſt le plus mépriſable des Caractères : Avec cela il ſe trouve des gens, dont il fait tout le mérite.

Ce qui eſt Beau ſe fait admirer. On admire auſſi ce qui eſt Rare; cela ſuffit pour faire trouver Beau tout ce qui n'eſt pas commun. Il y a des Auteurs qu'on a raiſon d'eſtimer, parce que, ſous des tours vifs, hardis & ingénieux, ils combattent & tournent en ridicule des

erreurs dont tout le monde eſt pré venu. Mais quand ſous ces mêmes tours, un homme écrit des Paradoxes & des Sophiſmes contre la Religion & contre la Morale, on le prend pour un grand génie, on ſe laiſſe éblouïr par la hardieſſe de ſes objections & par la nouveauté de ſes ſentimens.

On trouve quelque rapport entre une Propoſition Nouvelle & une Propoſition Ancienne, en les réduiſant l'une & l'autre à des Idées vagues ; cela ſuffit pour conclure que la nouvelle n'eſt nouvelle qu'en apparence, & qu'on a déja ſû tout ce qu'on peut ſavoir. Là deſſus on ſe borne à lire, & ſi on aſpire de plus à la gloire de la Nouveauté, on ſe contente de préſenter ſous un nouveau tour, ce qu'on a tiré d'un Livre ; on le paraphraſe, & ſouvent on le gâte en le paraphraſant, nouvelle preuve en faveur des Anciens ; car pour l'ordinaire une penſée n'eſt jamais mieux exprimée que par celui qui l'a tirée de ſon fonds.

Ceux qui, pleins d'admiration pour les Anciens, ne s'appliquent qu'à marcher ſur leurs traces, ſont eux-

mêmes ſuivis de certaines gens qui veulent leur reſſembler, mais qui les imitent mal. Il y en a, qui, pour ſe faire un Nom, y mettent très peu de façon; Ils choiſiſſent ſimplement un Auteur ancien, & ſur chaque terme qu'ils y trouvent, ils compilent tous les paſſages des autres Auteurs, où ce même mot ſe trouve, & par cet étalage de leurs Recueils, ils viennent à bout de faire perdre de vûë à leurs Lecteurs le texte qu'ils s'étoient d'abord propoſés d'éclaircir. On ſe trouve admirable, parce qu'on croit reſſembler à ceux qu'on admire, dès qu'on leur reſſemble tant ſoit peu & qu'on fait quelque choſe de ce qu'ils font.

St. Paul poſe en fait qu'il ne peut y avoir d'accord entre Chriſt & Bélial, & qu'on ne ſauroit être membre de l'Egliſe Chrêtienne, en pratiquant l'Idolatrie des Payens. Donc pour s'unir il faut, dit-on, être de côté & d'autre ſans erreur; il faut penſer, ou faire ſemblant de penſer, ſur toutes choſes, de la même maniére: & pourquoi n'ajoute-t-on pas qu'il faut être ſans Vice

2. Cor. VI. 15.

& avoir tous le même degré de Vertu? On pardonne des fautes dans la conduite, mais on ne peut pardonner des erreurs de ſpéculation. D'où vient cela? Il en couteroit trop d'être homme de bien, & il en coûte auſſi d'aimer ceux qui croient penſer plus vrai que nous.

Rien n'eſt plus facile que de déguiſer les choſes ſous des comparaiſons. On aime un Miroir, on aime un Peintre qui flatte; On ſe plait dans des comparaiſons, où l'on trouve ſes Vices déguiſés ſous des images de Vertu. Un flatteur compare aux Lions & aux Aigles les Grands qui ſe plaiſent à faire du mal: Mais pour moi je les mets au rang des Scorpions, des Serpens, des Crapaux, & quelquefois des Tarentules qui ôtent le bon ſens, avant que d'ôter la vie. A ces traits on les reconnoitra. Après s'être rendu fourbe & débauché pour leur plaire, il faut ſe faire caſſer la tête pour ne perdre pas leur faveur.

Dès qu'un Principe a heureuſement ſervi à l'explication de quelque Phénomène, on le veut appliquer à tous. Les Pythagoriciens raportoient

aux

aux vertus des Nombres bien des effets, qui certainement ne dépendent point de ces Idées vagues. Il y en a qui imaginent par tout des Vertus Magnétiques, & d'habiles gens ont prétendu trouver dans la Lumière & les Couleurs, les ondulations des Sons, leurs accords & leurs diſſonances. Il y en a à qui il ſuffit de trouver ſur un ſujet trois choſes, ſoit attributs, ſoit rélations &c. pour y trouver une image, & quelquefois une preuve de la Trinité. Le Méchaniſme a réüſſi dans l'explication des Phénomènes corporels, on l'applique aux Eſprits & on ne leur veut plus reconnoître de Liberté. On donne aux Principes du Bon Sens le nom de Notions Communes, parce que chacun en tombe d'accord. Mais chacun ſuit auſſi ſans héſiter les Maximes de la coûtume. Là-deſſus *tout ce qui eſt hors des gons de la Couſtume on le croit hors des gons de la Raiſon.* Montagne Liv. I. Ch. XXI.

En matiére de ſtile on confond le ſimple avec le rampant, le ſtile enflé avec le ſublime, une penſée délicate, qui, ſous un tour mo-

deſte, dit beaucoup en paroiſſant dire peu, avec une ſublimité qui s'évanouït ſous l'examen. Le Ridicule paſſe pour enjoué; un Galimathias pour un profond ſavoir. On n'a qu'à parler hardiment, l'Effronterie eſt aux yeux du Vulgaire une preuve d'habileté. Un ton agréable, un débit aſſuré, un langage pur, une humeur railleuſe, quelque vivacité & quelque promptitude dans les reparties, ſuffiſent à bien des gens, pour honorer du titre de *Bel Eſprit*, un homme qui n'eſt rien moins que Bel Eſprit, & à qui bien des choſes eſſentielles manquent pour le mériter.

Un Orateur frappe, & fait impreſſion par ſes portraits; cela ſuffit à un Imitateur peu judicieux, pour ſe flatter de réüſſir, de faire auſſi des portraits, ſans conſidérer que les ſiens ne ſont tout au plus qu'amuſans, au lieu que les autres ſont inſtructifs. Il y a des portraits qui édifient, il y en a qui ſcandaliſent. L'Eſprit de Satire en fait tout comme l'Eſprit de zèle.

Règles IV. Appliquons-nous à découvrir les précautions qu'il faut mettre en

en uſage, pour ſe garantir d'erreur, quand on en fait, ou quand on en écoute. Quelquefois on compare deux choſes, à deſſein de connoître au juſte, à quel point elles ſe reſſemblent, & à quels égards elles différent. Je comparerai, par exemple, dans cette vuë, le Choc des Corps durs, & celui des Corps mous; la vertu Chrêtienne & la vertu Payenne. Je comparerai les idées que les Chrêtiens ont de l'Ame, avec celle que les Philoſophes s'en ſont formés, pour décider, en quoi ils conviennent & en quoi ils diffèrent.

On peut voir ce parallele dans la *Bibliotheque choiſie de M. le Clerc*, Tom. VIII. pag. 5.

Dans ces cas-là, il faut étudier ſéparément chacun des ſujets que l'on compare, l'examiner à part, le connoître à fond, & dès qu'on aura découvert au juſte ce qu'ils ſont en eux-mêmes, rien ne ſera plus aiſé que de parcourir leurs attributs, pour démêler ce qui s'y trouve de ſemblable d'avec ce qu'on y peut remarquer de différent. Ici donc la connoiſſance des ſujets doit préceder la comparaiſon qu'on en

 fait

fait, & en être le fondement, sans quoi l'on risqueroit de la faire peu juste.

Si l'on veut faire un juste parallele, par exemple, de Descartes & de Gassendi, pour savoir en quoi ils conviennent, & jusques où leurs Systêmes s'accordent; on fera bien mieux de s'instruire tout de suite des sentimens de chacun de ces Philosophes, en les étudiant séparément, & en lisant leurs Ouvrages d'un bout à l'autre, que de lire sur chaque sujet les pensées du prémier, puis les pensées du second; C'est une comparaison qu'il faut differer jusques à ce que l'on se soit formé une idée suivie de leurs principes, & des conclusions qu'ils en tirent.

On lit dans l'Histoire de 1727. un excellent parallele en ce sens, de M. Des Cartes, & de M. Newton. Tous deux ont été des génies du prémier ordre. Tous deux, Géometres excellents, ont vû la nécessité de transporter la Géométrie dans la Physique. Tous deux ont fondé leurs Physiques sur une Géométrie, qu'ils ne tenoient presque que de

de leurs propres lumières. Mais l'un, prenant un vol hardi, a voulu se placer à la source de tout, se rendre Maitre des prémiers principes, par quelques idées claires & fondamentales, pour n'avoir plus qu'à descendre aux Phênomènes de la Nature, comme à des conséquences nécessaires.

L'autre, plus timide, ou plus modeste, a commencé sa marche par s'appuyer sur les Phênomènes, pour remonter aux Principes inconnus, résolu de les admettre, quels que les put donner l'enchainure des conséquences. L'un part de ce qu'il entend nettement, pour trouver la cause de ce qu'il voit. L'autre, part de ce qu'il voit, pour en trouver la cause soit claire soit obscure. Les principes évidens de l'un ne le conduisent pas toujours aux Phênomènes, tels qu'ils sont. Les Phênomènes ne conduisent pas toujours l'autre à des principes assés évidens. Les bornes, qui, dans ces deux routes, ont pû arrêter deux hommes de cette espèce, ne sont pas les bornes de leur Esprit, mais les bornes de l'Esprit humain.

De

De même encore, ſi quelqu'un veut s'aſſurer au juſte, en quoi conviennent les Théologiens des différentes Societés, qui partagent le Monde Chrêtien, & en quoi ils diffèrent, il doit ſe donner le ſoin d'étudier ſéparément chaque Syſtème; & de le méditer avec la même attention qu'il feroit, s'il étoit né dans la Societé de l'Auteur dont il lit l'Ouvrage, ou plûtôt s'il n'étoit né dans aucune, & que ſimplement déſabuſé du Paganiſme, ou de l'Alcoran, il étudioit les Sentimens des Chrêtiens, pour ſe ranger à celui qu'il trouveroit le plus conforme à l'Evangile. Il ne ſe trouvera en état de comparer juſte, que quand il ſera venu à bout de ſe former des idées bien nettes de tout ce qu'il veut comparer.

Mais quelque fois auſſi on veut, par le moien d'une comparaiſon, faire ſervir la connoiſſance d'un objet à la découverte d'un autre. Après les avoir ſuppoſé ſemblables, ce qu'on a reconnu dans l'un, on conclut qu'il ſe trouve dans l'autre. C'eſt ainſi que de la chaleur qu'on fait

fait naître en ſe frottant les mains, on infère que, dans les autres corps, la chaleur eſt cauſée par uu trémouſſement; & c'eſt ainſi encore que de la chaleur, & de la lumière du feu que nous voions, nous tirons cette conſéquence, que le Soleil eſt une flame, & nous lui apliquons les idées de notre feu.

Il n'y a rien d'unique dans la Nature, & une certaine Méchanique conſtante en certaines occaſions, doit ſe retrouver en d'autres, qui y ont raport. Puiſque l'on admet une fois, que la matière du feu peut, ſans ceſſer d'ètre ce qu'elle eſt, s'enfermer dans les cavités des corps calcinés, on ſera en droit d'imaginer qu'elle a été pareillement renfermée dans les cavités de pluſieurs autres corps; dès là l'on pourra croire qu'elle en ſort, & en un mot on ſupoſera légitimement, que c'eſt elle qui rend inflammables tous les corps qui le ſont, & qu'elle s'en échape ſous la forme de flame, ſi tôt qu'elle eſt dégagée de ſes envelopes, pourvû que d'ailleurs elle ſorte aſſez abondante (1709) La probabilité, ou du moins la poſſibilité

de

de ces conjectures, doit donner le courage de chercher des expériences, qui les vérifient ; tout cela demande du tems ; Les Systèmes ne sont plus des Jeux d'esprit, où la liberté d'imaginer tout ce qu'on vouloit eut rendu la lenteur inexcusable.

L'Analogie est un guide qui ne doit pas être legèrement abandonné, il a conduit à trouver des vaisseaux, non seulement dans les animaux & les plantes, mais encore dans les fruits (1731) On a suivi les changemens par où passe un pepin, comme ceux par où passe un œuf (1732) On se fonde encore sur l'analogie, quand de ce qu'on a remarqué dans les Amandes, les Prunes & les Pèches, on conclut aux autres pepins plus petits.

Il est évident que ces ressemblances peuvent aisément être poussées trop loin : L'Homme est ordinairement porté à les outrer, & à mettre une parfaite égalité par tout où il en découvre quelques legères aparences. Sa paresse l'engage à confondre les choses qui se ressemblent un peu, & à supposer qu'elles

les se ressemblent en tout. Il faudroit trop de peine pour détailler tous les raports & distinguer ceux de ressemblance d'avec ceux de diversité ; & quand quelque passion se joint à la paresse, les ressemblances deviennent des sources d'illusions, dans lesquelles on s'opiniâtre. C'est une faute qu'on fait dans la pratique, comme dans la spéculation, & peut-être n'en avons nous raporté que trop d'exemples.

J'estime donc que pour passer surement de la connoissance d'un Sujet à la connoissance d'un autre qui lui ressemble au moins un peu, il faut commencer par bien s'instruire sur ce prémier sujet, & après l'avoir nettement & exactement connu, soit parce qu'il étoit moins composé, soit parce qu'il étoit plus à notre disposition, & que nous étions plus à portée de l'examiner, soit enfin parce que quelque heureuse circonstance nous l'a fait connoître : Après, *dis-je*, s'en être exactement instruit, il faut ranger par ordre tous les attributs qu'on en connoit, & les chercher l'un après l'autre,

l'autre, dans le nouveau Sujet qu'on étudie. Ce n'eſt donc pas le prémier qui nous manifeſte d'abord le ſecond; Il nous ſert ſimplement à trouver la route par où l'on peut s'en inſtruire, il ouvre cette route & aide à la ſuivre.

Les proprietés qui ne ſe manifeſtent, que dans certaines eſpèces de grandeurs, ne laiſſent pas de ſe trouver dens les autres eſpèces, de même genre; ſeulement elles y ſont modifiées de la manière que l'a exigé la différence d'eſpèce, & par là elles ſont devenuës moins viſibles & plus envelopées.

L'uſage de certaines veſſies bien connu dans quelques Sujets, apprend que des veſſies ſemblablement placées dans d'autre Papillons, fourniſſent la liqueur, qui humecte leurs œufs, lors qu'ils ſont près de ſortir, & qui les attache contre les corps ſur lesquels ils ſont diſpoſés. Mais cette liqueur ne doit pas être ſenſible, lorsque les œufs n'en doivent être humectés que legèrement Vol. II. M. 11.

Sur des Sujets de cette nature,

où

où la connoiſſance de l'un ſert de paſſage à la connoiſſance de l'autre, il faut bien ſe ſouvenir, que, de la reſſemblance à la parfaite égalité, il y a des degrés infinis. Quels eſpaces la lumière du Soleil ne traverſe-t-elle pas ſans ceſſer d'être brulante? aſſemblée dans un foyer elle ne brûle qu'à la diſtance de 4. pieds, preuve que les parties d'une telle lumière ſont plus groſſières, & plus ſujettes à s'embaraſſer dans des paſſages étroits.

Quand donc deux choſes nous paroiſſent ſemblables conſidérées en gros, il ne s'enſuit pas qu'elles ſoyent ſemblables dans tout leur détail. Mais pour connoitre juſques où va cette reſſemblance, & paſſer de la connoiſſance de l'une à la connoiſſance de l'autre, on commence par celle dont l'examen eſt plus facile & on l'étudie à fond; enſuite l'on cherche dans celle qui eſt moins connuë, & qui pourtant reſſemble, au moins en partie, à la prémière; on y cherche l'un après l'autre, les attributs de celle qu'on a déja connue. En gros,

je ſai que le Feu de nos Maiſons reſſemble à celui du Soleil, j'examine donc celui qui eſt le plus à ma portée, & après l'avoir connu je trouve bien dans le Soleil un mouvement très rapide, un mouvement pêle - mêle, des tournoiemens & des bouillonnemens qui s'élancent du Centre à la Circonférence, mais je n'y découvre pas Alimens, Cendres, Nitre & Souffre *&c.*

Lors qu'on veut nous engager à tomber d'accord d'une Conſéquence ſur un ſujet qui nous eſt moins connu, on nous en fait tirer une toute ſemblable d'un Principe qui nous eſt familier. Nous nous rendons par là plus aiſée la manière de raiſonner dans laquelle on nous veut faire entrer, & nous nous familiariſons avec elle. Cette méthode eſt ſur tout d'uſage lors que la Concluſion à laquelle on ſe propoſe de nous amener, doit nous faire de la peine, nous combattre, nous condamner, s'opoſer à quelques uns de nos préjugés, ou à quelqu'une de nos inclinations : car ſi l'on débutoit par là, nous conteſterions,

rions, nous prendrions des détours & nous ferions des efforts pour éluder le raiſonnement le plus juſte. On choiſit donc un ſujet, qui nous laiſſe libre toute nôtre Raiſon; ſur ce ſujet on nous forme à raiſonner, & on demande que nous nous ſoutenions dans la manière de raiſonner, de la juſteſſe de laquelle nous ſommes tombés d'accord, & que nous y perſévérions ſans la retracter dans le cas qu'on avoit en vuë. C'eſt par cette route que Nathan fit ſentir à David ſa faute. Pour amener un homme à reconnoitre ſes défauts & à les condamner, il faut les lui peindre dans un autre Objet ſous des couleurs, c'eſt-à-dire, ſous des noms, qui les déguiſent. Si la peinture eſt vive, il décidera contre ſoi-même avant que de s'être aperçu qu'elle lui convient, & qu'il en eſt l'Original.

La plus ancienne Logique ſe bornoit à ſçavoir manier des Comparaiſons. On voit, par l'Exemple de *Jothan*, dans le Livre des Juges, que cette maniére de raiſonner n'étoit pas alors inconnuë. *Menenius Agrippa*

Agrippa arrêta une violente Sédition par une Image ſous laquelle il la repréſentoit. *Socrate* la met en œuvre plus ſouvent encore que l'Ironie. *Quelle idée*, dit-il, (L. IX. de la R.) *auriés vous d'un Avare, qui aimeroit mieux conſerver un argent amaſſé par ſes rapines, que de racheter des mains des Barbares un fils unique; & les hommes abandonnent ſans ſcrupule & ſans honte les plus grands intérêts de leur ame pour courir après les faux biens, que leur Eſprit trompé par les paſſions, leur fait aimer. Sous la figure d'un homme ils renferment des animaux feroces, & tout ce qu'ils dérobent aux autres ne ſert qu'à nourrir le Singe, le Serpent, les Monſtres interieurs, ſans que ce qui reſte en lui digne du nom d'homme en profite.*

Sur des Sujets ſemblables, il faut raiſonner de la même manière, ou être en contradiction avec ſoi-même; C'eſt ce qui arrive aux hommes qui décident des choſes par paſſion, car le plus ſouvent les paſſions ſe contrediſent. Tel louëra Ammien Marcellin, Hiſtorien Payen, d'avoir parlé des Chrêtiens comme il a fait,

qui

qui regardera comme une prévarication la ſincèrité d'un Hiſtorien Chrêtien qui raporte les fautes de ſon Parti, & qui ne paſſe point ſous ſilence ce qui lui paroit digne d'éloges dans le parti contraire au ſien.

Quand on fait des comparaiſons dans cette ſeconde vuë dont nous parlons maintenant, on choiſit pour ſujet de la comparaiſon des idées les plus familieres à celui qu'on veut convaincre, afin que ſon attention étant moins partagée entre la vuë du Principe & celle de la Conſéquence, il la tire plus aiſément, & en ſente mieux la juſteſſe & la néceſſité.

Il importe peu que le ſujet qu'on ſuppoſe pour établir cette comparaiſon ſoit réel ou imaginaire. On n'a en vuë que de faire ſentir la néceſſité d'une conſéquence, & d'aprendre à la tirer : Or une ſuppoſition, quoique fauſſe, a ſes conſéquences tout comme une vraie. Quand je dis d'un homme plein de vie, que s'il étoit mort, il ne parleroit pas, la conſèquence eſt auſſi

peu

peu contestable, que si je disois d'un homme mort, il ne vit plus, donc il ne parle pas.

St. Paul (Gal. IV. 19.) Se compare à une femme qui enfanteroit de nouveau un enfant, qui n'auroit pas été entierement formé. Quoique sa comparaison soit tirée d'une chose qui n'arriva jamais, elle ne laisse pas d'être juste, & l'aplication est très-claire. C'est au milieu de plusieurs épreuves qu'il annonça d'abord l'Evangile aux Galates (Chap. 13. 14.) & qu'il les amena à la foi; Ils s'en étoient détournés, & St. Paul se voioit exposé à de nouvelles traverses pour les y ramener. Elles étoient des plus penibles, mais sa tendresse les lui faisoit surmonter; Il ne s'agissoit pas moins que de leur véritable Vie, il s'agissoit de leur tout, & de les garantir d'une Superstition qui leur auroit fait abandonner la réalité pour des Ombres.

Matth. V. 13. *Si le sel perd sa saveur, avec quoi le pourra-on saler?* C'est-à-dire si cela arrivoit.

Luc,

Luç XV. 16. *Il eût bien ſouhaité de remplir ſon Ventre des carouges, mais perſonne ne lui en donnoit*; ſuposés que cela fut arrivé, ſon regret auroit été proportionné à l'excès de ſa miſére.

Il faut bien prendre garde que la ſeconde Concluſion ſoit une ſuite auſſi néceſſaire de ſes Principes que la prémière l'eſt des ſiens, ſans quoi l'on a tort de juger de l'une par l'autre. Si je dis par exemple: „ Que vous importe qu'on vous „ faſſe paſſer pour malade? vous „ ne faites qu'en rire, ſi au fond „ vous vous portez bien. Pourquoi „ donc vous chagrineriez-vous de ce „ que l'on veut faire croire que vous „ êtes un ignorant ou un vicieux, „ quand vous n'êtes ni l'un ni l'au„ tre?" La comparaiſon n'eſt pas juſte, & elle met en parallelle des cas fort différens. Car 1. la réputation d'un homme ne reçoit aucune atteinte quand même il eſt réellement malade; 2. Quand il ſe porte bien, il eſt en état de détromper les plus prévenus contre ſa ſanté. Il n'en eſt pas de même du ſavoir & de la probité; On perd

quelquefois des avantages très-réels, parce que l'on eſt ſoupçonné de manquer de l'un ou de l'autre. On ſeroit très-fâché de paſſer pour malade, ſi ce bruit devoit être ſuivi de quelque préjudice. A la vérité dans ce cas on pourroit oppoſer aux mauvaiſes ſuites que ce bruit ſeroit capable de produire, le plaiſir réel de jouïr d'une ſanté parfaite. Qu'on oppoſe de même aux accuſations flétriſſantes d'ignorance & de vice, le doux ſentiment d'aimer la lumière & la vertu. En ce ſens la comparaiſon eſt juſte, mais de la manière dont je l'avois d'abord propoſée après quelques Auteurs, elle alloit trop loin.

Quand on veut prouver qu'un certain effet aura lieu, par la comparaiſon qu'on en fait avec un autre, afin que cette comparaiſon prouve, il faut que la cauſe qui produit l'un, agiſſe de la même manière que celle qui produit l'autre; ſans cela une comparaiſon ne ſauroit avoir la force de preuve. Des effets peuvent avoir quelques faces ſemblables ſans que leurs cauſes ſe reſſemblent, ni par conſéquent que l'on

l'on puiſſe conclure de la cauſe de l'un à celle de l'autre.

Un leger ſujet peut nous conduire à la connoiſſance d'un très intéreſſant. La cauſe de la montée des liqueurs dans les tuyaux Capillaires, pourra ſervir à expliquer la circulation du ſang & des eſprits, dans les plus petits tuyaux de la machine des animaux.

Les Viteſſes de l'eau qui ſort par des ouvertures percées, dans les fonds des réſervoirs, d'inégale hauteur, ſont entr'elles comme les racines quarrées de ces hauteurs. Les Viteſſes des Corps qui tombent par leur peſanteur, ſont auſſi comme les racines quarrées des hauteurs, dont ils ſont deſcendus.

On avoit découvert la cauſe de cette dernière propriété, avant que d'avoir cherché celle de l'autre ; cette conformité de proportions, dans les effets, fit d'abord penſer qu'ils avoient la même cauſe, & empêcha pendant quelque tems d'appercevoir la véritable cauſe du prémier, quoi que plus ſimple que celle du ſecond.

Les proportions de viteſſes ſont immédiatement fondées ſur cette Loy générale. *Les effets ſont proportionels à leur cauſe.* Les forces mouvantes ſont le produit des colonnes d'eau par leur preſſion. Les effets de ces forces ſont les produits des quantités d'eau, que leur preſſion fait ſortir, multipliées par leurs viteſſes. Les deux racines d'un tel produit ſont égales, puis qu'il ſort plus d'eau à proportion qu'elle ſort plus vite. Le produit eſt donc un quarré, dont les hauteurs des colonnes, meſures de leurs forces & de leur preſſion, ſeront comme les quarrés des viteſſes qu'elles produiſent, ou des quantités qu'elles font ſortir. Cet exemple fait voir, qu'il faut, autant que l'on peut, recourir aux cauſes immédiates, au lieu de les chercher par le circuit des comparaiſons. Quand on veut pouſſer une découverte, il en faut connoitre la véritable cauſe, autrement la fauſſe revient à enfanter des erreurs.

Pour rendre raiſon de la reflexion & de la refraction de la Lumière, on a regardé les rayons incidens,

cidens, réfléchis, rompus, comme aiant entr'eux un certain point commun, ſemblable au centre de peſanteur de deux Corps, dont les poids ſe balancent, & on a raiſonné ſur ce principe. Mais pour s'aſſurer que ce raiſonnement eſt bon, il faut que ſa même raiſon, qui donne droit de ſupoſer ce point commun à deux poids, donne auſſi le droit d'en ſupoſer un commun à deux rayons, & d'en tirer les mêmes conſéquences; juſqu'à ce qu'on ait fait voir cela bien clairement, ce tour peut être regardé comme ingénieux, mais qui ne prouve pas.

Puiſque la Nature nourrit les Animaux, par le moien d'un ſuc qui circule, elle pourroit bien en uſer de même à l'égard des Plantes.

L'Analogie eſt ſéduiſante. On en allègua d'abord diverſes preuves. Cependant on ſe défia du penchant qu'on avoit à s'y rendre, & l'Académie ne prononça pas d'abord.

Une partie de la Sageſſe conſiſte à ne point juger; on ſe preſſe communément à établir des principes; l'Eſprit court au Syſtème;

mais on n'en doit pas croire entièrement cette ardeur.

Quoique l'Analogie ne ſuffiſe pas pour convaincre, elle ne laiſſe pas d'être d'un grand uſage, elle engage à chercher, elle fait penſer à des eſſais.

L'Acide du Tartre eſt Analogue à celui du vin, cela a fait penſer que les Terres que le vinaigre diſſoudra en rendront le Tartre soluble. Cela s'eſt vérifié ſur la Chaux, la Craye de Champagne, en un mot ſur tout ce qu'on avoit éprouvé. (1732.)

Mais moïenant qu'on obſerve ce que je viens de recommander, une comparaiſon eſt juſte, & c'eſt en vain que, pour en éluder la force on ſe jette à travers champs ſur les différences, qu'on rencontre entre les deux choſes que l'on compare. A la vérité c'eſt la un précepte des Rhéteurs; mais en cela, comme preſque par tout, ils ont plus envie d'apprendre à parler aiſément, à parler beaucoup, & à embaraſſer, que d'aprendre à penſer juſte. Pourvû qu'une ſeconde Concluſion naiſſe de ſon Principe de la même maniè-

re, & en vertu des mêmes Caufès que la première nait du fien, la Comparaifon eft jufte, quelque différence qu'il y ait d'ailleurs entre les chofes qu'on compare.

Comme les chofes corporelles, nous font plus familières que les fpirituelles, elles fourniffent auffi la matière la plus ordinaire des comparaifons. Cependant comme il eft néceffaire, afin qu'une comparaifon faffe fon effet, que l'on paffe aifément & naturellement d'un de fes termes à l'autre, il femble que la Nature & les proprietés du Corps, ne font guères propres à faire connoître la nature & les proprietés de l'Ame. Plus les prémières de ces idées difparoiffent, plus on apperçoit les autres avec netteté; rappeller les images du Corps, c'eft troubler les Notions de l'Efprit; il faut impofer filence à l'imagination, il faut la laiffer en repos pour faire ufage de l'Entendement pur. Auffi ai-je fouvent remarqué qu'un Illuftre Auteur, dont l'Efprit eft d'ailleurs très-net, fait de la peine à ceux qui le lifent, lors que pour éclaircir la nature & les proprietés

de l'Ame, il emprunte des images du Corps. Ses Paralleles, quoi que bien pouſſez, & ſes comparaiſons, quoi que très-ingénieuſes, jettent dans l'embaras même qu'il travaille à diſſiper, & j'en connois pluſieurs qui ne pouvant ſe tirer de ces prémiers endroits d'un Ouvrage très-excellent, ſe ſont rebuttez d'en continuer la lecture, & ont crû qu'elle étoit trop difficile pour eux.

Voici une Comparaiſon que je n'héſite point à donner, pour modèle des inſtructions.

„ S'il eut plut a celui, à qui „ les prodiges ne coutent rien, que „ l'on trouvat, ſoit ſur la ſurface „ de la Terre, ſoit dans la Terre, „ des millions de petites boules creu- „ ſes de criſtal, dans la cavité des- „ qu'elles on découvrit avec d'ex- „ cellens microſcopes, de petits „ corps qui ſe mouvroient continuel- „ lement autour d'un centre lumi- „ neux, des eſpèces d'atomes dont „ les mouvemens imitaſſent ceux des „ Planétes, ces petits globules pa- „ roitroient d'abord d'admirables ma- „ chines. Mais ce que ces petites „ Sphères offriroient de plus frap-

„ pant

„ pant ce ſeroit les mouvemens pè-
„ riodiques de ſix à ſept globules
„ autour d'un centre. Or combien
„ de mouvemens plus admirables &
„ plus variés ne découvrons-nous
„ pas dans le Corps des plus pe-
„ tits inſectes, combien de millions
„ de globules y paſſent & repaſſent,
„ par des chemins, dont les con-
„ tours ſont tout autrement tor-
„ tueux, que ceux des routes que
„ ſuivent les Corps celeſtes? Com-
„ bien de mouvemens, outre ceux
„ de la circulation, pour lui faire
„ prendre des matières étrangères,
„ pour ſe les unir & augmenter
„ ſon extenſion en tout ſens *&c.*
„ Pref. ſur le II. Vol. de l'Hiſt. des
„ Inſectes. "

Comme l'on emploie les comparaiſons à deſſein d'éclaircir, il ne ſuffit pas pour produire cet effet, qu'elles ſoient juſtes à quelque égard, & que les choſes qu'on compare puiſſent s'approcher, par quelques côtez qui ſe reſſemblent, il faut de plus que ces côtez-là ſe préſentent preſque ſeuls. S'il y en a d'autres qui s'offrent auſſi naturellement & qui donnent des idées fauſſes, la

comparaiſon eſt vicieuſe & contraire au but auquel on la deſtine ; & en général, puis qu'une comparaiſon doit répandre quelque lumière dans l'eſprit, celles qui éclairent le plus ſont les plus eſtimables. On a raiſon de ſe plaindre d'une comparaiſon qui ne nous fait preſque rien ſaiſir, & qui ne nous offre qu'une vaine ombre. Telle eſt peut-être celle-ci, *De même qu'on aime à voir le bord de l'eau en ſe promenant ſur la Terre, on aime que les Vers tiennent de la Proſe ſans être proſaïques.* Là où il faut un commentaire, la comparaiſon perd ſa grace.

Toute comparaiſon nous préſente une choſe ſous l'image d'une autre. Voilà pourquoi lors qu'on en raſſemble un trop grand nombre, on accable au lieu de ſoulager, on fait perdre de vûë le ſujet principal & l'on fait diſparoitre ce qu'on ſe propoſe d'éclaircir. Senecque eſt admirable dans ſes comparaiſons, mais quelquefois il en entaſſe un ſi grand nombre, qu'au lieu d'inſtruire ſon Lecteur & de le convaincre, il l'amuſe & il le détourne.

Dans le *Phèdon* les amis de Socrate avoient dit, *n'en est-il point de l'ame par raport au Corps, comme du Corps en comparaison des habits? à force d'en user il s'use enfin lui même.* „ Sur quoi Socrate remar-
„ que que les démonstrations ac-
„ compagnées *d'images & d'exemples*,
„ sont plu-tôt des *couleurs* que des
„ *verités*, c'est pourquoi elles *plai-*
„ *sent* tant au *peuple*; mais pour
„ moi je suis persuadé que tous ces
„ discours, qui ne font leurs de-
„ monstrations que par des images,
„ sont des *discours pleins de Vanité*,
„ & que si on y prend bien garde,
„ ils égarent & trompent en Géo-
„ metrie, & en quelque science que
„ ce soit.

Souvent donc une comparaison doit son effet à son peu de justesse même, elle nous présente une chose pour une autre, & par là nous distrait du sujet sur lequel on cherche à nous imposer. *Un homme qui vient de faire bonne chère, sort de table sans regret. Il s'y étoit rendu avec plaisir, il se retire satisfait & prend congé de bonne grace. C'est ainsi qu'il faudroit quitter la vie après*

Cur non tu plenus vitæ, conviva recedis?

en avoir jouï. Mais il y a une infinie différence entre un plaisir que l'on interrompt simplement, & que l'on est en pouvoir de rappeller quand on voudra, & une nuit qui ne sera plus suivie d'aucun jour. La Mort n'est pas une simple interruption de la Vie, elle l'éteint sans retour. Un homme auroit-il mauvaise grace de répandre des larmes en prenant congé de ses amis, quand il sait qu'il ne les reverra plus, & qu'il va se transporter dans un autre continent? Mais les Philosophes, & les Stoïciens en particulier qui ne vouloient ceder en force à personne à quelque égard que ce fut, s'étourdissoient sur le chapitre de la Mort, & pour paroitre plus fermes, ils ne se contentoient pas d'en fonder le mépris sur l'esperance de l'immortalité, ils vouloient paroitre la mépriser en elle même.

Il y a des comparaisons qui passent pour ingénieuses, & qui plaisent par le tour, la vivacité, la délicatesse des expressions &c. Mais l'on peut dire qu'il en est de ces comparaisons comme de ces portraits en mignature, qui ne laissent pas de

de plaire par l'éclat des couleurs & par la fineſſe de la peinture, quoi qu'ils ne reſſemblent que peu aux Originaux. Une comparaiſon péche contre ſa deſtination, & par conſéquent elle a un défaut capital, lors qu'elle fait perdre de vûe ſon objet, & tout l'Eſprit qui y règne n'eſt pas à ſa place. Si cette faute eſt pardonnable, ce ne peut être que dans les occaſions où il eſt permis de faire éclipſer quelque défaut de l'Objet ſur lequel un diſcours roule.

Les comparaiſons ſervent à mettre l'Eſprit de ceux à qui on les adreſſe dans le point de vûe où il convient de les placer pour leur faire regarder les choſes ſous les faces ſous leſquelles on veut qu'ils les voient. Ciceron pour rendre mépriſable l'affectation des Stoïciens à deguiſer, ſous des expreſſions pompeuſes, ce que d'autres Philoſophes avoient déja dit avant eux, ſur l'excellence de la vertu, ſe ſert de cette comparaiſon, *comme les Larrons changent les marques de ce qu'ils volent, de même les Stoïciens, pour s'approprier les idées des autres Philoſophes, & s'en faire croire les auteurs, en ont*

ont changé les termes, comme des caractères qui les auroient découverts.

Une Règle des plus utiles ſur la *Relation* qui fait le ſujet de ce Chapitre, c'eſt que ſur des cas ſemblables il faut raiſonner de la même maniere. On prononce ſa condamnation, dès qu'on ſe contredit ſoi-même. Cela arrive ordinairement à ceux qui décident par paſſion & par fantaiſie.

Quand on veut éluder la force d'une Comparaiſon, on tâche de donner le change à ſon Auditeur, par une longue énumération des différences qui ſe trouvent entre les deux choſes que l'on compare, & ſur leſquelles on prétend qu'il faut prononcer de même; ce ſont des faux fuians & la Comparaiſon reſte juſte & concluante, pourvû que les deux faces, ſous leſquelles on enviſage les deux ſujets, ſur lesquels elle roule, ſoient effectivement ſemblables, & que l'une ſerve à éclaircir l'autre, & à faire connoitre le jugement qu'on en doit porter.

Il y a des comparaiſons dont tout l'uſage ſe réduit à embelir le diſcours, & qu'on ne met en œuvre que dans cette vûe. On peut même dire en général des comparaiſons ce que Ciceron a dit des Metaphores ; c'eſt la néceſſité qui a d'abord obligé de s'en ſervir. Mais comme un *Ornement* ceſſe de mériter ce nom, dès qu'il eſt ſuperflu & qu'il ne ſe trouve pas placé à propos, on ne doit pas ſe ſervir de cet ornement en tous lieux, & ſur toute ſorte de ſujets ; & il y a des comparaiſons qui ne laiſſeroient pas d'avoir un mauvais effet, malgré toute l'éloquence avec laquelle on les exprimeroit. Quand un ſujet mérite qu'on s'y arrète, quand l'Orateur a lieu de croire qu'il fera plaiſir à ſon Auditeur d'y inſiſter, & qu'il ſeroit fâché de le perdre ſitôt de vûe ; après le lui avoir fait connoitre tel qu'il eſt, après le lui avoir montré ſous ſa véritable forme, il n'eſt pas inutile de le lui préſenter encore ſous des portraits qui lui reſſemblent. On lui procure la ſatisfaction de s'arrèter autant qu'il le ſouhaite ſur le même Objet,

jet ; ſans avoir l'ennui d'entendre les mêmes mots, ni de s'arrêter ſur les mêmes images. Il eſt agréable de voir les traits, qui relevent la beauté de divers ſujets, raſſemblés dans celui que l'on trouve particulièrement digne de ſon attention & qu'on ſe plait à admirer.

Les Prédicateurs, perſuadés qu'un Diſcours ſerieux ne doit pas pour cela manquer d'ornemens & d'amplifications, ne manquent pas d'emploier des Comparaiſons, & de les mettre même d'autant plus en œuvre, qu'elles ſont de tous les ornemens le plus à la portée du commun des hommes, dont ils ne doivent pas négliger l'inſtruction. Mais je voudrois bien que dans les matières auſſi importantes que celle de Religion & de Morale, on ſe fit un ſcrupule de n'avancer rien qui ne fût parfaitement ſolide.

Les Comparaiſons, deſtinées à embellir, doivent être tirées de ſujets qui ayent de la dignité, ou à qui l'on en puiſſe donner, par les faces ſous leſquelles on les préſente. Il me paroit qu'on s'èloigne extrêmement de cette Maxime, dans les

Diſpute

Diſputes Académiques, dans leſquelles le Répondant & l'Opoſant, n'embelliſſent que trop ſouvent leurs complimens, par des alluſions tirées des anciens Gladiateurs, dont le métier étoit infame, des plus mépriſés & des plus indignes de la nature humaine. Si les Romains avoient été moins barbares dans leurs ſpectacles, & qu'ils ſe fuſſent contentés d'amuſer le peuple par des Combats de Dogues & d'autres animaux, on auroit ſans doute donné des noms à toutes ls attitudes, à toutes les poſtures, à toutes les grimaces, & à toutes les manières de mordre & de recevoir des morſures de ces bêtes en fureur. Les complimens d'aujourd'hui ſeroient embellis de ces mots peu communs, & chargés de ces brillantes alluſions, pour exprimer les différentes manières, d'opoſer & de répondre. Je ne diſcuterai pas ici, s'il y auroit aſſés, ou s'il n'y auroit point trop de Vérité, dans ces alluſions : je me borne à ſoutenir qu'elles manqueroient de dignité, de même que la plûpart de celles qui ne ſont que trop en uſage dans ces ocaſions.

VII.

Quatriéme usage

VII. On emploie enfin des comparaisons pour èmouvoir & pour toucher. C'est un fait vérifié par mille expériences & par un usage assidu, & la raison n'en est pas dificile à comprendre, car déja les comparaisons assemblent des idée & nous sommes plus vivement frappés de la multitude que du petit nombre. Outre cela on les tire des choses corporelles dont l'idée ébranle l'imagination, agite les esprits, & par là fait naître les Passions. Enfin quand on se propose de toucher on donne aux expressions dont on se sert le tour le plus vif que l'on peut & qui frape le plus qu'il est possible.

Quand on a le cœur émû & qu'on voudroit faire passer dans l'Esprit des autres les mêmes émotions, on s'excite pour trouver des expressions qui répondent à la vivacité des sentimens dont on est agité. L'Imagination en offre, on se hâte, on s'en saisit sans en examiner la justesse. Il suffit qu'on y trouve de la force.

Quand les Comparaisons ne tendent qu'à ce but, on ne doit pas les

les regarder comme des argumens, ce ne ſont même rien moins que des éclairciſſemens. On ne demande pas qu'elles ayent de la netteté, il ſuffit qu'elles ayent de la force & que les mouvemens qu'elles doivent produire ſoient des mouvemens juſtes & fondez en raiſon; moiennant ces deux conditions, les comparaiſons ſont recevables & l'on auroit tort de les condanner.

C'eſt ainſi que l'Ecriture Sainte attribûe à Dieu un Oeil qui voit tout, un Bras qui peut tout, une Colere accablante; elle dit que c'eſt un feu conſumant. Attention, Conſtance, Reſpect, Crainte de l'offenſer, voilà les effets de ces Images. Elles ſont établies pour toucher, & non pour éclairer. Ceux qui ſavent faire uſage de leur Entendement n'en abuſeront point, & ne s'égareront pas dans leur explication; & s'il ſe trouve des hommes incapables de ſe ſervir de cette Faculté, en vain tâcheroit-on de les amener à de pures idées, il vaut mieux les toucher par où l'on peut, que de les laiſſer également dans le Vice & dans l'Ignorance; Si leurs idées ſont

con-

confuſes, au moins leurs mouvemens ſeront bons.

Les Comparaiſons miſes en œuvre pour émouvoir, ont ſouvent de l'hyperbole, dans le ſtile ſur tout des Orientaux : Eſaye XI. 8. *L'Enfant qui tête s'ébatra ſur le pertuis de l'aſpic : & l'enfant qu'on ſévre mettra ſa main au trou du baſilic.*

C'étoit pour exciter l'atention à ce que diroient les Prophêtes que Dieu leur commandoit de faire de certaines choſes, qui devoient ſervir d'emblême à celles qui arriveroient.

Lorſqu'on a quelque doute ſur la juſteſſe des ſentimens dans leſquels les images font naturellement entrer ; pour s'éclaircir & s'aſſurer, il faut examiner ſans préoccupation, & par conſéquent il faut dépouiller l'image de ſa force éblouiſſante, conſiderer le ſentiment dont il s'agit en lui-même, & en juger ſur les principes inconteſtables de l'équité & de la parfaite évidence.

J'examinerai donc d'abord ſi les mouvemens que l'on veut exciter ſont raiſonnables, & s'il eſt de mon devoir d'y entrer, & après l'avoir

trouvé ainsi, je me livrerai aux Images destinées à les faire naître.

Toutes les fois que l'on est sollicité à faire quelque chose, ou que l'on est instruit sur quelque sujet en termes figurés, pour ne se laisser pas éblouir par ce langage, il faut changer les expressions métaphoriques en simples & en literales, les Idées en déviendront plus simples & plus nettes, & le Jugement que l'on en fera plus aisé & plus sûr.

Quand je dis que les *Mondains* sont des esclaves assujettis à plusieurs Maîtres, cette Comparaison ne perd rien de sa vérité renfermée & exprimée dans le sens le plus littéral, Un homme dont l'esprit ne connoit, & le cœur n'aime que ce qu'on apelle volupté des sens, pompe, rangs, équipages, faste, & les moyens de se procurer la possession de tous ces objets, en rend sa félicité dépendante, & la nécessité, ou il se voit de donner à en acquerir ou à conserver l'un, interrompt pour le moins le sentiment & la jouïssance de l'autre.

On

On peut appliquer à toute Prose, éblouissante par ses figures, ce que Socrate remarque sur la Poesie. *Retranchés en les couleurs, devenüe miserable prose elle ressemblera à ces visages, que le brillant de la jeunesse faisoit supporter, & quelque fois même rendoit gracieux, mais qui pour n'avoir pas la régularité des traits, fondement solide du beau, font peur quand les Roses & les Lys se fanent. L. X. de la République.*

Un terme métaphorique renferme une comparaison, il exprime plus d'une idée, il pose qu'une chose est semblable à une autre. Mais comme il ne détermine pas à quel point il faut porter cette ressemblance, pour s'en instruire, il est nécessaire de connoitre nettement la chose dont il s'agit, aussi bien que l'image sous laquelle on la présente; & pour se former d'exactes idées sur le sens dans lequel un Auteur emploie ces termes, il est nécessaire encore de le consulter dans les endroits où il s'est exprimé plus simplement & plus déterminément.

Il y a des gens qui, pour bannir l'éloquence de la Chaire, raisonnent

ſonnent ainſi ; *Les Prédicateurs de l'Evangile ſont des Pêcheurs & leur Hameçon eſt non un Rubis, mais un Ver.* Mais comme un Pêcheur emploie ce qu'il juge le plus propre pour arriver à ſon but, un Prédicateur de même parle élégamment pour mieux inſtruire, & mieux toucher. Le Ver ſert à prendre des Poiſſons, non parce que c'eſt un Inſecte rampant & mépriſable, mais parce que c'eſt une Viande que le Poiſſon aime. Il faut demême qu'un Prédicateur s'acommode au goût de ces Auditeurs. Preſſez la comparaiſon, le Pêcheur trompe le Poiſſon, & ſous prétexte de lui préſenter de la nourriture, il lui cauſe la Mort.

Voici encore un de leurs argumens. Le Prédicateur eſt le Père de ſon Troupeau, & il ne convient pas à un Père d'étudier les Diſcours qu'il doit adreſſer à ſes enfans. Mais l'endroit même, par où un Prédicateur a quelques unes des rélations d'un Père & les doit ſoutenir, l'affection & le zèle l'oblige à mettre tout en œuvre pour ſe

faire

faire bien écouter, & par conſéquent à ne point négliger l'Eloquence.

Sous le nom d'Eloquence, je n'entens pas les faux brillants, les jeux de mots, les raiſons forcées, les mouvemens affectés, traits, figures, ſons harmonieux, cadences meſurées, antithèſes & exclamations fréquentes. J'entens celle qui s'empare de l'attention par l'évidence des preuves, la ſolidité & l'utilité des penſées, la clarté, la juſteſſe & la force des expreſſions, qui convainc l'eſprit, qui touche le cœur, qui établit la néceſſité des devoirs & en fait ſentir la dignité. Les lumières qu'elle fait naître, & les mouvemens qu'elle excite, ſe font eſtimer, ſe font reſpecter ; c'eſt une conſéquence que l'on en ſouhaite l'affermiſſement, & la continuation ; on la demande à Dieu, & par les ſecours qu'on en obtient, ce qui n'étoit d'abord que *foi temporaire* devient *foi perſévérante & ſalutaire. &c.*

Qu'on examine les raiſons pour leſquelles les enfans doivent obéir à leurs Péres, dans les choſes mêmes les

les plus indifférentes, & l'on verra que ces raiſons n'engagent point un Troupeau à la même complaiſance pour ſon Paſteur. L'Education des enfans même, la tranquilité des familles & le repos de la Societé exigent cette ſoumiſſion d'eux pour les volontés d'un Pére. Mais la Beauté de la Societé Religieuſe conſiſte, en ce que la Volonté de Dieu en ſoit la ſeule Règle; qu'on *examine tout pour ne retenir que ce qui eſt bon*, & qu'on ne s'aveugle jamais au point de s'imaginer, qu'on obeït *aux commandemens de Dieu*, *quand on ne fait qu'obeïr à ceux des hommes*; A meſure que les fantaiſies d'un Supérieur Eccléſiaſtique prennent ſur ceux qui vivent dans ſa dépendance, les droits & l'autorité de la Raiſon, la ſuperſtition s'établit ſur les ruines de la véritable Pieté, & les Préjugés ſe confondent avec la Religion.

Rien n'eſt plus fréquent que d'outrer les rapports de reſſemblance, & cette faute peut s'étendre fort loin. La Religion de Mahomet a fait de rapides progrès; il n'avoit garde de s'en dire l'autheur, &

aujourd'hui on compte ſes diſciples par millions. Le Roi NUMA faiſoit croire aux Romains que le culte qu'il leur preſcrivoit, étoit le fruit de ſes conférences avec une Déeſſe. On a mis dans tout ſon jour la diſparité de ces deux cas avec la Religion de Moïſe, & celle de Jéſus-Chriſt.

Le plaiſir d'imaginer des reſſemblances a fait dire, que Socrate avoit eu deſſein d'autoriſer ſa Philoſophie, en faiſant croire, qu'un Génie Divin, qu'une Intelligence favorable prenoit ſoin de lui. Mais loin de s'être aviſé de cette fiction pour donner du poids à ſes préceptes, il a conſtamment déclaré que dans les choſes dont ſa Raiſon pouvoit l'inſtruire, ce Génie ne l'aſſiſtoit point de ſes lumières. Son ſecours ſe bornoit à le détourner de quelque deſſein, qui lui auroit été préjudiciable comme il le reconnoiſſoit enſuite par l'événement. *Eſſe divinum quiddam, cui ſemper ipſe paruerit, nunquam impellenti, ſæpè revocanti.* Cic. de Div. L. I. LIV.

Dict. Crit. Tom. II. p. 32. *art. Sphore*, ,, Mr. Bayle compare ceux qui ,, profitent des penſées d'autrui, & s'en

„ s'en font honneur à eux mêmes, „ aux Lacédémoniens à qui il étoit „ permis de voler adroitement, pen„ dant qu'un Auteur qui pille grof„ fièrement un autre, reffemble à „ ces Voleurs mal adroits que les „ Lacédémoniens puniffoient.

„ Qu'un jeune Miniftre François, „ dit-il, fe ferve des prédications „ de Mr. Daillé, ou de celle de „ quelque autre Miniftre de la Na„ tion, cachera-t-il fon pillage? „ Ne doit-il pas craindre que les „ Etudians ne fachent bien tôt d'où „ il a pris ce butin?

Sa comparaifon me paroit trop forte fi on la prend au pié de la Lettre, & fi on la pouffe férieufement. C'eft par une excéffive foif de la gloire, & par le chagrin qu'on reffent de celle des autres, que les Auteurs ont fi fort exagéré la faute de ceux qui fe parent des ornemens d'autrui, & qui cherchent à fe faire une réputation qu'ils n'ont pas méritée. Ils font certainement très-dignes que le public les méprife; mais plus ceux à qui on a volé quelque chofe, en ce fens là, en avertiront le public plus froidement, plus

ils ſe feront d'honneur. Certainement ceux qui les pillent ſans les citer, ne les aiment pas, mais par là même ils leur rendent un hommage qui n'eſt plus équivoque.

Le conſeil que je viens de donner paroit d'abord enlever tout le fruit des inſtructions métaphoriques, car ſi pour en atteindre le vrai ſens &, pour ne prendre point le change & ne rien outrer, il faut que la nature de la choſe dont il s'agit en règle l'explication, il s'enſuit, dira-t-on, que pour en profiter il eſt déja nécéſſaire de comprendre ce qu'on ſe propoſe de faire connoître par leur moyen, & par conſéquent elles ſont ſuperfluës. Je répons 1. que l'on travailleroit en vain à nous inſtruire ſur un ſujet qui nous ſeroit abſolument inconnu, on auroit beau le nommer, ſon nom ne ſeroit accompagné d'aucune idée. Quand on nous inſtruit, on nous fait toujours paſſer d'une connoiſſance vague à des connoiſſances plus déterminées, & jamais ce que l'on nous aprend de nouveau, ſur un ſujet, ne peut être incompatible avec ce que nous y

voyons

voyons déja. 2. Les instructions métaphoriques servent à étendre & à fortifier nos connoissances, parce que, comme nous l'avons déja dit, elles nous fournissent une occasion de passer nous-mêmes à l'examen & a la découverte d'un nouveau sujet, en y cherchant par ordre, & l'un après l'autre, les attributs de son semblable qui nous est déja connu.

Comparaisons de plusieurs espèces.

VIII. J'ai dit que la Métaphore est une espèce de Comparaison, car il y en a de plusieurs sortes. La *Parabole* se tire de ce qui s'est fait ou a pu se faire ; Mais l'Image de l'*Apologue* ou de la *Fable* est visiblement supposée. Dans l'une & dans l'autre on ne fait pas attention à tous les traits de l'image ; ils ne sont pas tous significatifs. Quelques-uns servent comme la bordure dans un Portrait, non à la ressemblance, mais au seul ornement ; il suffit que le gros de l'aplication soit juste, il n'en faut presser que le but. On demande plus d'exactitude dans l'*Emblême*. Chaque trait y doit porter coup ; c'est une Image qui présente une chose sous plu-

ſieurs faces, & chaque partie de cette image doit ſe raporter à quelque trait & à quelque circonſtance de la choſe ſignifiée. On y joint ordinairement quelque *Alluſion*, c'eſt à-dire, quelques paroles remarquables, prononcées la prémière fois pour un autre ſujet, mais apliquables à celui-ci, à cauſe de quelque reſſemblance.

Les Regles de la Morale ont été nécéſſaires aux hommes de tout tems, mais il s'eſt écoulé bien des Siècles, avant qu'on ſoit venu à bout, & avant même qu'on ait penſé à en compoſer un Syſtême. Les Loix ont toujours préſenté quelque choſe de dur au cœur humain, dont elles gênent la liberté, & quelquefois mêmes les Législateurs ont eu plus en vûe leur propre intéret que le bien des hommes à qui ils impoſoient des Loix. Elles ont été plus favorablement reçûes quand on ne les a propoſées que comme des conſeils. On en a quelquefois relevé l'éclat par des expreſſions brillantes, on a crû que les ſentences graves contribuëroient à en faire ſentir

ſentir l'importance. On a penſé auſſi que la douceur des Vers les feroit lire avec plaiſir & ſerviroit à les inſinuer. Mais de tous les tours qu'on a mis en œuvre pour inſtruire les hommes de leurs devoirs, & pour les leur faire goûter, je doute qu'il y en ait eu de plus ingénieux & de plus efficace que la Fable, auſſi eſt-elle très ancienne.

Dans le Ch IX. des Juges, Jotham expoſe viſiblement ſon droit ſous l'envelope d'une fable, & parle d'une manière à porter les remords, & la terreur dans le cœur de ceux à qui il s'adreſſe.

Dans les plus anciens tems de la République Romaine, Menénius arrêta une ſedition par le moyen d'une fable.

Ce n'eſt pas ſeulement dans d'autres hommes, c'eſt dans une autre eſpèce d'Etres que l'on voit, ou l'horreur, ou le ridicule du vice, & par là on le condanne d'autant plus volontiers qu'on s'aperçoit moins qu'on ſe condanne ſoi-même. Les images que la Fable préſente ſont

outre cela très-juſtes ; La lumière de la Raiſon & les Loix de la Morale ne diffèrent que de nom, & dès que l'homme s'écarte de ſon devoir il deshonore ſa Nature pour agir à la façon des Bètes, qui n'ont d'autre principe de leurs mouvemens que les impreſſions des Sens & des Paſſions. Quand le cœur de l'homme n'eſt pas prévenu de quelque intérêt qui l'aveugle, il ſent ce qui eſt bon, & il démèle par inſtinct ce qui eſt juſte d'avec ce qui ne l'eſt pas ; la Fable met en œuvre cet inſtinct & place l'homme dans le point de vûe où il doit être pour apercevoir le Vice dans ſa laideur.

L'*Enigme* eſt une ſuite de comparaiſons, qui déſignent le détail d'une choſe, par des noms tirés d'un grand nombre de ſujets tous differens entr'eux, mais qui reſſemblent à celui de l'Enigme, chaçun à ſa manière & par des raports particuliers ; Quelquefois pour la rendre plus difficile à déviner, on l'embaraſſe en mélant du ſtile ſimple au figuré.

Un tems a été que les Rois d'Orient

rient ſe faiſoient un honneur de compoſer & de réſoudre des Enigmes. Le goût d'un Prince, illuſtre d'ailleurs ou par ſon Eſprit ou par ſa puiſſance, a pû ſuffire pour en établir l'uſage. Il ſe peut auſſi que le ſtile, dans lequel les Sages des prémiers tems renfermoient leurs inſtructions, y ait contribué; Ils ne les écrivoient qu'obſcurément, peut-être afin qu'on eut toûjours beſoin de leur ſecours, ou de celui de leurs diſciples, pour les entendre, peut-être auſſi à deſſein d'en rendre la connoiſſance d'autant plus eſtimable qu'elle ſeroit moins commune, & peut-être enfin ne s'énonçoient-ils obſcurèment, ſur ce qu'ils entendoient très-bien, qu'en vûe de cacher leur ignorance ſur les matières qui ne leur étoient pas aſſez connûes, & ſur leſquelles, par cette raiſon, il n'étoit pas dans leur pouvoir de s'exprimer plus clairement.

Parmi quelques Sectes de l'ancienne Philoſophie, on n'enſeignoit jamais par écrit tout le Syſtème, on en reſervoit une partie, pour l'en-

ſeigner de vive voix par tradition.

Il eſt ſur que le terme hébreu de Similitude ſignifie en général, expreſſion exquiſe Pſ. LXXVIII. 2. *J'ouvrirai ma bouche en* SIMILITUDE, *je raconterai les choſes remarquables qui ſe ſont paſſées autrefois.* Dès là il fait un Narré hiſtorique.

Ajoutons à cela que comme la Nature eſt une Enigme, que les cauſes de ce qui frapent nos Sens ſont très-cachées & très difficiles à découvrir, & que l'on ne peut ſe flatter d'avoir déviné la véritable cauſe d'un Phénomène, que quand elle s'aplique avec une égale facilité à toutes ſes parties, & à toutes ſes circonſtances; les Enigmes de parole fourniſſent à l'eſprit un exercice, dans lequel il aprend à déveloper les Enigmes des choſes mêmes.

Il y a des modes pour tout, & les Enigmes ont eu la leur ſur la fin du Siècle paſſé, Peut-être n'eſt-ce pas là un de ſes plus beaux endroits. Il me ſemble au moins que, ſi j'avois eu la foibleſſe de donner dans cette mode & de me laiſ-

laiſſer entrainer au torrent, je ſerois tout honteux aujourd'hui de lire mon nom dans une longue liſte de gens oiſifs, & de voir qu'un tems a été, où je me faiſois une gloire d'annoncer à toute la France & preſque à toute l'Europe, que moi, habitant d'une telle Ville, avois eu aſſez d'eſprit pour déviner que, ſous un certain verbiage & un certain peloton de mots, on avoit eu en vûe d'exprimer une Flûte, une Flêche, un Eventail.

Des Eſprits d'un ordre fort ſupérieur s'exercent aujourd'hui & ſe harcèlent par des Enigmes d'un autre genre; Ce ſont des Problêmes dont la ſolution demande une grande ſagacité & ſupoſe encore qu'on s'eſt rendu très-familier l'uſage du Calcul & les Théorêmes de la Géométrie. Ces Enigmes ſavantes ont ceci de commun avec celles dont nous venons de parler, qu'il eſt plus aiſé de les inventer que de les réſoudre. Souvent, en cherchant une vérité, il s'en préſente une autre qu'on ne cherchoit pas: On trouve tout d'un coup & par ha-

zard ce qu'on n'auroit trouvé qu'après bien des tentatives, si on se l'étoit proposé : En chemin faisant on se rencontre dans de certains points de vûe, d'où l'on découvre sans peine ce que d'autres auront beaucoup de peine à remarquer, par la difficulté de se placer dans ce même point de vûe, qu'on n'atrape qu'après divers éssais, ou par un heureux hazard. En cherchant soi-même, on a soin de se rendre le chemin aisé, & de s'éclairer à chaque pas que l'on fait ; mais quand on donne aux autres à chercher, loin de leur ouvrir le chemin on le bouche souvent & on l'obscurcit tant qu'on peut. On rassemble soi-même diverses parties l'une après l'autre, mais on les présente aux autres sous une seule idée, ou sous une seule expression qui les enveloppe, & alors l'*Analyse* est d'une toute autre difficulté que la *Composition*.

On a encore tant de choses à aprendre que, dans la République des Lettres, au lieu de s'empêcher mutuellement & de se retarder les uns les autres on devroit tout s'unir

nir de bonne foi, & se prêter tous les secours possibles, pour faire plus de progrès, & pour les faire en moins de tems. Si l'on a fait quelque découverte dont on ne prévoit point l'usage, on peut ou ne s'en entretenir qu'avec ses amis, ou ne la publier que comme une simple curiosité, & même pour ce qui est des choses dont on n'entrevoit pas seulement l'utilité, il me semble que l'on se feroit plus d'honneur de les publier comme des bagatelles qui se sont présentées, presque d'elles-mêmes, & qu'on a trouvé sous ses pas, que comme des Théories très sublimes auxquelles on a été obligé de donner beaucoup de tems. Mais pour ce qui est d'usage & qui mérite d'être reçû, on ne sauroit le communiquer trop-tôt, ni trop clairement, au reste des hommes, c'est un présent qu'on leur doit parce qu'on est homme.

„ Mais on voudroit, dit-on,
„ ménager aux Savans, d'un ordre
„ distingué, la satisfaction de résou-
„ dre eux-mêmes un Problême, sa-
„ tisfaction beaucoup plus grande,
„ sans

„ ſans contredit, que celle de le „ lire tout réſolu. “ C'eſt dequoi il peut-être permis de douter ; N'a-t-on point en vûe, au contraire, de leur vendre cher la lumière dont on leur fait part, & de leur faire ſentir les efforts qu'il a falu pour y parvenir ? Seroit-on mortifié ſi, au lieu de procurer aux Savans le plaiſir de réſoudre eux-mêmes un Problême ; & de ſe convaincre par là qu'ils n'ont pas moins d'habileté que celui qui l'a propoſé, on les engageoit à ſe fatiguer inutilement, & à faire un aveu de l'inferiorité de leur eſprit, après un grand nombre d'eſſais inutiles. Après tout, celui qui veut ſe donner le plaiſir de faire uſage de ſes forces, le peut toujours quand il lui plait ; Après avoir lû le titre d'un Problême il n'a qu'à en chercher lui-même la ſolution au lieu de la lire ; & comme tous les eſprits ne ſont pas de la même force, les uns le réſoudront tout entier ſans aucun ſecours, & quelques lignes de lecture en faciliteront la ſolution à d'autres.

Par

Par le chagrin avec lequel Mr. *Viviani* parle de ſes problêmes, ainſi propoſés aux géométres, il eſt aiſé de conjecturer que ceux-ci l'avoient détourné de quelque occupation plus importante, il nomme pluſieurs Mathématiciens illuſtres, qui ont marqué beaucoup de dégoût pour ces Enigmes. *Galilée* même lui avoit conſeillé de ne ſe livrer jamais à ces ſortes de ſuplice. Il eſt vrai que ſans ſe ſervir de la raiſon de Mr. Hulde, que la Géométrie, fille ou mére de la vérité, étoit libre & non eſclave, on peut dire avec moins d'eſprit, & peut-être avec plus de ſolidité, que ceux qui propoſent ces Queſtions, ont du moins l'avantage d'avoir tourné toutes leurs penſées de ce côté là, le bonheur d'en avoir trouvé le dénouëment par hazard.

Mais après les trois problème de Mr. *de Comières*, Mr. *Viviani* en réſout encore un, qui venoient d'être propoſé par un inconu; mais il ne le réſout que pour combler la méſure, & pour être en état de déclarer plus noblement, qu'il renonce pour jamais à ce mètier là.

Mais après avoir renoncé à se laisser tourmenter par les autres, n'y avoit-il point d'injustice à les tourmenter lui-même; car il en propose. On pourroit vraisemblablement croire que ce fût pour montrer qu'il en étoit capable.

J'ai connu un frére & une sœur qui s'aimoient sincèrement, & qui s'étant aperçus que le Jeu des Echecs faisoit naître chez eux des Secrets mécontentemens, se firent confidence de ce désagréable effet, & renoncèrent pour jamais à ce Jeu, ils le prirent en haine.

Quand l'intelligence d'une suite de métaphores, est dégagée d'obscurité & ne répand aucun voile sur le Sujet que l'on écrit, cette suite porte le nom d'Alégorie, & si l'Allégorie est chargée des métaphores tirées de trop loin, ou simplement d'un trop grand nombre, sur tout lors qu'elles ne s'accordent pas entr'elles, l'allégorie dégenère alors en Enigme.

Dans l'usage sacré, ce mot désigne l'expression d'une chose spirituelle sous l'envelope d'une corporelle.

On a reproché à Ciceron d'avoir

violé ſa règle & d'avoir employé, tout d'une ſuite, des métaphores qui ne s'accordoient pas. Il ſe félicite de ce que la Ville de Rome vient de vomir Catilina & il ajoute que ce monſtre en ſort à regrêt, & fait connoitre par ſes regards, & par ſes mouvemens, la fureur avec laquelle il voudroit l'engloutir & le dévorer. On ne ſçauroit renfermer dans ſes flancs & beaucoup moins faire ſortir de ſa bouche un monſtre dont on peut être ſoi-même englouti.

Le *Type* eſt la repréſentation d'un événement à venir, comme le *Monument* eſt la repréſentation & le *Mémorial* d'un évenement paſſé. Et les termes qui expriment ces images conviennent quelquefois également à l'image & au ſujet qu'elle repréſente. Quelquefois ils ne ſont vrais que du *Corps* de l'image, & d'autre fois enfin ils ne s'apliquent qu'à la choſe ſignifiée. *Qu'il a bon air! Qu'il eſt fait d'une habile main! Que c'eſt un admirable homme!* On dit tout cela d'un portrait.

L'uſage des Allégories eſt très ancien, les hommes admirent ce qui

eſt obſcur; ce qu'ils comprennent aiſément leur paroit petit, & ils trouvent au contraire de la grandeur dans ce qui leur fait de la peine: Ceux qui ont fait profeſſion d'enſeigner les Sciences ont trouvé à propos de s'accommoder à ce penchant; ils y trouvoient leur compte, comme nous l'avons déja dit, on ne pouvoit ſe paſſer de leur ſecours, & leurs compoſitions n'en étoient pas moins eſtimées, parce que les éclairciſſemens de vive voix leur étoient nécéſſaires. On donna dans les Enigmes & dans les Hiéroglyphes; ſous l'enveloppe d'une choſe on en diſoit une autre. Les Philoſophes Payens profitèrent de cet uſage pour ſauver les abſurdités de leur Religion; les contes qu'on faiſoit de Jupiter, de Junon, de Mars, de Venus &c. renfermoient, ſelon eux, des Vérités phyſiques, ou des Vérités Morales. Il ſeroit à ſouhaiter que les anciens péres de l'Egliſe euſſent été plus éloigné de ce mauvais goût, & n'euſſent pas laiſſé à leurs ſucceſſeurs des exemples, d'autant plus dangereux qu'ils ſont plus authoriſés.

Il

Il eſt triſte que dans un Siécle auſſi éclairé que le nôtre, & dans lequel les Théologiens ont plus d'intérêt que jamais à n'expoſer pas la Religion aux railleries des libertins, dont le nombre ne fut jamais ſi grand, & qui ne disputèrent jamais avec tant de hardieſſe & de ſubtilité, on donne carrière à ſon imagination, pour faire dire à l'Ecriture tout ce qu'on veut, ſouvent avec auſſi peu de fondement que les Enfans font dire au ſon des cloches tout ce qui leur plait. On ouvre par là une route, dans laquelle il n'y a qu'à entrer pour devenir viſionnaire; car s'il eſt une fois permis de ſortir de la route du bon ſens, pourquoi ne ſeroit-on pas en droit de s'en écarter de quatre pas, comme de deux ?

Les Prédictions ſont des preuves qui ſervent à établir la divinité de ce qu'on propoſe à croire: Mais des preuves, pour être digne de la Sageſſe de ceux qui les allèguent, doivent être convaincantes, & tout paſſage qui peut recevoir un ſens très juſte & trés-naturel, où il n'y a rien de prophètique, ne peut pas

passer pour une prédiction. D'ailleurs, quel est le but des prophèties ? C'est de nous engager à croire, & à quoi la foi nous doit-elle amener ? C'est à bien vivre & à glorifier Dieu par notre sanctification. Cela posé, est il raisonnable de chercher un sens prophêtique sous l'envelope des termes, qui certainement renferment un sens moral ? Si cela étoit, l'écorce présenteroit des instructions plus utiles, que l'intérieur qu'elle renferme, & le sens littéral seroit plus digne de notre attention que le sens spirituel.

L'Exemple renferme aussi une similitude ; s'il est bon il faut l'imiter, s'il est mauvais il faut éviter ce qui lui ressemble.

Il ne faut pas confondre les Exemples avec les Preuves : Un exemple éclaircit une proposition, mais il ne l'établit pas. Il l'éclaircit parce qu'il en présente le sens sous des idées plus frapantes, & qui s'emparent plus fortement de l'attention, par là même qu'elles sont plus déterminées. Cette nouvelle lumière plait ; on s'en contente & on la regarde comme une preuve, quoi

qu'elle n'en ſoit pas une. Quand après avoir dit, *On arrive au meme produit en faiſant du multiplié le multipliant, pourvû qu'en meme tems on faſſe du multipliant le multiplié*, j'éclaircis cette propoſition, obſcure parce qu'elle eſt compoſée de termes vagues & peu familiers, en diſant : Lors qu'après avoir multiplié 3. par 2. j'ai le produit 6. Si je multiplie 2. par 3. j'aurai encore 6. & c'eſt tout un de dire 2. fois 3. ou 3. fois 2. font 6. On comprend le ſens de la propoſition, on reconnoit qu'elle eſt très-vraie dans cet exemple, on y en ajoute encore quelques-uns, dans leſquels elle ſe vérifie de même, & enfin on aime mieux ſupoſer qu'il en ſera ainſi de tous les autres, que de ſe réſoudre à pouſſer ces exemples à l'infini.

Mais afin qu'un Exemple ſerve à établir la Vérité d'une Propoſition Univerſelle, il faut pouvoir s'aſſurer que tout ce qu'on poſe dans cet exemple, & en vertu de quoi on conclud, ſe trouvera nécéſſairement dans tous les autres. C'eſt ainſi qu'aprés avoir tiré dans un

Cercle

Cercle une Corde qui passe par le Centre, & une autre qui n'y passe pas, je comprens évidemment qu'il est impossible qu'il y ait jamais aucun Cercle, où je n'en puisse faire autant, au moins par la pensée. Je vois avec la même évidence que, dans chacun de ces Cercles, on pourra toujours tirer depuis le Centre deux Rayons aux extrémitez de la Corde qui est differente du Diamêtre, d'où il paroit manifestement que tout ce qu'on tirera de ces principes, sera aussi vrai de tous les Cercles, que de celui qu'on a sous les yeux pour soûlager son attention & la mieux soutenir.

L'abondance des Comparaisons est souvent la preuve d'un Esprit superficiel.

IX. La facilité de trouver des comparaisons est quelquefois une marque d'*étendûe* d'esprit. Il faut encore de la vivacité & de la *pénétration* pour saisir, dans un sujet, quelque attribut semblable à ceux d'un autre qui, à la première vûe, en paroit tout différent. Il faut de plus de la justesse pour tirer de l'un des lumières qui éclaircissent l'autre : Mais souvent aussi l'abondance des comparaisons est la preuve d'un Esprit superficiel. Car

comme

comme la même idée s'aplique à des ſujets d'autant plus differens qu'elle eſt plus vague, ceux qui ne regardent les choſes qu'en gros, confuſément & à la legère, ou qui n'en connoiſſent que la plus mince ſurface ; ceux dont les idées ne ſont ni exactes ni déterminées, n'aperçoivent point les différences, ils ne ſont frapez que de l'égalité ; & ces eſprits ſuperficiels s'arrètent encore d'autant plus ſur les comparaiſons, & y reviennent plus ſouvent, qu'elles ſont amuſantes, & qu'elles plaiſent ſans fatiguer & ſans demander des efforts d'attention.

Il eſt très dangéreux d'aimer trop les comparaiſons & de donner plus qu'il ne faut dans les figures, c'eſt une inclination toute propre à rendre l'eſprit faux ; Un trop grand empreſſement à chercher des reſſemblances, fait qu'on en ſupoſe là où il n'y en a point, & qu'on croit voir dans les objets tout ce qu'on y imagine. Il n'y a que trop de gens qui reſſemblent, quand ils ſe hazarde de raiſonner, à ceux qui croient voir tout ce qui leur plait dans les Nuées ou dans les traits con-

confuſément répandus ſur une muraille. L'excès de cette illuſion fait les fous. Celui qui, voiant un tronc d'arbre de près, le prend pour un homme & l'embraſſe comme un intime ami, dont il a l'imagination occupée, eſt viſiblement hors de ſens; On s'éloigne donc de la Raiſon & de la Sageſſe, à méſure qu'on donne dans de fauſſes reſſemblances, & cela étant, ne craint-on point de gâter le goût de la jeuneſſe en leur demandant des compoſitions dont la plus grande partie roule ſur des ſimilitudes, avant qu'ils ayent acquis aſſez de connoiſſance & de diſcernement pour les faire juſtes? C'eſt ainſi qu'on diffère de leur aprendre à bien penſer juſqu'à ce qu'on leur ait gâté l'eſprit, à force de les accoûtumer à parler & à écrire, ſans comprendre ſouvent ce qu'ils diſent, ni ce qu'ils mettent par écrit. On croit faire merveille de leur dévoiler les grandes vérités Phyſiques & Morales renfermées ſous l'envelope des Métamorphoſes & des Fables qu'un Poëte voluptueux n'a écrit que pour donner eſſort à ſon imagination. On porte enſuite ce même

Argumenta à ſimili.

même Eſprit dans la Religion ; on débite pour des Myſtères vénérables des conjectures ſans fondement. On admire ſes propres ſonges & on s'écrie, ô merveilles ! ô profondeurs ! Il y a des gens qui s'étonnent que, parmi ceux qui font profeſſion des Lettres, il s'en trouve de ſi peu ſenſés : Ils devroient bien plus s'étonner qu'il leur reſte encore du bon ſens, après une éducation qui lui eſt ſi contraire.

On conclud du plus au moins, & du moins au plus.

X. Quand la Comparaiſon roule ſur le *Plus* ou le *Moins*, le raiſonnement va ou du plus au moins, ou du moins au plus. Il y a des cas où ces raiſonnemens ſont juſtes, & il y en a où ils n'ont ancune force. Voici les regles : Je regarde le *Moins* comme une Partie, & le *Plus* comme un *Tout*. Si le Tout ne ſuffit pas, la Partie ſera inſuffiſante : mais la Partie peut n'avoir pas une force qui ſe trouvera dans le Tout. Reciproquement, ſi la Partie ſuffit, à plus forte raiſon le Tout, quoi que l'on ne puiſſe pas conclure de la ſuffiſance du Tout à celle de la Partie. Ainſi en niant, je vais du plus au moins

& en *affirmant*, je vais du moins au plus.

Mais ces conclusions n'ont pas lieu dans les effets qui dépendent non de la quantité seule, mais de la *dose*, c'est-à-dire, de la quantité réduite à une certaine proportion. Presque tous les effets, qui arrivent dans la Nature, dépendent d'une certaine proportion entre les causes qui les produisent, & la disposition des sujets qui les reçoivent. Dès que cette proportion change, l'effet cesse ou varie extrèmement; (*) les causes les plus utiles déviennent pernicieuses dès qu'elles sortent d'une certaine médiocrité; l'excès du chaud & de la pluye nuit également aux plantes & à leurs fruits

(*) „ Souvent la quantité doit être „ si précise, que pour peu qu'on y manque, on fait une opération toute différente de celle qu'on s'étoit proposé „ de faire. *Mem. de l'Ac. des Sc. Ann.* „ 1699. *p.* 69. Voyés encore l'*Hist. de* 1700. *p.* 61. " Il faut que dans l'Ypecacuanha ce ne soit pas la quantité des „ principes actifs, mais une certaine dose, „ qui fasse sa force; car le brun a beaucoup moins de parties salines & resineuses que le gris, & cependant il est „ plus violent dans son action.

fruits : le trop, comme le trop peu de nourriture, ruine la ſanté ; celui qui mange trop accable ſes forces, celui qui ne mange pas aſſez les laiſſe épuiſer. Un homme ſage règle ſa conduite ſur des proportions fixes, dont il ne s'écarte point: mais cette ſageſſe eſt rare, la plûpart des hommes vont toujours à quelque extrémité ; il faut trop d'attention pour s'éloigner également de l'une & de l'autre, chacun preſque ſe livre à ſon humeur, l'humeur outre tout. (†) L'un aime à donner, & s'aplaudiſſant dans l'idée de généreux, diſſipe tout. Un autre eſt dur ou timide, il aime à garder pour ſoi, & il ne s'occupe qu'à amaſſer & à refuſer. Les plaiſirs auxquels on ſe livre, dans le commerce du Monde, les paſſions vio-

(†) Dans cette vûe les Anciens diſoient, *Ne quid nimis*, *Rien de trop* : & Salomon, *Temps de rire & temps de pleurer, un temps de ſe taire & un temps de parler, un temps de chercher & un temps de laiſſer perdre.* Eccl. Ch. III. Souvent on auroit plû, ſi on avoit moins cherché à plaire, & un Diſcours auroit paru plus beau, ſi on y avoit moins répandu de beauté.]

lentes, les agitations continuelles dont on devient le jouët, tirent les hommes de la route du Ciel. Là-deſſus, pour ſe garantir de la ſéduction des plaiſirs & de l'emportement des paſſions, des gens s'imaginent que leur vie ne ſauroit être trop auſtère, ni trop éloignée du commerce des hommes. D'autres ne trouvant ni néceſſaire, ni raiſonnable une retraite ſi outrée, ſe jettent dans le monde, & y vivent comme ſi l'on étoit d'autant plus raiſonnable que l'on eſt plus mondain.

La méditation donne à l'eſprit de la juſteſſe, des forces, & de l'étendue. Il y a des gens qui ne veulent que méditer, & ne liſent point. Cependant la lecture enrichit la Mémoire, & fournit déja tout trouvé, ce que l'on n'auroit découvert qu'après bien des ſoins; elle donne à l'imagination de la variété & de l'étendûe, & en préſentant divers caractères, elle peut empêcher qu'on ne s'entête entierement du ſien. Il y en a au contraire qui ne méditent point; & ne font que lire; leur eſprit devient par là

ſans

ſans force & ſans fecondité, & ſouvent ſans diſcernement ; chacun auroit raiſon de faire ce qu'il fait s'il ne le faiſoit pas uniquement.

XI. Toutes les fois qu'il s'agit de comparer deux choſes, dont la comparaiſon doit rouler ſur le Plus & le Moins, il eſt néceſſaire que ces deux choſes ſoient du même genre, de même Eſpèce, les plus ſemblables qu'il ſe pourra, & qu'ainſi elles ne diffèrent qu'en degrés. A moins de cela, l'on ne trouvera pas aiſément une commune meſure qui en détermine le plus & le moins, & l'on ſe jettera à travers champs dans des diſcours & des conteſtations qui n'aboutiront qu'à embrouiller toujours plus la queſtion. Rien n'eſt plus néceſſaire que cette règle, rien n'eſt plus négligé que ſon obſervation. Non ſeulement, il eſt ridicule de diſputer ſur le plus & le moins dans des ſujets tout différens : comme, par exemple, ſi Céſar étoit plus grand Capitaine, que Ciceron grand Orateur (†). Mais

Précaution néceſſaire quand la comparaiſon roule ſur le plus & le moins.

(†) Le Pere Vavaſſeur s'eſt fort récrié ſur une penſée du P. Rapin qui paroiſſoit mettre le génie d'un grand Poëte, au

dans les ſujets ſemblables, lors qu'ils ſont composés [comme en effet ils le ſont tous] il eſt néceſſaire de comparer partie après partie, & non pas aſſemblage avec aſſemblage. Ainſi je comparerai, quand il s'agira de deux Orateurs, la force de la voix de l'un, avec la force de la voix de l'autre; enſuite je comparerai la pureté de la diction du prémier, avec la pureté de la diction du ſecond; & je parcourai ainſi ſucceſſivement les différens caractères, qui contribuent à faire eſtimer un Orateur.

Si les caractères que l'on compare ſont diférens, il faut tout au plus de-

au deſſus de celui d'un Général d'Armée & d'un Miniſtre d'Etat. Cette penſée a été relevée avec une grande vivacité: & M Bernard remarque très judicieuſement ſur cette querelle, qu'il *n'y a perſonne qui ne ſoit choqué d'abord du Parallèle d'un grand Poëte & d'un grand Général d'Armée, ou d'un grand Miniſtre d'Etat; parce que le génie des uns & des autres eſt fondé ſur des qualités toutes differentes.* Un Héros aura aſſez d'étendue d'eſprit pour former de grands deſſeins & aſſez de courage pour les exécuter, ſans avoir l'expreſſion aſſez heureuſe & l'imagination aſſez féconde pour les bien repréſenter.

Nouv. de la Rep. des Lett. Fevrier. 1710. p. 131.

demander quel des deux eſt le mieux ſoutenu, ou enfin quel des deux produit de plus utiles effets. Les Langues encore peuvent être comparées par raport à la prononciation, à l'abondance des termes, à la conſtruction, à la Proſe, aux Vers, à leurs raports avec la manière de penſer; car les Nations les plus cultivées penſent mieux & parlent mieux.

Lors même que la comparaiſon roule ſur des qualités de même genre, pour peu que l'on ſoit prévenu, elle ne ſera pas juſte; par ce qu'on ne penſe pas à y faire entrer tout ce qui peut la rendre exacte.

Peut-être ne viole-t'on jamais plus groſſièrement cette règle, que quand on ſe compare ſoi-même avec les autres. On voit dans les autres des avantages qu'on n'a pas, ou qu'on n'a que dans un degré très inférieur, & on trouve auſſi dans ſoi-même, des qualités qui ne brillent pas dans les autres; mais il eſt très difficile de faire une juſte eſtime & une comparaiſon exacte des qualités de nature différente; auſſi

ne s'en embaraſſe-t'on pas, & ſans b lancer, on décide pour ce qu'on trouve chez ſoi.

Dans la comparaiſon que l'on fait des différens genres de vie, un grand nombre n'héſitent point à donner la préférence à celui qu'ils ont choiſi ; Les gens du commun ſurtout : Mais ils n'ont pourtant jamais fait les parallèles néceſſaires pour une ſure déciſion. Le plaiſir de croire qu'ils ont heureuſement choiſi, les détermine à s'en perſuader. Cela eſt heureux : d'un côté cette penſée les éloigne d'une legèreté & d'une inconſtance qui leur empêcheroit de réuſſir, & d'un autre, les engage à ſe perfectionner dans une profeſſion qu'ils eſtiment, & dont l'idée leur fait plaiſir.

Dans le Traité des *Prémieres Vérités*, Art: 273. & ſuiv. on trouve pluſieurs exemples de comparaiſons mal établies. *Si l'Action eſt préférable à l'inaction, le repos au mouvement, le liquide plus que le ſolide.*

A tout cela on ne peut répondre que par raport à diférens uſages. *S'il vaut mieux être immoré tel que mortel.* Attachés y la félicit-

où

où l'infelicité, la réponſe ſera affirmative ou négative. Il en eſt ainſi du pouvoir & de *la connoiſſance*, par raport à leurs contraires : il vaut mieux être ignorant que d'abuſer de ſon ſçavoir ; être ſans force, que d'abuſer de ſa puiſſance. Il en eſt encore ainſi de la comparaiſon entre le *meilleur* & le *moins bon*. Il s'agit du bon par raport *aux ſens*, ou à la *Raiſon*, par raport à un *particulier*, ou à *pluſieurs*.

Quand on demande, quel amour règne avec plus de force dans un cœur bien diſpoſé, celui de nous mêmes, ou celui de Dieu, on compare divers genres. Nous nous aimons, par ſentiment & par néceſſité ; mais l'amour de Dieu eſt un amour de choix & un effet de réflexion : il faut donc demander, quel objet nous paroit plus eſtimable, & à quel c'eſt que nous trouvons plus de douceur, à arrêter notre attention, à élever nos penſées nos louanges nos déſirs ? Alors il ſe trouve que nous nous perdons de vûe, pour livrer toute entiére notre admiration à notre Créateur, nos vœux à lui être dévouez par une vive & conſtante obéïſſance,

& nos désirs à connoitre sa volonté pour en faire notre unique règle.

Une comparaison ne sauroit rouler sur des objets d'un genre plus différent que quand on compare le Fini avec l'Infini ; c'est en cela que consiste le sophisme suivant. On supose qu'Achille pût faire cent piés de chemin, pendant qu'une Tortuë en feroit un : cela posé, jamais, dit-on, Achille n'atteindra la Tortuë; car, pendant un temps Achille fera cent piés, & la Tortuë un. Pendant la centième partie d'un temps Ach lle fera un pié, & la Tortuë seulement la centième partie d'un pié. Pendant la centième de cette centième Achille fera la centième partie d'un Pié, & la Tortuë une partie cent fois plus petite, c'est-à-dire, la dix-millième. On continue cette progression, & on trouve toujours Achille de quelques mesures en arrière.

Le sophisme de ce raisonnement vient précisément de ce que dans une comparaison qui roule sur le plus & le moins, on compare les deux

deux choſes du monde les moins propres à être comparées en ce ſens, le Fini avec l'Infini. Une portion d'étendue eſt finie en un ſens, car elle a, à la droite, par exemple, une ſurface, au delà de laquelle elle ne s'étend plus, & elle en a de même une qui la termine à la gauche : Mais entre ces deux extrémités, il y a une portion qui ne s'étend point au de là, & qui peut elle même être diviſées en deux parties égales ; une de celles-là encore en deux autres, & ainſi conſécutivement; la diviſion peut ſe continuer, de petit en petit, ſans fin & ſans ceſſe, & à cet égard on reconnoit qu'une portion d'étendue eſt infinie, c'eſt à-dire, qu'on ne ſauroit lui aſſigner un dernier terme. Il faut raiſonner de a même maniere ſur le Temps. Une minute commence & finit ; ſon commencement ſuit immédiatement & ſans interruption, la fin d'une précédente ; & ſa fin eſt de même ſuivie, immédiatement & ſans interruption, du commencement d'une ſuivante. Cette minute, ainſi

placée entre deux termes, se divise en deux tems égaux; l'un de ceux-là en deux autres, & on ne sauroit assigner un dernier terme à cette division; le Temps coule toujours, & entre le commencement & la fin de chaque partie, il y a un milieu.

Une Espace d'étendue fini est parcouru pendant la durée d'un Temps, qui est fini de même; & cette portion d'étendue qui se divise de petit en petit, sans fin & sans cesse, est parcourûe pendant la durée d'un Temps, qui ne se divise pas moins, & qui se partage proportionellement. C'est ainsi qu'on peut comparer sans sophisme le fini avec le fini, & dès là l'infini aussi avec l'infini.

Mais dès qu'il s'agit de comparer un mobile avec un autre dix fois, ou cent fois plus lent, dans son mouvement; dès qu'ils s'agit de décider où c'est que l'un atteindra l'autre; ces questions roulent sur le Fini, l'Infini n'y doit point entrer.

Puisque la Tortuë fait un pié
de

de chemin pendant qu'Achille fait cent piés, la Tortuë fera $\frac{100}{99}$ parties d'un pié, pendant qu'Achille fera cent piez & $\frac{100}{99}$ de pied. Car 100. 1 :: $100 + \frac{100}{99} = \frac{10000}{99}. \frac{100}{99}$. Voilà donc Achille, qui à la fin d'un certain moment, eſt arrivé au même terme que la Tortuë, & qui, dès là préciſément, commencera à la devancer. Or ſi Achille fait cent piez dans une minute, il fera cent piez & $\frac{100}{99}$. de piez dans une minute & une nonante-neuvième partie de minute; de ſorte qu'au bout de ce. tems-là, c'eſt-à-dire, au bout d'une minute, & de la nonante-neuvième partie d'une minute, les deux mobiles ſe trouvent ſur la même ligne. Ils ne s'y arrêteront point; car la fin d'un tems ne dure pas; Entre le moment où ils y ſont parvenus, & celui où ils la quitteront, il n'y aura point d'intervale; mais l'un quittera ſa ligne ou ſa ſurface avec cent fois plus de viteſſe que l'autre, & au bout d'une minute Achille ſe trouvera à nonante neuf pieds de la Tortuë,

J'ai lu depuis peu un parallele de deux ſujets, entre leſquels on ne diſconviendra pas qu'il n'y ait une très grande différence ; ce ſujet eſt manié par le *Père Brumois*, avec toute la délicateſſe & la juſteſſe poſſible. Il eſt aiſé de ſe convaincre, qu'il connoit à fond la matière, qu'il entreprend de traiter, & on ne peut uſer de plus de ménagement, & de circonſpection. Il penſe à tout, il prévoit tout, & paroit ne rien craindre, autant, que de décider legèrement. C'eſt un modèle, duquel mon Lecteur ne me ſaura pas mauvais gré d'avoir copié quelques lignes.

I. Diſcours ſur la Comédie Grecque. Pour achever le Parallele de la Comédie, & de la Tragédie, on pourroit réveiller une queſtion, plus ſouvent propoſée que bien décidée, & auſſi interreſſante qu'elle eſt commune ; à ſavoir, lequel de ces deux genres eſt le plus aiſé, ou le plus difficile à remplir dans l'exécution.

J'aurois fait copier cet excellent morçeau tout entier, ſi une ſi longue citation avoit été moins diſproportionée a l'étendue de mon ouvrage : je me bornerai donc a raporter

ce

ce qu'a écrit le même Auteur dans le III. Discours du I. Volume Art. XXIV.

„ C'est donc par la nature, qui est
„ la même, dans tous les tems, &
„ non par les choses que l'éducation
„ & l'habitude y ajoutent, de Siécle
„ en Siécle, qu'il faut comparer le
„ Thèatre Ancien avec le moderne.
„ Sur ce pied là on les regardera com-
„ me deux genres tout différens, à
„ certains égards; & par conséquent
„ *peu susceptibles d'une comparaison fort*
„ *exacte*, puisque l'impression resulte
„ d'un certain total, qui comprend
„ *l'imitation*, tant de la nature que des
„ choses qui y sont ajoûtées, ou qui
„ en sont retranchées, par la diversité
„ des Siécles. Quiconque aura l'œuil
„ assés fin, pour déméler les ressorts
„ de cette impression, trouvera sans
„ doute, que, si notre Théatre est plus
„ Noble par les mœurs, le Théatre
„ Grec ne l'est pas moins par la na-
„ ture; que l'un est plus chargé, l'au-
„ tre plus simple; l'un moins régu-
„ lier, l'autre plus exact; le prémier
„ plus interressant, le second plus tou-
„ chant; celui là plus fougueux, &
„ plus Sublime, celui-ci plus animé
„ &

„ & plus naturel. Le Théatre Grec
„ ſera regardé comme une Statuë an-
„ tique, avec ſes linges mouillés, peu
„ ornée à la vérité, mais où tout eſt
„ naïf & vrai. Et le François comme
„ une Statuë moderne, dont les attitu-
„ des & les draperies ont plus de di-
„ gnité & de richeſſes, moins d'agré-
„ mens & de vérité. Si nous en croi-
„ ons Mr. de Saint Evremond, chés
„ nous ce qui doit être tendre n'eſt
„ ſouvent que doux, ce qui doit for-
„ mer la pitié, fait à peine naitre la
„ tendreſſe; l'Emotion tient lieu du
„ ſaiſiſſement; l'étonnement de l'hor-
„ reur. Il manque à nos ſentimens
„ quelque choſe d'aſſés profond; les
„ paſſions à demi touchées, n'excitent
„ en nos ames que des mouvemens
„ imparfaits, qui ne ſçavent ni les
„ laiſſer dans leur aſſiète, ni les en-
„ lever hors d'elles mêmes. Cela n'eſt
„ pas généralement vrai. Car qui ja-
„ mais pouſſa plus loin une paſſion que
„ Corneille, ſur tout celle des Dialo-
„ gues particuliers, où il s'agit de
„ conteſtation? l'on pourroit ſe plain-
„ dre au contraire que ſouvent la paſ-
„ ſion eſt outrée. Où ne la porte pas
„ Cléopatre dans Rodogune? *Nos hé-*
„ *roïn*

roïnes se lamentent trop, ou s'exhalent souvent en des sentimens trop beaux, pour une douleur véritable, autre reproche de Mr. de St. Evremond. Ce trop, ou ce trop peu, sont les apanages du goût, où l'on a monté le Théatre moderne. La Justesse & la Verité, choses si chéries des Anciens, font le partage du leur. Il se passionne; Mais sa passion a son origine, son étenduë, ses bornes & ses expressions, comme dans la nature. C'est un tableau dont la simplicité, la vie, & la ressemblance, font le principal mérite. Le nôtre est un Tableau plus brillant, & dont les traits sont plus hardis : Si ce dernier frape & saisit d'avantage, le prémier n'a pas moins droit d'attacher & de plaire. Ce que l'un perd, dans l'examen rigoureux de la Raison, l'autre le gagne, par ce même examen, & c'est le sort des belles choses Plus on les voit avec des yeux critiques, plus on les trouve belles. Mais comme il ne s'agit point ici de préférence, ni même de *comparaison rigide*, entre deux Théatres qui ont si *peu de rapport*, c'est assés d'avoir fait connoître comment, &

„ en

„ en quoi on peut les comparer, pour
„ juger mieux de l'un, qui eſt moins
„ connu, par le conſtraſte de l'autre,
„ qui l'eſt plus. C'eſt tout l'avantage
„ que j'ai prétendu procurer au Théa-
„ tre Grec, ſans aucun préjudice pour
„ le François. Ce ſeroit beaucoup d'a-
„ voir mis, par ce moyen, les lec-
„ teurs en goût, & en ſituation de
„ juger par eux mêmes du degré
„ d'eſtime, qu'on peut accorder aux
„ inventeurs de la Scéne Grecque, ſans
„ intereſſer, le moins du monde, l'ad-
„ miration ſi juſtement duë aux grands
„ Maîtres de notre Scéne "

XII. Quand je dis que la même idée, qui nous fait connoître un des ſemblables, nous manifeſte auſſi l'autre, il n'eſt pas néceſſaire de ſupoſer que les idées ſont des Tableaux, afin qu'un ſeul de ces tableaux puiſſe repréſenter pluſieurs Objets ſemblables; c'eſt aſſez que la même forme, le même état de la penſée puiſſe s'apliquer indifféremment, ou à celui-ci, ou à celui-là, de pluſieurs Objets ſemblables, & que l'Eſprit, perſévèrant dans la même manière de penſer, puiſſe ſucceſſivement connoître pluſieurs attributs, tous

tous repréſentez par cette manière conſtante d'apercevoir.

On comprendra plus diſtinctement ce que c'eſt que continuer dans la même manière de penſer, ſi nous expliquons la force de ce terme & la nature de l'*Identité*. C'eſt une matière qui convient à ce Chapitre. On dit fort ſouvent des choſes *Semblables*, qu'elles ſont les *Mêmes*; & l'Identité, eſt une eſpèce de raport qui reſulte de la comparaiſon que l'on fait d'une choſe, avec elle-même: on dit qu'elle demeure la même, lors que dans differens temps on la trouve toûjours ſemblable, & que telle qu'on la connuë une prémière fois, telle on la conçoit une ſeconde. L'identité, dit le P. Buffier, ajoute à l'unité certain raport de tems & de lieu.

Le peu d'exactitude qui ſe trouve dans le langage des hommes, jette à tout moment dans l'erreur, quand on en fait la règle de ſes idées. Quelquefois on multiplie les choſes parce qu'elles ont de différens noms, & d'autrefois on confond des choſes fort différentes, parce qu'elles n'en ont qu'un; c'eſt

ce

ce qui arrive à l'égard de l'Identité.

Quelquefois *demeurer le même*, signifie perſeverer dans ſon exiſtence, continuer d'être. Dans ce ſens, je dis que l'Univers eſt aujourd'hui le même, qu'il étoit il y a 2000. ans, c'eſt-à-dire, que celui qui exiſtoit il y a 2000. ans, n'a pas été anéanti, & qu'un autre n'a pas été créé en ſa place. Ce qui exiſtoit il y a vingt ans, & que j'apellois *moi*, continuë d'exiſter aujourd'hui; j'étois un Etre, & j'ai demeuré Etre, je ſuis encore. Moi, *penſée*, je me ſentois il y a vingt ans par là même que j'étois penſée, & aujourd'hui je me ſens encore par la même raiſon, & je ſens que ce ſentiment de moi-même continue parmi une très grande diverſité d'autres ſentimens, qui m'amênent à la connoiſſance des Objets, qui exiſtent au dehors de moi.

Ces idées ſont ſimples, il n'y faut point faire naître un embarras qui naturellement n'y eſt point. Ainſi en eſt-il du Mode. La rondeur d'une boule de cire à laquelle on

n'a point touché, eſt reſtée la même, cette cire ronde eſt toujours cire ronde. La Subſtance demeure toujours la même, tandis qu'elle eſt Subſtance, c'eſt-à-dire, tandis qu'elle a ſon exiſtence à part, tandis que ſon exiſtence n'eſt l'exiſtence d'aucune autre choſe, ou ce qui revient au même, tandis qu'elle eſt ce qu'elle eſt, & non quelque choſe de différent de ſoi-même ; & par conſéquent la Subſtance demeure la même pendant qu'elle exiſte ; car elle ceſſeroit d'exiſter, dès qu'elle ceſſeroit d'être Subſtance. Et un Mode, demeure le même tandis que ſa Subſtance exiſte dans le même état.

Cela nous amene au ſecond ſens du mot d'*Identité* : on dit qu'une choſe n'eſt plus la même, parce qu'elle a changé d'état, quoi qu'elle continuë d'être & qu'elle ſoit toujours Subſtance ; & reciproquement elle eſt eſtimée la même, parce qu'elle a conſervé ſes Modes ſans changement. Mais il y a ici du plus & du moins ; car une Subſtance a pluſieurs Modes, & comme elle peut changer les uns, & conſerver les

les autres, on affirme ou l'on nie qu'elle ſoit encore la même, ſuivant qu'on la conſidère par raport à ceux qu'elle a perdus, ou par raport à ceux qu'elle a gardez.

Quand on dit qu'un homme n'eſt plus le même, cela ne ſignifie pas qu'il n'a plus la même ame. Cette Subſtance continuë d'être, mais ſes manières de penſer à divers égards ne reſſemblent pas à celles qu'il avoit précedemment.

Si la Liberté eſt éteinte ou ſuſpenduë, s'il n'a plus de pouvoir ſur ſes idées & ſes volontés, il ne ſera pas puni, ni pour les paroles qu'il aura proférées, ni pour les actions qu'il aura faites dans cet état là. Si un homme étoit dévenu fou, & que depuis ſa folie, on eut découvert quelques crimes dont il ſe ſeroit rendu Coupable, avant ſon état de ſtupidité, & de démence, parce qu'il ſeroit hors d'état d'en témoigner ſa repentance, & que ce châtiment perdroit ſa force d'exemplaire, on ne le puniroit pas. Mais en un ſens il eſt toujours le même pendant que ſon ame continuë d'exiſter.

Si un homme, qui jamais ne ſe

ſeroit ennivré, avoit bû, ſans le ſçavoir, de quelque liqueur qui l'eut mis dans l'état d'un homme furieux, il ne ſeroit pas juſte de le punir d'un meurtre, fait dans cet état là. Mais il eſt de l'intérêt public qu'on faſſe craindre aux hommes les effets de l'ivreſſe, en les rendant reſponſables des ſuites d'un état, où ils ſe ſont mis volontairement.

Seneque fait un raiſonnement Sophiſtique, en le compoſant des différentes ſignifications du terme dont nous venons de lever l'équivoque. Pour conſoler un homme de la perte de ſes amis, il lui repréſente qu'on peut en acquèrir d'autres. *Mais ils ne ſeront pas les mêmes? Ni vous non plus*, dit-il, *n'étes pas le même; Vous changez toujours.* Quand on ſe plaint que de nouveaux amis ne remplacent pas ceux qu'on a perdus, ce n'eſt pas parce qu'ils ne ſont pas de la même humeur, du même âge, de la même force, de la même ſanté, ce ſont là les changemens par où nous paſſons. Mais nous ne devenons pas nous mêmes d'autres Individus, com-

comme les amis nouveaux ſont des Individus différens des anciens.

Quand les changemens qui ſurviennent à une choſe ne ſont pas ſenſibles, comme on ne les remarque pas, on juge qu'elle eſt reſtée la même, c'eſt ce qui arrive lors qu'ils ſe font peu-à-peu. Ainſi un Bateau rapiécé, d'année en année, paſſe pour le même qu'on a mis à l'eau cent ans auparavant, & une Rivière eſt apellée la même, parce que ſon Lit n'eſt pas changé, & que l'eau qui ſuccède ſans ceſſe à la place de celle qui s'échape, fait ſur les Sens des impreſſions tout uniformes. Un Sénat eſt toujours eſtimé le même, parce que l'on oublie les changemens qui y arrivent peu-à-peu, & que l'on s'aperçoit continuellement qu'il a les mêmes droits & la même autorité.

Mr. Locke me paroit définir juſte l'identité d'une plante, en diſant que l'organiſation, qui lui a fait commencer d'être plante, Subſiſte: c'eſt effectivement toujours l'organiſation de cette Plante, & non l'organiſation d'une autre. Il apli-

que

que la même idée au Corps humain.

L'art 28. du XXVII. Ch. du L. II. me paroit aussi clair que les supositions précédentes. Mais leurs consequences m'ont paru, & à d'autres encore, embrouillées, & inutiles.

Toute Substance, qui commence à exister, doit nécessairement être la même durant son existence.

Quelque composition de Substances qui vienne à exister, le composé doit être le même pendant que ces Substances sont ainsi jointes ensemble.

Tout Mode doit aussi être le même pendant tout le tems de son existence.

Dieu punira le même homme qui aura péché, & non un autre, & la justice de sa sentence sera manifestée par la Conviction interieure qu'ils auront bien été les Auteurs de ces actions punissables.

La Confusion que les termes, qui expriment *l'Identité*, avoient jetté dans les idées, a donné lieu à ce qu'on apelloit les *Scholastiques Réels*, par opposition à ceux que l'on apelloit les *Nominaux* : ceux là préten-

doient que les Natures univerſelles exiſtoient réellement dans tous les individus.

Abelard, ce Logicien ſi ſubtil, s'imaginoit que la même réalité ſe trouvoit eſſentiellement dans tous les Individus, qui par là ne différoient abſolument point en *eſſence*, mais ſeulement par la variété de leurs *Accidens*. Les termes qui ne ſont que des noms d'idées vagues, confondus ainſi avec les termes deſtinés à marquer des individus qui exiſtent réellement au dehors de nous, faiſoient des confuſions, que Spinoſa a porté à ſon comble.

Sur le ſujet de l'identité, le P. B. trouvoit que Mr. Locke s'embaraſſe dans des bagatelles, pour donner dans des queſtions bizarres & pernicieuſes.

Je ne répeterai pas ici ce que j'ay remarqué, dans mon Abrégé de Logique, pour diſſiper ces paradoxes, & nous aſſurer que nous demeurons les mêmes, malgré un très grand nombre de variétés.

CHA-

CHAPITRE IV.

Des rapports de Diversité.

I. LORS que l'idée que nous nous sommes formés d'un objet, ne peut pas servir à nous faire concevoir celui que nous lui comparons, nous apellons ces deux objets, *différens* ou *dissemblables* ; chacun d'eux a son idée qui le représente, & celle de l'un ne peut pas être celle de l'autre.

En quoi consiste la Diversité.

II. Lors que la différence de deux Objets ne les empèche pas de subsister ensemble dans un même sujet, on les apelle simplement *Divers*, *Différens*, *Dissemblables*, & ils retiennent le nom général. Ainsi, dans une même personne, il y a de la science & de la probité. Dans un même Corps il y a Figure & Mouvement. Mais quand la différence va jusqu'à l'incompatibilité, & que deux attributs, loin de pouvoir subsister ensemble dans un même sujet, se donnent reciproquement l'exclu-

Il y en a de differentes sortes.

ſion, quand l'un ſupoſe néceſſairement l'éloignement de l'autre, on conçoit entr'eux un raport d'*Oppoſition* & de *Contrarieté*.

Leſquelles on confond.

III. Tantôt on outre la diverſité & on la porte juſqu'à l'opoſition; tantôt on adoucit la contrariété, & l'on n'en fait qu'une ſimple *Diſſemblance*. Les Phyſiciens ſe partagent en conjectures dans l'explication d'un Phénomène, & il ſe trouve ſouvent que chacun d'eux penſe juſte, ſans penſer à tout; que chacun voit une partie de la vérité ſans la voir toute entière. Ils devroient donc convenir, au lieu de ſe combattre, & leur mépriſe ſe réduit à ſe croire chacun le ſeul qui aît bien rencontré. L'un veut que la *Chaleur* ſoit formée par un mouvement pêlemêle; l'autre prétend qu'elle conſiſte dans le tournoiement des petits corpuſcules qui compoſent les groſſes maſſes, ou qui s'y trouvent répandus. Chacune de ces cauſes y peut contribuer : ces mouvemens ſont diffèrens, mais ils ne ſont point opposez, & ils peuvent s'unir pour un même effet. Les Sels & les Souffres peuvent ſur-tout contribuer à la

la Saveur & à l'Odeur, ſans que toutes les parties, qui ne ſont ni ſels ni ſouffres, ſoient dans l'impuiſſance de produire de pareils effets. On a diſputé avec bien de la chaleur ſi la *Digeſtion* étoit l'effet d'un ſimple broyement, ou d'une fermentation, ou de l'activité des eſprits. Chacun des tenans prouve aſſez bien ſon ſentiment, ſans détruire celui de l'autre; on peut les unir, & il me ſemble que ces différentes cauſes agiſſent de concert.

Dès qu'une fois la matière eſt aprofondie, les deux opinions ſe trouvent vraies, ſi ce n'eſt entant qu'elles prétendroient s'exclure l'une l'autre. Hiſt.: de L'Acad. des Sciences, *ann*: 1700. *p*. 37.

Un Auteur a crû pouvoir faire conſiſter le Beau dans une variété d'objets eſt de traits, qui s'uniſſent pour concourir à un but digne d'attention. Un autre Auteur a conçû que ce nom convient & s'aplique juſte à des objets, qui, renfermant tout ce qui eſt eſſentiel à leur eſpèce, ont pourtant des traits ſinguliers qui en relèvent le prix,

qui font plus de plaisir, & qui leur attirent plus d'estime & plus d'attention. Tout cela supose une variété d'attributs, & d'états réunis pour produire certaines impressions, auxquelles leur espèce est destinée, & pour les produire avec plus de sureté, de durée, d'abondance, d'efficace, & d'agrémens. C'est le même Systême présenté sous diverses faces; & dans l'un & l'autre pour décider de la beauté, il faut de la variété & de l'unité, il faut s'instruire de la destination, des choses, de la multitude des moyens qui concourent à la remplir, de leur union & de leur accord, de leur promtitude & de leur efficace à produire les effets qui les rendent dignes d'estime.

Quand deux surfaces sont fort polies, & humectées, l'air presse celle du Corps inférieur, contre le supérieur, & soutient celui d'embas nonobstant son poids. Les différences des liqueurs, qui humectent les surfaces, aident à l'action de l'air, & cette expérience fait connoitre que l'eau s'acroche plus à de certains Corps, qu'à d'autres : c'est ainsi que plus

plus d'une cauſe s'unit pour un même effet.

Les frotemens diminuent l'effet que la Théorie fait attendre des machines, & le degré du frotement qui diminue les forces de la machine, a deux cauſes qui ſe combinent, le degré de la preſſion, ou du poids qui frotte, & celui de l'inégalité des ſurfaces ſur leſquelles s'exerce le frotement.

Tout ce qui tombe dans une Queſtion Phyſique, dépend preſque toujours, d'une complication de Cauſes, difficiles à déméler. En combien de degrés ne ſe combinent pas l'agitation & la petiteſſe des parties, ſoit pour cauſer de la Chaleur, ſoit pour diſſoudre, ou pour raréfier les Corps?

L'un attribuë aux Acides, un autre aux parties de Feu, la vertu d'enyvrer, de carier; ces deux Cauſes peuvent l'une & l'autre produire ces effets. Un Fer rouge plongé dans l'huile, à diverſes repriſes, ſe dépouille de ſes parties de feu auſſi bien que de ſes Acides. Il faut dire la même choſe des autres

préparations par lesquelles on l'adoucit.

Dans la conduite de la vie & dans les jugemens qu'on porte sur les autres hommes, & les idées qu'on s'en fait, on tombe en mille méprises de cette nature. Un homme a de la politesse, on en conclut qu'il manque de sincérité. On le voit gai & complaisant, on en infère qu'il n'est pas détaché du monde. Il prend ses précautions, on l'accuse de n'avoir ni zèle ni courage: on donne à la paresse le nom de Modestie, & au soin d'examiner le nom de présomption & d'inquiétude.

Que peut-on attendre (dit Alciphron) quand ceux qui ont le plus d'autorité ont le moins d'idées, que la *Modestie* passe pour *Pusillanimité*, & que la *Déférence* pour les Loix, & la Religion est regardée comme un manque d'esprit.

On va presque toujours d'une *extrémité à une autre*. Tout est grand ou tout est petit; on estime extrèmement, ou on méprise tout à fait. On n'a pas trouvé dans un homme toute la probité qu'on sou-

ſouhaitoit ; il ne vaut rien, dit-on, c'eſt un homme ſans principe & ſans conſcience : Il ne nous a pas donné tout l'éclairciſſement que nous ſouhaitions ; C'eſt un ignorant. On ne ſait point s'arrêter, ſoit qu'on monte ſoit qu'on deſcende.

Par mépris pour la Superſtition on tombe dans le Libertinage : Par haine pour les flateurs, on tombe dans l'impoliteſſe. Et peut-être les Cyniques ne ſe laiſſèrent-ils aller au mépris des bienſéances exterieures, que par haine contre ceux qui faiſoient conſiſter toute leur vertu dans de beaux dehors. Rien n'eſt plus ordinaire que d'outrer les oppoſitions, & d'aller d'une extrémité à une autre.

C'eſt là une des grandes ſources de la *Superſtition.* Parce que les actions indifferentes n'ont pas l'éclat des vertus, on les met au rang des vices. Donner quelque partie de ſon temps à des recréations ; aimer à ſentir les plaiſirs des Sens, dans les occaſions même où l'uſage des Sens eſt une néceſſité, c'eſt, au jugement de quelques-uns, être *homme animal*, & non *homme ſpirituel*,

vivre en bête, & non pas en Chrêtien, & par consequent s'éloigner de Dieu & de l'heureuse éternité. Cependant, un homme raisonnable pourra-t-il se persuader que Dieu, qui est tout bon & tout sage, nous désaprouve quand nous vivons conformément à la nature qu'il nous a donnée, & que nos actions cessent de lui plaire, dès qu'elles ne renferment pas des dèvoirs pénibles. On confond la différence avec l'incompatibilité : on a tort. Un homme peut être Philosophe, & manger à de bonnes tables ; il peut être Philosophe & Pere : ce sont là des qualitez simplement différentes, à moins qu'on ne supose que la sagesse détruit la Nature humaine, dès cette vie, & la transforme en Nature Angelique. Qu'on y prenne bien garde, la Justice & la Charité que Dieu nous recommande tant, à quoi aboutiroient-elles dans cette hypothèse ? à procurer ou à conserver aux autres des biens sensibles, qu'il ne leur seroit pas permis d'aimer. Un homme de bien souhaite qu'un Fils débauché renonce à ses honteux attachemens, & ce Fils, à

la

la fin non ſeulement ceſſe d'avoir des Maitreſſes & de s'enyvrer; mais il étend ſon inſenſibilité ſur toutes choſes; il eſt ſans plaiſir à la table de ſon Pére, ſans empreſſement pour ſa femme, & ſans tendreſſe particulière pour ſes enfans, ſon affection pour eux ſe réduit à les aimer tout comme il feroit les enfans des autres. Eſt-ce donc que pour plaire à Dieu on doit ſe choiſir une route, qu'un homme raiſonnable ne pourroit ſouffrir? On a eu des attachemens criminels, une circonſtance extraordinaire en a fait ſentir l'horreur; On y renonce, & en même tems on renonce à tout ce en quoi on a pris du plaiſir. Parce qu'on a eu des inclinations contraires à ſes principaux devoirs, on regarde comme incompatible avec ces devoirs, tout ce en quoi ils ne conſiſtent pas préciſément.

En matière de Religion, ſi à l'empreſſement ſacré de condamner ſans miſéricorde ſon prochain aux peines éternelles, on ſubſtituoit une fois la charitable ſatisfaction qu'un honnête homme éprouve à croire qu'on peut penſer ſur quelques arti-

cles autrement que lui, ſans en ê-tre perdu pour cela ; on examineroit plus tranquillement les ſentimens des autres ; on trouveroit lique ſouvent les vûes des Chrétiens ſont differentes, ſans être pour cela contraires ; qu'il y a plus d'oppoſition entre leur langage qu'entre leurs idées, & on comprendroit bientôt que leurs diviſions ont pour principale cauſe la mauvaiſe humeur de ceux dont l'autorité entraine les autres

La Vertu eſt préférable aux Richeſſes & aux Dignités, elle vaut mieux que les plaiſirs. Là-deſſus on lui oppoſe Richeſſes, Dignités, Plaiſirs. Pour rendre l'oppoſition plus forte & le triomphe de la Vertu plus grand, on ne veut pas que ces avantages ayent rien de commun avec elle ; on ne veut pas qu'ils en aprochent, pas même d'extrèmement loin. La Vertu eſt un Bien, & elle ſeule eſt un Bien. Tout le reſte eſt indigne de ce nom. Mais ſi cela eſt, quand on dépouille un homme, comme ce qu'on lui ôte n'eſt, à proprement parler, d'aucun prix, & qu'on le débarraſſe ſimplement de ce qui n'eſt ni bon ni mauvais, quel mal lui fait-

on, & quel ſujet lui donne t on de plainte ?

Les *Stoïciens* ſe ſont abandonnez à outrer l'oppoſition. *Je ne me plains pas*, dit Seneque, *de ce qu'on préfère la Volupté à la Vertu ; je me plains de ce qu'on les met en parallèle : c'eſt une indignité, que je ne puis ſouffrir. La Vertu eſt l'ennemie irréconciliable de la volupté, elle la mépriſe & ne la peut ſouffrir.*

Quelquefois au contraire on prétend allier les choſes du monde les plus incompatibles : c'eſt la ſource de tant de contradictions ou les hommes tombent. On attribue au Corps des inclinations & des repugnances, incompatibles avec leur inſenſibilité, & leur privation de connoiſſance. L'un atribue à une Cauſe aveugle les diſpoſitions les plus ſages, & les arrangemens les plus réglés. Un autre ſe forme de Dieu des idées qui renverſent ſa bonté, ſon équité, ou quelque autre de ſes perfections ; & une infinité de gens ſe croient ſurement dans la bonne route, malgré leur complaiſance pour des diſpoſitions & pour des habitudes entièrement contraires

res à la pureté & à la droiture du cœur. L'intérêt & les autres passions empêchent de sentir la force des oppositions là où il y en a, & on se contente de les regarder comme de minces différences.

Il n'est pas possible de suposer que les idées simples soient différentes dans les hommes, & que chez quelqu'un d'eux l'idée de *trois*, soit précisement la même que celle de *cinq* chés moi. Que l'idée du *Triangle* soit dans l'un la même que celle du *Cercle* dans un autre, le langage n'a aucun sens.

Mais pour ce qui est des idées composées, on en assemble les parties différemment; on supose des assemblages, dont l'un exclut absolument l'autre. De là les mal entendus & les contestations opiniatres & quelquefois emportées. Tels sont les assemblages d'idées énoncées par les Termes de *Beau*, de *Bon*, d'*Eglise*, de *Croyant*, de *Foi*, d'*honnête homme*, d'*homme d'honneur*, &c. Car on pourroit en faire une liste qui monteroit à la grosseur d'un Dictionnaire.

Delà

De là encore les embaras, où se trouvent souvent les personnes qui enseignent, & qui sont tout étonnés de paroitre obscurs, lors qu'ils se flattent d'être les plus clairs. Dans ces cas là il faut exactement définir les termes. Souvent ceux qui composent une définition ont encore besoin d'une autre, & quand cela est nécessaire, il faut se resoudre à pousser la Généalogie de ces définitions, jusqu'à ce qu'on soit venu à des idées primitives.

Mais ces Loix seroient superfluës lors que ce qu'on avance n'est point contesté, & ne paroit point obscur.

Remède.

IV. Toutes ces méprises viennent d'une même source. On ne donne pas assez de tems à perfectionner ses idées, & on ne les rend pas assez exactes; au lieu d'arrêter son attention, sur les choses qu'on veut connoître, autant qu'il le faut pour en bien juger, on se contente de les parcourir legèrement & de les entrevoir, après quoi l'on supose qu'elles sont uniquement ce que l'on voudroit qu'elles fussent, opposées, si cela plait, compatibles

& ſimplement differentes, ſi l'on y trouve mieux ſon compte; on les range dans l'une ou dans l'autre claſſe ſuivant l'interêt qu'on y a, & dès qu'on leur a donné un nom, on s'y arrête comme à une marque ſûre : Dès-là, elles ſont ce qu'on a trouvé à propos de les appeler.

Il faut donc commencer par ſe former des idées bien nettes & bien exactes; après quoi, en les comparant avec attention, il ſera aiſé de voir ſi l'une emporte l'excluſion de l'autre. Si elles ne s'excluent point, les attributs qu'elles préſentent peuvent s'unir dans un même ſujet. Mais ſi l'une exclut l'autre, ſi elle en renferme l'éloignement, elles ſont oppoſées, il ne faut point prétendre les allier. Qui dit *Angle*, ne dit point *Mouvement*, mais il ne l'exclut pas non plus: Donc un même ſujet peut être à pointe & ſe mouvoir. Qui dit *Angle*, exclut *Rondeur* : un Cercle n'a donc point d'Angles. La *Penſée* ſe ſent néceſſairement elle-même, car elle ne ſeroit pas penſée, ſi elle ne ſe ſentoit & ne s'apercevoit point. La Penſée n'eſt donc rien de ce qui ne

ſe ſent pas; ſon idée exclut tout ce qui ne s'aperçoit pas, & par conſéquent elle n'eſt rien d'*étendu* : car l'étenduë peut être apperçûe par la penſée, mais elle ne s'apperçoit pas & ne ſe connoit pas. Si la penſée étoit un mode & un état de l'étenduë, l'étenduë qui ne ſe ſent point, ſeroit dans un état apercevant, ſon mode, ou ſon état ſe ſentiroit; mais quant à elle, elle ne ſe ſentiroit point; & cependant le mode & l'état d'une choſe, c'eſt la choſe même. L'état eſt la choſe même, l'état ſe connoit, & la choſe dont il eſt l'état ne ſe connoit pas; il y a là de l'excluſion & de la contrariété : L'union de la penſée avec l'étendue eſt donc chimérique.

Si l'on veut parler exactement, on ne doit pas dire que les hommes aſſemblent en eux des idées incompatibles, & qui s'excluent mutuellement, car cet aſſemblage ſeroit poſſible par là même qu'il ſe feroit : Ces idées ne ſeroient donc pas incompatibles, & l'une ne donneroit pas néceſſairement l'excluſion à l'autre. Mais cet aſſemblage, qu'ils ne font

pas,

pas, ils le ſupoſent ſans l'avoir compris; & à la ſupoſition de cet aſſemblage, ou à cet aſſemblage ſupposé, ils donnent un *Nom*, & dès qu'ils l'ont donné, & ſur-tout qu'il leur eſt devenu familier, ils appuient deſſus avec autant d'aſſurance que ſur les notions communes: ce nom auquel ils s'arrêtent, eſt le *neud* prétendu dont ils ſupoſent liées des notions qui ne peuvent s'unir.

On tombe aiſément dans ces contradictions ſur des matières qu'on ne connoit pas aſſés familièrement, ou ſur leſquelles on s'exprime dans un langage extraordinaire; car alors on ſuppoſe que de certains mots, du ſens deſquels on n'a pas des idées diſtinctes, ne renferment rien d'opposé, quoique ce qu'on prétend faire ſignifier à l'un, renverſe ce qu'on veut faire ſignifier à l'autre. Par exemple, quand on dit que des Accidens ſont des Entitez réelles, qui ont leur exiſtence à part de celles de la Subſtance, mais qui ne ſauroient ſubſiſter, ſans en être ſoutenuës; la contradiction de ce langage obſcur ne ſaute pas aux yeux, & ſouvent on aime mieux en tomber

ber d'accord que de ſe donner la peine de l'examiner.

La *Folie* conſiſte à faire de ces unions chimériques ; & la Sageſſe à s'en abſtenir. On eſt d'autant plus fou que l'on aſſemble, dans un cerveau & dans une imagination qui s'égare, des choſes plus éloignées de pouvoir s'unir. Quand l'erreur de ces aſſemblages ſaute aux yeux & ſe découvre par les Sens, ceux qui les font, paſſent pour inſenſés : telle ſeroit l'extravagance d'un homme qui parleroit aux arbres, & qui croiroit en entendre des réponſes. Mais quand la mépriſe n'eſt pas ſi manifeſte, ceux qui y tombent ſont ſimplement traités de *Viſionnaires*, & il y en a de plus d'un degré, ſuivant que la folie de leur ſuppoſition eſt plus ou moins aiſée à découvrir : car quiconque ſe trompe eſt du moins un peu viſionnaire, puiſque c'eſt donner dans la viſion que de s'imaginer de voir ce que l'on ne voit point.

On gâte ſouvent l'imagination des jeunes gens, &, ſans y penſer, on les diſpoſe aux *Fanatiſme*, lorſque

que ceux qui les enſeignent affectent de paroitre ingenieux, & de donner des preuves de leur habileté en prêtant aux Auteurs qu'ils expliquent, & en y découvrant des ſens qui ſurprennent, ou par leur nouveauté, ou par leur ſublimité, ou par leur délicateſſe, & en général, par cela même qu'ils ſont fort éloignés de la lettre & du ſujet que l'Auteur a en vûe. C'eſt une fatale habitude que de s'aplaudir dans ſes penſées, lors qu'on croit voir ce qui n'eſt point, & qu'on imagine des raports & des liaiſons ſans fondement.

La folie ſe communique, & c'eſt une contagion d'autant plus dangereuſe qu'on ne croit plus être malade, dès qu'on ne l'eſt que comme les autres. Dès qu'on a une fois adopté un ſentiment pour vrai, par déference pour ceux qui le propoſent; pour chimérique qu'il ſoit, la pareſſe des hommes à examiner, & la crainte de s'attirer des affaires, les engage d'abord à le reſpecter; le *Temps l'autoriſe* de jour en jour, & le nombre de ceux qui s'y rendent ſupplée à ce qui lui

man-

manque d'évidence, & à la foiblesse des preuves sur lesquelles on l'établit. A la fin on n'ose pas seulement en douter, crainte de passer pour ridicule, car la Sagesse paroit une extravagance à ceux qui sont affermis dans la Folie. Si un même dérangement survenoit à tous les cerveaux d'un Païs, & qu'ils s'imaginassent tous d'être devenus Mores, ou d'avoir des têtes d'oiseaux, cette conformité d'égaremens les empêcheroit de le reconnoître, & l'Etranger qui viendroit leur dire qu'ils sont blancs, & qu'ils ont des têtes d'hommes, passeroit lui-même pour fou. L'application est aisée à faire : Dès qu'une opinion, pour extravagante qu'elle soit, a passé de la tête d'un homme de Lettres accrédité, chez les Grands & chez la Multitude, on ne peut plus la combatre sans s'exposer aux reproches d'être un vain raisonneur, & souvent un infidèle, & aux suites affreuses de ces reproches.

Les hommes ne se trompent dans leurs raisonnemens, que parce qu'ils les appuyent sur des suppositions fausses sur lesquelles ils comptent comme sur

ſur des principes d'une inconteſtable vérité, & ces ſupoſitions roulent ſur de prétendus aſſemblages d'idées incompatibles, qui ſe détruiſent reciproquement, & ne ſont que des amas de contradictions. Il eſt donc de la dernière importance de ſe rendre bien attentif ſur les rapports d'oppoſition, & de ne rien négliger pour s'en former des idées très-exactes.

Contradiction. V. L'oppoſition ne ſe fait jamais mieux ſentir, que quand on compare l'affirmation d'un terme avec la négation de ce même terme : Etre, non être ; lumineux, non lumineux ; penſant, non penſant ; étendu, non étendu : c'eſt ce qu'on apelle *Oppoſition Contradictoire.*

Il eſt évident qu'elle n'admet point de milieu, & que tout ce qui n'appartient pas au prémier des termes, doit être rangé dans la claſſe du ſecond. Ce qui exiſte, & *n'eſt pas étendu*, eſt un *Etre ſans étenduë*, & reciproquement, tout ce qui *n'eſt pas ſans étenduë*, eſt un *Etre étendu* : pendant que l'on en demeure là on ne ſauroit s'y tromper.

Mais

Mais comme le terme *Négatif* ne donne point d'idée par lui-même, & qu'il déclare ſeulement ce que le ſecond membre de l'oppoſition n'eſt pas, ſans apprendre ce qu'il eſt; après avoir fait une diviſion contradictoire, qui embraſſe tout, & ne laiſſe point de milieu, on cherche ce que l'on doit ranger dans la claſſe du terme négatif, & alors on commence à changer de langage; A la négation on ſubſtituë un terme *Poſitif*, auquel on attache une idée poſitive; mais en faiſant cela, il peut aiſément arriver, que ce nouveau terme aura moins d'étendue, que celui à la place duquel on l'aura ſubſtitué, & par conſéquent on oubliera quelque choſe dans ce changement qu'on apportera à la diviſion, & on en reſſerera l'étenduë.

Quand je diviſe la Ligne en *Droite* & *non-Droite*, & que j'apelle *Courbe* la non-droite, je conſerve à ma diviſion toute ſon étendue & ſon exactitude : Mais après avoir diviſé la Courbe en *Régulière*, & *non-Régulière*, ſi je range ſous les Régulières le *Cercle*, *l'Ellipſe*, *l'Hiperbole*

bole & la *Parabole*, & ſous l'Irreguliére toutes les autres ; je puis oublier des membres, & j'en oublie en effet. Ainſi encore, quand je dis que la *Subſtance* eſt *étendûe*, ou *non-étendûe*, je n'omets rien : mais ſi j'ajoute que la non-étendue c'eſt *Dieu*, ou l'*Ame humaine*, ou les Intelligences ſemblables à notre Ame ; il ſe peut que les Subſtances non étenduës ſe puiſſent & ſe doivent ranger ſous un plus grand nombre de Claſſes. On explique, ce me ſemble, aiſément, toutes les actions des *Animaux*, en leur ſuppoſant une *Ame* capable de *quelques idées* des choſes corporelles, de *ſenſations* & de *paſſions*, ſans aller à la *refléxion*. Comme elles ne reflèchiſſent pas, & qu'elles ne paſſent pas, à leur choix, d'une idée à une autre, elles ne ſont pas ſujettes aux diſtractions ; mais elles ne ſe perfectionnent pas non plus par le raiſonnement. Toutes occupées d'une idée, elles la ſuivent d'abord parfaitement, car elles ne ſauroient ſe diſtraire. Une Abeille, un Caſtor, ſont néceſſités à ſuivre un petit nombre

nombre d'idées qui les occupent uniquement.

Un homme eſt néceſſairement généreux ou non-généreux ; mais ſi je me contente d'apeller le non-généreux avare, je borne à un ſeul vice, un Nom qui en renferme beaucoup plus. Il y a de même de la différence entre non-ſavant & ignorant, entre non-zélé & indifférent, entre non-laborieux & pareſſeux. Les hommes *outrent* les choſes à tout moment, lors qu'ils ſuivent le penchant de leur humeur ; ils donnent à un terme poſitif toute l'étenduë d'un négatif.

Rien n'eſt plus aiſé que de ſe méprendre en faiſant des oppoſitions contradictoires, & rien n'eſt plus fréquent que ces mépriſes, lors que les termes, dans leſquels on exprime ces opoſitions, ſont *équivoques* ; parce que tantôt on en étend, tantôt on en reſſerre la ſignification. Telles ſont les oppoſitions contradictoires entre les termes de piété & de non piété, d'honnête homme & de mal honnête homme, de louable & de non louable. Il y a des gens à qui la ſimple négligence de

quelques minuties, qu'ils respectent, paroit une impiété. Il s'en trouve au contraire qui se permettent, sans scrupule, tout ce qui ne s'opose pas à l'idée imparfaite qu'ils ont conçu d'un honnête homme. On en voit enfin qui s'imaginent qu'on condamne, & qu'on desaprouve tout ce dont on ne trouve pas à propos de faire l'éloge.

Tandis que la division procède par membres contradictoires, elle est pleine & n'oublie rien. L'omission & l'erreur ne se glissent que dans le changement du terme négatif en positif: c'est par conséquent dans ce changement que l'on doit être sur ses gardes; & si l'on ne veut rien omettre, il faut pousser, aussi loin que l'on peut, les divisions & les subdivisions contradictoires.

Il est des oppositions contradictoires, décisives. En voici un Exemple. On dispute si la digestion doit être imputée à une *trituration*, ou à une *dissolution* des alimens, faite par de certains sucs convenables à cet usage; ou, au cas que ces deux causes s'unissent, qu'elle y a le

plus

plus de part ? Un Chien avoit brusquement avalé un Dez, qui s'étoit élancé d'un cornet. Il le vomit 11. ou 12. heures après avec de violens efforts. La Substance osseuse du Dez étoit diminuée de moitié, mais les petites chevilles de bois, que l'on y avoit enfoncées pour marquer les points, par leurs extrèmités noires, n'avoient souffert aucune diminution, & par consequent debordoient beaucoup de l'os. Si le changement arrivé au Dez dans l'Estomac d'un Chien, avoit été l'effet d'une Trituration, elle auroit agi sur le bois aussi bien que sur l'os, & plus même sur le bois qui est plus tendre : Mais il est naturel que les Dissolutions ayent agi sur un os, qui peut être un aliment pour un Chien, & non pas sur du bois qui n'en est pas un.

Utilité de ces oppositions.

VI. Puisque l'opposition contradictoire est la plus manifeste de toutes pour s'assurer, si deux termes, positifs l'un & l'autre, sont véritablement incompatibles, il faut voir si l'un des deux peut se changer en négatif : car quand deux idées ne peuvent s'associer, l'une contient

toujours l'excluſion de l'autre, & celle qui eſt exclue peut s'exprimer négativement : *angulaire & rond, c'eſt angulaire & non angulaire : repos & mouvement, c'eſt repos & non repos : penſée & étenduë, c'eſt ce qui ſe ſent, & ce qui ne ſe ſent pas.* Par cette méthode on ſe rend attentif à la contrariété, on la voit, & on ne s'y méprend plus, en gliſſant par deſſus, & en ſuppoſant unies des choſes contraires.

Quand les idées ne ſont pas ainſi exprimées, comme l'on n'en ſent pas ſi bien l'oppoſition, on ſuppoſe plus aiſément que leurs objets peuvent convenir ; On invente donc des mots qui les aſſemblent & les lient, & on bâtit ſur ces ſuppoſitions. C'eſt-là la grande ſource & la grande route de nos égaremens. On tombe d'accord d'une contradiction, ſans s'en apercevoir, & ſur cette prémière on en bâtit ſans nombre & ſans fin.

Si l'on doit attribuer à Dieu de pouvoir

VII. J'en allegueraí un Exemple, tiré du ſujet même que nous traitons. On demande ſi *Dieu peut faire des choſes contradictoires ?* Celui qui propoſe cette queſtion ſe contredit

tredit déja, & parle ſans ſavoir ce qu'il dit. Je laiſſe à part, qu'en Dieu *agir* c'eſt *vouloir* : Car quand même ſa puiſſance ſeroit différente de ſa volonté, il eſt toujours certain qu'elle n'exécuteroit que ce qu'il veut; de ſorte qu'afin que Dieu fit une choſe contradictoire, il faudroit qu'il la voulut, c'eſt-à-dire, il faudroit qu'il voulut une choſe, & qu'en même tems il voulut ce qui eſt incompatible avec cette choſe; ou ce qui revient au même, qu'il ne la voulut pas. Pour faire, par exemple, un bâton ſans deux bouts, il voudroit une choſe à deux bouts, & il voudroit qu'elle n'eut pas deux bouts. Ordonnant l'exiſtence du bâton, il ordonneroit l'exiſtence de deux bouts, & en même tems il ne la voudroit pas. Se contredire n'eſt pas l'effet d'une puiſſance, c'eſt une imperfection infiniment éloignée de Dieu, eſſentiellement ſage, & toujours parfaitement d'accord avec ſoi-même.

faire des choſes contradictoires

Il faut que j'admire ici la pente des hommes à ſuivre aveuglément, l'autorité & les traces d'un Auteur

célèbre & d'un Chef de Secte. *Descartes*, pour se tirer d'affaire avec certaines gens, répondit qu'il ne vouloit pas nier que Dieu ne put faire des choses contradictoires. De cette defaite équivoque, ses Sectateurs ont fait un Aphorisme, & bâtissant sur un principe qui n'a aucun sens, ils se sont perdus en recherches métaphysiques, sur les idées de Dieu, sur leur origine, & la possibilité des choses à exister avec une nature, non seulement toute différente, mais toute opposée à celle que nous leur voyons. On est devenu Cartesien à la Peripateticienne; on s'est fait un devoir d'admirer Descartes, & de le croire sage & sensé en tout: c'est ainsi que les anciens égaremens ressuscitent comme les Modes.

Des hommes sont peu à peu tombés dans des sentimens, contre lesquels la Nature & la Raison se soulevent. Ils se sont affermis dans ces sentimens monstrueux, soit par de faux principes, dont ils se sont d'abord laissé éblouïr, & auxquels ils ont dévoué leurs respects, soit par tout ce que l'Esprit de parti a

de

de séduisant. Reduits par là ou à renoncer à ce qui leur est sacré dès leur enfance, ou à soutenir ce qu'ils ne peuvent dégager de contradiction, ils viennent enfin à soupçonner prémièrement, & ensuite à dire tout-net, que la puissance Divine peut allier les choses contradictoires; que l'Etre éternel a été tellement libre dans le choix & la création des idées, que, s'il avoit voulu, 6. & 9. ne feroient pas 15, & les trois Angles d'un Triangle Rectiligne ne seroient pas égaux à deux droits. Si leur intention est de dire que Dieu pouvoit ne faire aucun Triangle, & que s'il n'avoit pas voulu en produire l'idée, il n'auroit jamais été vrai que les Angles d'un Triangle Rectiligne égalassent deux droits, puisque le Triangle Rectiligne n'auroit jamais existé, pas même en idée; je veux bien leur passer ce point: Je leur avouërai encore que Dieu pouvoit faire que 6. & 9. assemblés portassent le nom de 20, puisque les hommes mêmes, maîtres des noms & des signes, pourront faire ce changement dès qu'il leur plaira. Mais de dire que

l'idée de 6 unités & de 9 unités jointes enſemble, auroit pu n'être pas la même, que celle que nous exprimons aujourd'hui par le mot de 15; c'eſt aſſurément parler ſans prendre garde à ce qu'on dit; c'eſt dire que l'idée de 9 & de 6 auroit pu n'être pas l'idée de 9 & de 6, puiſque l'idée de 9 unités jointes à 6 unités ne diffère de l'idée de 15, que de nom ſeulement, & que c'eſt la même choſe dans le fond, car les attributs d'une choſe ne diffèrent pas de la choſe même dont ils ſont les attributs: Quand je dis que le Triangle Rectiligne a la propriété de renfermer trois Angles égaux à deux drois; je dis que ce *Triangle Rectiligne eſt préciſément trois Angles égaux à deux Droits*; de ſorte que prétendre que ces trois Angles auroient pû paſſer deux droits, ou en être ſurpaſſés, c'eſt prétendre que le Triangle étant ce qu'il eſt, pourroit être ce qu'il n'eſt pas: à moins qu'on ne ſe retranche à penſer que Dieu auroit pû créer une Nature diffèrente du Triangle, à laquelle pourtant on auroit donné le nom de Triangle; ce qui ſeroit a

vancer

vancer une puérilité ſous l'enveloppe d'un paradoxe ſurprenant.

Une ſupoſition qui plait, eſt adoptée par ſon Auteur, & par les partiſans de ſon Auteur. Dès là on ne la conſidère qu'en gros, & ſous quelques idées vagues; on refuſe ſon attention aux idées qu'elle renferme, & aux conſéquences qui en naiſſent: C'eſt ainſi qu'on eſt allé juſqu'à ſuppoſer l'exiſtence de machines corporelles, ſi artificieuſement conſtruites, que ſans être dirigées par une intelligence, elles traduiroient exactement un ouvrage de Grec en Latin.

Contradictions apparentes.

VIII. Il ne faut pas ſe précipiter à décider ſur l'oppoſition contradictoire des choſes; car pour la conclure, il faut, comme nous l'avons dit, trouver dans l'idée de l'une, l'excluſion de l'autre. Pour cet effet, il faut attentivement comparer ces idées; & afin qu'on puiſſe les comparer exactement, il faut qu'elles ſoient elles-mêmes bien nettes & bien exactes. On ne doit jamais prononcer déciſivement ſur ce qu'on ne connoit pas. La chaleur fond la glace & durcit la boue;

voilà deux effets bien contraires. Pour ſavoir s'il eſt contradictoire qu'une même cauſe les produiſe, il faut connoître & la nature de cette cauſe, & la nature des ſujets ſur leſquels elle agit ſi différemment. Le célèbre Mr. Locke raporte fort à propos, & fort agréablement ſur un pareil ſujet, l'hiſtoire d'un Monarque Aſiatique, peu Philoſophe aſſurément, qui ſe mit en colère contre un Ambaſſadeur Hollandois, & crut qu'il ſe moquoit de lui, & prétendoit lui faire croire des chimères, parce qu'il lui diſoit que dans nos Climas le froid durcit les rivières à porter des chariots. L'Imagination traite d'abſurde, tout ce qui échape à ſa groſſièreté; mais il n'y a de véritablement abſurde que ce dont l'Entendement aperçoit la repugnance, lors qu'il compare entr'elles les idées nettes des termes, dont l'union lui paroit ridicule.

Pendant que les objets, ſur leſquels on reflechit, ne ſont pas aſſez connus, ce que nous trouvons entr'eux de contradiction peut n'être qu'apparent, & l'on riſqueroit de ſe méprendre ſi l'on admettoit pour ré-

réelle une telle contradiction : On ne peut décider qu'elle est effectivement telle qu'elle paroit, qu'après avoir évidemment connu la nature des choses qu'on oppose, pour voir, avec la même évidence, l'exclusion de l'une dans l'idée de l'autre. Il n'y auroit pas moins de témérité à suposer des contradictions dans les sujets qu'on ne connoît pas, que de folie à ne rejetter aucune contradiction, sous prétexte que l'on a l'Esprit borné.

L'Essence d'une chose c'est la chose même. L'essence du corps, c'est le corps ; l'essence du cercle, c'est le cercle ; l'essence du nombre dix, c'est le nombre dix : car aucune chose n'est différente de sa nature, n'est differente d'elle même & de son Essence. Dieu en créant le corps, à créé l'essence du corps ; en faisant naître le mouvement ; il a fait naître l'essence du mouvement, & en créant dans les intelligences la liberté, il a créé en elles l'essence de la Liberté.

Tout cela me paroit sans difficulté : mais voici la source des embarras & des sophismes où l'on est tombé

bé ſur ce ſujet. On a donné le même nom aux choſes & aux idées, qui en ſont la repréſentation ou l'original : On a compris enſuite, qu'autre eſt l'idée, autre la choſe qui a été formée ſur elle ; on a donné à celle là le nom d'Eſſence, & on a reſervé celui d'Exiſtence à celle ci. Qui avoit-il avant que le corps exiſtât ? Si l'on repond, ſon Eſſence ; ce mot ne ſignifie rien, à moins que par là on n'entende l'idée que Dieu avoit du corps, parce que connoiſſant l'etenduë de ſa puiſſance, il a eu les idées de tout ce qu'il pouvoit faire.

Il a eû, dans cette même puiſſance, l'idée des intelligences libres, & il a bien voulu en faire naitre de telles ; c'eſt-à dire, qui pourroient elles mêmes ſe déterminer à bien penſer & à bien vivre, mais qui pourroient auſſi abuſer de leur liberté, en choiſiſſant mal, par une détermination qui ſeroit toute en leur puiſſance ; & de cette puiſſance qui pouvoit abuſer de ces déterminations, qui pouvoit mal ſe déterminer, il a vû naitre les idées des crimes. Mais c'eſt une fiction injurieuſe à Dieu,

Dieu, & une contradiction avec ſon équité parfaite, de s'imaginer qu'il a reſolu de donner l'exiſtence à des Intelligences, qui, inévitablement ſe rendroient abominables, & ſeroient par là propres à aſſortir des machines horribles. Une telle idée n'a pû naitre en Dieu, qu'en conſéquence d'une liberté pleine & entière qu'il donneroit à ſes Créatures, leſquelles par-là ne pourroient imputer qu'à elles mêmes leurs prévarications.

Il y a *impoſſibilité* de *ſuppoſition*: par exemple, quand je dis, *Il eſt impoſſible que ce que Dieu à prévû n'arrive pas*: Et il y a *impoſſibilité* de *contradiction* abſoluë. Quant à celle-ci, on n'en peut être aſſuré que ſur ce qui eſt à portée de notre Intelligence. Sur d'autres ſujets la contradiction pourra n'être qu'apparente.

On ne peut pas non plus dire, *Je n'en vois point : Donc il n'y en a point.* C'eſt ainſi que s'exprime Le P. B. P. V. Art. 261.

De peur de parler de Dieu avec indécence & de lui attribuer des contradictions, il faut être très reſervé ſur les Queſtions où l'on demande ſi

ſi telle & telle choſe eſt un objet de ſa toute-Puiſſance, & il faut connoitre ces choſes avant que de répondre à ces Queſtions ; Autrement il n'y a point d'abſurdité qu'on ne rendit poſſible par cette voye. C'eſt donc un *Sophiſme* de conclure, *Il peut y avoir des Atomes, il peut y avoir du vuide, car Dieu peut faire l'un & l'autre. Son infinie puiſſance*, dit-on encore, *peut faire des machines qui imiteront parfaitement tout ce que le choix, & la liberté peut entreprendre.* Je n'en ai point d'idée & je me garderai bien de décider là deſſus affirmativement.

On doit être d'autant plus reſervé ſur cette matière, que le pouvoir qu'on attribuë à Dieu, ſur les choſes contradictoires, fournit une occaſion aux Athées de rejetter ſa Toute-Puiſſance, & de la traiter de Chimère.

On eſt mortifié, & quelque choſe de plus encore, car on eſt ſcandaliſé de voir la liberté exceſſive, & le peu de ménagement avec leſquels les Métaphyſiciens de l'Ecole s'énoncent, en général, ſur les Attributs de Dieu, & en particulier,

ſur

ſur ſa puiſſance. Si quelqu'un demandoit, *Dieu qui ſait tout, ne ſait-il pas ce que ſignifient des mots qui ne ſignifient rien?* Noublieroit-on pas, auſſi bien que lui, le reſpect que l'on doit au Créateur. Si on avoit la lâche complaiſance de conferer avec lui, ſur une queſtion ſi impertinente. Et qu'eſt-ce que *Contradiction?* qu'eſt-ce qu'un *Langage contradictoire?* ſi ce n'eſt un Langage qui ne ſignifie rien? Cependant on ſuppoſe que Dieu non ſeulement entend ce Langage, auquel il n'y a point d'idée qui réponde, mais que de plus il peut faire naitre des objets, répondant précisément à ces idées qu'on n'a point, & qu'on ne peut avoir.

La Queſtion, *ſi Dieu peut faire des choſes contradictoires*, eſt une queſtion impertinente & injurieuſe à l'intelligence ſuprême: car c'eſt comme ſi l'on demandoit; ſe peut-il que Dieu produiſe des effets dont il n'ait aucune idée?

Si l'on demande: Dieu a-t-il une idée d'un bâton, qui n'ait pas deux bouts? d'une ligne finie, qui n'ait pas deux extrêmités? C'eſt encore manquer

quer au respect infini dû à la Suprême Intelligence, de proposer de semblables questions : car c'est tout comme si l'on demandoit ; Dieu sait-il ce que signifient ces mots, *Hof*, *Rif*, *Raf* ? Entend-il ce que signifie ce qui ne signifie rien ? Connoit il la signification des mots qui n'en ont aucune ? En mettant même à part l'insolence de ces questions, qui ont pour objet la Divinité, un homme sensé s'oublie, dès qu'il entre en conversation, avec des gens qui ne savent ce qu'ils disent.

Les idées de Dieu sont le prémier fondement de la possibilité, des effets, dont il sera cause ; & sa volonté, dont quoi que ce soit ne peut borner l'efficace, en est le second fondement.

Cette question, que le respect n'auroit jamais dû permettre en a occasionné une autre, sur la nature des essences, toute remplie de ténébres & d'équivoques.

Le terme d'*Essence*, a plus d'un sens. Lors qu'un objet présente plusieurs réalités, celle qui est supposée par les autres, s'apelle *Essence*,

& on lui donne ce nom, parce que cet objet eſt principalement ce qu'on y diſtingue par ce nom. La *mobilité* ſuppoſe un *ſujet* qui change de place ; & ce ſujet c'eſt l'*Etenduë* : elle ſuppoſe auſſi un ſujet qui ne ſe laiſſe pas pénétrer, & ce ſujet c'eſt l'Etenduë *Solide*. La *Diviſibilité* ſuppoſe auſſi de l'*Etendue*, dont on ſépare une partie de l'autre, ou dont une partie peut exiſter ſéparée de l'autre. La *figure* n'eſt encore que la manière dont un bloc d'*Etendue* eſt terminé. Sur ces fondemens on regarde l'*Etendue Solide* comme *l'Eſſence du corps*.

L'Eſſence du Triangle ſera d'être fermé de trois lignes ; parce qu'en terminant ainſi un eſpace, on y a fait naitre tout ce que cette figure renferme de propriétés. Dans ces ſens là, l'Eſſence d'une choſe, c'eſt la choſe même : *l'exiſtence de l'Eſſence*, c'eſt celle de la choſe même. Mais on étend beaucoup plus loin la ſignification de ce terme : car quand on dit que les *Eſſences* ſont *Eternelles*, ſont *immuables*, on ne prétend pas que les Corps, que les Triangles, ſoient éternels & au deſ-

ſus

ſus de tout changement. A quoi donc aplique-t-on le mot d'Eſſence dans ces expreſſions ? C'eſt aux idées du Corps, aux Idées du Triangle, du Cercle, du nombre pair &c. Sur quel fondement apelle-t-on ces idées éternelles ? c'eſt que Dieu n'a jamais ignoré quels ſont les effets auxquels ſa puiſſance peut s'étendre, il en a toujours eu les Idées. Pourquoi dit-on que ces Idées ſont immuables ? C'eſt que les Idées de Dieu ne ſe contrediſent point, l'Idée du Cercle, n'eſt jamais en lui l'Idée du Triangle.

Il eſt des cas ou il importe infiniment de s'en tenir à ces idées ainſi définies.

„ Quand on dit que les Perfecti-
„ ons de Dieu l'ont déterminé à
„ créer l'Univers le plus parfait, &
„ que par conſequent, il a été dé-
„ terminé, par ſes propres Perfecti-
„ ons ; & par ſon amour immua-
„ ble pour la Perfection, à créer
„ des machines meurtrières, empoi-
„ ſonneuſes, traitreſſes, blaſphêma-
„ toires, Sodomites, monſtrueuſes,
„ par leurs infamies & par leurs Cru-

„ au-

„ autés. Il ne s'eſt pas borné là, „ mais entre les Eſſences innombra- „ bles auxquelles il pouvoit donner „ l'Exiſtence, il en a choiſi dont „ les Idées & les inclinations, repon- „ droient exactement aux mouve- „ mens de ces monſtrueuſes machi- „ nes,' Ce langage ne ſignifie rien, ou il ſignifie que Dieu connoiſſant, que ſa Puiſſance pouvoit s'étendre à former de telles ames, il s'eſt dé- terminé à vouloir quelles exiſtaſſent, & s'imaginaſſent conſtamment de di- riger ces exécrables automates, & de ſe plaire à en recevoir les im- preſſions, quoi que dans le fond toutes ces Imaginations ne fuſſent, que les ſuites immanquables de leur Eſſences, & de leur prémie- re & principale conſtitution. Je frémis d'horreur à ces Idées, & il ne me ſeroit jamais venu dans l'Eſprit, que le Démon pût venir à bout, d'inſpirer aux hommes des penſées, ſi injurieuſes à leur Créa- teur.

Je reconnois que Dieu n'a point dé- ploié ſa Puiſſance, d'une manière à donner atteinte à ſon infinie Bonté, quand il a créé des Intelligences ca-

pables de ſe détourner de leurs devoirs, parce qu'il les a créées telles, qu'il ne tient qu'à elles de le connoitre & de le ſuivre.

Dire que ces Ames infortunées, aſſignées pour compagnes à ces infernales machines, ont été créées capables de penſer & d'agir tout autrement quelles ne font, c'eſt ſe moquer, & joindre, ſans pudeur, le Sophiſme à la Cruauté; car, dans ce Syſtème, dire, qu'une ame peut agir autrement quelle ne fait, ſe reduit à avoûer que les Ames ſont des Subſtances, qui placées dans d'autres circonſtances, auroient pût agir autrement, que chez elles, une Idée & une Inclination auroit été différente de ce quelle eſt, ſi elle avoit été precédée d'un Idée & d'une Inclination auſſi différentes; Et ainſi en remontant toutes les modifications qui ſont nées dans ces Intelligences, chacune a été la ſuite immanquable des précédentes: ſans une telle ſubordination, l'harmonie de la machine corporelle avec l'automate Intelligent, auroit pû ſe deranger à tout coup, s'il avoit été au

au pouvoir des Intelligences données au corps pour compagnes, de ſe déterminer d'elles mêmes au gré de leur choix, & des réflexions quelles trouveroient à propos de faire, en pouvoir de ſuſpendre leurs jugemens, de ſuſpendre leur deliberation, & de faire des revuës & des Examens nouveaux de leurs Idées.

La diverſité & l'oppoſition ſervent à eclaircir.

IX. Pour répandre du jour ſur un ſujet, on débute ſouvent par l'expoſition de ſon contraire. La connoiſſance du repos ameine à celle du mouvement. Les horreurs de la guerre illuſtrent les douceurs de la paix. Ce jour qu'un contraire reçoit de l'autre, a deux fondemens. 1. La varieté reveille l'attention, & l'on eſt ordinairement moins ſenſible à ce qu'on a accoûtumé. C'eſt par cette raiſon qu'il faut reflechir ſur les inconveniens de l'Anarchie, pour mieux ſentir tout ce qu'on doit aux Loix. 2. Dans le même ordre que l'on a connu les attributs d'un des contraires, dans ce même ordre l'on parcourt les attributs de l'autre, en y cherchant toujours, des

des caractères opposez ; la methode avec laquelle on fait cette recherche en facilite le succès.

Quand on lira les Philosophes qui ont vecû dans le Paganisme , on tirera un très grand fruit de cette lecture, si on prend soin de se mettre a leur place, de sentir les doutes qui les agitoient, les tenebres qui les envelopoient,& les difficultés qui ébranloient leurs raisonnemens les plus solides. De qu'elle dureté ne se trouveroit-on pas coupable, si on ne sentoit, d'un Cœur enflamé de reconnoissance, le prix inexprimable du present que Dieu nous a fait, en nous accordant les Lumiéres de sa Révélation accompagnée de toute la Certitude, que peut souhaiter un Cœur, qui cherche la vérité de bonne foi, & qui est très éloigné de se dérober a son évidence ?

Mais comme deux choses peuvent être oposées sans être contraires en tout, il faut bien prendre garde de ne multiplier pas sans fondement les contrarietés.

La *santé* par exemple, *est contraire à la maladie, la santé a des usages,*

ges, Donc la maladie n'en a point, il ne s'enſuit pas. L'une & l'autre eſt un Etat réel & un ſujet a reflexions, à cet égard leur oppoſition n'empêchera pas qu'elles ne ſe reſſemblent. On doit s'aſſurer préciſément de ce en quoi conſiſte la contrarieté de deux ſujets, pour tirer ſur l'un des concluſions contraires à ce que l'on a reconnu dans l'autre, & il ne faut leur attribuer ni des cauſes ni des effets oppoſés, qu'au ſens auquel ils ſont contraires.

Il paroit de là que le célèbre *Canon des Contraires* eſt une règle ſans utilité. On poſe que deux choſes ſont contraires, on remarque dans l'une un certain attribut, donc par la règle des contraires, dit-on, l'autre en a un tout oppoſé. Mais pour s'aſſurer de la juſteſſe de cette concluſion, il faut être aſſuré que ces deux objets, que l'on poſe contraires, le ſont effectivement dans le ſens, dans lequel on conclut de l'atribut de l'un, à l'atribut oppoſé de l'autre : Pour ſavoir cela il faut les connoitre l'un & l'autre en détail, &

& dès qu'ils ſont ainſi connus, l'argument tiré de la règle des contraires, pour les faire connoître devient ſuperflu, & il n'eſt plus neceſſaire de raiſonner pour connoître ce qui eſt déja diſtinctement connu : L'excès du froid tuë : Donc l'excès du chaud rendroit la vie. La conſequence n'eſt pas bonne, parce que ce n'eſt pas la chaleur, entant que chaleur ſimplement, qui vivifie, mais entant que renfermée dans de certaines bornes, & dans une certaine ſphere d'activité. Pour juger de cette concluſion ; il faut donc connoitre en quoi conſiſte la Vie, de quelle maniére le chaud y contribuë & à quel point le froid y eſt contraire. Or quand on ſait cela, il n'eſt plus neceſſaire d'argumenter.

Le Corps eſt une étendue condenſée : Donc *l'Eſprit eſt une Etendue raréfiée.* Il faut connoitre ces deux Subſtances pour les comparer, & dès qu'on les connoitra, peut-être n'aura-t'on garde de faire ce raiſonnement, qui a encore le defaut d'être inintelligible.

Cette maniére d'argumenter, en apuyant ſur la regle des contraires,

à

a quelque chose d'éblouïssant, aussi s'en sert-on fréquemment, mais rien n'est plus trompeur. *La Science enfle;* Donc *l'Ignorance rend humble.* Mais ne voit-on pas des ignorans d'une insuportable fierté? Il arrive à un homme de tomber dans *l'erreur en examinant*: donc on s'en garentira, par une soumission aveugle. Mais cette soumission n'y affermit-elle pas sans retour? Et d'ailleurs, les Maîtres sont peu circonspects dans leurs enseignemens, dès qu'ils s'assurent qu'ils seront aplaudis, quoi qu'ils disent. Les Etats où la puissance souveraine est soûmise elle-même aux Loix, sont exposez à des troubles: donc le Despotisme est tout propre à les prévenir & à établir une *tranquilité inébranlable*: L'experience prouve tout le contraire. Quand les suites d'une guerre civile ne peuvent pas de beaucoup augmenter la misère de ceux qui l'entreprennent, au cas même qu'elle tournât mal pour eux, ils n'hesitent pas à s'y hazarder. Il faut donc connoitre à fond les sujets sur lesquels on raisonnne,

au lieu d'en déçider ſur des idées vagues.

Quand on met deux choſes en oppoſition, à deſſein de relever l'excellence de l'une par deſſus l'autre, il arrive ſouvent de regarder comme *inferieur en tout*, ce qui ne l'eſt *qu'à quelques égards*. C'eſt ainſi qu'un Savant trouve admirable la Science dont il fait profeſſion, & que les autres lui paroiſſent ſans mérite, prêt à changer de langage dès qu'une Penſion beaucoup plus forte le déterminera à enſeigner ce qu'il traitoit avec tant de mépris. C'eſt ainſi encore qu'un Orateur, ſuivant les préjugés qui le poſſèdent, ou l'intéret qui le fait parler, ne verra que félicité chez le Peuple dont il veut établir les avantages, & que miſère par tout ailleurs. C'eſt ainſi que pour relever le bonheur des riches, en leur oppoſant le triſte état des pauvres, on diſpoſe ceux-ci à s'imaginer leur état plus inſuportable qu'il n'eſt; à ſuporter avec plus d'impatience l'inégalité de leur condition; à ſe permettre la fainéantiſe & la fraude; à compter qu'on leur refuſe fort au delà de ce qu'on leur doit

doit, & à se persuader qu'on ne les dédommage jamais suffisamment de la dure inégalité où le malheur de la naissance les réduit. C'est ainsi enfin qu'en exagèrant le *bonheur* des gens de bien dans cette vie, par opposition aux troubles des méchans, on enlève toute sa force à l'argument qu'on tire de la prospérité de ceux-ci, & des épreuves de ceux-là, pour en conclure la nécessité d'un jugement à venir, qui repare, à la gloire de la Providence, le scandale des désordres qui l'offusquent pendant cette vie.

X. La clarté & l'utilité des *Antithèses* vient de ce qu'elles excitent l'attention, & qu'elles la soutiennent par la diversité des objets, qu'elles lui présentent en même tems: Mais il faut qu'elles soient justes, sans quoi elles ne donnent pas ce qu'elles font esperer; & elles deviennent la marque d'un gout faux, qui confond l'opposition des mots avec l'opposition des choses. Antithèses.

Ce n'est pas assez qu'elles soient justes, il faut qu'elles soient naturelles, c'est-à-dire, qu'elles paroissent naitre du sujet qu'elles ser-

vent à éclaircir, comme d'elles-mêmes, ſans effort & ſans le ſecours de l'étude ; car l'affectation eſt toujours odieuſe. On aime un Orateur qui plait ; Mais on ne peut ſouffrir un Orateur qui cherche à plaire, & on lui refuſe les éloges qu'on lui auroit peut-être donné, s'il n'avoit pas paru les prévenir par ſes déſirs.

Seneque aimoit les Antithèſes, la vivacité de ſon imagination rendoit le brillant, de ſon goût: Non ſeulement il aimoit à en faire, on voit de plus qu'il aimoit à rapporter celles qu'il avoit luës ailleurs. Eſchine diſoit à Socrate, *Vos autres diſciples, en vous donnant beaucoup, ſe reſervent encore, pour eux, plus qu'ils ne vous donnent ; Mais pour moi, je vous donne tout ce que j'ai, en me donnant moi-même. Je vous rendrai*, replique Socrate à Eſchine, *Je vous rendrai à vous-mêmes meilleur que je ne vous ai reçu:* Sur quoi Seneque ajoute de la part d'Eſchine cette inſulte à la Fortune; *Je n'ai rien reçu de toi, auſſi ne ſera-ce pas avec le tien, mais avec le mien ſeule-*

ment, que je marquerai ma reconnoiſſance à Socrate.

L'Antithèſe ſert à rendre plus vive cette Apologie ironique des Magiſtrats, qui, parvenus aux emplois par des voies indignes, s'en acquittent conſéquemment : *Pourquoi s'étonner qu'on vende ce qu'on a acheté? N'eſt-ce pas le Droit des Gens? Une grande attention à la beauté du Corps*, dit-il un peu après, *ne marque pas une belle ame.*

Ceux qui S'ÉLEVENT *le plus* FIERREMENT *ſont pour l'ordinaire des gens qui ſavent* RAMPER *avec le plus de* BASSESSE, *& on ne voit perſonne plus empreſſez à fouler aux piez les autres, que ceux qui, ſous des Maitres brutaux, ſe ſont formez à* FAIRE *des affronts à force d'en* RECEVOIR.

Il y a bien de la différence entre SE HATER DE RENDRE, *parce qu'on veut avoir le* PLAISIR D'ETRE RECONNOISSANT, *& entre* RENDRE D'ABORD *pour ſe procurer* LA SATISFACTION DE NE DEVOIR PLUS.

Les Antithèſes & les Jeux de mots qui les accompagnent, impoſent quelquefois à leurs Auteurs mêmes. *Si les paſſions naiſſent* (dit Seneque)

ſans que la raiſon y conſente, elles s'affermiront malgré ſes oppoſitions.

Ce raiſonnement n'eſt pas juſte; car on peut ſe laiſſer ſurprendre & enſuite ſe corriger. Les paſſions naiſſent preſque toujours ſans que la Raiſon s'en mêle: Mais rarement continuent-elles ſans la mettre dans leurs interêts. La Raiſon s'en rend quelquefois abſolument maitreſſe; Elle ne les attaque preſque jamais ſans les affoiblir, & elle en vient toujours à bout, pourvu qu'elle perſevère a les combattre.

La *Religion eſt ce qui s'acquiert le plus difficilement, & qui ſe perd le plutôt:* Oui, mais c'eſt quand elle ne conſiſte qu'en mots imprimés dans ſa mémoire, ou qu'en Théories & préceptes ſans preuves.

Le même Auteur penſe plus juſte quand il ajoute un peu aprés. *La Jeuneſſe s'écarte, mais quand elle a eu de l'Education, & que la Religion en a fait partie, elle en revient tôt ou tard.*

J'ai lû quelque part cette Antithèſe, *Nous aimons mieux ſentir qu'imaginer, & nous aimons mieux imaginer que penſer.* Elle eſt trop générale

nérale pour en tomber d'accord. Il y a des choſes, qu'on aime mieux imaginer que voir, comme une tempête, un combat. Il y en a qu'on aime mieux penſer intellectuellement qu'imaginer ; car on les conçoit par l'eſprit nettement & ſans peine, mais on ſeroit obligé à de grands efforts pour les imaginer, & encore ne ſeroit-ce qu'imparfaitement comme une figure de 999. côtés, & en général toutes les Courbes.

Celle-ci non plus ne me paroit pas juſte ; *C'eſt un grand deffaut dans un Diſcours, d'être ſans deffaut.* Pour être ſans deffaut ne lui manque-t'il donc que d'en avoir quelcun ?

Quand un Orateur, dans l'extrème appréhenſion de laiſſer échaper le moindre défaut, ſe fatigue & laiſſe dans ſon Diſcours comme une empreinte des efforts qu'il s'eſt donné ; le deffaut d'un tel Diſcours ne vient pas de ce qu'il n'en a point, mais de ce qu'il en a un très grand, un air de gêne & de contrainte.

En ce ſens on pourroit dire, qu'une extrème attention à ne laiſſer aucun deffaut dans une Compoſi-

 tion,

tion, fait tomber dans un tres grand, & même dans plusieurs. Car ces traces d'effort & de contrainte se repandent dans plus d'un endroit, quelque fois tout le Corps de l'ouvrage s'en ressent.

Il s'en faut du tout au tout que les défauts d'un ouvrage, n'aient par rapport à ses beautés l'effet des Ombres sur un Tableau. Ces Ombres ne sont point des défauts, ce sont des Traits essentiels qui en ont une grande beauté.

Voici une Antithèse qui me paroit instructive. Les devoirs de la Charité sont *dûs :* On est en *droit* de les *attendre*, mais non pas de les *exiger*.

Celle-ci à encore de la justesse: *Il n'est permis qu'aux excellens Orateurs d'être longs, parce qu'à eux seuls le Ciel à donné d'être longs, & de paroître courts.*

Les Antithèses contribuent à faire sentir les vérités suivantes. *Si une bonne & Solide Morale ne corrige pas nos passions, il est presque impossible que nos Passions, ne nous fassent une fausse Morale : Nous aimons mieux croire que nos actions ne sont*

ſont pas vicieuſes, que de nous avouër à nous mêmes que nous ſommes vicieux. Nous ne blâmons pas de bonne grace les défauts où nous nous plaiſons.

Quelquefois une Antithèſe juſte, & qui renferme un grand ſens, a le défaut de l'obſcurité, ſi on la conſidère en elle-même & détachée de tout ce qui la précède. On s'aperçoit bien qu'elle a du ſens, mais on ne pourroit pas le déveloper aſſez nettement, ſi le rang qu'elle tient dans le Diſcours, où on l'a placée, ne mettoit en état de voir tout ce qu'elle renferme. Telle ſeroit cette Antithèſe, *Il faut orner la vérité ſans la farder.* On n'en ſauroit connoitre toute la juſteſſe, ni en faire uſage, qu'après avoir compris la différence qu'il y a entre les ornemens dignes d'acompagner la Vérité, & des expreſſions éloquentes qui empêchent de ſentir toute l'evidence des preuves qui l'établiſſent.

L'oppoſition de l'Eſprit & du Cœur ſert à déveloper une infinité de choſes qui ſe paſſent dans l'intérieur des hommes. L'utilité jointe au

brillant de cette Antithèse, la mirent d'abord à la mode; mais, à force de l'apliquer mal à propos, des esprits confus l'ont décréditée par leur galimathias : Il me semble qu'elle sera sans obscurité si par l'*Esprit* on entend l'Ame *attentive à ses lumières*, & par le *Cœur* l'Ame qui se livre à la pente de ses *sentimens & de ses passions.* Suivant cela, l'Antithèse suivante renferme du faux parmi du vrai. *La préocupation tirannise l'sEprit, comme les passions tirannisent le cœur; ce sont des maitres déraisonnables qui opriment la liberté: un préocupé, & un passionné, ne choisissent plus avec connoissance.* On pouroit dire que la préocupation & les passions sont deux différens maîtres qui tiranniſſent la Raison, & opriment sa liberté : quand lon est Préocupé, & quand on est Passionné, on ne voit que ce que la préocupation & la Passion permettent de regarder. Mais la Préoccupation est une affaire du cœur, de même que les passions. La paresse, l'intérêt, la coûtume, les passions enfin sont les causes de nos préventions.

Mais

Mais, ſur les Antithèſes, il eſt important de remarquer, que des tours & des manières de parler qui ne ſeroient pas à propos dans un tems, ne laiſſent pas de l'*avoir été dans un autre*; car, en matière de langage, il faut toujours donner quelque choſe au goût qui règne. Le ſtile figuré, & en particulier les *Antithèſes*, étoient *autrefois* beaucoup *plus en uſage*, qu'aujourd'hui; c'étoit ſur tout le goût des Orientaux, & l'un & l'autre Teſtament eſt écrit dans ce ſtile.

Dès que St. Paul oppoſe deux choſes, il emprunte le nom de l'une, pour le donner à l'autre, & les préſente par là comme deux eſpèces oppoſées d'un même genre. La *Loi*, c'eſt-à-dire, la *connoiſſance de notre devoir*, eſt un *principe* qui nous détermine à nous en acquiter. Nous éprouvons dans nos *paſſions* un *principe* contraire; Ce principe eſt apelé *la Loi des Membres*; *& la Loi de l'Eſprit de Vie qui eſt en Jèſus Chriſt, nous affranchit de la Loi du péché & de la mort*. C'eſt-à-dire, aux préceptes de ce Sauveur, ſoutenus de ſon exemple, & de la foi en ſes

promesses, cédent les penchans qui nous attachent à la Terre & à ses grossièretez. Aujourd'hui il faut dèveloper la Métaphore, & lui substituer des expressions toutes simples, pour en comprendre le sens; Mais autrefois, qu'on y étoit accoutumé, on perçoit d'abord à travers de l'envelope, & la figure n'arrêtoit pas un moment.

1 Pier. IV. 1. *Puisque Jesus Christ a soufert pour nous quant à la* CHAIR, *armez-vous de cette pensée, que celui qui est mort à la* CHAIR, *a renoncé au péché.* D'abord, la CHAIR signifie la NATURE MORTELLE, & ensuite la *nature* CORROMPUE.

L'Antithèse donne de la Grace, & de la force. 1 Pier. V. PRETRES (ANCIENS) *paissez le Troupeau de Dieu &c. De votre côté* JEUNES GENS *soumettez-vous aux* PRETRES (ANCIENS) *& à ceux qui sont plus avancés en âge.*

Voiez encore Rom. V. 8--11. *Puis donc que nous sommes morts avec* JESUS-CHRIST, *nous croions que nous devons aussi vivre avec lui. Car nous savons que* JESUS-CHRIST *étant ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus,*

plus, la Mort n'a plus déſormais d'empire ſur lui. Parce qu'à l'égard de ce qu'il eſt mort, il eſt mort une ſeule fois à cauſe du peché, mais à l'égard de ce qu'il eſt vivant, il vit à Dieu La ſignification du terme de MORT, change de ligne en ligne.

On trouve à tout moment des exemples de cette nature. Ce Stile étoit familier, & très en uſage, dans ce tems où l'on aimoit les métaphores & les alluſions.

Souvent encore dans les Antithèſes les termes changent de ſignification, & ces ſignifications diférentes ont ſimplement quelque raport. Et cela ſufit, quand le raport eſt juſte, & conduit au but qu'on ſe propoſe. II. Cor. VIII. 9. *Jéſus-Chriſt étant* RICHE *eſt devenu pauvre à cauſe de nous, afin que nous devinſſions* RICHES *par ſa pauvreté.*

Matth. XIII. 12. *Pour celui qui* N'A PAS, *on lui ôtera même* CE QU'IL A. C'eſt-à dire, celui qui ne fait pas plus d'uſage de ce qu'il a, que s'il ne l'avoit pas, on le lui ôtera. Dans Matth. XXV. 29. le ſens de cette même Antithèſe eſt encore plus évident

évident, car dans ce dernier paſſage on ôte le talent à celui qui l'avoit effectivement reçu.

Math. XIII. 13. *En voyant ils ne voient point, en entendant ils n'entendent point.* VOIR ſignifie d'abord ſimplement appercevoir, enſuite réflechir, faire uſage.

Jean VI. 49. *Vos Péres ont vécû de la manne & ſont* MORTS ; *ſi quelqu'un mange de ce pain il* VIVRA *éternellement.* Dans l'un des membres il eſt parlé de la mort corporelle ; dans l'autre de la vie ſpirituelle.

Jean XI. 25--26. *Qui croit en moi vivra*, (ſi je le trouve à propos) quand même il ſeroit mort, *& quiconque vit, & croit en moi, ne mourra jamais* : ne mourra pas pour toujours, quoi qu'il ne reſſuſcite pas dans cette Vie.

Il eſt quelquefois néceſſaire de ſupléer un mot pour rendre complet le ſens de l'Antithèſe, & ce mot ſous-entendu eſt preciſément le contraire de celui qui eſt exprimé. St. Jaques I. 9--10. *Que celui qui eſt dans la baſſeſſe, ſe glorifie de ſon élevation*

vation, & que le Riche au contraire s'humilie dans le ſentiment de *ſa baſſeſſe.*

1 Cor. VII. 19. *La Circonciſion & le prépuce ne ſont rien.* Tout conſiſte *dans l'obſervation des commandemens de Dieu* XIV. 34. *Il n'eſt pas permis aux femmes de parler dans l'Egliſe ; mais elles doivent être dans la* ſoumiſſion.

1 Tim. IV. 3. *Defendront de ſe marier*, & ordonneront *de s'abſtenir des Viandes que Dieu a créées, afin que les fidèles en uſent avec action de graces.*

L'Antithèſe ſe joint quelquefois avec l'alluſion.

Juſques à ce que la Terre eut pris plaiſir à ſes Sabats, & qu'elle ſe fut repoſée de tout le tems de ſa déſolation pour accomplir les 70. ans.

Les Iſraëlites n'avoient pas pris plaiſir au culte du Seigneur, ils n'avoient pas obſervé les années Sabathiques.

La Terre eſt conſidérée comme prenant plaiſir à être ſoulagée de ce peuple ingrat, & à ne le nourrir plus.

Subtilies. XI. Il eſt des différences que les génies ordinaires ne ſavent point ſaiſir, mais qui n'échapent pas à des eſprits plus attentifs, & plus fins. Elles ont leur mérite, quand elles ſont d'uſage ; mais elles ſont très mépriſables quand on n'en tire aucun fruit ; & je ne vois point de marque plus ſûre d'un petit génie, & d'un eſprit faux, que de s'aplaudir dans des découvertes, dont tout le prix ſe réduit à n'avoir pas été faites par d'autres, & à coûter des efforts d'attention. Il y a donc des ſubtilités *ſolides* & dignes d'attention; mais il y en a auſſi qui ſont vaines & mépriſables. Il y en a enfin de *fauſſes*, qui ſupoſent ce qui n'eſt pas, & qui mettent des différences là où il n'y en a point. Donnons quelques exemples des unes & des autres.

„ *L'un*, dit Seneque, *croit devoir un* „ *argent qu'on lui a compté ; Un au-* „ *tre le conſulat où on l'a élevé ; un* „ *autre un Sacerdoce ; un autre le Gou-* „ *vernement d'une Province. Mais le* „ *bienfait n'eſt point renfermé dans cet* „ *Argent, dans ce Conſulat, & dans* „ *ce Gouvernement de Province ; Le* „ *bien*

„ *bienfait eſt au deſſus des Sens, l'Eſ-*
„ *prit ſeul le ſait appercevoir. Il ne faut*
„ *pas confondre la matiere du bienfait*
„ *avec le bienfait même. L'argent,*
„ *les emplois & d'autres preſens de cette*
„ *nature ſont les effets de la bonne vo-*
„ *lonté, & des ſignes qui en doivent*
„ *rapeller la mémoire. On ne s'acquit-*
„ *te point de ce qu'on a reçu de ſon*
„ *bienfaicteur, & on ne remplit pas l'é-*
„ *tenduë de la reconnoiſſance, qu'on lui*
„ *doit, en lui rendant argent pour argent,*
„ *& honneur pour honneur. C'eſt le cœur*
„ *qui lui eſt dû, parce que c'eſt le cœur*
„ *qui a donné le prix à ſes bienfaits.*
„ *Ce qu'on a reçu peut périr, mais un*
„ *bienfait dure toûjours, avec l'obliga-*
„ *tion de le reconnoitre. J'avois ſauvé*
„ *vos enfans d'un naufrage, d'un incen-*
„ *die; Une maladie vous les enlève; ce-*
„ *la n'empêche pas que vous ne me de-*
„ *viés toujours ce que je vous ai donné,*
„ *en vous les conſervant.* Cette double face, ſous laquelle Seneque nous fait enviſager un bienfait, préſente une diſtinction ſubtile, mais d'un grand uſage, puiſqu'elle ſert à régler notre reconnoiſſance.

Il y a des reflexions qui ne ſont pas néceſſaires; mais qui ne méritent

tent pourtant pas de paſſer pour ſuperflues. Cette diſtinction n'eſt pas moins importante que ſubtile. Si vous vous renfermez dans le néceſſaire, votre ſéchereſſe fatiguera; Si vous donnez dans le ſuperflu, vous ennuyerez par votre longueur. Heureux l'Auteur qui ſait faire un ſi ſage diſcernement, & qui, en s'éloignant d'un de ces écueils, évite de tomber dans l'autre! Tout ce qui fait partie d'une Science lui eſt *néceſſaire*, de même que tout ce ſans quoi on ne comprendroit pas l'explication que l'on donne du néceſſaire. Et ce qui en *facilite* l'intelligence, ce qui en fait mieux ſentir l'utilité, quand même il n'eſt pas néceſſaire, ne doit pas paſſer pour ſuperflu.

Il y a de la différence entre *manquer d'une choſe & ne l'avoir pas*. Il y a bien des choſes qui ne ſont pas en notre puiſſance, & qui pourtant ne nous manquent pas, c'eſt-à-dire, dont nous n'avons pas beſoin. On ſouffre toujours, du moins quelque peu, quand on ſe ſent dans le beſoin; mais on peut vivre tranquille,

quille, quand même il y a une infinité de choſes qu'on ne trouve pas ſous ſa main. Ce n'eſt pas qu'on n'en faſſe cas, & qu'on ne les eſtime à proportion de leur prix; On reconnoit même qu'il vaudroit mieux les poſſèder que de ne les poſſèder pas; mais ſi on ne les mépriſe point, on ne ſe trouve pas non plus mépriſables de ce qu'on ne peut pas les compter entre ſes biens. *Sapiens* Sen. Ep.
quæ ſibi deſunt non deſiderat, ſed non p. 9.
deeſſe mavult. Ita de ſe contentus eſt, non ut velit eſſe ſine amico, ſed ut poſſit.

On pourroit auſſi dire qu'il y a de la différence entre manquer d'une choſe, & en avoir beſoin. Les Stoïciens diſtinguoient entre δεῖσθαι & ἐνδεῖσθαι; Il faut de la reflexion & du goût pour ſentir cette différence; mais elle n'eſt pas moins ſolide que ſubtile.

On admire les talens rares, & ſouvent ils tiennent lieu de mérite; cependant le mérite ne conſiſte, à vrai dire, que dans le bon uſage qu'on fait de ſes talens.

C'eſt une penſée ſubtile, mais ſolide, que de regarder la *Logique natu-*
relle

relle & la Logique artificielle non comme une diviſion d'un tout en ſes parties, car l'une s'étend auſſi loin que l'autre : Mais comme une ſimple *diſtinction* d'un nom applicable à toutes deux.

Comme il y a des ſubtilités ſenſées & ſolides, il y en a auſſi de déraiſonnables & de vaines. Telles étoient les ſubtilités par où les Stoïciens ſe diſtinguoient des autres Philoſophes : Les Richeſſes & la ſanté même, diſoient ils, ne ſont pas des *Biens*; ce ſont tout au plus des *Commodités*.

Quand un homme eſt attaqué de la Goûte & de la Gravelle, il *combat* à la vérité ; mais il ne *ſouffre pas* du mal ; ſon état eſt un état de travail plûtôt que de malaiſe, *Laborat non dolet.* On a beau préſenter ſubtilement le mal. Sous un nom qui le défigure, ou le maſque, le ſentiment démentira toujours la ſubtilité; les mots ne changent pas la nature des choſes.

Quand les Stoïciens cherchoient à éblouir les hommes, & s'ébloüiſſoient eux-mêmes, par des ſubtilités de mots, leur intention étoit au moins bonne

b onne : Mais que dirons nous des Chrêtiens qui tombent dans les mêmes Sophiſmes pour déguiſer le Vice. *Débaucher des femmes*, c'eſt chès les Grands une *Galanterie*.

Les Payens attribuoient ces privilèges à leurs Héros, & les Chrêtiens encenſent à des Hommes, qui ne valent pas mieux que les Dieux des Payens. Bibl. Franc. Tom. XIX. Pag. 307.

„ En voici encore une autre tirée „ de Seneque, Lettre XIV. Céſar & „ Pompèe ſe diſputent l'Empire : A „ quoi bon prendrés-vous parti pour „ l'un d'eux contre l'autre ? Il ſe pour„ roit que celui des deux qui aura le „ deſſus, ſoit le moins malhoñète hom„ me ; mais il eſt impoſſible que ce„ lui qui l'emportera ſoit le plus hom„ me de bien *Poteſt eſſe pejor qui* „ *victus fuerit*, *non poteſt eſſe melior* „ *qui vicerit*. Que ſignifie cela ? S'ils ſont égaux en probité, le vaincu n'en aura pas moins que le vainqueur ; s'ils ſont inégaux à cet égard, le moins malhonète homme demeurera ce qu'il eſt, qu'il échouë ou qu'il rêüſſiſſe.

Quand

Quand la tête vous tourne ſur les bords d'un précipice, ce n'eſt pas la peur qui vous ſaiſit, c'eſt une agitation dont la Raiſon n'eſt pas maitreſſe. Autant de mots, autant d'erreurs; car & cette agitation eſt une véritable peur, & on peut venir à bout de s'en garentir.

Mr. L'Abbé Maſſieux remarque que les ançiens n'ont point rempli leurs ouvrages d'Antithèſes. Ce n'eſt pas, dit-il, qu'ils ne les connuſſent, mais ils en évitoient avec ſoin l'uſage fréquent, & croyoient que rien n'étoit plus contraire au grand & au ſublime, que ces gentilleſſes & ces affectations.

Quelquefois on ſemble annoncer quelque choſe qui n'avoit pas encore été remarqué. La reflexion paroit ſubtile, par là même qu'elle a échapé à tout le monde; Mais quand on vient à déveloper le ſens de cette expreſſion, ſubtile en aparence, il ſe trouve qu'elle ne préſente rien que de commun, & qu'elle renferme ſimplement avec plus d'obſcurité, ce dont tout le monde convient.

Il n'y a qu'une paſſion, ſavoir l'amour propre. Après avoir fait expliquer

quer ceux qui aiment à parler ainſi, il ſe trouve qu'ils reconnoiſſent tout autant de paſſions que les autres, & que tous leurs circuits aboutiſſent à établir, que l'amour propre entre dans toutes les paſſions; qu'on ſe paſſionne différemment ſuivant les différentes relations des objets avec nous, & ſuivant qu'on les trouve plus ou moins intéreſſans pour nôtre félicité: & c'eſt précifément de ces differentes relations que naiſſent les différentes paſſions; On l'a toujours ainſi compris & on l'a toûjours ainſi enſeigné.

XII. On joint quelquefois la relation de reſſemblance avec celle d'oppoſition, & ces comparaiſons, qui raſſemblent la force de deux relations ſi différentes, ont ſouvent beaucoup d'effet. „ *Comme rien n'eſt* „ *plus beau que de ſecourir les gens en* „ *danger malgré qu'ils én ayent, de même auſſi accorder aux prieres des hommes ce qui tourne à leur deſavantage,* „ *c'eſt cacher ſa haine ſous des apparences de douceur.* " Dans ces paroles Seneque oppoſe un grand devoir à une grande faute; mais dans l'un Union de deux relations.

& dans l'autre de ces cas, on voit les aparences bien différentes de la réalité, & à cet égard ils se ressemblent.

En voici encore un autre exemple. De même que maltraiter une personne dont on n'a jamais reçû aucun déplaisir, est une action odieuse, par sa propre nature; de même aussi se plaire à obliger, est une disposition aimable par elle-même & independamment de ses suites & des fruits *qu'on en peut tirer*.

„ Comme il y a de l'intempéran-
„ ce à se passionner pour des délica-
„ tesses qu'il coute beaucoupde se pro-
„ curer; il y a de l'extravagance à se
„ refuser celles qui se présentent, &
„ dont on peut profiter très aisé-
„ ment. "

La Parodie présente tout à la fois des idées de ressemblance & d'opposition: Ce mélange lui donne de la grace, & de l'éfficace. L'Application à un sujet des plus petits des mêmes termes dont on s'étoit servi pour en exprimer un grand; fait paroitre celui là encore plus petit: quelquefois aussi, des expressions qu'on avoit employées avec succès

ccès sur un grand sujet, perdent de leurs dignités, par l'aplication qu'on en fait; & cette aplication paroit les dégrader. C'est l'artifice que les Libertins mettent en œuvre, en vuë d'affoiblir le respect des autres hommes pour les vérités de la Religion; & peu à peu, ils viennent par là, à l'éteindre tout à fait chés bien des gens, à proportion qu'ils ont plus de penchant à secouer un joug qui les gène

XIII La comparaison des relations de ressemblances, avec les relations de diversités, a donné lieu à une remarque qui mérite quelques reflexions. Parallele des deux.

Les uns, dit on, se plaisent à chercher des ressemblances, pendant que d'autres aiment à trouver des diversités; ceux-là passent pour ingénieux, & l'on dit que ceux-ci pensent judicieusement; aux uns on attribue de l'Esprit, aux autres du discernement.

Il me semble que cette pensée peut être mise au nombre des fausses subtilités; car pour saisir, dans des sujets qui paroissent d'abord tout à fait semblables, des differences qui échapent à ceux qui ne voient

les choſes qu'en gros & ſuperficiellement, il faut avoir de l'eſprit & de la pénétration, & pour découvrir en quoi des ſujets differens ne laiſſent pas de convenir, il faut avoir de la juſteſſe & du diſcernement.

Rien n'eſt plus aiſé que d'outrer les Analogies, pour peu que les choſes ſe reſſemblent : mais d'en découvrir entre des Sujets qui paroiſſent très différens, & de les expoſer dans un juſte détail, c'eſt une preuve ſans équivoque d'un grand diſcernement. Voiés (1730.) l'Analogie entre le *Triangle*, le *Cercle*, & *l'Hiperbole*.

J'ai cru, dit l'Auteur, que cette Comparaiſon pourroit-être utile, parce que l'on ne connoit jamais bien ce que les choſes ſont en elles mèmes (il pouvoit dire jamais mieux) ſi l'on ne connoit auſſi ce qu'elles ſont, conſiderées par raport à celles à qui elles reſſemblent, & dont elles tirent leur origine.

Et en général (1704.) il ne ſufit pas de découvrir une vérité. Il faut encore ſavoir ce qui la produit. Car

Car ſi on ſe trompe ſur cette eſpèce de Cauſe, on peut croire qu'elle a lieu lorſquelle n'en a point, & au contraire, l'on donne à la vérité que l'on a decouverte, plus ou moins d'étendue, qu'elle n'en doit avoir. Le ralentiſſement, de la viteſſe des Corps qui parcourent ſucceſſivement divers plans inclinés, ne vient pas ſeulement de la variation des Plans, mais des Angles qu'ils font entr'eux. Sans la Géométrie des infiniment petits, on ne verroit pas clair dans cette matiere.

Il eſt plus important de remarquer qu'il y a un *faux Eſprit*, & qu'il y a auſſi une fauſſe imitation de diſcernement. Lors qu'on tire d'un ſujet des images pour en repréſenter un autre, ces images frapent d'autant plus qu'on s'y attendoit moins, & on admire un génie dont les vues paroiſſent ſi étendues, qui a pû aller ſi loin, & a ſû raſſembler des choſes ſi éloignées. Mais ſi l'image n'eſt pas juſte, cette comparaiſon qui brille, doit plûtôt être regardée comme un écart d'une Imagination qui extravague, que com-

me un effet de pénétration & de véritable étendue d'esprit. Pour ce qui est des differences, il est vrai que les Esprits attentifs & habiles, en remarquent là où des Esprits superficiels n'en aperçoivent point, & trouvent tout égal; mais il y en a qui veulent imiter les grands genies, & qui les imitent mal. Des gens trop avides de reputation, cherchans à se donner du relief, & à passer pour plus fins & pour plus exacts que les autres, donnent dans des différences imaginaires, ou se fatiguent pour en faire appercevoir aux autres de si minces, qu'on n'en sauroit tirer aucun usage, & qu'on peut les négliger, sans courir le risque d'aucune confusion. Il y a la même diffèrence entre la fausse vivacité & le vrai Esprit, entre la vaine subtilité & le solide discernement, qu'entre le babil & une éloquence instructive & pleine de sens.

Il y a quelquefois des differences très minces, & qui par là paroissent devoir être négligées, mais dont l'influence ne laisse pas de s'é-

ten-

tendre bien loin. Dans la ſuſpenſion de la verge d'une Pendule, l'epaiſſeur d'un fil fort délié eſt à conſiderer ; l'humidité qui s'y attache, peut rendre inégale la durée des vibrations, & par conſequent incertaine, ou trompeuſe, a meſure du tems, qu'on a beſoin d'avoir préciſe.

Lors que deux Sujets ne ſe reſſemblent pas en tout, & ne ſont pas non plus entièrement différens, pour parvenir à les connoître, il importe également de faire attention à tout ce qu'ils ont de ſemblable, & a tout ce qu'il ont de différent. Une cauſe des reſſemblances aſſociées jointe à celle des varietés, explique ont les Phénomènes avec d'autant plus de vraiſſemblance, qu'elles ſeront plus ſimples & plus uniformes dans leur maniere d'operer : Car la Nature ſe ſoutient dans cette uniformité & cette ſimplicité.

C'eſt l'effet d'une grande habileté, ou d'un grand bonheur, de découvrir, dans un Sujet qui paroit ſimple, & dans ſon action ſur des Sujets qui paroiſſent peu diffé-

rens, des propriétés qui varient extrêmement les effets. Dans la dissolution des Sels, l'Eau fait les fonctions de dissolvant & d'intermède; elle separe les parties des Sels, & les tient separées. Par là, après avoir dissou une quantité d'un certain sel, elle peut encore se charger d'une autre; ses parties qui servoient d'intermède au premier, peuvent encore devenir les véhicules du second (1724).

C'est une subtile distinction que celle de la matière de terre, proprement ditte, d'avec le gravier & la matière pierreuse; mais cette différence est digne d'occuper un Physicien & utile dans les Arts. L'eau ne fait que remplir les interstices, que les grains de sable laissent entr'eux, mais elle pénètre dans l'intérieur des grains de la Terre, elles les gonfle & les étend. Pour entrer dans les pores elle n'a besoin que de sa pesanteur, mais pour les étendre, elle a besoin d'une autre force, & cette force rend les coins de bois, imbibés d'eau, capable

pables de fendre un Roc & d'élèver de grosses meules de moulin. De la pénétrabilité de l'une se déduit sa ductibilité, Analogue à la malleabilité des métaux. On separe la terre d'avec le Sable en les mèlant dans l'eau & puis les laissant reposer. La poussiére de sable ne viendra jamais ductile, mais oui bien la pâte, qui sera faite de la poussiére de terre. Quand cette pâte est sechée, elle est plus dure qu'auparavant, parce que les nouveaux engrènemens subsistent après l'évaporation de l'eau.

Le Talc & les Sels ne viennent jamais ductiles. La force de la terre mouillée pour s'étendre est beaucoup plus grande que son Poids. (1730)

Mr. Geofroi a donné une Table de la quantité des sucs nourrissiers des diférentes Viandes. Si l'on ne va pas ordinairement jusqu'à ces sortes de subtilités de pratique, ce n'est pas qu'elles ne fussent utiles, mais c'est qu'on ne se donne pas la peine de les chercher. (1730)

A proportion qu'on a bonne opi-

nion de ſa capacité, on adopte plus promptement une idée, qui s'eſt préſentée, comme d'elle même ſur un ſujet. Cette facilité à ſe rendre eſt un effet de l'amour propre, qu'on pourroit appeller *préſomption*; mais dès qu'on ne peut écouter, ſans des moûvemens d'impatience & d'aigreur, un homme qui refuſe d'y acquiecer, & qui la ſoupçonne d'erreur, on va plus loin que la ſimple préſomption. Ce mépris de la capacité d'autrui eſt l'effet d'une hauteur inſultante; *c'eſt fierté c'eſt arrogance*. On s'arroge un droit qu'il n'eſt pas permis à un homme d'uſurper ſur les autres.

CHAPITRE V.

Des Rapports d'Unité.

I. LOrs que les objets que l'on compare, & dont les idées sont en même tems présentes à l'Esprit, existent eux-mêmes unis, & se trouvent assemblés hors de nous, comme leurs idées le sont dans notre intelligence, ils se présentent sous un raport d'*Unité*: Mais si on les conçoit separés, leur raport est un raport de *Multitude*. Unité & Multitude.

II. Entre le grand nombre d'objets que nous connoissons, nous n'en saurions nommer aucun, dans lequel, pour simple qu'il soit, nous ne découvrions plusieurs *Réalités*: mais ces réalités, quoi qu'en grand nombre, ne laissent pas de former un seul *Tout* par leur assemblage. Or il y en a qui sont assemblées en un seul Tout, parce qu'en effet elles ne sauroient exister separées: ainsi la Longueur ne sauroit être sans Largeur & sans Epaisseur. Ces trois dimensions sont nécessairement unies; de- Tout Nécessaire.

même une portion de matière renferme essentiellement mobilité, figure, impénétrabilité. Si on donne aux *réalités*, qui s'unissent ainsi nécessairement, le nom de *Parties*, ce qu'elles composent sera un *Tout nécessaire*.

Il n'y a que Moi & les Etres semblables a Moi, qui puissent être véritablement & formellement UN. Si ce *Moi* pouvoit être divisé, il seroit *Moi*, & ne seroit plus *Moi*: Une Partie pourroit penser, sans que l'autre pensât: je penserois ou je ne penserois plus. Que signifie la moitié *d'une pensée* ?

Quand l'Ame éprouve divers sentimens, il faut que la même substance les rassemble tous; car s'il y avoit deux parties, l'une jugeroit de ce qu'elle sentiroit de son côté, & l'autre de ce qu'elle éprouveroit du sien. Le P. L'Ami avoit déja ainsi raisonné.

Mr. Locke L. II. Ch. XXIV. L'idée d'une *Armée* est aussi bien *une* que celle d'un homme. L'idée même de l'Univers est *une*. Une idée porte le nom *d'une*, lors qu'on

qu'on la conſidere comme une ſeule image, quoi que composée de pluſieurs idées, & par conſéquent de pluſieurs repréſentations.

III. Mais il y a auſſi des *réalités* qui, à la vérité, peuvent exiſter l'une ſans l'autre, mais qui *doivent s'aſſocier* & ſe trouver enſemble, pour compoſer un *Tout* d'une *certaine eſpèce*, & d'un certain nom. Il faut, par exemple, des particules ſeparées l'une de l'autre, & un mouvement très-rapide pour former ce qu'on appelle du *Feu*. Il faut des pierres, du ſable, de la chaux, de l'eau, pour compoſer ce qu'on apelle une *Muraille*. Ces parties peuvent exiſter les unes loin des autres, mais il faut qu'elles ſoient liées pour faire une muraille. Les *Unités* de cette eſpèce peuvent être appellées des *Touts Contingens*. Je n'habite pas deux maiſons, mais une maiſon ſeulement, quoi que cette maiſon ſoit un Tout compoſé de pluſieurs apartemens; & mon Ame n'eſt pas unie à deux Corps, quoi que mon Corps ſoit compoſé de pluſieurs membres.

Touts Contingens.

Touts de differentes sortes.

IV. On voit que les parties, prises ensemble, & le Tout, sont une même chose: d'oû il suit, qu'il y a plusieurs espèces de *Touts*, suivant la nature des parties qui les composent, & la manière de leurs liaisons. Voilà pourquoi, outre la division que nous venons de faire, on distingue encore le *Tout Integral*, d'avec le *Tout Essentiel*, & cette distinction revient assez à la précédente. Le *Tout Integral* est composé de parties qui peuvent exister separément, & par consequent de Substances; Tel est le Corps humain, dont chaque membre peut être retranché, sans cesser d'être, bien qu'il cesse par cette séparation de conserver son bon état. Le *Tout Essentiel* est composé de parties, dont quelques unes, au moins, ne peuvent subsister séparées; ainsi la Rondeur d'une bale de plomb, en sera bien separée, si on fond ce métal, mais par là même elle ne sera plus.

Deux Corps forment un seul Tout, ou par leur *contact* immédiat, ou lors qu'ils touchent immédiatement, chacun de son côté, un troisiéme Corps

Corps qui ſe trouve entr'eux. Mais comme ce ſont ici des relations, nous pouvons comparer comme il nous plait deux Corps, ou pluſieurs Corps, & en concevoir entre deux un plus grand, ou un plus petit nombre. Ainſi on dit que pluſieurs pierres forment une ſeule maiſon; que pluſieurs maiſons forment une Ville; pluſieurs Villes un Païs; pluſieurs Païs une ſeule Terre; & pluſieurs Eſpaces un ſeul Univers. On donnera ſi l'on veut à ces Touts, le nom de *Touts Phyſiques*.

Je ne conçois pas que des *Intelligences* puiſſent former un ſeul *Tout*, autrement que par la *conformité* de leurs *idées*, de leurs *ſentimens*, & de leurs *volontés*. Si les idées, les ſentimens, & les inclinations de l'une, ſervent exactement de règle aux idées, aux ſentimens & aux affections de toutes les autres, ſans que rien manque à une entière uniformité, elles formeront un ſeul Tout; & c'eſt ainſi que l'on peut concevoir l'union par laquelle, les bienheureux formeront un ſeul Tout avec

avec Jeſus-Chriſt : Cet aſſemblage aproche d'autant plus de la parfaite unité, que l'uniformité y eſt plus complette. Tels ſont les *Touts Intelligens*.

L'homme eſt un exemple d'une union ſi ſingulière, qu'il ne peut lui-même aſſez s'en étonner. Une *Intelligence unie* à un *Corps* : la Penſée ne faiſant qu'un ſeul Tout avec l'Etendue. Peut-être qu'une des difficultés qui arrête ſur l'*Union de l'Ame & du Corps*, vient de ce qu'on ſuppoſe cette union plus ſemblable aux unions ſimplement corporelles qu'elle n'eſt. Ne ſupoſons point l'Ame plus unie au Corps que nous n'en ſommes convaincus par l'expérience, les difficultés ceſſeront. Que nous apprend l'expérience? Que de certains mouvemens ſont ſuivis de certaines penſées; & que de certaines volontés ſont ſuivies de certains mouvemens. Voilà une *Concomitance* à laquelle on a donné le nom d'*Union*; le nom ne change pas la choſe, & ne doit pas nous obliger à ſuppoſer au delà de ce que nous appercevons. Mais quelle eſt la *Cauſe* de cette Concomitance? On peut la

la trouver dans des *Loix* générales, établies par la volonté de l'*Etre suprême*.

Je remarque outre cela que, pour comprendre exactement de quelle maniére l'Ame peut être unie au Corps, il faudroit avoir une idée plus exacte & plus parfaite que nous n'avons, non seulement de la nature du Corps, mais sur tout de la nature de l'Ame. Nous connoissons assez la nature du Corps, pour en conclurre qu'un Corps, ne peut agir sur un autre qu'en le remuant & en le touchant; mais nous ne connoissons pas assez la nature de l'Ame pour en conclure, qu'un Corps ne peut agir sur elle qu'en la touchant & en la remuant. Un tems viendra que nous serons développés nous-mêmes à nous-mêmes, & ce n'est pas, à mon avis, un des plus legers motifs à bien user de nos lumières présentes, que d'oser esperer qu'elles s'étendront jusqu'à nous éclairer parfaitement, sur ce que nous sommes.

Je ne sais quel nom donner à la pensée d'un grand homme, qui s'est imaginé que l'Univers corporel étoit une

une Machine d'une telle compoſition & d'un tel arrangement, que du premier branle que le Créateur lui donna, en le formant, il ne pouvoit manquer d'y naître tout ce que nous y voyons, quand même aucune Intelligence ne s'en ſeroit plus mêlée. Quand même le Corps humain & les Corps des animaux n'auroient été que de pures Machines, ſans qu'aucune Ame y fut aſſociée, il ſe ſeroit fait ſur la Terre tout ce qui s'y fait. Ces Machines auroient inventé les épées, les piques, les armes à feu, la poudre, les fuſils, les mortiers, & tous les inſtrumens qui ſervent à jetter les bombes. On auroit fouillé dans les mines, on auroit battu monoye. Ces Machines à forme humaine ſe ſeroient querellées, ſur les payemens de leurs travaux: On auroit porté le luxe & la délicateſſe au point où on la voit: On auroit bâti des Palais: On auroit élevé des Thrônes, on auroit érigé des Tribunaux, on auroit fait des Loix, on auroit plaidé, on auroit puni, on auroit récompenſé. L'impreſſion des Loix ſur les yeux auroit déterminé les

uns ; Les Rayons de lumière reflé-chis par la monoye, & réunis ſur la Retine, auroient déterminé les autres. L'art de la guerre ſeroit tout tel qu'il eſt, & après s'être bien battu on en ſeroit venu à des Traités de Paix, ſans ſavoir ce que c'eſt que Paix, ni que Guerre. On ſe ſeroit envoyé reciproquement des Ambaſſadeurs ; on ſe ſeroit reproché des manques de parole, ſans ſavoir ce que c'eſt que parler. L'Imprimerie auroit été inventée préciſément l'année qu'elle le fut ; on auroit écrit les uns contre les autres ; on auroit diſputé de la ſupériorité des Anciens ſur les Modernes ; on ſe ſeroit querellé ſur la prémière découverte du Calcul différentiel, où perſonne n'auroit vû plus clair que les Laboureurs n'y voyent aujourd'hui ; On auroit prêché, on auroit tonné contre les prophanes. Les Machines auroient pleuré des péchés qu'elles n'auroient point commis ; & les Machines, dont les reſſorts n'auroient pas prononcé le même langage que les autres, auroient paſſé par toutes les rigueurs de l'Inquiſition, qui alors

n'au-

roit été qu'une Comédie d'Automates où personne n'auroit pris intérêt.

D'un autre côté, si Dieu s'étoit contenté de créer l'Ame d'Adam sans l'associer à un Corps, & sans en créer aucun, cette Ame étoit faite d'une telle maniére que nécessairement, elle se seroit imaginée d'être unie à un Corps, & se seroit à peu près confondue avec ce Corps imaginaire. Elle l'auroit regardé comme n'étant pas différent d'elle-même ; elle auroit crû voir une Terre, un Soleil, une Lune qui n'auroient point été ; elle auroit cru cultiver un jardin, qui n'auroit subsisté que dans ses idées, s'endormir, se trouver à son reveil à côté d'une Epouse, se rendre coupable & s'assujettir à la mort, en mangeant d'un fruit qui n'avoit jamais existé ; elle se seroit imaginée qu'elle avoit faim, qu'elle mangeoit, qu'elle se lassoit à travailler, qu'elle étoit malade, qu'elle faisoit des remèdes, & ces remèdes imaginaires l'auroient guerie de ses maux imaginaires. Il faut avoir un grand courage pour ne s'allarmer point de ces conséquences, & pour ne se défier point du principe d'où elles

elles naiſſent. Une longue habitude à conjecturer heureuſement, & à voir naître chez ſoi des idées qu'il n'y a qu'à ſuivre, pour arriver ſurement à la Vérité, en a fait admettre quelques-unes avec trop de précipitation, & on les a comptées les unes de la même nature que les autres, parce qu'elles étoient nées dans le même fonds.

C'eſt un malheur des hommes de ſe dégouter enfin de tout, & de la Raiſon même, & de s'ennuier de ſes Lumières. Les Chimères commencent à revenir & plaiſent, parce qu'elles ont quelque choſe de merveilleux. Il arrive dans le Païs Philoſophique ce qui eſt déja arrivé dans le Païs Politique; on s'eſt laſſé de Romans raiſonnables, & on eſt revenu aux contes des fées. Ainſi s'exprimoit Mr. Leibnitz lui même.

Sur l'union de l'Ame & du Corps, il y a trois Siſtêmes, & juſques ici on ne s'eſt pas aviſé d'un quatrième.

Le prémier eſt tout ſimple, & l'Expérience l'a fait naitre. Je veux ouvrir les yeux, & ils s'ouvrent; Je veux étendre ou ployer mon doigt,

doigt, & il s'étend, ou il se ploye; Je veux marcher, & mes pieds se mettent en mouvement. Reciproquement, l'image des objets extérieurs se trace dans mon œil, & je les apperçois, j'en forme l'idée. L'air agité d'une certaine façon, frappe mon oreille, & il s'excite en moi un sentiment d'une autre espèce. *&c.*

Il semble qu'on en devoit demeurer là. Pourquoi contester des faits, sous prétexte qu'on ne les sçait pas expliquer, dans un parfait détail ? Doutera-t'on que la puissance de Dieu ne puisse s'étendre, non seulement jusqu'à donner l'Etre à ses Créatures, mais de plus à leur donner, avec l'existence, de l'activité? Et en particulier traitera-t-on de déraisonnable la pensée qu'il ait mieux aimé former des Créatures intelligentes, libres, & actives, que de remplir tout l'Univers d'Etres Passifs, & d'une enchainure nécessaire d'effets, depuis le prémier, qui a donné à toute sa suite un branle nécessaire, & produit une succession où rien ne peut se déranger ?

Ce

Ce pouvoir, qu'il a donné à l'Ame ſur le Corps, il l'a renfermé dans les bornes qu'il lui a plû : il a donné à ce pouvoir préciſement l'etenduë qu'il a trouvé à propos. Quand nous ſerons parvenus à traiter des Cauſes, nous examinerons ſi, dans les mouvemens des Créatures, il n'y a que des apparences d'activité, & ſi elles ne ſont que des cauſes occaſionnelles des effets qu'elles paroiſſent produire.

C'eſt ſans fondement qu'on ſuppoſe, qu'une cauſe ne peut agir que ſur des ſujets d'une même nature qu'elle : car Dieu agit ſur les Corps, certainement plus différens de lui, que de l'Ame humaine & des autres Eſprits créés ; & on ne peut pas dire avec raiſon, que c'eſt là le privilège incommunicable de ſon infinité ; Car une Puiſſance Infinie n'eſt pas néceſſaire, pour produire un effet auſſi borné, que le mouvement d'un Corps, ou une ſenſation, & une détermination de l'Ame

C'eſt ſe moquer de dire, que, comme l'on ne peut pas comparer les lignes aux ſurfaces, ni les ſurfaces

faces aux ſolides, on ne peut auſſi établir de proportion entre les actes de l'Ame, & les effets qu'elle produiroit ſur le Corps, ni reciproquement entre l'activité du Corps, & les perceptions de l'Ame

La comparaiſon dont on ſe ſert, pour en tirer cette concluſion, ſe réduit à ceci : *on ne peut pas trouver une meſure commune entre une ligne & une ſurface, parce qu'on ne ſçauroit aſſigner aucun nombre fini, qui exprime, au juſte, combien de fois une ligne ſans largeur ſe trouve dans une ſurface. Donc un Corps ne peut agir ſur l'Ame, ni l'Ame ſur le Corps, combien de fois faudroit il qu'elle ſe repliât pour cela ?* Je défie d'imaginer jamais une comparaiſon qui ait plus de diſparité que celle là ; mais, n'en déplaiſe à Meſſieurs les Mathématiciens, ils ont tort de croire qu'on ne ſçauroit réſiſter à leurs termes, & à leurs ſupoſitions de quelle maniére qu'ils les apliquent.

Dans le ſecond Syſtème, on ſupoſe que Dieu, dont l'intelligence eſt infinie, auſſi bien que ſa puiſſance

ſance, qui s'exerce, & produit ſes effets, par ſa ſeule volonté, a aſſigné quelles ſenſations nai roient dans l'Ame, enſuite des mouvemens du Corps. Toutes les eſpèces de ces concomitances ont été règlées, par ſa volonté conſtante, pour ne manquer jamais de naitre. Il en eſt ainſi des volontés de l'Ame par rapport aux mouvements du Corps.

Ce Syſtème bien entendu, ne donne pas lieu à une objection, qui le rendroit inſoutenable : c'eſt que Dieu feroit autant de miracles, qu'il naitroit dans chaque ame de ſenſations, & dans chaque Corps de mouvemens, ce qui dégrade l'Etre ſuprême en l'aſſujettiſſant ainſi aux fantaiſies de ſes Intelligences créées. Quand j'approche une roſe de mon nez, ou que je me's un fruit dans ma bouche, ou que j'allume une chandèle, je n'exige pas de la Cauſe ſuprème de faire naitre, dans ce moment là, en moi, *odeur*, *ſaveur lumière*; Je ne fais point naitre en lui, à cette occaſion, des volontés nouvelles; je profite ſeulement d'une volonté conſtante, qu'il a euë en

en créant le Genre humain, qu'il ne revoque point, & dont il a mis les hommes en pouvoir de profiter.

La Liberté ſubſiſte toute entiére, dans ce Siſtème; l'Ame ſe détermine elle même à exiger de ſon corps, les mouvements qu'elle trouve à propos, autant que s'étend ſon empire; elle peut éviter l'impreſſion des objets; elle en peut détourner ſon attent on; elle peut ſe fixer ſur ſes idées, & elle peut paſſer de l'une à l'autre.

On auroit tort de s'étonner, que le pouvoir de l'Ame ſur ſon Corps fut renfermé dans des bornes étroites; Il ne convient pas qu'elle ait tant de pouvoir; Il convient que ſa condition ſoit plus aſſujettie, & plus éloignée de l'indépendance: Un pouvoir ſans bornes préviendroit toutes les maladies de ſon corps, ou les guériroit incontinent; Il ne tiendroit qu'à elle de le rendre immortel.

Voici le troiſième Syſtème. Ses déffenſeurs prennent bien des précautions pour l'inſinuer, & ne vont à l'établir que par bien des détours; Il

Il en faut effectivement beaucoup, pour en masquer les contradictions : On diroit qu'ils s'en défient. Il se réduit pourtant à ceci : Dieu, dont l'intelligence est infinie & qui, par conséquent, renferme en soi des idées sans nombre & sans bornes, entre les objets, à la production desquels sa puissance peut s'étendre, forme les idées d'une quantité innombrables de *Machines*, que nous appellons *Corps humains*, construites avec tant d'art, & de régularité que tous leurs mouvemens seront immanquables, & tellement liés au reste de l'Univers, que le dérangement de l'un des mouvemens de ces Machines, se répandroit sur tout le reste. En même tems son intelligence Infinie a vû, quelles substances pensantes sa Puissance pourroit produire, dont toutes les idées, les sensations, & les volontés se succederoient, à point nommé, dans le même ordre que les mouvemens des Machines, auxquelles elles seroient données pour compagnes. Ainsi, ma Machine, faite pour prononcer dans ce moment, tous les termes que je dicte,

a dans sa Chambre une Machine déterminée inévitablement à former des caractères, répondans aux mots que je prononce. Nos deux Machines n'y entendent rien, mais dans les idées de nos deux Ames, naissent à point nommé (& sans autre secours, que par l'unique effet de leur constitution,) des idées répondantes à ce que l'une prononce & que l'autre écrit ; Et la suprême Cause de tout, a déja préparé des Machines, dont les ressorts mettront sous leurs yeux l'imprimé de cette Copie ; & dans les Ames, compagnes de ces Machines, naitront les idées, que mon Copiste & moi avons maintenant, & cela sans notre secours, par la seule constitution de leur Nature, établie expréssément dans ce dessein.

On conçoit, dans ce Systême que les Perfections infinies de Dieu, l'ont inevitablement déterminé à construire un Univers, dans un coin duquel il y auroit un Coupe gorge, d'où partiroient des Voleurs & des Assassins, pour piller & pour massacrer d'autres Machines de leur espèce ; chacune de ces exécrables

Machines

Machines, ſeroit aſſociée à une Ame, dont les perceptions, & les volontés répondroient à ce beau manège *Oh! tant pis pour elles, elles ſont libres, pourquoi ne veulent elles pas tout le contraire?* Si elles s'aviſoient de le vouloir, retiendroient-elles leur Machine? *Non; car les volontés d'une Monade n'ont aucune influence ſur ſa Machine.* En ce cas là donc, l'Harmonie ſeroit dérangée, les Ames prieroient Dieu, deteſteroient le meurtre, rouleroient des idées toutes vertueuſes & toutes charitables, pendant que leur Machine ſe livreroit aux plus grandes horreurs, par l'effet d'une conſtruction ſi admirable, qu'elle ne ſauroit ſe déranger. Les Ames des Sodomites ſeront donc punies, & condamnées à juſte titre, pour n'avoir pas fait vœu de continence, en même tems que leurs Machines s'abandonnoient à des infamies contre nature.

Je ſçai, & je ſçai très certainement, qu'entre les Défenſeurs du Syſtème, il en eſt qui en connoiſſent tout le fin, & qui vivent très perſuadés, qu'aucune Ame humaine n'eſt coupable, puis qu'il n'y a dans les

hommes aucune penſée, ni aucun mouvement, qui ne ſoit l'effet des diſpoſitions inébranlables de la Cauſe ſuprême.

J'en lis d'autres, qui mettent tout en œuvre pour établir la liberté de l'homme, pour l'expliquer & pour la démontrer, avec tout l'art des Théologiens les plus ſenſés, les plus Chrêtiens, & les plus zèlés, & qui cependant, après cela, & quelques préambules, m'échapent, & ſe plongent dans les ténèbres de leurs viſions & de leur Syſtème. A proportion que je les crois ſincères, je les plains, & en même tems, je les félicite, dans le ſecret de mon cœur, de leur ſimplicité à adopter reſpectueuſement un Syſtème, ſans abandonner pourtant des principes, qui le renverſent entiérement, & qui peuvent les retenir dans les bornes de la probité. Avec tout cela, je ne ſaurois m'empêcher de voir, qu'il leur ſeroit beaucoup plus avantageux de s'éclairer, & d'examiner de nouveau d'un Eſprit dégagé de toute prévention, tous les tenans & les aboutiſſans

tiſſans d'un Syſtême ſi dangereux, & qui peut produire des effets ſi déplorables, dans tous les cœurs mal diſpoſés, C'eſt-à-dire, diſpoſés à ſecouër le joug de l'obéïſſance, & à trouver les commandemens de la Religion trop onereux.

Une Machine monte en Chaire, & elle y parle avec véhémence; des Machines ſe trouveront diſpoſées, ſans le ſavoir, à des mouvemens conformes aux paroles qui ont frapé leurs oreilles, ſans qu'elles y aient rien compris, & à cette occaſion leurs Monades ſe trouveront affectées de ſentimens Chrêtiens, par l'effet de certaines idées précédentes, auxqu'elles elles n'auront rien contribué.

Vous liſés un Auteur Leibnitien, votre Machine ſe trouve diſpoſée à dire, *Oui, j'en tombe d'accord.* Une harmonie indérangeable reduit votre Monade, à penſer que cela eſt juſte, & bien prouvé. En même tems la Cauſe ſuprême a trouvé à propos de conſtruire ma Machine d'une telle façon, qu'elle dira, *ce ſont là des horreurs*, & ma Monade penſera de même. Voilà deux

lecteurs inévitablement déterminés, à croire l'un faux, ce que l'autre croit vrai : leurs Ames ont été choisies expressément, entre toutes les Ames possibles, parce que de la manière dont elles seroient faites, il leur arriveroit de penser ainsi à point nommé.

Allons un peu plus avant. Que sont ces Essences, ainsi choisies pour recevoir l'existence préferablement à d'autres ? Ces Essences n'existoient point : Dieu seul en avoit l'idée, & c'est lui qui a choisi de telles idées, pour créer des objets qui leur répondissent, & dont toutes les idées & tous les mouvemens viendroient à se suivre dans le même ordre que les mouvements des machines les plus horribles.

Quelles affreuses idées des perfections de l'Etre suprême, si dignes de nos adorations, de notre estime, de notre amour, de nos respects, & dont la misericorde a trouvé à propos de fortifier les idées de notre Raison, par une Revelation, qui d'un bout à l'autre, nous instruit de l'horreur de Dieu pour le vice, de son amour, & de son zèle pour

la

la vertu ! Comment concilier cela, avec des Automates conſtruits pour l'exécution inévitable des plus exécrables infamies, & des Ames dont la création a été choiſie, parce qu'elles y conſentiroient avec aplaudiſſement ?

Dans chaque Syſtême il ſe trouve des détails, qui échapent : mais le prémier ne porte abſolument aucune atteinte à la Moralité, c'eſt-à dire, à la Liberté, fondement des Loix & des Devoirs. Le ſecond la laiſſe ſubſiſter, mais le troiſième la renverſe entièrement. Dieu a trouvé à propos de créer des Ames, dont les idées & les volontés ſeroient horribles & infames ; & pourquoi a-t-il prévu qu'elles ſeroient telles ? c'eſt qu'il a trouvé à propos de les former en ſorte, qu'elles ſeroient des Sujets où naitroient infailliblement ces modifications.

L'examen attentif & tranquille d'une hypothêſe qui a fait beaucoup de bruit de nos jours, pourra éclaircir les idées que nous travaillons à déveloper.

Il s'agit de ſavoir ſi les Corps ſont des Subſtances ; ou ſi chaque

Corps eſt ſimplement un Attribut connu, d'une ſubſtance que nous ne connoiſſons point.

L'idée d'un Corps & celle d'une étenduë ſolide, ſont chés moi & chés tous les hommes avec qui je me ſuis entretenu, ou dont j'ai lû les ouvrages, une même idée. Les Cartéſiens qui ne reconnoiſſent aucun eſpace vuide, & qui traitent cet aſſemblage de contradiction, ſont dans la penſée que toute étenduë eſt ſolide. Et ceux qui tiennent pour l'étenduë ſpatiale, décident que celle-ci eſt infiniment cédante; au lieu que la corporelle eſt parfaitement réſiſtante.

Or quelque étenduë ſolide dont je me forme l'idée, & que je conçoive préſente à mes yeux, ou à mon imagination, il m'eſt impoſſible de ne pas tomber d'accord que cette portion d'étenduë a ſon exiſtence à part, & autre que l'exiſtence de quelque Corps que ce ſoit.

Quand j'écris, je n'ai pas dans ma main deux choſes, une plume & ſon exiſtence: Ma plume exiſte, & ſon exiſtence eſt elle même: de

de ſorte que, auſſi vrai que chaque corps eſt lui même, & non un autre, auſſi vrai eſt-il, que ſon exiſtence lui apartient en propre, & n'eſt point l'exiſtence d'un autre Corps.

J'avoue ce que vous avancés, dira un défenſeur de l'Hypothêſe que j'examine; L'exiſtence du Corps qui eſt à ma gauche, n'eſt pas la même que l'exiſtence de celui qui eſt à ma droite; L'un de ces Corps n'eſt pas l'autre, non plus que la figure ronde du prémier, n'eſt pas la même, que la figure ronde du ſecond, quand même on ſupoſeroit ces deux rondeurs parfaitement ſemblables. Mais, ajoutent-ils, comme l'étenduë eſt le ſujet de ces figures, comme ces figures ſubſiſtent en vertu de l'étenduë, & n'ont point une exiſtence différente de celle de l'étenduë qu'elles bornent, mais ſont cette étenduë même, terminée d'une telle façon; de même l'étenduë corporelle & ſolide a pour ſon ſujet une ſubſtance qui en eſt le ſoutien, & ſans une telle ſubſtance cette étenduë n'exiſteroit pas.

Comment eſt il poſſible que des Philoſophes ſi éclairés, & ſi amis de la lumière ne s'aperçoivent pas qu'ils prononcent des mots, dont ils n'ont point d'idée ? Qu'ils m'accordent la grace de leur demander, *ſi cette ſubſtance qui ſoutient l'étenduë que nous connoiſſons, eſt elle même étendue, ou ſi elle n'eſt pas étenduë ?*

Je ne me rebute pas de leur réïterer cette queſtion, quoique je n'ignore pas qu'ils ont une réponſe toute prête à m'oppoſer, mais elle me paroit un ſubterfuge peu digne de leur ſincérité.

Je ne m'étonne pas s'ils me répondent par un, *Je n'en ſais rien*; car je ſuis aſſuré qu'ils n'en ſavent rien : mais ce qu'ils ſavent, & dont je ſuis aſſuré qu'ils ſont très convaincus, c'eſt que cette ſubſtance, qu'ils ſe croient en droit de ſupoſer ſans la connoitre, ne peut pas être en même tems étenduë, & non étenduë; De toute néceſſité il faut qu'elle ſoit du nombre des *choſes étenduës*, ou du nombre des Etres non étendus.

Je n'exige point d'eux la complaiſance d'opter entre ces deux par_

tis,

tis ; il me ſuffit de pouvoir prouver que l'un & l'autre, conduiſent a des contradictions. Quand je dis que la figure eſt un attribut de l'étenduë ; que c'eſt l'étenduë même entant que terminée, je comprens ce que je dis : mais lors que j'avance que l'étenduë eſt l'attribut d'un *Non étendu* ; que l'étenduë exiſte dans un ſujet non étendu ; que ce ſujet non-étendu; exiſte d'une maniére étenduë; ſi je me rens bien attentif aux termes que je prononce, je ſerai forcé d'apercevoir que je me contredis.

Ces Meſſieurs conviennent avec moi, que l'étenduë que nous connoiſſons exiſte. Ce que nous voyons, ce que nous touchons eſt réel. Nous convenons encore que cette étenduë eſt diviſible, & nous ne concevons aucun bloc d'étenduë qui n'ait une moitié, dont l'exiſtence eſt différente de celle de l'autre, & qui ne puiſſe en être ſeparée ſans ceſſer d'exiſter. Que ce partage ſi concevable ſe faſſe, qu'une de ces moitiés ſoit emportée à l'Orient, & l'autre à l'Occident : Quelle des deux ſera accompagnée de ſa ſubſtance ?

Si c'eſt l'Orientale, l'Occidentale ſe trouvera un attribut ſans ſubſtance, & dès là il faudra dire qu'il eſt lui même ſa ſubſtance.

La Subſtance *non étenduë*, qui étoit le vrai ſujet d'un pié étendu, ſe partagera-t'elle en deux portions afin d'accompagner ces deux attributs, qui ne peuvent ſubſiſter ſans elle? Mais dès là on abandonne la poſſibilité d'une ſubſtance non-étenduë, ſujet de l'attribut étendu.

Si l'on prenoit le parti d'avouer que la ſubſtance, dont l'étenduë ſolide eſt un des attributs, & même, autant que nos lumiéres s'etendent, l'attribut principal; ſi, dis-je, pour éviter les contradictions dont on ſe trouve envelopé, par la prémiére ſupoſition, on avouoit que la ſubſtance dont le Corps eſt l'attribut, eſt elle même étenduë, on ne ſauroit m'accuſer d'être trop importun, lors que je demanderai, ſi l'étenduë dont ce ſujet du Corps eſt en poſſeſſion, eſt elle même ſa ſubſtance? ou ſi elle n'eſt encore qu'un attribut d'une ſubſtance ignorée? Si cette étenduë eſt ſubſtance, on eſt obligé de

de conclure que ſubſtance & étenduë ſont la même choſe. Oui, diront-ils, cela eſt vrai, mais non de votre étenduë que vous connoiſſés; mais de la nôtre que nous ne connoiſſons ni l'un, ni l'autre. Mais à quoi peut-on plus ſimplement & plus naturellement appliquer l'idée de ſubſtance, qu'à cetre étenduë ſolide que nous connoiſſons? Peut-on s'en repréſenter aucune portion, ſans s'appercevoir que ſon exiſtence lui appartient en propre; que ſon exiſtence n'eſt point l'exiſtence d'une autre choſe; qu'elle eſt elle même tout ce qu'elle eſt. Ce qu'on apelle ſes attributs, ne ſont autre choſe que ſes états: Chaque état de l'étenduë eſt l'étenduë même, exiſtant d'une certaine manière.

On pourroit tomber d'accord de ce que vous dites, au cas que, par cette étenduë ſolide & ſubſtance, on pût expliquer tout les Phénomênes des Corps: mais c'eſt dequoi on n'eſt pas encore venu à bout,

Quoi! Prétendés vous conclure que ce qu'on n'a pas encore découvert, ne ſe découvrira jamais, & qu'il eſt inutile de l'entreprendre?

Lors

Lors que la Physique n'étoit encore que dans ses prémiers commencemens, auroit-on été fondé à dire ; Nous nous sommes procurés une douzaine de connoissances : C'est un projet trop hardi de vouloîr aller plus loin.

Nous sommes condamnés à une ignorance, dont nous ne saurions nous tirer, puis que tous les effets que nous admirons dans la nature corporelle, partent tous d'une Cause, dont nous ne saurions jamais nous former une Idée. Quand vous viendriez à bout de me persuader que cette Cause existe cachée sous l'envelope de l'étenduë corporelle, Vous ne m'engageriés point à refuser à l'étenduë corporelle le titre de substance ; seulement je me trouverois forcé, par vos raisons, à lui associer une autre substance que je ne connois point ; & à conclure que sous l'envelope d'une surface que je vois, & que je touche, il y a deux substances, l'une que je connois, & l'autre que je ne connois point.

Voici encore un de leurs argumens. Quand vous dites qu'un pié cube d'étenduë est une substance, vous

vous avez tort, & vous ne fauriés le nier; car pour peu que vous y penfiés, ce que vous avés apellé *Unité*, fe trouvera *Multitude*, & inombrable multitude. Je n'ai point honte de le reconnoitre, & de votre raifonnement, je conclus, non feulement qu'un pié cube eft une fubftance, mais de plus que la furface qui le borne des fix côtés, renferme des fubftances, fort au de là de ce qu'il m'eft poffible de compter.

Et en cela je ne me contredis point: les termes de *Un* & de *Plufieurs*, font des termes *relatifs* & non pas *abfolus*. L'Ancienne Thèbes avoit cent portes, & avoit pour le moins cent ruës: Elle n'etoit pourtant qu'une Ville, & les 127. Provinces de l'Empire des Babyloniens, ne compofoient pourtant qu'une feule Monarchie.

Oferoit-on dire que l'étenduë corporelle d'un pié cube, n'eft l'attribut que d'une fubftance unique. Mais les 1728. pouces cubes qui compofent cette étenduë, n'ont ils pas chacun fa fubftance? Et fi ce

pié

pié cube étoit d'argile, après l'avoir broié, chaque petit grain, à très peu près imperceptible, disperſés ça & là au gré du vent, ſeroient ils encore ſoutenu par une ſeule Subſtance.

Ils ne ſe croient pas encore reduits au ſilence. Vous avés beau nous harceler de dificultés ; Je vous demande ſi le Corps n'eſt pas une ſubſtance étenduë ? Vous n'en ſauriés diſconvenir. Or cette Définition qui vous en annonce la nature eſt composée de deux termes, de celui *d'étenduë*, dont vous avés l'idée, & de celui de ſubſtance, dont l'idée vous échape.

Voila le beau fruit de l'ancienne Métaphyſique de l'école ; ſi je veux aſſigner à chacun de ces termes une ſignification differente de celle de l'autre, j'entreprens une Chimère : car l'étenduë eſt elle même *Subſtance :* dans le Corps, il n'y en a point d'autre ; & cette définition tant vantée, *Le Corps eſt une ſubſtance étenduë*, ſe reduit à ces mots, qui ne préſentent rien que de clair, le Corps eſt une étenduë ſolide, & cette étenduë eſt une ſubſtance.

Quand

Quand je définis le Triangle par une figure fermée de trois côtés, si pour chicaner ma definition, on me demandoit ; J'ai bien l'idée d'un espace, & celle de trois Lignes qui le bornent ; & voila tout : Mais qu'est-ce que la figure ? Je répondrai, Vous avés raison de demander ce que c'est, & d'avouer que son Idée vous échape, dès que vous essayés de la former différente de l'espace & des trois Lignes. Le mot de figure, comme celui de substance, sont des noms d'idées vagues, appliquables à des objets réels, qui sont des figures & des Substances, & non pas à des sujets qui ne contiennent rien au delà de ce que ces idées vagues présentent.

Enfin, disent les Deffenseurs de cette nouvelle hypothêse ; L'étenduë corporelle ne sauroit agir sur l'Ame, ni l'Ame sur le Corps. Et pourquoi non ? Dieu n'est point Corps & il agit sur les Corps. L'Etre Suprême, infiniment libre dans la distribution de ses Dons, a accordé à l'Ame l'idée du Corps, par laquelle elle s'assûre que l'étenduë ne pense point, & que par consequent, elle est une

une ſubſtance différente de l'étenduë. Mais pour preuve de ſon infinie liberté, il a borné cette Ame dont les connoiſſances s'étendent ſi loin, à ne connoitre pas elle même ſa propre Eſſence, au moins pendant cette vie : Or dès qu'il s'agit d'expliquer l'action réciproque de deux Etres, l'un ſur l'autre, il ne ſufit pas d'en connoitre un, il faut les connoitre tous deux.

L'Ame ne peut pas venir à bout de former des idées, qui lui dévelopent ſa propre Eſſence : Donc elle ne connoit l'Eſſence ni la nature de quoi que ce ſoit. Raiſonner ainſi, c'eſt viſiblement aller trop vite ; la Concluſion eſt trop générale. Parce que nous ne connoiſſons pas tout, l'impatience & un ſecret dépit nous entraineront-ils à croire que nous ne ſavons rien.

Si l'Etenduë ſolide eſt l'attribut d'une ſubſtance que nous ne connoiſſons pas, & dont nous ſavons ſurement qu'elle n'eſt pas elle même une étenduë ſolide ; Si, dis-je, cet attribut, *étenduë ſolide*, agit ſur ſa ſubſtance d'une nature différente

de

de cet attribut, & si cette substance qui n'est pas elle même solide, agit sur son attribut, le pousse, & le modifie, & en reçoit à son tour des impressions; on est obligé de convenir que le solide peut agir sur ce qui ne l'est pas, & que ce qui n'est pas solide, peut étendre son influence & son activité sur ce qui l'est; de sorte que l'exemple même de l'attribut *solide*, agissant sur ce qui ne l'est pas, & en recevant reciproquement des impressions, fournit une preuve que le Corps peut agir sur l'Ame, & l'Ame sur le Corps.

Plusieurs hommes composent encore un seul Tout, lors qu'ils s'unissent pour dépendre de certaines Loix, pour jouïr en commun de certains droits, pour exécuter entr'eux ce qu'un seul ordonnera, ou ce que le plus grand nombre aura resolu, & du moins pour s'y soûmettre. C'est là un *Tout d'Association*, que l'on apellera encore, si l'on veut, un Tout Moral. Plusieurs parties entrent dans un même Traité, contractent les mêmes obligations, & acquièrent les mêmes avantages.

vantages. Ce consentement qu'elles donnent à ce Traité, est *Extérieur* ou *Intérieur*; *Exprès* ou *Tacite*. Les mêmes intérêts, la même dépendance, les mêmes relations avec un seul Chef fondent l'*Unité* d'une Communauté.

La vraie Union est celle qui fait que toutes les parties, quelques opposées qu'elles nous paroissent, concourent au bien général de la Société. Dans l'accord d'un Gouvernement qui n'est pas modéré, il y a toujours une division réelle, & l'Union se reduit à ce que les uns opriment les autres sans resistance; ce sont des corps montez par intervales les uns sur les autres. *Consid. sur les C. de la Gr. & de la Dec.*

Il y a enfin un Tout, beaucoup plus Relatif que les précédens, & auquel, par cette raison, l'on peut donner le nom de *Relatif* par excellence, parce qu'il a le moins de réalité intérieure. On regarde plusieurs choses, quoi que très-separées, comme réunies en un seul Tout, lors que chacune d'entr'elles a la même relation que toutes les autres, avec un certain sujet. Ainsi, l'argent, les

maisons,

maiſons, les campagnes, les troupeaux, les contracts de rente; toutes ces choſes très différentes & très-éloignées, ſont eſtimées compoſer un ſeul Tout avec un homme, qui diffère encore plus d'elles toutes, qu'elles ne diffèrent entr'elles, Elles forment, dis-je, un Tout, parce que chacune a le même raport de dépendance, c'eſt-à-dire, dépend de la même manière d'un homme, qui diſpoſe des unes & des autres également.

On confond les relations.

III. Si les hommes avoient penſé avec plus d'exactitude, & qu'ils euſſent été plus en garde contre toutes les occaſions de ſe méprendre, ils n'auroient pas donné, ſur quelques legères reſſemblances, un même nom à des Rélations d'ailleurs très-differentes. Dans tous les cas dont je viens de parler, il y a bien quelque aſſemblage; mais voilà tout ce qu'ils ont de commun, & à d'autres égards, très-dignes d'attention, ils diffèrent extrêmement. Cependant, parce qu'ils ont un Nom commun, les hommes, qui de tout tems ſe ſont attachés aux mots, jugent de l'une de ces relations, ſur le même

pié

piè que des autres, & par là tombent fréquemment dans l'erreur.

Parce que les *habitans d'une même Contrée* sont traités comme un *seul & même Peuple*, pendant une longue suite d'années, moiennant qu'ils demeurent soumis aux mêmes Loix fondamentales, & en possession des mêmes droits principaux, ceux qui naissent dans la suite des siècles s'attribuent toute la *gloire* & toute la vertu de leurs *Ancêtres* les plus reculés, avec autant d'assurance, & avec autant de droit, ce leur semble, qu'un Vieillard en a de s'applaudir des belles actions de sa jeunesse, actions qui lui appartiennent effectivement, parce qu'il est toujours un seul & même homme. Ce qui plaît, ce qui flatte la vanité, on l'embrasse, on s'en prévaut sans scrupule, & on ne s'avise point d'en discuter les fondemens sans préocupation.

Comme rien ne dépend moins de nous, & n'est moins à nous que notre *Naissance*, de tous les prétextes qu'un homme saisit pour s'estimer, & pour se préférer aux autres, celui

lui qu'elle fournit me paroît le moins fondé ; & la verité est qu'on n'y vient guere que faute d'autre mérite. Ce n'est pas que ceux qui méprisent les avantages de la naissance, dont ils n'ont pas le plaisir de se pouvoir glorifier, ne soient très-souvent dans le tort, & s'ils avoient à cœur leur reputation, en hommes raisonnables, ils devroient se mettre à couvert, par leur silence, du soupçon d'envier aux autres un avantage quil, de leur propre aveu, n'est rien. Un des principaux *avantages de la naissance*, c'est à mon avis, le droit d'en pouvoir parler au juste, & de lui donner son véritable prix. Il étoit très-important pour le bien de la Societé, que ceux qui la gouvernent fussent en état de reconnoître les services qu'on leur rend, par des recompenses qui ne leur coûtassent rien, & qui par là ne coûtassent rien à leurs peuples. Un simple titre auroit été une récompense trop mince, si on n'avoit pû le faire passer à sa posterité. On s'attache d'autant plus à sa Patrie qu'on trouve dans son Histoire cel-
le

le de ſa maiſon ; on s'affectionne à des Maîtres, de qui on a été conſidéré de Père en Fils ; & ce n'a pas été un petit ſecret, que celui de donner aux hommes des recompenſes, qui les miſſent de plus en plus dans la neceſſité de les meriter. Or ces perſonnes, d'une naiſſance diſtinguée, ſe trouvent d'autant plus engagées à ſe diſtinguer par leur mérite, qu'on donne plus d'attention à tout ce qu'elles font ; la baſſeſſe du vice les deshonore plus que les autres, par ſon contraſte avec leur élevation ; & leurs vertus au contraire ſont toûjours admirées, & le ſont d'autant plus qu'ils peuvent pécher avec plus d'impunité.

Il importe encore extrêmement à la Société que les occaſions d'envie ſoient enlevées. Les Peuples ſe ſoûmettent ſans peine à des noms auxquels on a accoutumé d'obéïr : on voit avec plus de chagrin l'élevation d'un égal, & il n'y a qu'un mérite extraordinaire, accompagné d'une extrême modération, qui en rende legère la ſuperiorité. Il y a beaucoup d'exterieur & d'imaginaire parmi les hom-

hommes, il faut le leur laiſſer, & celui-ci autant pour le moins que les autres. Dans le peu de goût que le général des hommes a pour la Vertu ſolide, c'eſt toujours beaucoup qu'il s'en trouve qui s'y attachent par le point d'honneur.

Mais, de toutes les illuſions on aura de la peine à en trouver qui ſoit plus déraiſonnable, que celle de regarder une naiſſance diſtinguée comme un droit à paſſer ſa vie dans la fainéantiſe, l'ignorance & ſes ſuites. *Quelle bizarre imagination que trois heures d'étude s'accommoderont moins au mérite d'un homme de qualité, que des Journées entiéres de chaſſe & de Jeu:* dit agréablement l'Auteur *des Réfléxions ſur les déffauts d'autrui.*

A quelques Sciences que s'applique un homme de qualité, & quelques progrès qu'il y faſſe, il ſe diſtinguera toujours du commun des gens de lettres, pourvû qu'il ne s'en pique pas, qu'il n'en tire pas vanité, & qu'il ne ſoit point déciſif.

Lors qu'un homme s'applaudit encore à la vûë de ſes biens, de ſes meubles, de ſes équipages, & de

ſes revenus, & ſe trouve aggrandi par l'union où il ſe conçoit avec eux, tout autant qu'il le ſeroit par la beauté & par la force de ſon Corps, par la lumière de ſon Eſprit, & par la droiture de ſon cœur; comme ſi tout ce qui paſſe pour compoſer avec lui un ſeul Tout, lui appartenoit également, *la conformité des Noms le trompe*, & l'empêche de refléchir ſur la différence des choſes.

On voit donc que les hommes ne ſont pas raiſonnables, de ſe faire honneur d'une infinité de choſes, qui, loin de faire partie d'eux-mêmes, ne ſont pas ſeulement à eux, quoiqu'ils s'en diſent les maîtres, puiſqu'elles ne ſont pas en leur puiſſance, & qu'une infinité d'évenemens peuvent les leur ravir. Ils auroient bien plus honte de leurs mépriſes, s'ils pouvoient ouvrir les yeux ſur l'indécence des voyes par leſquelles ils parviennent le plus ſouvent à ce qu'on appelle Fortune & Dignités, & ſur les abus qu'on en fait. Mais s'ils en ſouffrent, c'eſt bien leur faute: Dès qu'ils voient un homme au deſſus d'eux, par quelque route qu'il

y ſoit parvenu, quels ſoins ne ſe donnent-ils point pour l'aveugler, & pour lui perſuader, par leurs déférences & par leurs éloges, qu'il eſt effectivement ce qu'il devroit être? En matière même de raiſonnement, le rang tient lieu de preuve: à tout moment on ſubſtituë l'autorité à la lumière, & c'eſt ſur les titres de celui qu'on cite, & ſur la figure qu'il fait dans le monde, que l'on fonde ſa soûmiſſion. Eſtimer & loûer un homme par ſes avantages extérieurs, c'eſt avouër facilement qu'on ne lui reconnoit rien de véritablement eſtimable, & louable.

IV. Quand toutes les parties qui composent un Tout ſe reſſemblent, ce Tout eſt appellé *Homogène*; & quand elles différent les unes des autres, il porte le nom d'*Heterogène*: Et comme le parties d'un Tout ſe reſſemblent plus ou moins, un Tout eſt auſſi plus ou moins parfaitement homogène. Il ſera même homogène en un ſens, & heterogène en un autre. Un bloc composé de divers métaux fondus enſemble, ſera un Tout homogène, par rapport à une

Tout homogène & heterogène.

maſſe compoſée de métaux, de mineraux & de pierres : Un bloc d'or pur, ſera homogène par rapport à un mélange d'or & d'argent. Le Mercure, le Sel, le Souffre de l'Or, quand on les aura ſeparés, formeront des Touts plus homogènes, que l'Or ne l'eſt lui-même, pour degagé qu'il ſoit de tout autre mixte. Ce ſont là, comme on voit, des noms relatifs ; & un même ſujet peut porter des noms relatifs tout différens, & même tout oppoſés.

Si Dieu étoit corporel, il devroit être plutôt un Tout homogène, qu'un Tout heterogène : chacune de ſes parties auroit le nom & l'eſſence de ſon Tout, & ſeroit par conſéquent un Dieu : Il n'auroit point d'autre unité que celle qu'on attribuë à un peuple, à une maiſon, ou à une machine.

A la place des remarques qu'on vient de lire, l'Ecôle fait mention de quelques autres eſpeces de *Touts*. Mais comme ce ne ſont que des diſtinctions impertinentes, & des fadaiſes ſans aucun uſage, j'abuſerois de la patience & du loiſir de mes Lecteurs,

ſi

ſi je perdois le tems à les rapporter. A force de donner quelque choſe à la coûtume, on renouvellera toujours celle qui eſt mauvaiſe. Il eſt tems que la Synagogue ſoit laiſſée dans l'oubli, & dans la pouſſière; le ſoin qu'on ſe donneroit de perpetuer ſes obſèques avec honneur, lui pourroit donner l'occaſion de ſe reveiller, & de ſortir du tombeau, où il eſt temps qu'elle demeure.

L'Eſprit de l'Ecôle s'eſt répandu de la Philoſophie dans la Théologie; le dégout qu'un eſprit raiſonnable prend pour l'une, pourroit ſe répandre ſur l'autre, lors qu'on ne s'aviſeroit pas d'en faire un juſte diſcernement. Mr. Ozanam vécut en Chrètien, mais il ne put ſe réſoudre à devenir Théologien, tant par piété, que par amour pour les Mathèmatiques.

V. Entre les parties qui compoſent un Tout, ſi l'une eſt regardée comme recevant les autres, on conçoit entr'elles une réation de *Sujet* & d'*Ajoint*. La *Subſtance* eſt toujours le *Sujet* des modes, car les modes n'ayant point d'exiſtence à Sujet & Ajoint.

 part,

part, ſuppoſent celle de la Subſtance ; c'eſt par elle, c'eſt en elle qu'ils exiſtent ; ils ſont la Subſtance même, dans un certain état, comme nous l'avons expliqué ailleurs.

Un *Mode* eſt regardé comme le *Sujet* d'un autre, lors que le ſecond n'exiſte qu'en vertu du prémier. Ainſi le mouvement eſt le ſujet de la détermination ; car c'eſt par le mouvement qu'un corps décrit une certaine ligne ; c'eſt parce qu'il ſe meut, qu'il s'éloigne d'un terme & s'approche de l'autre, par une certaine route. Ce n'eſt pas la route qui fait le mouvement ; c'eſt le mouvement qui prend un certain chemin, & décrit une certaine route.

Enfin une *Subſtance* devient le *Sujet d'une autre*, quand elle la ſoutient ; de cette manière le terrain eſt le ſujet d'une maiſon : & lors que de deux Subſtances, l'une eſt faite pour l'autre, on les conſidere comme formant une manière de Tout, & celle-là, paſſe pour l'ajoint de celle-ci : A cet égard une maiſon eſt regardée comme l'*ajoint* d'un homme, auſſi bien que ſon habit. A tout moment

ment nous rencontrons de l'inexactitude dans les mots. Un peu de reſſemblance,les rend communs à des objets fort differens. Je dis *ma* maiſon, comme *ma* couleur. Il eſt bon qu'on en ſoit fréquemment averti, puiſque les embarras qui en naiſſent ſont ſi fréquens.

VI. Voilà trois ſortes de ſujets & d'ajoints, qui portent ces noms, parce que ce ſont des réalités qui composent des Touts, & dont les unes reçoivent les autres, chacune à ſa manière. Mais on regarde très-mal à propos comme des *Ajoints* d'un ſujet, certaines choſes qui ne lui ſont point unies, & ne compoſent point avec lui un ſeul Tout. Etre à la droite ou à la gauche, ſe trouver près ou éloigné d'un autre, ſont-ce là des Ajoints ? Non ſans doute ; car qu'un homme tourne autour de moi, qu'il s'approche, ou qu'il s'éloigne tant qu'il lui plaira, je demeure toujours le même & dans le même ètat : ce ſont donc là des *Dénominations extèrieures*.

Dénominations extérieures.

Il faut mettre dans ce rang les expreſſions ſuivantes, être eſtimé,

être loué, être méprisé, être injurié, & d'autres semblables. L'estime, la louange, le blâme sont des actions & des états, non de ceux qui sont estimés, loués, blâmés, mais des actions & des états des autres, qui sont effectivement estimables ou blâmables, suivant qu'ils estiment ou blâment à propos ou sans fondement. Mais tout ce qu'ils disent & qu'ils pensent sur notre compte, ne nous ajoute & ne nous ôte rien; c'est nous qui nous donnons à nous-mêmes, à l'occasion des sentimens d'autrui, ou du chagrin ou de la vanité.

Celui qui loue à propos, & rend généreusement justice au mérite, donne par là une preuve de son bon goût. Celui qui ne peut se résoudre à reconnoître les bonnes qualités des autres, marque, par cette répugnance, un mauvais cœur. Celui qui loue ce qu'on ne doit regarder qu'avec indifférence, ou qui mériteroit plutôt d'être condamné, se trompe, & a un esprit faux. La louange caracterise ceux qui loüent; c'est un bien qui est chez eux, & qui leur

ap-

appartient ; mais elle eſt toute au dehors de celui qui en eſt l'objet, & elle ne fait non plus partie de celui qui eſt loué, que la ſanté de ſon voiſin ne fait partie de la ſienne.

Que l'on offenſe Dieu ou qu'on l'honore ; Que l'on ſoit l'objet de ſes recompenſes ou de ſes châtimens ; Qu'il agiſſe en Pére ou en Juge, il demeure immuable, nos inégalités ne le changeront point. Quand nous changeons nous-mêmes, nos rélations avec lui changent ; mais pour lui il perſévere dans la conſtante volonté de ſe donner à ceux qui le cherchent, & d'abandonner ceux qui le quittent. Etre reçu ou être abandonné, ſont dans l'homme de différens états ; mais que Dieu ſoit trouvé ou non trouvé par l'homme, ſon état ne varie point ; ce ne ſont pour lui que des *dénominations extérieures*. Sans que je change de ſituation, ſi l'on me tourne le dos, on ne m'apperçoit plus, ſi on me regarde on me voit.

Un ſtile trop reſſemblant, ſur des ſujets qui ne ſe reſſemblent pas, fait ici toute notre mépriſe. On prend

un nom ſubſtantif pour marquer un ſujet, & un adjectif pour en marquer l'ajoint : j'en fais de même pour exprimer la dénomination extérieure & ſon objet. Je dis, un homme célèbre, comme je dis un homme ſavant ; & dès là je juge de l'un comme de l'autre : j'imagine dans l'une & dans l'autre phraſe *ſujet & ajoint* ; cependant il y a bien de la différence : la Science eſt dans l'homme & le modifie ; la réputation eſt hors de lui, elle ne le perfectionne point, c'eſt un état & un ajoint, non de celui qui eſt approuvé, mais de ceux qui l'approuvent.

Celui qui loue & celui qui eſt loué, ſont bien deux termes rélatifs ; mais la Louange n'étant point une manière d'être, un état de celui qui eſt loué, par rapport à celui qui loue, s'appelle une *Dénomination extérieure.*

Ajoints néceſſaires & contingens.

VII. Les Réalités ſans leſquelles un ſujet ne peut exiſter, s'appellent ſes *Ajoints Néceſſaires.* Celles qui peuvent s'en ſeparer, ſont des *Ajoints Contingens.* Une portion d'étenduë ne peut exiſter ſans figure, mais elle

elle peut exiſter ſans rondeur. La Figure eſt l'*ajoint néceſſaire*, la rondeur le *contingent*.

VIII. Quelque ſorte d'ajoint qu'on attribuë à un ſujet, il faut bien prendre garde qu'il convienne à ſa nature ; car nous avons déja dit dans le Chapitre precedent, que l'on ſe trompe toujours quand on veut allier des choſes incompatibles. On ne doit donc attribuer quoi que ce ſoit à un ſujet, qu'aprés en avoir ſuffiſamment conſulté la nature, & s'être formé une juſte idée de ce qu'on lui veut unir.

Le Sujet & l'Ajoint ſe font reciproquement coñoître.

Et toutes les fois que l'on rencontrera de l'obſcurité dans un diſcours, qui roule ſur quelque ſujet & ſur quelque ajoint, il faudra prendre pour principe celle de ces deux idées qui ſera la mieux connuë, & s'en ſervir comme de lumière, pour diſſiper l'obſcurité de l'autre ; car on doit expliquer l'ajoint dans un ſens convenable à ſon ſujet, & reciproquement.

Il eſt certain qu'on s'ouvre un chemin à la connoiſſance d'un Sujet en étudiant ſes Ajoints ; car on apelle

Ajoint d'un Sujet, ſa manière d'être, ſes différens états ; & les états dans leſquels un Sujet ſe trouve, la manière dont il exiſte, c'eſt ce Sujet même diſpoſé d'une certaine façon, exiſtant d'une certaine manière. Il y a des cas où reciproquement la connoiſſance d'un Sujet conduit à celle de ſes Ajoints ; & toutes les fois que des Ajoints ſont exprimés en termes métaphoriques, il importe tout-à-fait de connoître la nature du Sujet auquel on les attribuë, ſans cela, en outrant le ſens de ces Métaphores, on peut aiſément attribuer à des Sujets des Ajoints qui ne ſauroient leur convenir, & tomber dans des contradictions. On voit par là de quelle utilité ſont les Sciences, qui, nous faiſant connoître la nature des choſes, préviennent les abſurdités, où l'on pourroit tomber en attribuant à un ſujet ce qui repugne à ſa nature.

Maximes des Rhéteurs ſur les Ajoints.

IX. Les Anciens Rhéteurs rapportoient à la claſſe des ajoints, un grand nombre de relations qui ne lui appartiennent pas ; ils mettoient dans ce rang la plûpart des choſes qui envi-

vironnent un ſujet, pourvû qu'elles puſſent contribuer à ſon éclairciſſement. Tels ſont les *Signes*, par exemple, qu'ils définiſſoient d'abord en diſant, qu'un ſigne eſt une *choſe*, *qui nous mène à la connoiſſance d'une autre.* Ils les diſtribuoient enſuite en pluſieurs ordres, & entr'autres en ſignes qui *précedent*, en ſignes qui *accompagnent*, & en ſignes qui *ſuivent.* Mais il eſt viſible qu'un ajoint ne précéde pas ſon ſujet, & ne le ſuit point non plus; il l'accompagne ſeulement, & fait avec lui un ſeul Tout. Avec les ajoints d'un ſujet, ils confondoient ſes Cauſes & ſes Effets. La Rhétorique des Anciens donnoit à l'Orateur de la facilité & non de la juſteſſe. Leur grand but étoit de parler ſur le champ, de plaire & d'éblouïr, des probabilités bien ſuivies ſuffiſent pour cet effet. Une grande netteté les auroit trahis dans les mauvaiſes cauſes, qu'ils faiſoient gloire de ſavoir appuyer. Une habile confuſion les ſervoit mieux qu'un génie demonſtratif.

X. Entre les Ajoints celui qui a le plus de part à *ſpecifier* une choſe, c'eſt-à-dire, qui contribuë le plus

Matière, Sujet, Forme, Ajoint.

plus à la mettre dans un certain rang, à lui acquerir un certain nom, à la rendre une telle chose ; l'Ajoint, dis-je, qui est le *fondement* de touts les ajoints qui servent à *distinguer* un sujet de tous les autres, & qui par consequent en fait sa *principale* & première *differènce*, n'est pas seulement appellé *Essence* (terme déja expliqué ci-devant,) mais il porte encore le nom de *Forme*, & le sujet d'un tel ajoint reçoit celui de *Matière* ; car le sujet de la Forme s'appelle *Matière*.

Et non pas des causes.

XI. La coûtume universellement suivie de compter la Matière & la Forme au nombre des *Causes*, est une preuve bien visible que les Anciens pensoient peu, & qu'ils s'arrètoient grossièrement aux *mots*, sans se mettre en peine des *choses*. A la même manière d'interroger on répond, tantôt en alléguant la Cause, tantôt en alléguant la Matière & la Forme. Pourquoi est-il jour ? Parce que le Soleil est sur l'horison. Pourquoi appellez-vous une fourchette ce que vous tenez en votre main ? Je l'appelle ainsi à cause de sa Figure.

Pour-

Pourquoi la mettez-vous à si haut prix ? A cause de sa Matière qui est d'or. En voilà assez pour confondre des rélations très-différentes, & pour les ranger sous une même classe. Cette fourchette c'est de l'Or disposé d'une certaine façon. L'Or & sa disposition c'est la fourchette même. Dire que l'Or & sa Figure sont ses Causes, c'est dire qu'elle est la cause de soi-même.

XII. Ces termes destinés aux choses *Corporelles*, & qu'ils expriment en effet assez nettement, ne font que répandre de la confusion sur les choses *Spirituelles & Morales*, quand on s'avise de les leur appliquer : Car on conçoit ces choses-ci d'autant plus nettement, & on s'en forme des idées d'autant plus justes, que l'on est moins importuné par les fantômes de l'Imagination.

Abus de ces termes.

Je n'en donne pas des exemples ; car ce que les plus attachés à l'ancienne Scholastique tâchent encore d'en conserver, tient chaque jour moins de place dans leur Esprit.

XIII. Par la *Matière* on peut entendre ce que les Corps ont de *commun*,

Véritable Matière.

mun, c'eſt-à-dire, ce qui ſe trouve également dans les uns & dans les autres, & en quoi ils ſe reſſemblent entièrement, comme vous pourriez dire *l'Etenduë*; Car ils ſont tous étendus : & cela poſé, la *Forme* conſiſteroit dans les *variétés* dont cette étenduë eſt ſuſceptible, les différentes groſſeurs de ſes parties, leurs diverſes figures & leurs divers mouvemens.

On peut auſſi donner le nom de *Matière* en particulier aux plus *petites* & plus *durables parties* dont les Corps ſont compoſez; & l'on garderoit celui de *Forme*, pour les différens *mélanges*, & les différens *arrangements* de ces particules.

Et ces particules peuvent encore être de deux ſortes, ou des *Molecules*, de Souffre, par exemple, de Sel, de Terre &c. qui, par leur aſſemblage, formeront du Fer, de l'Or, des Pierres, du Bois &c. ou les petites parties, & comme les *Racines* & les prémiers *Elemens* de ces molecules. Ces racines & ces prémières parties élémentaires, ſeront arrangées entr'elles d'une certaine façon

çon, & c'eſt ce qui pourra faire la différence ou des différens Souffres ou des différens Sels, ou peut-être ſeulement des différentes Terres, qui ſont les capſules & les receptacles des Souffres & des Sels.

La Chymie, par des opérations viſibles, réſout les corps en certains principes groſſiers & palpables, Sels, Souffres &c. Mais la Phyſique, par des opérations délicates, agit ſur ces Principes, elle les réſout en d'autres encore plus ſimples, en petits Corps mus, & figurés d'une infinité de façons. L'eſprit de Chymie eſt plus confus, plus envelopé, il reſſemble plus aux mixtes, où les Principes ſont embarraſſés les uns avec les autres; l'eſprit de Phyſique eſt plus net, plus ſimple, plus dégagé, enfin il remonte juſques aux prémières origines, & l'autre ne va pas juſqu'au bout.

Les Particules d'un mixte, ſans être diſſoutes dans leurs principes, ſe diviſent en parcelles, dont la multitude paroit incroiable à l'imagination, quoique les ſens ſoient forcés d'en

d'en convenir. Mr. de Reaumur M. (1713.) démontre que l'epaisseur d'une ligne d'Or, est reduite, par nos instruments grossiers, & mechaniques à $\frac{1}{1050000}$ de lignes.

Le Verre, quoique si cassant, s'étend en fils aussi deliés que les Soyes des Araignées. Dans l'anus d'une araignée, qui n'est pas plus grande que la tête d'une épingle, il y a six ouvertures, de chacune desquelles il sort mille fils bien séparés; & des petites araignées qui naissent jusques à 800. à la fois, filent dès qu'elles sont nées.

Pour connoître les Matières dont les mixtes sont composés, dans ce sens, il faudroit pouvoir résoudre ces mélanges, séparer leurs différentes parties, & assembler en des masses sensibles celles d'une même espèce. Plus exactement l'on feroit cette *Analyse*, soit par le feu, soit par les autres dissolvans, plus on pourroit s'assurer qu'on connoit la Matière des Corps, & qu'on a découvert leurs Principes.

Ce qu'il y a à craindre dans ces opérations, c'est que la force des dis-

diſſolvans qui ſéparent les particules, n'en détruiſe le tiſſu, & qu'en ſe débarraſſant les unes des autres avec violence, elles ne ſe briſent & n'altèrent leurs figures, & qu'enfin les plus minces & les plus actives, dégagées de celles qui les retenoient, ne s'échappent, au lieu de s'aſſembler en molecules, c'eſt-à-dire, en petits amas viſibles.

On ſera pourtant fondé à croire que l'on a d'autant plus approché d'une Analyſe complette, que les parties ſéparées renfermeront un plus grand nombre des qualités répanduës dans le mélange; ſur tout ſi ces qualités ſont plus vives & plus actives dans les principes ſéparés, qu'elles ne l'étoient, lors qu'ils ſe temperoient les uns les autres par leur union.

La Conjecture enfin ira juſqu'à l'aſſurance, lorſque les principes réunis formeront une ſeconde fois le même composé à très-peu près; je dis à très-peu près, car il s'échappe toujours quelques parties, & il n'eſt pas facile de redonner à toutes les autres le même arrangement.

Au

Au reste, la petitesse de ces parties paroît incroiable, quoi que l'on n'en puisse douter. On tire actuellement une Once d'or en un filet qui s'étendroit à cent lieuës, & au delà, & l'un grain de couleur de la grosseur d'une lentille aura la force de teindre plusieurs onces d'huile ; & cette huile répand ensuite sa couleur sur la flamme qui en sera nourrie, pendant un grand nombre d'heures, quoique cette flamme s'échappe continuellement.

Moyens de connoître ces Formes.

XIV. Pour s'assurer de l'*Etat* où les Particules doivent être, & des modifications qu'elles doivent recevoir pour donner à un Corps une certaine *Forme*, (a) de dur, par exemple, de liquide, de chaud, de lumineux &c. on recherche 1. tout ce qu'ont de *commun* les différens Corps, où cette même Forme se rencontre ; par exemple, le feu, le fumier, & d'autres Corps chauds, mais d'ailleurs fort différens. On se rend attentif 2. à ce qui *brille* sur tout, dans les sujets où cette forme se

(a) Forme, dit le P. B. c'est la mesure du mouvement, & de l'arrangement.

ſe rencontre dans ſon plus haut degré ; dans le Feu, par exemple, l'on trouve une extrême mobilité. On prend garde. 3. ſi ce même Mode ſe trouve dans les ſujets plus *foibles* en degré proportionné. On examine. 4. ſi cette Forme qu'on ſoupçonne être l'effet d'un certain Mode, ſe trouve *inſeparable* de tous les Sujets, dont ce Mode ne ſe ſépare point, comme la chaleur & la mobilité n'abandonnent jamais le feu. On s'applique. 5. à remarquer ſi ce qui fait *naître* ce Mode établit en même temps la Forme qui en doit dépendre, & ſi ce qui l'ôte la *détruit*. Tout ce qui produit du trémouſſement dans les particules, échauffe les Corps ; ce qui l'arrête, comme le ſouffle direct & vehément, diſſipe leur chaleur. 6. La *Génération* d'une choſe, quand on peut l'obſerver, en découvre la Forme ; car une choſe ne poſſède que ce que ſa Cauſe lui a donné en la produiſant par ſon operation. [a] Ainſi lors qu'en agitant de

[a] Job. XXXIII. 18-20. *As-tu compris les étenduës de la Terre? En quel endroit ſe tient la lumière? Tu le ſais, car alors tu*

de l'eau on la fait écumer & blanchir: comme l'on ne produit qu'une multiplication de surfaces, dont chacune reflêchit quelque peu de lumière, on conjecture que la blancheur consiste dans un renvoi de lumière un peu affoiblie.

Mais pour une pareille découverte il ne faut pas que la génération soit trop lente, ni trop prompte, de peur que la manière dont elle se fait, n'échappe à notre attention.

On passe aussi d'un Sujet *semblable* à un autre, comme nous l'avons expliqué en parlant de cette Relation, & enfin il est quelquefois nécessaire de joindre ensemble *plusieurs Modes*, pour l'établissement d'une *seule Forme*, comme la petitesse, la polissure des parties, & le mouvement pêle-mêle pour l'explication de la liquidité. C'est l'Illustre *Bacon* qui a le prémier mis au jour tous ces conseils, Il les appelle des *Instances*, & il donne à chacune des noms singuliers,

naquis, & le nombre de tes jours est grand. Pour bien connoitre les choses, il faut les pouvoir saisir dès leur naissance.

liers, la plupart métaphoriques, ſuivant la mode de ce temps-là, où l'on aimoit les termes d'art.

XV. Il ſuffit d'avertir en deux mots que pour réüſſir dans la découverte des Formes, on doit s'aſſurer des Simples, avant que de paſſer à la recherche des plus compoſées. Tandis que les Phyſiciens ſe contenteront de donner des Traités ſéparés ſur des matières curieuſes, dont les principes n'auront pas encore été ſolidement établis; leurs conjectures ne s'éleveront jamais au deſſus de la probabilité; de même que les Moraliſtes non plus ne démontreront jamais la beauté, & la néceſſité d'une conduite, dont les principes n'auront pas encore été mis dans tout leur jour.

Formes ſimples & compoſées.

XVI. Avant que d'avoir bien étudié l'Art & la Nature, & connu la différence de l'un d'avec l'autre, il a plu aux Logiciens d'imaginer deux eſpèces de Formes, les *Naturelles* & les *Artificielles.* [a] Mais au lieu que

Formes naturelles & artificielles

[a] Le meilleur moyen d'expliquer la Nature, s'il pouvoit être employé ſouvent, ce ſeroit celui de la contrefaire, & d'en don-

que les *Diſtinctions* ſont établies pour éclaircir les choſes, & qu'elles doivent faire évanouïr les difficultés, celle-ci jette ſes Auteurs dans mille embarras. S'ils diſent que les Formes Artificielles roulent ſur la Groſſeur, la Figure & le Mouvement, on leur demandera de quels autres principes la Nature ſe ſert? Se produit-il quelque choſe ſans mouvement? ſans lui ſe fait-il quelque changement? & tout ce qui ſe meut, n'opère-t-il pas différemment ſelon ſa groſſeur & ſa figure, & ſelon la groſſeur & la figure de ce qu'il rencontre? S'ils fondent leur diſtinction ſur la grandeur des changemens & la variété des Formes, par leſquelles la Nature diverſifie ſes ouvrages; on leur alleguera le Blé changé en Farine, & enſuite en Pain par l'Induſtrie humaine, de même que la Lai-

ner, pour ainſi dire, des repréſentations, en faiſant produire les mêmes effets à des cauſes que l'on connoîtroit, & que l'on auroit miſes en action. Alors on ne devineroit plus, on verroit de ſes yeux, & on ſeroit ſûr que les Phénomênes naturels auroient les mêmes cauſes que les artificiels, ou du moins des bien approchantes.

Laine en Habits & le Chanvre en Papier, transformations qui égalent, & qui paſſent même diverſes Formes Naturelles. Et ſi enfin ils ſe retranchent à alleguer l'imperceptibilité des Voies de la Nature, on leur montrera auſſi des ouvrages des mains d'hommes, qu'on ne démêle que par le ſecours des Microſcopes. Les forces de la Nature roulent ſur le Mouvement, la Groſſeur, la Figure, la Petiteſſe; & enfin, ſur les Aſſemblages des Agens qu'elle met en œuvre. Toute l'Induſtrie humaine s'exerce par de ſemblables ſecours; la Nature eſt donc le Modèle de l'Art, & les Formes Artificielles ſont des Formes Naturelles.

Les mêmes Loix règnent par tout; les ouvrages de la Nature roulent ſur les mêmes principes, & s'exécutent de la même manière que ceux de l'Art, & quand je remuë ſimplement ma main de bas en haut, il y a une puiſſance qui élève un Poids par le moien d'un Levier.

Quand la Méchanique des Animaux, paroit contraire à ces règles, il n'eſt ni permis de penſer, ni poſſible de croire, quand on y a bien

pensé, que la Souveraine Sagesse se soit oubliée. Un peu d'application dissipe la difficulté, & fait admirer ce qui ne faisoit qu'étonner.

Le meilleur moien d'expliquer la Nature, s'il pouvoit être emploié souvent, ce seroit celui de la contrefaire, & d'en donner, pour ainsi dire, des représentations, en faisant produire les mêmes effets à des Causes que l'on connoitroit, & que l'on auroit mises en action. Alors on ne devineroit plus, on verroit de ses yeux, & on seroit sûr que les Phénomènes naturels auroient les mêmes Causes que les artificiels, ou du moins des Causes bien approchantes.

Fin du III. Tome.

TABLE

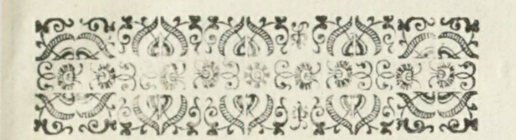


TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans le Troisieme Tome.

SUITE DE LA

PREMIERE PARTIE.

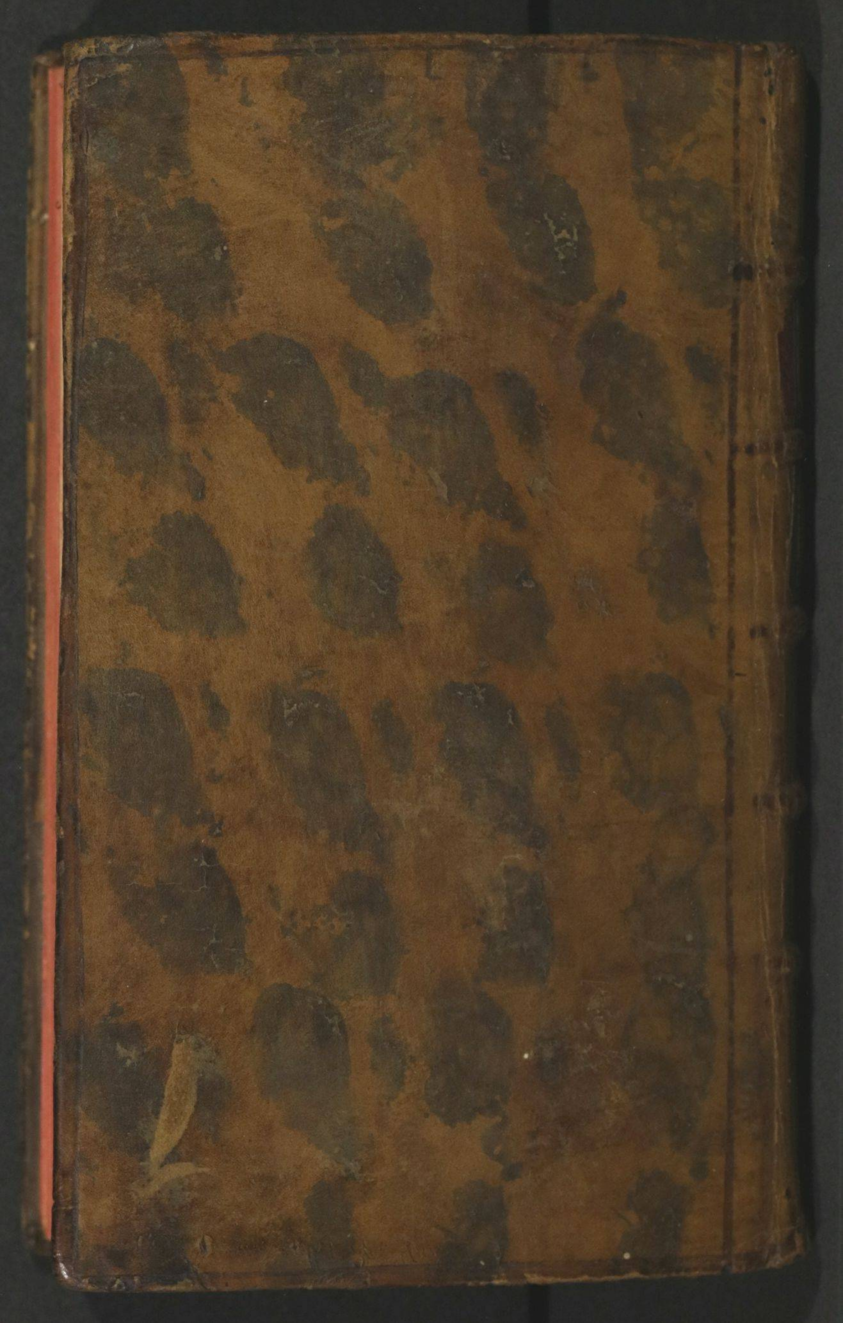
SECONDE SECTION,

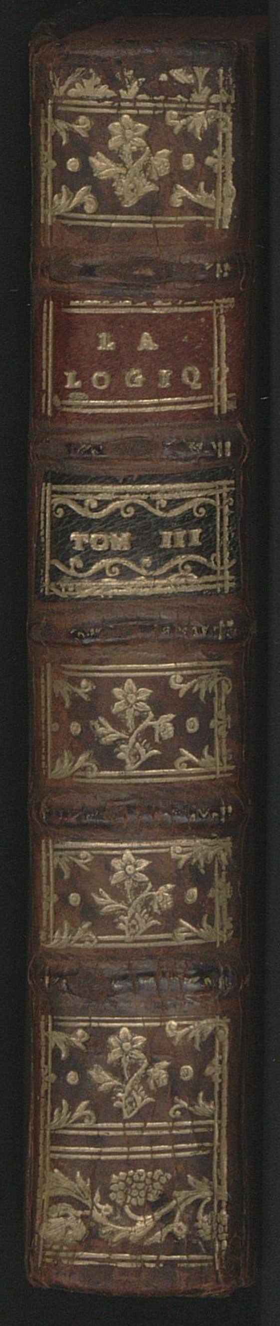
De la varieté des idées qui se tire de leurs Objets.










LA LOGIQ
TOM III



inches 4 3 2 1 0

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 centimeters

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11 (A)	12	13	14	15
L*	39.12	65.43	49.87	44.26	55.56	70.82	63.51	39.92	52.24	97.06	92.02	87.34	82.14	72.06	62.15
a*	13.24	18.11	-4.34	-13.80	9.82	-33.43	34.26	11.81	48.55	-0.40	-0.60	-0.75	-1.06	-1.19	-1.07
b*	15.07	18.72	-22.29	22.85	-24.49	-0.35	59.60	-46.07	18.51	1.13	0.23	0.21	0.43	0.28	0.19
Density										0.04	0.09	0.15	0.22	0.36	0.51

D50 Illuminant, 2 degree observer

Density ⟶

Golden Thread

	16 (M)	17	18 (B)	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	
	49.25	38.62	28.86	16.19	8.29	3.44	31.41	72.46	72.95	29.37	54.91	43.96	82.74	52.79	50.87	L*
	-0.16	-0.18	0.54	-0.05	-0.81	-0.23	20.98	-24.45	16.83	13.06	-38.91	52.00	3.45	50.88	-27.17	a*
	0.01	-0.04	0.60	0.73	0.19	0.49	-19.43	55.93	68.80	-49.49	30.77	30.01	81.29	-12.72	-29.46	b*
Density	0.75	0.98	1.24	1.67	2.04	2.42										

Colors by Munsell Color Services Lab

Don Williams